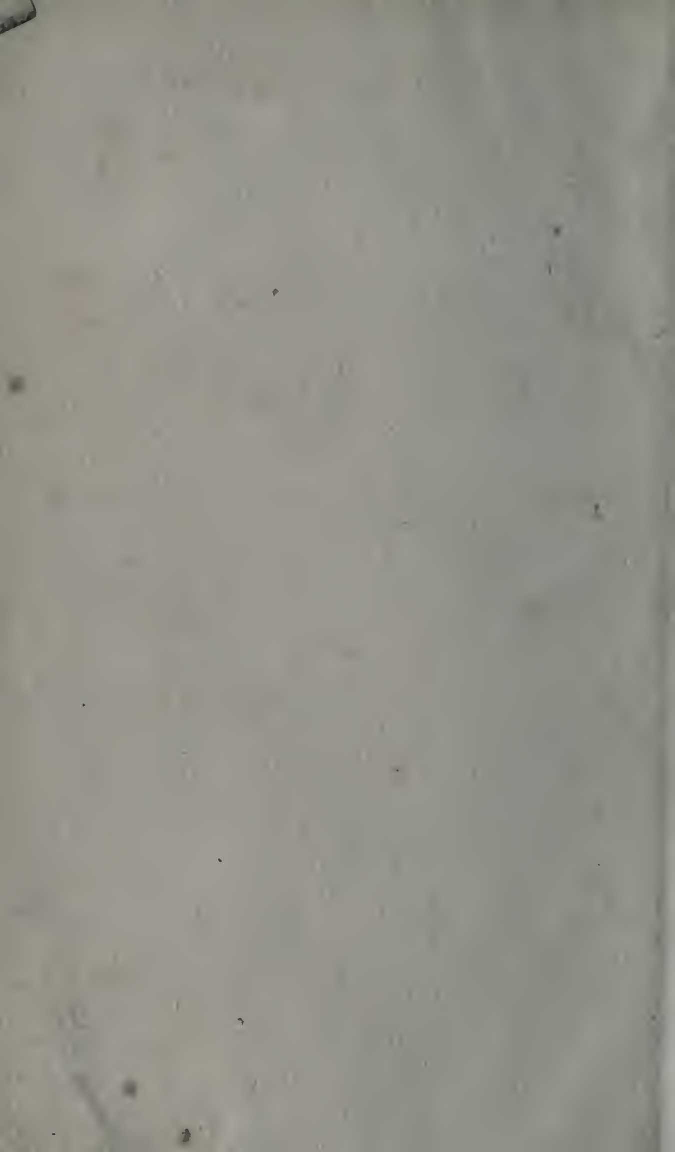

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01010271 3


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO





LES
OEUVRES
DE
M. BOILEAU DESPREAUX,
AVEC
DES ECLAIRCISSEMENS HISTORIQUES.

NOUVELLE EDITION REVUE & corrigée.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez BARTHELEMY ALIX, Libraire, rue S. Jacques, au Griffon.

M. DCC. XXXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TABLE

DES PIECES ET CHAPITRES

Contenus dans ce ſecond Volume.

TRAITE' DU SUBLIME.

REFLEXIONS

CRITIQUES

Sur quelques passages de Longin.

OUVRAGES DIVERS.

LETTRES.

PREFACES DIVERSES.

TRAITÉ DU SUBLIME, OU DU MERVEILLEUX DANS LE DISCOURS:

Traduit du Grec de LONGIN.

Avec les Remarques de M. Deſpreaux, & de Meſſieurs Tollius, Dacier, & Boivin.



PREFACE.

CE petit Traité, dont je donne la traduction au Public, est une piéce échapée du naufrage de plusieurs autres Livres que Longin avoit composés. Encore n'est-elle pas venue à nous toute entiere. Car bien que le volume ne soit pas fort gros, il y a plusieurs endroits défectueux, & un Livre à part, qui étoit comme une suite naturelle de celui-ci. Néanmoins, tout défiguré qu'il est, il nous en reste encore assez pour nous faire concevoir une fort grande idée de son Auteur, & pour nous donner un véritable regret de la perte de ses autres Ouvrages. Le nombre n'en étoit pas médiocre. *Suidas* en compte jusqu'à neuf, dont il ne nous reste plus que des titres assez confus. C'étoient tous Ouvrages de critique. Et certainement on ne sçauroit assez plaindre la perte de ces excellens originaux, qui, à en juger par celui-ci, devoient être autant de chef-d'œuvres de bons sens, d'érudition, & d'éloquence. Je dis d'éloquence; parce que Longin ne s'est pas conten-

té, comme Ariſtote & Hermogéne, de nous donner des préceptes tout ſecs & dépoüillés d'ornemens. Il n'a pas voulu tomber dans le défaut qu'il reproche à Cécilius, qui avoit, dit-il, écrit du Sublime en ſtile bas. En traitant des beautés de l'élocution, il a emploié toutes les fineſſes de l'Elocution. Souvent il fait la figure qu'il enſeigne ; & en parlant du Sublime, il eſt lui-même très-ſublime. Cependant il fait cela ſi à propos, & avec tant d'art, qu'on ne ſauroit l'accuſer en pas un endroit de ſortir du ſtile didactique. C'eſt ce qui a donné à ſon Livre cette haute réputation qu'il s'eſt acquiſe parmi les Savans, qui l'ont tous regardé comme un des plus précieux reſtes de l'Antiquité ſur les matieres de Rhétorique. Caſaubon (1) l'appelle un *Livre d'or*, voulant marquer par là le poids de ce petit Ouvrage, qui, malgré ſa petiteſſe, peut être mis en balance avec les plus gros volumes.

Auſſi jamais homme de ſon tems même, n'a été plus eſtimé que Longin. Le Philoſophe Porphyre, qui avoit été ſon diſciple, parle de lui comme d'un prodige. Si on l'en croit, ſon jugement étoit la régle du bon ſens ; ſes déciſions en matiere d'Ouvrages, paſſoient pour des Arrêts ſouverains ; & rien n'étoit bon ou mauvais, qu'autant que Lon-

(1) Exercit. 1. adv. Baronium. *Dionyſius Longius, cujus extat aureolus* περὶ ὕψους *libellus.*

gin l'avoit approuvé ou blâmé. Eunapius, dans la vie des Sophiſtes, paſſe encore plus avant. Pour exprimer l'eſtime qu'il fait de Longin, il ſe laiſſe emporter à des hyperboles extravagantes, & ne ſauroit ſe réſoudre à parler en ſtile raiſonnable, d'un mérite auſſi extraordinaire que celui de cet Auteur. Mais Longin ne fut pas ſimplement un critique habile : ce fut un Miniſtre d'Etat conſidérable ; & il ſuffit, pour faire ſon éloge, de dire, qu'il fut conſidéré de Zénobie cette fameuſe Reine des Palmyreniens, qui oſa bien ſe déclarer Reine de l'Orient après la mort de ſon mari Odénat. Elle avoit appellé d'abord Longin auprès d'elle, pour s'inſtruire dans la Langue Grecque. Mais de ſon Maître en Grec elle en fit à la fin un de ſes principaux Miniſtres. Ce fut lui qui encouragea cette Reine à ſoutenir la qualité de Reine de l'Orient, qui lui rehauſſa le cœur dans l'adverſité, & qui lui fournit les paroles altieres qu'elle écrivit à Aurélian, quand cet Empereur la ſomma de ſe rendre. Il en couta la vie à notre Auteur ; mais ſa mort fut également glorieuſe pour lui, & honteuſe pour Aurélian, dont on peut dire qu'elle a pour jamais flétri la mémoire. Comme cette mort eſt un des plus fameux incidens de l'hiſtoire de ce tems-là, le Lecteur ne ſera peut-être pas fâché que je lui rapporte ici ce que Flavius Vopiſcus en a

écrit. Cet Auteur raconte que l'armée de Zénobie & de ses alliés ayant été mise en fuite près de la Ville d'Emesse, Aurélian alla mettre le siége devant Palmyre, où cette Princesse s'étoit retirée. Il trouva plus de résistance qu'il ne s'étoit imaginé, & qu'il n'en devoit attendre vrai-semblablement de la résolution d'une femme. Ennuyé de la longueur du siége, il essaya de l'avoir par composition. Il écrivit donc une lettre à Zénobie, dans laquelle il lui offroit la vie & un lieu de retraite, pourvû qu'elle se rendît dans un certain tems. Zénobie, ajoûte Vopiscus, répondit à cette lettre avec une fierté plus grande que l'état de ses affaires ne le lui permettoit. Elle croyoit par là donner de la terreur à Aurélian. Voici sa réponse.

ZENOBIE REINE DE L'ORIENT, A L'EMPEREUR AURELIAN. *Personne jusques ici n'a fait une demande pareille à la tienne. C'est la vertu, Aurélian, qui doit tout faire dans la guerre. Tu me commandes de me remettre entre tes mains; comme si tu ne sçavois pas que Cléopatre aima mieux mourir avec le titre de Reine, que de vivre dans toute autre dignité. Nous attendons le secours des Perses. Les Sarrasins arment pour nous. Les Arméniens se sont déclarés en notre faveur. Une troupe de voleurs dans la Syrie a défait ton armée. Juge ce que tu dois attendre, quand toutes ces forces se-*

ront jointes. Tu rabattras de cet orgueil avec lequel, comme maître absolu de toutes choses, tu m'ordonnes de me rendre. Cette Lettre, ajoûte Vopiscus, donna encore plus de colere que de honte à Aurélian. La Ville de Palmyre fut prise peu de jours après, & Zénobie arrêtée, comme elle s'enfuyoit chez les Perses. Toute l'armée demandoit sa mort. Mais Aurélian ne voulut pas déshonorer sa victoire par la mort d'une femme. Il réserva donc Zénobie pour le triomphe, & se contenta de faire mourir ceux qui l'avoient assistée de leurs conseils. Entre ceux-là, continuë cet Historien, le Philosophe Longin fut extrêmement regretté. Il avoit été appellé auprès de cette Princesse pour lui enseigner le Grec. Aurélian le fit mourir, pour avoir écrit la Lettre précédente. Car bien qu'elle fût écrite en langue Syriaque, on le soupçonnoit d'en être l'Auteur. L'Historien Zosime témoigne que ce fut Zénobie elle-même qui l'en accusa. *Zenobie*, dit-il, *se voyant arrêtée, rejetta toute sa faute sur ses Ministres, qui avoient, dit-elle, abusé de la foiblesse de son esprit. Elle nomma, entr'autres, Longin, celui dont nous avons encore plusieurs écrits si utiles. Aurélian ordonna qu'on l'envoyât au supplice. Ce grand personnage*, poursuit Zosime, *souffrit la mort avec une constance admirable, jusques à consoler en mourant ceux que son malheur touchoit de pitié & d'indignation.*

Par là on peut voir que Longin n'étoit pas ſeulement un habile Rhéteur, comme Quintilien & comme Hermogéne ; mais un Philoſophe, digne d'être mis en paralléle avec les Socrates & avec les Catons. Son Livre n'a rien qui démente ce que je dis. Le caractére d'honnête homme y paroît par tout ; & ſes ſentimens ont je ne ſçai quoi qui marque non ſeulement un eſprit ſublime, mais une ame fort élevée au deſſus du commun. Je n'ai donc point de regret d'avoir employé quelques-unes de mes veilles à débroüiller un ſi excellent Ouvrage, que je puis dire n'avoir été entendu juſqu'ici que d'un très-petit nombre de Sçavans. Muret fut le premier qui entreprit de le traduire en latin, à la ſollicitation de Manuce : mais il n'acheva pas cet Ouvrage ; ſoit parce que les difficultés l'en rebutérent, ou que la mort le ſurprit auparavant. Gabriel (1) de Pétra, à quelque tems de là, fut plus courageux ; & c'eſt à lui qu'on doit la traduction Latine que nous en avons. Il y en a encore deux autres ; mais elles ſont ſi informes & ſi groſſieres, que ce ſeroit faire trop d'honneur à leurs Auteurs, (2) que de les nommer. Et même celle de Pétra, qui eſt infiniment la meilleure, n'eſt pas

(1) *Gabriel de Pétra*] Profeſſeur en Grec à Lauzane. Il vivoit en 1615.

(2) *Ce ſeroit faire trop d'honneur à leurs Auteurs.*] Dominicus Pizimentius, & Petrus Paganus.

fort achevée. Car outre que ſouvent il parle Grec en Latin, il y a pluſieurs endroits où l'on peut dire qu'il n'a pas fort bien entendu ſon Auteur. Ce n'eſt pas que je veuille accuſer un ſi ſçavant homme d'ignorance, ni établir ma réputation ſur les ruines de la ſienne. Je ſçai ce que c'eſt que de débroüiller le premier un Auteur ; & j'avouë d'ailleurs que ſon Ouvrage m'a beaucoup ſervi, auſſi-bien que les petites (1) notes de Langbaine & de (2) M. le Févre. Mais je ſuis bien aiſe d'excuſer, par les fautes de la traduction Latine, celles qui pourront m'être échapées dans la Françoiſe. J'ai pourtant fait tous mes efforts pour la rendre auſſi exacte qu'elle pouvoit l'être. A dire vrai, je n'y ai pas trouvé de petites difficultés. Il eſt aiſé à un Traducteur latin de ſe retirer d'affaire, aux endroits même qu'il n'entend pas. Il n'a qu'à traduire le grec mot pour mot, & à débiter des paroles, qu'on peut au moins ſoupçonner d'être intelligibles. En effet, le Lecteur, qui bien ſouvent n'y conçoit rien, s'en prend

(1) *Notes de Langbaine.*] Gerard Langbaine, Anglois, a traduit en Latin le Traité du Sublime de Longin, avec des Notes fort eſtimées. Cet Ouvrage fut imprimé à Oxford, en 16 8. Et ces mêmes Notes ont été inſérées avec celles des autres Commentateurs de Longin, dans la belle édition que Jacques Tollius a donnée de cet excellent Critique, à Utrecht, en 1694. Langbaine mourut en 1657.

(2) *M. le Févre.*] Tannegui le Févre, Profeſſeur à Saumur, pere de l'illuſtre & ſavante Madame Dacier. Il donna ſon édiſion de Longin en 1663.

plutôt à ſoi-même, qu'à l'ignorance du Traducteur. Il n'en eſt pas ainſi des Traductions en langue vulgaire. Tout ce que le Lecteur n'entend point, s'appelle un galimathias, dont le Traducteur tout ſeul eſt reſponſable. On lui impute juſqu'aux fautes de ſon Auteur; & il faut en bien des endroits qu'il les rectifie, ſans néanmoins qu'il oſe s'en écarter.

Quelque petit donc que ſoit le volume de Longin, je ne croirois pas avoir fait un médiocre préſent au Public, ſi je lui en avois donné une bonne traduction en notre langue. Je n'y ai point épargné mes ſoins ni mes peines. Qu'on ne s'attende pas pourtant de trouver ici une verſion timide & ſcrupuleuſe des paroles de Longin. Bien que je me ſois efforcé de ne me point écarter, en pas un endroit, des régles de la véritable traduction, je me ſuis pourtant donné une honnête liberté, ſur tout dans les paſſages qu'il rapporte. J'ai ſongé qu'il ne s'agiſſoit pas ſimplement ici de traduire Longin; mais de donner au Public un Traité du Sublime, qui pût être utile. Avec tout cela néanmoins il ſe trouvera peut-être des gens, qui non ſeulement n'approuveront pas ma traduction, mais qui n'épargneront pas même l'original. Je m'attends bien qu'il y en aura pluſieurs qui déclineront la juriſdiction de Longin, qui condamneront

ce qu'il approuve, & qui loueront ce qu'il blâme. C'eſt le traitement qu'il doit attendre de la plûpart des Juges de notre ſiécle. Ces hommes accoutumés aux débauches & aux excès des Poëtes modernes, & qui n'admirant que ce qu'ils n'entendent point, ne penſent pas qu'un Auteur ſe ſoit élevé, s'ils ne l'ont entierement perdu de vûe: ces petits eſprits, dis-je, ne ſeront pas ſans doute fort frappés des hardieſſes judicieuſes des Homéres, des Platons & des Démoſthénes. Ils chercheront ſouvent le Sublime dans le Sublime, & peut-être ſe mocqueront-ils des exclamations que Longin fait quelquefois ſur des paſſages, qui, bien que très-ſublimes, ne laiſſent pas d'être ſimples & naturels, & qui ſaiſiſſent plutôt l'ame, qu'ils n'éclatent aux yeux. Quelque aſſurance pourtant que ces Meſſieurs ayent de la netteté de leurs lumieres, je les prie de conſidérer que ce n'eſt pas ici l'ouvrage d'un Apprenti, que je leur offre; mais le chef-d'œuvre d'un des plus ſçavans critiques de l'Antiquité. Que s'ils ne voyent pas la beauté de ces paſſages, cela peut auſſi-tôt venir de leur vûe, que du peu d'éclat dont ils brillent. Au pis aller, je leur conſeille d'en accuſer la traduction, puiſqu'il n'eſt que trop vrai que je n'ai ni atteint, ni pû atteindre à la perfection de ces excellens Originaux; & je leur déclare par avance, que s'il y a

quelques défauts, ils ne ſçauroient venir que de moi.

Il ne reſte plus, pour finir cette Préface, que de dire ce que Longin entend par Sublime. Car comme il écrit de cette matiere après Cécilius, qui avoit preſque employé tout ſon livre à montrer ce que c'eſt que Sublime; il n'a pas crû devoir rebattre une choſe qui n'avoit été déja que trop diſcutée par un autre. Il faut donc ſçavoir que par Sublime, Longin n'entend pas ce que les Orateurs appellent le ſtile ſublime: mais cet extraordinaire & ce merveilleux, qui frappe dans le diſcours, & qui fait qu'un Ouvrage enléve, ravit, tranſporte. Le ſtile ſublime veut toujours de grands mots; mais le Sublime ſe peut trouver dans une ſeule penſée, dans une ſeule figure, dans un ſeul tour de paroles. Une choſe peut être dans le ſtile ſublime, & n'être pourtant pas ſublime; c'eſt-à-dire, n'avoir rien d'extraordinaire ni de ſurprenant. Par exemple, *Le ſouverain arbitre de la nature d'une ſeule parole forma la lumiere.* Voilà qui eſt dans le ſtile ſublime: cela n'eſt pas néanmoins ſublime; parce qu'il n'y a rien là de fort merveilleux, & qu'on ne pût aiſément trouver. Mais, *Dieu dit: Que la lumiere ſe faſſe, & la lumiere ſe fit*; ce tour extraordinaire d'expreſſion, qui marque ſi bien l'obéiſſance de la Créature aux ordres du Créateur,

(1) est véritablement sublime, & a quelque chose de divin. Il faut donc entendre par Sublime dans Longin, l'Extraordinaire, le Surprenant, & comme je l'ai traduit, le Merveilleux dans le discours.

(2) J'ai rapporté ces paroles de la Genése, comme l'expression la plus propre à mettre ma pensée en son jour, & je m'en suis servi d'autant plus volontiers, que cette expression est citée avec éloge (3) par Longin même, qui, au milieu des ténébres du Paganisme, n'a pas laissé de reconnoître le divin qu'il y avoit dans ces paroles de l'Ecriture. Mais, que dirons-nous (4) d'un des plus sçavans hommes de notre siécle, qui éclairé des lumieres de l'Evangile, ne s'est pas apperçu de la beauté de cet endroit; qui a osé, dis-je, avancer (5) dans un Livre qu'il a fait pour démontrer la Religion Chrétienne, que Longin s'étoit trompé lorsqu'il avoit crû que ces paroles étoient sublimes? J'ai la satisfaction au moins que (6) des personnes, non moins considérables

(1) *Est véritablement sublime.*] Voiez-ci-après, la Réflexion X. de Mr. Despreaux sur ce passage de Longin.

(2) *J'ai raporté ces paroles de la Genèse, &c.*] Toute cette Section fut ajoutée par l'Auteur à sa Préface, dans l'édition de 1683. qui fut la troisiéme de ce Traité *du sublime*.

(3 *Par Longin même*] Chapitre VII.

(4) *D'un des plus savans Hommes.*] Monsieur Huet, alors sous-Précepteur de Monseigneur le Dauphin, & ensuite Evêque d'Avranches.

(5) *Dans un Livre qu'il a fait &c.*] *Demonstratio Evangelica: Propos.* 4. *cap.* 2. *n.* 53. *pag.* 54. Ce livre fut imprimé en 1678. *in folio.*

(6) *Des personnes non moins considérables, &c.*] Messieurs de

par leur piété que par leur profonde érudition, qui nous ont donné depuis peu la traduction du livre de la Genése, n'ont pas été de l'avis de ce sçavant homme ; & (1) dans leur Préface, entre plusieurs preuves excellentes qu'ils ont apportées pour faire voir que c'est l'Esprit saint qui a dicté ce Livre, ont allegué le passage de Longin, pour montrer combien les Chrétiens doivent être persuadés d'une vérité si claire, & qu'un payen même a sentie par les seules lumieres de la raison.

(2) Au reste, dans le tems qu'on travailloit à cette derniere édition de mon Livre, M. Dacier, celui qui nous a depuis peu donné les Odes d'Horace en François, m'a communiqué de petites notes très-sçavantes qu'il a faites sur Longin, où il a cherché de nouveaux sens, inconnus jusques ici aux interprétes. J'en ai suivi quelques-unes. Mais comme dans celles où je ne suis pas de son sentiment, je puis m'être trompé, il est bon d'en faire les Lecteurs juges. C'est dans cette vûe que (3) je les ai mises à la suite de

Port-roial, & sur tout Mr. le Maître de Saci.

(1) *Dans leur Préface.*] Seconde partie, § 3. où il est traité de la simplicité sublime de l'Ecriture sainte. On y cite avec éloge Mr. Despreaux, Traducteur de Longin.

(2) *Au reste, dans le tems qu'on travailloit &c.*] L'Auteur ajoûta cette autre Section, à cette Préface, dans la même édition de 1683.

(3) *Je les ai mises à la suite de mes Remarques.*] M. Despreaux avoit fait imprimer ses Remarques, celles de M. Dacier, & celles de M. Boivin, séparément, & à la suite de sa Traduction. Dans cette nou-

mes Remarques ; M. Dacier n'étant pas ſeulement un homme de très-grande érudition, & d'une critique très-fine, mais d'une politeſſe d'autant plus eſtimable, qu'elle accompagne rarement un grand ſçavoir. Il a été diſciple du célébre M. le Févre, pere de cette ſçavante fille à qui nous devons la premiere traduction qui ait encore paru d'Anacreon en François; & qui travaille maintenant à nous faire voir Ariſtophane, Sophocle & Euripide en la même langue.

(1) J'ai laiſſé dans toutes mes autres éditions cette Préface, telle qu'elle étoit lorſque je la fis imprimer pour la premiere fois il y a plus de vingt ans, & je n'y ai rien ajoûté. Mais aujourd'hui, comme j'en revoyois les épreuves, & que je les allois renvoyer à l'Imprimeur, il m'a paru qu'il ne ſeroit peut-être pas mauvais, pour mieux faire connoître ce que Longin entend par ce mot de Sublime, de joindre encore ici au paſſage que j'ai rapporté de la Bible, quelque autre exemple pris d'ailleurs. En voici un qui s'eſt préſenté aſſez heureuſement à ma mémoire. Il eſt tiré de l'Horace

velle édition, l'on a mis les unes & les autres ſous le Texte. On y a joint les Remarques Françoiſes de M. Tollius, qui a donné au public une édition de Longin, avec une Traduction Latine, enrichie de Notes très-ſavantes. Il avoit inſéré dans ſon édition la Traduction Françoiſe de M. Deſpreaux.

(1) *J'ai laiſſé dans toutes mes autres éditions*, &c.] Ceci, juſqu'à la fin de la Préface, fut ajoûté par l'Auteur dans l'édition de 1701.

de M. Corneille. Dans cette Tragédie, dont les trois premiers Actes sont, à mon avis, le chef-d'œuvre de cet illustre Ecrivain, une femme qui avoit été présente au combat des trois Horaces, mais qui s'étoit retirée un peu trop tôt, & n'en avoit pas vû la fin, vient mal-à-propos annoncer au vieil Horace leur pere, que deux de ses fils ont été tués, & que le troisiéme ne se voyant plus en état de résister, s'est enfuï. Alors, ce vieux Romain, possédé de l'amour de sa patrie, sans s'amuser à pleurer la perte de ses deux fils, morts si glorieusement, ne s'afflige que de la fuite honteuse du dernier, qui a, dit-il, par une si lâche action, imprimé un opprobre éternel au nom d'Horace. Et leur sœur, qui étoit là présente, lui ayant dit, *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?* Il répond brusquement, *Qu'il mourût.* Voilà de fort petites paroles. Cependant il n'y a personne qui ne sente la grandeur héroïque qui est renfermée dans ce mot, *Qu'il mourût*, qui est d'autant plus sublime qu'il est simple & naturel, & que par là on voit que c'est du fond du cœur que parle ce vieux héros, & dans les transports d'une colere vraiment Romaine. De fait, la chose auroit beaucoup perdu de sa force, si, au lieu de *Qu'il mourût*, il avoit dit, *Qu'il suivît l'exemple de ses deux freres*, ou, *Qu'il sacrifiât sa vie à l'intérêt & à la gloire de son pays.* Ainsi, c'est la sim-

plicité même de ce mot qui en fait la grandeur. Ce sont là de ces choses que Longin appelle sublimes, & qu'il auroit beaucoup plus admirées dans Corneille, s'il avoit vêcu du tems de Corneille, que ces grands mots dont Ptolomée remplit sa bouche au commencement de (1) *la mort de Pompée*, pour exagérer les vaines circonstances d'une déroute qu'il n'a point vûe.

(1) *La mort de Pompée.* [Autre Tragédie de M. Corneille.

PRÉFACE DE MONSIEUR DACIER. (1)

De tous les Auteurs Grecs il n'y en a point de plus difficiles à traduire que les Rhéteurs, sur tout quand on débrouille le premier leurs Ouvrages. Cela n'a pas empêché que M. Despreaux, en nous donnant Longin en françois, ne nous ait donné une des plus belles traductions que nous ayons en notre Langue. Il a non seulement pris la naïveté & la simplicité du stile didactique de cet excellent Auteur; il en a même si bien attrapé le Sublime, qu'il fait valoir aussi heureusement que

(1) Cette Préface, & les Remarques de M. Dacier, parurent pour la premiere fois dans l'édition de Despreaux, faite en 1683.

lui, toutes les grandes figures dont il traite, & qu'il employe en les expliquant. Comme j'avois étudié ce Rhéteur avec soin, je fis quelques découvertes en le relisant sur la traduction; & je trouvai de nouveaux sens, dont les interprétes ne s'étoient point avisés. Je me crûs obligé de les communiquer à M. Despreaux. J'allai donc chez lui, quoique je n'eusse pas l'avantage de le connoître. Il ne reçut pas mes critiques en Auteur, mais en homme d'esprit & en galant homme: il convint de quelques endroits; nous disputâmes long-tems sur d'autres; mais dans ces endroits mêmes dont il ne tomboit pas d'accord, il ne laissa pas de faire quelque estime de mes Remarques; & il me témoigna que si je voulois, il les feroit imprimer avec les siennes dans une seconde édition. C'est ce qu'il fait aujourd'hui. Mais de peur de grossir son Livre, j'ai abbregé le plus qu'il m'a été possible, & j'ai tâché de m'expliquer en peu de mots. Il ne s'agit ici que de trouver la vérité; & comme M. Despreaux consent que, si j'ai raison, l'on suive mes Remarques; je serai ravi que s'il a mieux trouvé le sens de Longin, on laisse mes Remarques pour s'attacher à sa traduction, que je prendrois moi-même pour modéle, si j'avois entrepris de traduire un ancien Rhéteur.



TRAITÉ DU SUBLIME, OU DU MERVEILLEUX DANS LE DISCOURS:

Traduit du Grec de LONGIN. (1)

(1) LE Roi a dans sa Bibliothéque un Manuscrit (No. 308.) de sept à huit cens ans, où le Traité du Sublime de Longin se trouve à la suite des Problémes d'Aristote. Il me seroit aisé de prouver que cet Exemplaire est original par rapport à tous ceux qui nous restent aujourd'hui. Mais je n'entre point présentement dans un détail, que je réserve pour une remarque particuliere sur le Chapitre VII. J'avertis seulement ceux qui voudront se donner la peine de lire les Notes suivantes, qu'elles sont pour la plûpart appuyées sur l'ancien Manuscrit. Il fournit lui seul un grand nombre de leçons, que Vossius a autrefois recueillies, & que Tollius a publiées. Il ne me reste à remarquer qu'un petit nombre de choses, ausquelles il me semble qu'on n'a pas encore fait attention.

Chapitre I. Le partage des Chapitres n'est point de Longin. Les chiffres, qui en font la distinction, ont été ajoûtés d'une main récente dans l'ancien Manuscrit. A l'égard des argumens ou sommaires, il n'y en a qu'un très-petit nombre, qui même ne conviennent pas avec ceux que nous avons dans les Imprimés. Après cela il ne faut pas s'étonner si les Imprimés ne s'accordent pas entr'eux, en

CHAPITRE PREMIER.

Servant de Préface à tout l'Ouvrage.



Ous sçavez bien, (1) mon cher Terentianus, que lorsque nous lûmes ensemble le petit Traité que (2) Cécilius a fait du Sublime, nous trouvâmes que (3) la bassesse de son stile répondoit assez mal à la dignité de son sujet ; que les principaux points de cette matiere n'y étoient pas touchés, & qu'en un mot, cet ouvrage ne pouvoit pas apporter un grand profit aux Lecteurs, qui est néanmoins le but où doit tendre tout homme qui veut écrire. D'ailleurs, quand on traite d'un art, il y a

ce qui regarde la division & les argumens des Chapitres. BOIVIN.

(1) *Mon cher Terentianus.*] Le grec porte, *mon cher Posthumius Terentianus* ; mais j'ai retranché *Posthumius :* le nom de *Terentianus* n'étant déja que trop long. Au reste, on ne sçait pas trop bien, qui étoit ce Terentianus. Ce qu'il y a de constant, c'est que c'étoit un Latin, comme son nom le fait assez connoître, & comme Longin le témoigne lui-même dans le Chapitre X. BOILEAU.

(2) *Cecilius.*] C'étoit un Rhéteur Sicilien. Il vivoit sous Auguste, & étoit contemporain de Denis d'Halicarnasse, avec qui il fut lié même d'une amitié assez étroite. BOILEAU.

(3) *La bassesse de son stile, &c.*] C'est ainsi qu'il faut entendre ταπεινότερον. Je ne me souviens point d'avoir jamais vû ce mot employé dans le sens, que lui veut donner M. Dacier ; & quand il s'en trouveroit quelque exemple, il faudroit toujours, à mon avis, revenir au sens le plus naturel, qui est celui, que je lui ai donné. Car pour ce qui est des paroles, qui suivent τῆς ὅλης ὑποθέσεως, cela veut dire, *que son stile est par tout inférieur à son sujet :* y ayant beaucoup d'exemples en grec de ces Adjectifs mis pour l'Adverbe. BOILEAU.

Ibid. *La bassesse de son stile répondoit assez mal à la dignité de son sujet.*] C'est le sens, que tous les Interprétes ont donné à ce passage : mais com-

deux choses à quoi il se faut toujours étudier. La premiere est, de bien faire entendre son sujet. La seconde, que je tiens au fond la principale, consiste à montrer comment & par quels moyens ce que nous enseignons se peut acquerir. Cécilius s'est fort attaché à l'une de ces deux choses : car il s'efforce de montrer par une infinité de paroles, ce que c'est que le Grand & le Sublime, comme si c'étoit un point fort ignoré ; mais il ne dit rien des moyens qui peuvent porter l'esprit à ce Grand & à ce Sublime. Il passe cela, je ne sçai pourquoi, comme une chose absolument inutile. Après tout, cet Auteur peut-être

me le Sublime n'est point nécessaire à un Rhéteur pour nous donner des régles de cet art, il me semble, que Longin n'a pû parler ici de cette prétendue bassesse du stile de Cécilius. Il lui reproche seulement deux choses ; la premiere, que son Livre est beaucoup plus petit, que son sujet ; que ce Livre ne contient pas toute sa matiere : & la seconde, qu'il n'en a pas même touché les principaux points. Συγγραμμάτιον ταπεινότερον ἐφάνη τῆς ὅλης ὑποθέσεως, ne peut pas signifier à mon avis, *le stile de ce Livre est trop bas : mais ce livre est plus petit, que son sujet*, ou *trop petit pour tout son sujet*. Le seul mot ὅλης le détermine entiérement. Et d'ailleurs on trouvera des exemples de ταπεινότερον pris dans ce même sens. Longin en disant, que Cécilius n'avoit exécuté qu'une partie de ce grand dessein, fait voir ce qui l'oblige d'écrire après lui sur le même sujet. DACIER.

Ibid. *La bassesse de son stile.*] Encore que M. Dacier ait ici très-bien compris le sens de notre Auteur, néanmoins je ne trouve pas toute la netteté nécessaire dans sa traduction. J'aimerois mieux traduire ces paroles ainsi : *Vous vous souvenez, mon cher Terentianus, que quand nous lûmes ensemble le petit traité, que Cécile a fait du Sublime, nous le trouvâmes trop maigre à l'égard de toute sa matiere, & que nous jugeâmes, que les principaux points n'y étoient pas même touchés.* Mais comme c'est une témérité à un étranger de corriger les François naturels, & principalement les hommes illustres par leur grand génie, & par leur érudition, je me contenterai de renvoyer le lecteur à ma traduction latine. TOLLIUS.

Ibid. *La bassesse de son stile.*] Longin se sert par tout du mot ταπεινὸς, dans le sens que lui donne M. Despreaux. Ce qu'il dit dans le Chapitre VII. en parlant d'Ajax, οὐ γὰρ ζῆν εὔχεται. ἦν γὰρ τὸ αἴτημα τοῦ ἥρωος ταπεινότερον: *Il ne demande pas la vie ; un Héros n'étoit pas capable de cette bassesse* ; est fort semblable, pour la constru-

n'eſt-il pas tant à reprendre pour ſes fautes, qu'à loüer pour ſon travail, & (1) pour le deſſein qu'il a eu de bien faire. Toutefois, puiſque vous voulez que j'écrive auſſi du Sublime, voyons pour l'amour de vous, ſi nous n'avons point fait, ſur cette matiere, quelque obſervation raiſonnable, (2) dont les Orateurs puiſſent tirer quelque ſorte d'utilité.

Mais c'eſt à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons enſemble exactement mon Ouvra-

ction, à ce qu'il dit ici, τὸ συγγραμμάτιον ταπεινότερον ἐφάνη τῆς ὅλης ὑποθέσεως. Voyez auſſi les Chapitres II. VI. XXVII. XXIX. XXXII. XXXIV. &c. BOIVIN.

(1) *Pour le deſſein qu'il a eu de bien faire.* Il faut prendre ici le mot d'ἐπίνοια, comme il eſt pris en beaucoup d'endroits pour une ſimple penſée. *Cécilius n'eſt pas tant à blamer pour ſes defauts, qu'à louer pour la penſee qu'il a euë : pour le deſſein, qu'il a eu de bien faire.* Il ſe prend auſſi quelquefois pour *Invention*; mais il ne s'agit pas d'invention dans un traité de Rhétorique : c'eſt de la raiſon, & du bon ſens, dont il eſt beſoin. BOILEAU.

Ibid. *Pour le deſſein qu'il a eu de bien faire.*] Dans le texte il y a deux mots ἐπίνοια & σπουδή. M. Deſpreaux ne s'eſt attaché qu'à exprimer toute la force du dernier. Mais il me ſemble, que cela n'explique pas aſſez la penſée de Longin, qui dit, que *Cécilius n'eſt peut-être pas tant à blâmer pour ſes défauts, qu'il eſt à louer pour ſon invention, & pour le deſſein, qu'il a eu de bien faire.* E'πίνοια ſignifie *deſſein, invention, &c.* par ce ſeul mot, Longin a voulu nous apprendre, que Cécilius étoit le premier, qui eût entrepris d'écrire du Sublime. DACIER.

Ibid. *Pour le deſſein*] C'eſt une choſe étonnante, que M. Dacier ait touché juſtement les mêmes lieux, que j'avois marqués dans mon exemplaire. Car ce mot d'ἐπίνοια m'avoit auſſi donné dans la vûë : c'eſt pourquoi je l'ai interprété, *cogitationem*, en me ſervant d'une tranſpoſition, qui fait la cadence plus délicate. Car il eſt plus doux à l'oreille de dire, *curam cogitationemque ſuſceperit*, que *cogitationem curamque ſuſceperit.* E'πίνοια donc ſignifie ici le deſſein, non pas de bien faire, mais de traiter du Sublime. TOLLIUS.

(2) *Et dont les Orateurs.*] Le Grec porte ἀνδράσι πολιτικοῖς, *viris Politicis* : c'eſt-à-dire les Orateurs, en tant qu'ils ſont oppoſés aux Déclamateurs, & à ceux qui font des diſcours de ſimple oſtentation. Ceux qui ont lû Hermogéne, ſçavent ce que c'eſt que πολιτικὸς λόγος, qui veut proprement dire un ſtile d'uſage, & propre aux affaires ; à la

ge, & que vous m'en direz votre ſentiment avec cette ſincérité que nous devons naturellement à nos amis. Car, comme un Sage (*Pythagore*) dit fort bien, ſi nous avons quelque voye pour nous rendre ſemblables aux Dieux, c'eſt de *faire du bien*, & de *dire la vérité*.

Au reſte, comme c'eſt à vous que j'écris, c'eſt-à-dire, à un homme (1) inſtruit de toutes les belles connoiſſances, je ne m'arrêterai point ſur beaucoup de choſes qu'il m'eût fallu établir avant que d'entrer en matiere, pour montrer que le Sublime eſt en effet ce qui forme l'excellence & la ſouveraine perfection du Diſcours: que c'eſt par lui que les grands Poëtes & les Ecrivains les plus fameux ont remporté le prix, (2) & rempli toute la poſtérité du bruit de leur gloire.

Car il ne perſuade pas proprement, mais il ravit, il tranſporte, & produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de ſurpriſe, qui eſt toute autre choſe que de plaire ſeulement, ou de perſuader. Nous pouvons dire à l'égard de la per-

différence du ſtile des Déclamateurs, qui n'eſt qu'un ſtile d'apparat, où ſouvent l'on ſort de la Nature, pour éblouir les yeux. L'Auteur donc par *viros Politicos*, entend ceux qui mettent en pratique *ſermonem politicum*. BOILEAU.

(1) *Inſtruit de toutes les belles connoiſſances.*] Je n'ai point exprimé φίλτατον: parce qu'il me ſemble tout-à-fait inutile en cet endroit. BOILEAU.

Ibid. *Inſtruit de toutes les belles connoiſſances.*] J'ai changé dans le Grec le mot φίλτατον en φίλτατε, *mon cher ami.* TOLLIUS.

(2) *Et rempli toute la poſtérité du bruit de leur gloire.*] Gerard Langbaine, qui a fait de petites Notes très-ſçavantes ſur Longin, prétend, qu'il y a ici une faute, & qu'au lieu de περιέβαλον εὐκλείαις τὸν αἰῶνα, il faut mettre ὑπερέβαλον εὐκλείαις. Ainſi dans ſon ſens, il faudroit traduire, *ont porté leur gloire au-delà de leurs ſiécles*, Mais il ſe trompe: περιέβαλον veut dire *ont embraſſé, ont rempli toute la poſtérité de l'étendue de leur gloire*. Et quand on voudroit même entendre ce paſſage à ſa maniere, il ne faudroit point faire pour cela de correction: puiſque περιέβαλον ſignifie quelquefois ὑπερέβαλον, comme on le voit dans ce vers d'Homere. Il. 32. v. 296. Ἴσε γὰρ ὅσσον ἐμοὶ ἀρετῇ περιβάλλετον ἵππω. BOILEAU.

ſuaſion, que pour l'ordinaire elle n'a ſur nous qu'autant de puiſſance que nous voulons. Il n'en eſt pas ainſi du Sublime. (1) Il donne au Diſcours une certaine vigueur noble, une force invincible qui enléve l'ame de quiconque nous écoute. Il ne ſuffit pas d'un endroit ou deux dans un Ouvrage, pour vous faire remarquer la fineſſe de l'*Invention*, la beauté de l'*Economie*, & de la *Diſpoſition*; c'eſt avec peine que cette juſteſſe ſe fait remarquer par toute la ſuite même du Diſcours. Mais (2) quand le Sublime vient à éclater où il faut, il renverſe tout comme un foudre, & préſente d'abord toutes les forces de l'Orateur ramaſſées enſemble. Mais ce que je dis ici, & tout ce que je pourrois dire de ſemblable, ſeroit fort inutile pour vous, qui ſçavez ces choſes par expérience, & qui m'en feriez au beſoin à moi-même des leçons.

(1) *Il donne au Diſcours une certaine vigueur noble, &c.* Je ne ſçai pourquoi M. le Févre veut changer cet endroit, qui, à mon avis, s'entend fort bien, ſans mettre παντῶς au lieu de παντός, ſurmonte tous ceux qui l'écoutent; *Se met au deſſus de tous ceux qui l'écoutent.* BOILEAU.

Ibid. *Il donne au Diſcours une certaine vigueur noble, une force invincible, qui enléve l'ame de quiconque nous écoute.*] Tous les Interprétes ont traduit de même; mais je crois qu'ils ſe ſont fort éloignés de la penſée de Longin, & qu'ils n'ont point du tout ſuivi la figure, qu'il employe ſi heureuſement. Τὰ ὑπερφυᾶ προσφέροντα βίαν, eſt-ce, qu'Horace diroit *adhibere vim*: au lieu de παντὸς, il faut lire πάντως avec un omega, comme M. le Févre l'a remarqué. Πάντως ἐπάνω τοῦ ἀκροωμένου καθίσταται, eſt une métaphore priſe du manége, & pareille à celle dont Anacréon s'eſt ſervi, σὺ δ᾽ οὐκ ἔχεις, οὐκ εἰδὼς ὅτι τῆς ἐμῆς ψυχῆς ἡνιοχεύεις. *Mais tu n'as point d'oreilles, & tu ne ſçais point que tu es le maître de mon cœur.* Longin dit donc, *il n'en eſt pas ainſi du Sublime: par un effort, auquel on ne peut réſiſter, il ſe rend entierement maître de l'Auditeur.* DACIER.

(2) *Quand le Sublime vient à éclater.* Notre Langue n'a que ce mot *éclater* pour exprimer le mot ἐξενεχθὲν, qui eſt emprunté de la tempête, & qui donne une idée merveilleuſe, à peu près comme ce mot de Virgile, *abrupti nubibus ignes.* Longin a voulu donner ici une image de la foudre, que l'on voit plûtôt tomber que partir. DACIER.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

S'il y a un Art particulier du Sublime, & des trois vices qui lui ſont oppoſés.

IL faut voir d'abord s'il y a un Art particulier du Sublime. Car il ſe trouve des gens qui s'imaginent que c'eſt une erreur de le vouloir réduire en Art, & d'en donner des préceptes. Le Sublime, diſent-ils, naît avec nous, & ne s'apprend point. Le ſeul Art pour y parvenir, c'eſt d'y être né. Et même, à ce qu'ils prétendent, il y a des Ouvrages que la nature doit produire toute ſeule. La contrainte des préceptes ne fait que les affoiblir, & leur donner une certaine ſéchereſſe qui les rend maigres & décharnés. Mais je ſoutiens, qu'à bien prendre les choſes, on verra clairement tout le contraire.

Et à dire vrai, quoique la Nature ne ſe montre jamais plus libre, que dans les diſcours ſublimes & pathétiques; il eſt pourtant aiſé de reconnoître qu'elle ne ſe laiſſe pas conduire au hazard, & qu'elle n'eſt pas abſolument ennemie de l'art & des régles. J'avouë que dans toutes nos productions il la faut toujours ſuppoſer comme la baſe, le principe, & le premier fondement. Mais auſſi il eſt certain que notre eſprit a beſoin d'une méthode pour lui enſeigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en ſon lieu; & que cette méthode peut beaucoup contribuer à nous acquerir la parfaite habitude du Sublime. (1) Car comme les vaiſſeaux ſont en danger de périr, lorſqu'on les abandonne à leur ſeule légereté,

(1) *Car comme les vaiſſeaux, &c.*] Il faut ſuppléer au Grec, ou ſous-entendre πλοῖα, qui veut dire des vaiſſeaux de charge, καὶ ὡς ἐπικινδυνότερα αὐτὰ τὰ πλοῖα, &c. & expliquer ἀνερμάτιστα, dans le ſens de M. le Févre, & de Suidas, des vaiſſeaux qui flottent manque de ſable & de gravier dans le fond, qui les ſoutienne, & leur donne le poids qu'ils doivent avoir, auſquels on n'a pas donné le leſt. Autrement il n'y a point de ſens. BOILEAU.

& qu'on ne ſçait pas leur donner la charge & le poids qu'ils doivent avoir : il en eſt ainſi du Sublime, ſi on l'abandonne à la ſeule impétuoſité d'une nature ignorante & téméraire. Notre eſprit aſſez ſouvent n'a pas moins beſoin de bride que d'éperon. Démoſthéne dit en quelque endroit, que le plus grand bien qui puiſſe nous arriver dans la vie, c'eſt *d'être heureux :* mais qu'il y en a encore un autre qui

Ibid. *Car comme les vaiſſeaux.*] Je ſuis d'accord ici avec M. Deſpreaux, qu'il y manque le mot πλοῖα, ou, ſi on aime mieux, le mot σκάφη, qu'on rencontre dans la même comparaiſon dans Théodoret, orat. VIII. *de Providentia :* Ἐπειδὴ γὰρ ἡ φύσις πρὸς τὸ χεῖρον ἐξώκειλε, ϗ ὁ νοῦς τοῖς πάθεσι περικλυσθεὶς, ὑποβρύχιος τε γενόμενος, οἷόν τι σκάφος ἀνερμάτιστον, ἀτάκτως φέρεσθαι τὸ σῶμα κατέλιπεν ἀναγκαίως ἐδεήθημεν νόμων, καθάπερ τινὸς ἀγκύρας ἱστώσης τὸ σκάφος, ϗ τὴν ἐπὶ πρόσω φορὰν κωλυούσης, ϗ συγχωρούσης ἀναδῦναι τὸν κυβερνήτην, ϗ τῶν οἰάκων ἐπιλαβέσθαι. TOLLIUS

Ibid. *Car comme les vaiſſeaux.*] Les conjonctions ὡς & οὕτω, uſitées dans les comparaiſons, le mot ἀνερμάτιστα, & quelques autres termes métaphoriques, ont fait croire aux Interprétes, qu'il y avoit une comparaiſon en cet endroit. M. Deſpreaux a bien ſenti qu'elle étoit défectueuſe. *Il faut*, dit-il, *ſuppléer au Grec, ou ſous-entendre* πλοῖα, *qui veut dire des vaiſſeaux de charge. . . . . Autrement il n'y a point de ſens.* Pour moi je crois qu'il ne faut point chercher ici de comparaiſon. La conjonction οὕτω, qui en étoit, pour ainſi dire, le caractére, ne ſe trouve ni dans l'ancien Manuſcrit, ni dans l'édition de Robortellus. L'autre conjonction, qui eſt ὡς, ne ſignifie pas, *comme*, en cet endroit, mais *que*. Cela poſé, le raiſonnement de Longin eſt très-clair, ſi on veut ſe donner la peine de le ſuivre. En voici toute la ſuite. *Quelques-uns s'imaginent que c'eſt une erreur de croire que le Sublime puiſſe être réduit en art. Mais je ſoutiens que l'on ſera convaincu du contraire, ſi on conſidére que la Nature, quelque liberté qu'elle ſe donne ordinairement dans les paſſions, & dans les grands mouvemens, ne marche pas tout-à-fait au hazard ; que dans toutes nos productions il la faut ſuppoſer comme la baze, le principe & le premier fondement : mais que notre eſprit a beſoin d'une méthode, pour lui enſeigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en ſon lieu : & qu'enfin* (c'eſt ici qu'il y a dans le Grec ϗ ὡς, pour ϗ ἔτι, dont Longin s'eſt ſervi plus haut, & qu'il n'a pas voulu répéter) *le Grand, de ſoi-même, & par ſa propre grandeur, eſt gliſſant & dangereux, lorſqu'il n'eſt pas ſoutenu & affermi par les régles de l'Art, & qu'on l'abandonne à l'impétuoſité d'une*

n'eſt pas moindre, & ſans lequel ce premier ne ſçauroit ſubſiſter, qui eſt de *ſçavoir ſe conduire avec prudence.* (1) Nous en pouvons dire autant à l'égard du Diſcours. (2) La nature eſt ce qu'il y a de plus néceſſaire pour arriver au Grand. Cependant, ſi l'art

nature ignorante. On ſe paſſe très-bien de la comparaiſon, qui ne ſervoit qu'à embroüiller la phraſe. Il faut ſeulement ſous-entendre, εἰ ἐπισκέψαιτό τις, qui eſt ſix ou ſept lignes plus haut, & faire ainſi la conſtruction ; καὶ [εἰ ἐπισκέψαιτό τις] ὡς ἐπικινδυνότερα ; & ſi on conſidére, *que le Grand,* &c. ἐπικινδυνότερα αὐτὰ ἐφ' ἑαυτῶν τὰ μεγάλα, eſt préciſément la même choſe que, τὰ μεγάλα ἐπισφαλῆ δι' αὐτὸ τὸ μέγεθος, qu'on lit dans le Chapitre XXVII. & que M. Deſpreaux a traduit ainſi : *Le Grand, de ſoi-même, & par ſa propre grandeur, eſt gliſſant & dangereux.* Ἀνερμάτιστα & ἀστήρικτα, ſont des termes métaphoriques, qui, dans le ſens propre, conviennent à de grands bâtimens ; mais qui, pris figurément, peuvent très-bien s'appliquer à tout ce qui eſt grand, même aux ouvrages d'eſprit. BOIVIN.

(1) *Nous en pouvons dire autant, &c.*] J'ai ſuppléé la reddition de la comparaiſon, qui manque en cet endroit dans l'original. BOILEAU.

(2) *La nature eſt ce.*] Je traduirai ici ce qu'il y a de plus dur dans l'original de mon manuſcrit : *Que la Nature tienne pour arriver au Grand la place du bonheur : & l'Art celle de la prudence. Mais ce qu'on doit conſidérer ici ſur toutes choſes, c'eſt, que cette connoiſſance même, qu'il y a dans l'Eloquence quelque choſe qu'on doit à la bonté de la Nature, ne nous vient que de l'Art même, qui nous l'indique. C'eſt pourquoi je ne doute pas, que quand celui qui nous blâme de ce que nous tâchons d'aſſujettir le Sublime aux études & à l'Art, voudra faire ſes réflexions ſur ce que nous venons de débiter, il ne change bien-tôt d'avis, & qu'il ne condamne plus nos ſoins dans cette matiére, comme s'ils étoient ſuperflus, & ſans aucun profit.* TOLLIUS.

Ibid. *La Nature eſt ce qu'il y a.*] Il manque en cet endroit deux feuillets entiers dans l'ancien Manuſcrit : c'eſt ce qui a fait la lacune ſuivante. Je ne ſçai par quel hazard les cinq ou ſix lignes que Tollius a eues d'un Manuſcrit du Vatican, & qui ſe trouve auſſi dans un Manuſcrit du Roi (No. 3171.) tranſpoſées & confonduës avec un fragment des Problémes d'Ariſtote, ont pû être conſervées. Il y a apparence que quelqu'un ayant rencontré un morceau des deux feuillets égarés de l'ancien Manuſcrit, ou les deux feuillets entiers, mais gâtés, n'aura pû copier que ces cinq ou ſix lignes. A la fin de ce petit Supplément, dont le Public

ne prend ſoin de la conduite, c'eſt une aveugle qui ne ſçait où elle va. (1) * * * * * * * * *

(2) Telles ſont ces penſées : *Les Torrens entortillés de flammes. Vomir contre le Ciel. Faire de Borée ſon joüeur de flûtes ;* & toutes les autres façons de parler dont cette piéce eſt pleine. Car elles ne ſont pas grandes & tragiques, mais enflées & extrava-

eſt redevable à Tollius, je crois qu'il faut lire ἠγκίσαιτο, & non pas κομίσαιτο, qui ne me paroît pas faire un ſens raiſonnable. Le Manuſcrit du Roi, où ſe trouve ce même Supplément, n'a que σαιτο, de la premiere main : κομί eſt d'une main plus récente. Cela me fait ſoupçonner, que dans l'ancien Manuſcrit le mot étoit à demi effacé, & que quelques-uns ont crû mal-à-propos qu'il devoit y avoir κωμίσαιτο. BOIVIN.

(1) * * * * * *] L'Auteur avoit parlé du ſtile enflé, & citoit à propos de cela les ſotiſes d'un Poëte tragique dont voici quelques reſtes. BOILEAU.

(2) *Telles ſont ces penſées*, &c.] Il y a ici une lacune conſidérable. L'Auteur après avoir montré qu'on peut donner des régles du Sublime, commençoit à traiter des vices qui lui ſont oppoſés, & entr'autres du ſtile enflé, qui n'eſt autre choſe que le Sublime trop pouſſé. Il en faiſoit voir l'extravagance par le paſſage d'un je ne ſçai quel Poete Tragique, dont il reſte encore ici quatre vers : mais comme ces vers étoient déja fort galimatias d'eux-mêmes, au rapport de Longin, ils le ſont devenus encore bien davantage par la perte de ceux qui les précédoient. J'ai donc crû que le plus court étoit de les paſſer, n'y ayant dans ces quatre vers qu'un des trois mots que l'Auteur raille dans la ſuite. En voilà pourtant le ſens confuſément. C'eſt quelque Capanée qui parle dans une Tragédie : *Et qu'ils arrêtent la flamme qui ſort à longs flots de la fournaiſe. * Car ſi je trouve le Maître de la maiſon ſeul, alors d'un ſeul torrent de flammes entortillé j'embraſerai la maiſon, & la réduirai toute en cendres. Mais cette noble Muſique ne s'eſt pas encore fait ouïr.* J'ai ſuivi ici l'interprétation de Langbaine. Comme cette Tragédie eſt perduë, on peut donner à ce paſſage tel ſens qu'on voudra : mais je doute qu'on attrape le vrai ſens. Voyez les Notes de M. Dacier. BOILEAU.

* *Car ſi je trouve le maître.* M. Deſpreaux me ſemble avoir lû dans le Grec, εἰ γὰρ τὸν ἑστιοῦχον ὄψομαι μόνον, au lieu de τιν' ἑστιοῦχον. Mais j'aimerois mieux dire : *Car ſi je trouve ſeulement le maître de la maiſon.* TOLLIUS.

Ibid. *Telles ſont ces penſées*, &c.] Dans la lacune ſuivante Longin rapportoit un paſſage d'un Poëte tragique,

gantes. (1) Toutes ces phrafes ainfi embarraffées de vaines imaginations, troublent & gâtent plus un difcours qu'elles ne fervent à l'élever. De forte qu'à les regarder de près & au grand jour, ce qui paroiffoit d'abord fi terrible, devient tout à coup fot & ridicule. Que fi c'eft un défaut infupportable dans la Tragédie, qui eft naturellement pompeufe & magnifique, que de s'enfler mal-à-propos; à plus forte raifon doit-il être condamné dans le difcours ordinaire. De là vient qu'on s'eft raillé de Gorgias, pour avoir appellé Xerxès, *le Jupiter des Perfes*, &

dont il ne refte que cinq vers. M. Defpreaux les a rejettés dans fes Remarques; & il les a expliqués comme tous les autres Interprétes. Mais je crois que le dernier vers auroit dû être traduit ainfi: *Ne viens-je pas de vous donner maintenant une agréable Mufique?* Ce n'eft pas quelque Capanée, mais Borée, qui parle, & qui s'applaudit pour les grands vers qu'il a récités. DACIER.

Ibid. *Telles font ces penfées.*] Il n'eft pas befoin qu'on prononce le dernier de ces vers par forme d'interrogation. Je m'imagine que ma traduction Latine eft affez claire, & qu'elle fuffit pour foutenir ce que j'avance. TOLLIUS.

(1) *Toutes ces phrafes ainfi embarraffées de vaines imaginations, troublent & gâtent plus un difcours.*] M. Defpreaux a fuivi ici quelques exemplaires, où il y a, πεθόλωται γὰρ τῇ φράσει, du verbe θολόω, qui fignifie, *gâter*, *barbouiller*, *obfcurcir*; mais cela ne me paroît pas affez fort pour la penfée de Longin, qui avoit écrit fans doute πετύλωται, comme je l'ai vû ailleurs. De cette maniere le mot *gâter* me femble trop général, & il ne détermine point affez le vice que ces phrafes ainfi embarraffées caufent, ou apportent au difcours, au lieu que Longin, en fe fervant de ce mot, en marque précifément le défaut: car il dit, que *ces phrafes, & ces imaginations vaines, bien loin d'élever & d'agrandir un difcours, le troublent, & le rendent dur.* Et c'eft ce que j'aurois voulu faire entendre, puifque l'on ne fçauroit être trop fcrupuleux, ni trop exact, lorfqu'il s'agit de donner une idée nette & diftincte des vices, ou des vertus du difcours. DACIER.

Ibid. *Toutes ces phrafes.*] M. Dacier préfére ici le mot de πετύλωται: mais celui de τεθορύβηται eft capable de foutenir le πεθόλωται, par la reffemblance qu'il y a entre les expreffions obfcures & embarraffées du difcours, & les penfées confufes & brouillées. Car un difcours clair & net coule comme une eau pure, & donne du plaifir à ceux

les Vautours, (1) *des Sépulcres animés*. On n'a pas été plus indulgent pour Callisthéne, qui en certains endroits de ses écrits (2) ne s'éléve pas proprement, mais se guinde si haut qu'on le perd de vûe. De tous ceux-là pourtant (3) je n'en vois point de si enflé que Clitarque. Cet Auteur n'a que du vent & de l'écorce. Il ressemble à un homme, *qui*, pour me servir des termes de Sophocle, (4) *ouvre une grande bouche, pour soufler dans une petite flûte*. Il faut

qui l'entendent. Cette confusion dans cette maniere de parler, est très-bien remarquée par Plutarque, quand il dit; (*de liberorum educatione.*) Ἡ μὲν ὑπέρογκος λέξις ἀπολίτευτός ἐστι. C'est pourquoi, dit-il, il faut prendre garde, & τὴν θεατρικὴν καὶ παρατραγῳδον διευλαβεῖσθαι. Je souhaite que l'on jette les yeux sur ma traduction Latine, & on verra sans doute ce qui manque ici. Tollius.

(1) *Des sépulcres animés.*] Hermogéne va plus loin, & trouve celui qui a dit cette pensée, digne des sépulcres dont il parle. Cependant je doute qu'elle déplût aux Poëtes de notre siécle, & elle ne seroit pas en effet si condamnable dans les vers. Boileau.

(2) *Ne s'éléve pas proprement;*] Le mot μετέωρα signifie ici ce que S. Augustin dit en quelque lieu de l'orgueil: *Tumor est, non magnitudo.* J'aimerois donc mieux m'expliquer de cette maniere: *C'est de la même maniere quelquefois qu'on a traité Callisthéne, qui, quand il affecte de s'énoncer en termes sublimes & relevés, s'égare alors dans les nuées.* Tollius.

(3) *Je n'en vois point de si enflé que Clitarque.*] Ce jugement de Longin est fort juste; & pour le confirmer il ne faut que rapporter un passage de ce Clitarque, qui dit d'une guespe, κατανέμεται τὴν ὀρεινὴν, εἰσίπταται δὲ εἰς τὰς κοίλας δρῦς. *Elle paît sur les montagnes, & vole dans les creux des chênes.* Car en parlant ainsi de ce petit animal, comme s'il parloit du Lion de Némée, ou du Sanglier d'Erymanthe, il donne une image qui est en même tems & désagréable & froide, & il tombe manifestement dans le vice que Longin lui a reproché. Dacier.

Ibid. *Je n'en voi point, &c.*] Voilà encore une fois le même exemple cité par M. Dacier, & qu'on trouve dans mes remarques. Mais il a fort bien fait de n'avoir pas nommé son auteur. Tollius.

(4) *Ouvre une grande bouche pour soufler dans une petite flûte.*] J'ai traduit ainsi φορβειᾶς δ' ἄτερ, afin de rendre la chose intelligible. Pour expliquer ce que veut dire φορβειὰ, il faut sçavoir que la flûte chez les Anciens, étoit fort différente de la flûte d'aujour-

faire le même jugement d'Amphicrate, d'Hégésias, & de Matris. Ceux-ci quelquefois s'imaginant qu'ils sont épris d'un enthousiasme & d'une fureur divine, au lieu de tonner, comme ils pensent, ne font que niaiser & que badiner comme des enfans.

Et certainement, en matiere d'éloquence, il n'y a rien de plus difficile à éviter que l'*Enflure*. Car comme en toutes choses naturellement nous cherchons le Grand, & que nous craignons sur tout d'être accusés de sécheresse ou de peu de force, il arrive, je ne sçai comment, que la plûpart tombent dans ce vice, fondés sur cette maxime commune :

(1) *Dans un noble projet on tombe noblement.*

Cependant il est certain que l'*Enflure* n'est pas moins vicieuse dans le discours que dans les corps.

d'hui. Car on en tiroit un son bien plus éclatant, & pareil au son de la trompette, *tubæque æmula*, dit Horace. Il falloit donc pour en joüer employer une bien plus grande force d'haleine, & par conséquent s'enfler extrêmement les joües, qui étoit une chose désagréable à la vûë. Ce fut en effet ce qui en dégoûta Minerve & Alcibiade. Pour obvier à cette difformité, ils imaginérent une espéce de laniere ou courroye, qui s'appliquoit sur la bouche, & se lioit derriere la tête, ayant au milieu un petit trou, par où l'on emboucheoit la flûte. Plutarque prétend que Marsias en fut l'inventeur. Ils appelloient cette laniere φορβειὰν ; & elle faisoit deux différens effets : car outre qu'en serrant les joües elle les empêchoit de s'enfler, elle donnoit bien plus de force à l'haleine, qui étant repoussée sortoit avec beaucoup plus d'impétuosité & d'agrément. L'Auteur donc pour exprimer un Poëte enflé, qui soufle & se deméne sans faire de bruit, le compare à un homme qui joue de la flûte sans cette laniere. Mais comme cela n'a point de rapport à la flûte d'aujourd'hui, puisqu'à peine on serre les lévres quand on en joue, j'ai crû qu'il valoit mieux mettre une pensée équivalente, pourvû qu'elle ne s'éloignât point trop de la chose ; afin que le Lecteur, qui ne se soucie pas tant des antiquailles, puisse passer, sans être obligé, pour m'entendre, d'avoir recours aux Remarques. BOILEAU.

(1) *Dans un noble projet on tombe noblement.*] Il y a dans l'ancien Manuscrit μεγάλω ἀπολισθαίνειν ὅμως εὐγενὲς ἁμάρτημα. Les Copistes ont voulu faire un vers ; mais ce vers n'a ni césure, ni quan-

(1) Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuse : mais au dedans elle est creuse & vuide, & fait quelquefois un effet tout contraire au Grand. Car comme on dit fort bien :

Il n'y a rien de plus sec qu'un hydoropique.

Au reste, le défaut du stile enflé, c'est de vouloir aller au delà du Grand. Il en est tout au contraire du Puéril. Car il n'y a rien de si bas, de si petit, ni de si opposé à la noblesse du discours.

Qu'est-ce donc que puérilité ? Ce n'est visiblement autre chose qu'une pensée d'écolier, qui, pour être trop recherchée, devient froide. C'est le vice où tombent ceux qui veulent toujours dire quelque chose d'extraordinaire & de brillant ; mais sur tout ceux qui cherchent avec tant de soin le plaisant &

tité. On ne trouvera point dans les Poëtes Grecs d'exemple d'un Iambe, qui commence par deux anapestes. Il y a donc apparence que ce qu'on a pris jusques ici pour un vers, est plûtôt un proverbe, ou une Sentence tirée des écrits de quelque Philosophe. Μεγάλω ἀπολισθαίνειν, ὅμως εὐγενὲς ἁμάρτημα, est la même chose que s'il y avoit, μεγάλω ἀπολισθαίνειν ἁμάρτημα μὲν, ὅμως δὲ εὐγενὲς ἁμάρτημα, *tomber est une faute ; mais une faute noble à celui qui est grand* ; c'est-à-dire, *qui se montre grand dans sa chûte même*, ou *qui ne tombe que parce qu'il est grand.* C'est à peu près dans ce sens, que M. Corneille a dit, *Il est beau de mourir maître de l'Univers.* BOIVIN.

(1) *Elle n'a que de faux dehors.*] Tous les Interprétes ont suivi ici la leçon corrompuë de ἀναλήθεις, *faux*, pour ἀναλθεῖς, comme M. le Févre a corrigé, qui se dit proprement de ceux qui ne peuvent croître ; & dans ce dernier sens le passage est très-difficile à traduire en notre langue. Longin dit : *Cependant il est certain que l'enflure dans le discours aussi-bien que dans le corps, n'est qu'une tumeur vuide, & un défaut de forces pour s'élever, qui fait quelquefois*, &c. Dans les Anciens on trouvera plusieurs passages, où ἀναλήθεις a été mal pris pour ἀναλθεῖς. DACIER.

Ibid. *Elle n'a que de faux dehors.*] Je ne suis pas ici du même sentiment, comme j'ai montré dans mes Remarques. Car je ne puis pas comprendre, comment il y auroit un ὄγκος, une *enflure*, ou une *grandeur*, quoique mauvaise dans un corps qui ne peut croître, ou qui ne tire point

l'agréable : parce qu'à la fin, (1) pour s'attacher trop au ſtile figuré, ils tombent dans une ſotte affectation.

Il y a encore un troiſiéme défaut oppoſé au Grand, qui regarde le Pathétique. Théodore l'appelle une *fureur hors de ſaiſon*, lorſqu'on s'échauffe mal-à-propos, ou qu'on s'emporte avec excès, quand le ſujet ne permet que de s'échauffer médiocrement. En effet, on voit très-ſouvent des Orateurs, qui, comme s'ils étoient yvres, ſe laiſſent emporter à des paſſions qui ne conviennent pas à leur ſujet, mais qui leur ſont propres, & qu'ils ont apportées de l'école : ſi bien que comme on n'eſt point touché de ce qu'ils diſent, ils ſe rendent à la fin odieux & inſupportables. Car c'eſt ce qui arrive néceſſairement à ceux qui s'emportent & ſe débattent mal-à-propos devant des gens qui ne ſont point du tout émûs. Mais nous parlerons en un autre endroit de ce qui concerne les paſſions.

de profit de ſa nourriture. Nous avons le mot contraire ἐνάλθεες dans le chap. XV. TOLLIUS.

(1) *Pour s'attacher trop au ſtile figuré, ils tombent dans une ſotte affectation.*] Longin dit d'une maniere plus forte, & par une figure; *Ils échouent dans le ſtile figuré, & ſe perdent dans une affectation ridicule.* DACIER.

CHAPITRE III.

Du Stile froid.

POUR ce qui eſt de ce Froid ou Puéril dont nous parlions, Timée en eſt tout plein. Cet Auteur eſt aſſez habile homme d'ailleurs; il ne manque pas quelquefois par le Grand & le Sublime : (1) il ſçait beaucoup, & dit même les choſes d'aſſez bon ſens : ſi ce n'eſt qu'il eſt enclin naturelle-

(1) *Il dit les choſes d'aſſez bon ſens.*] Ε'πινοητικὸς veut dire un homme qui imagine, qui penſe ſur toutes choſes ce qu'il faut penſer, & c'eſt proprement ce qu'on appelle un homme de bon ſens. BOILEAU.

ment à reprendre les vices des autres quoiqu'aveugle pour ſes propres défauts, & ſi curieux au reſte d'étaler de nouvelles penſées, que cela le fait tomber aſſez ſouvent dans la derniere puérilité. Je me contenterai d'en donner ici un ou deux exemples; parce que Cécilius en a déja rapporté un aſſez grand nombre. En voulant loüer Alexandre le Grand: *Il a*, dit-il, *conquis toute l'Aſie en moins de tems qu'Iſocrate n'en a employé* (1) *à compoſer ſon Panégyrique.* (2) Voilà, ſans mentir, une comparaiſon admirable d'Alexandre le Grand avec un Rhéteur. Par cet-

(1) Ib. *Il ſçait beaucoup, & dit même les choſes d'aſſez bon ſens.*] Longin dit de Timée πολυΐστωρ κ̀ ἐπινοητικός. Mais ce dernier mot ne me paroît pas pouvoir ſignifier un homme, *qui dit les choſes d'aſſez bon ſens:* & il me ſemble qu'il veut bien plutôt dire un homme *qui a de l'imagination*, &c. Et c'eſt le caractere de Timée dans ces deux mots. Longin n'a fait que traduire ce que Ciceron a dit de cet Auteur dans le ſecond Livre de ſon Orateur: *Rerum copia & ſententiarum varietate abundantiſſimus.* Πολυΐστωρ répond à *rerum copia*, & ἐπινοητικὸς à *ſententiarum varietate.* DACIER.

Ibid. *Il ſçait beaucoup*, &c.] M. Dacier eſt ici encore de mon ſentiment. Nous avons vû dans le premier chapitre le mot ἐπίνοια. Ici nous en avons un qui en eſt dérivé, ἐπινοητικὸς, c'eſt-à-dire *qui eſt fort riche en penſees & en expreſſions.* Νοῆσαι ὀξὺς, ce qu'Herodien dit de l'Empereur Sévere, eſt encore un peu plus, & ſe dit d'un homme qui ſçait ſur le champ trouver des expédiens pour ſe tirer d'affaires. TOLLIUS.

(1) *A compoſer ſon Panégyrique.*] Le Grec porte, *à compoſer ſon Panégyrique pour la guerre contre les Perſes.* Mais ſi je l'avois traduit de la ſorte, on croiroit qu'il s'agiroit ici d'un autre Panégyrique, que du Panégyrique d'Iſocrate, qui eſt un mot conſacré en notre langue. BOILEAU.

Ibid. *A compoſer ſon Panégyrique.*] J'aurois mieux aimé traduire, *qu'Iſocrate n'en a employé à compoſer le Panégyrique.* Car le mot *ſon* m'a ſemblé faire ici une équivoque, comme ſi c'étoit le Panégyrique d'Alexandre. Ce Panégyrique fut fait pour exhorter Philippe à faire la guerre aux Perſes; cependant les Interprétes Latins s'y ſont trompés, & ils ont expliqué ce paſſage, comme ſi ce diſcours d'Iſocrate avoit été l'éloge de Philippe pour avoir déja vaincu les Perſes. DACIER.

(2) *Voilà, ſans mentir, une comparaiſon admirable d'Alexandre le Grand avec un Rhe-*

te raiſon, Timée, il s'enſuivra que les Lacédémoniens le doivent céder à Iſocrate : (1) puiſqu'ils furent trente ans à prendre la ville de Meſſéne, & que celui-ci n'en mit que dix à faire ſon Panégyrique.

Mais à propos des Athéniens qui étoient priſonniers de guerre dans la Sicile, de quelle exclamation penſeriez-vous qu'il ſe ſerve ? Il dit, *Que c'étoit une punition du Ciel, à cauſe de leur impiété envers le Dieu Hermès, autrement Mercure ; & pour*

theur.] Il y a dans le Grec, *du Macédonien, avec un Sophiſte.* A l'égard *du Macédonien*, il falloit que ce mot eût quelque grace en Grec, & qu'on appellât ainſi Alexandre par excellence, comme nous appellons Ciceron, l'Orateur Romain. Mais le Macédonien en François, pour Alexandre, ſeroit ridicule. Pour le mot de Sophiſte, il ſignifie bien plutôt en Grec un Rhéteur, qu'un Sophiſte, qui en François ne peut jamais être pris en bonne part, & ſignifie toujours un homme qui trompe par de fauſſes raiſons, qui fait des Sophiſmes, *Cavillatorem* : au lieu qu'en Grec c'eſt ſouvent un nom honorable. Boileau.

(1) *Puiſqu'ils furent trente ans à prendre la ville de Meſſéne.*] Longin parle ici de cette expédition des Lacédémoniens, qui fut la cauſe de la naiſſance des Parthéniens, dont j'ai expliqué l'Hiſtoire dans Horace. Cette guerre ne dura que vingt ans ; c'eſt pourquoi, comme M. le Févre l'a fort bien remarqué, il faut néceſſairement corriger le texte de Longin, où les Copiſtes ont mis un λ, qui ſignifie *trente*, pour un κ, qui ne marque que *vingt*. M. le Févre ne s'eſt pas amuſé à le prouver ; mais voici un paſſage de Tyrtée qui confirme la choſe fort clairement :

Ἄμφω τῶδ' ἐμάχοντ' ἐννεακαιδέκ' ἔτη
Νωλεμέως, αἰεὶ ταλασίφρονα θυμὸν ἔχοντες,
Αἰχμηταὶ πατέρων ἡμετέρων πατέρες.
Εἰκοστῷ δ' οἱ μὲν κατὰ πίονα ἔργα λιπόντες
Φεῦγον Ἰθωμαίων ἐκ μεγάλων ὀρέων.

Nos braves ayeux aſſiégérent pendant dix-neuf ans ſans aucun relâche la ville de Meſſéne, & à la vingtiéme année, les Meſſéniens quittérent leur citadelle d'Ithome. Les Lacédémoniens eurent encore d'autres guerres avec les Meſſéniens, mais elles ne furent pas ſi longues. Dacier.

avoir mutilé ses statuës. Vû principalement (1) *qu'il y avoit un des Chefs de l'armée ennemie* (2) *qui tiroit son nom d'Hermès de pere en fils, sçavoir Hermocrate fils d'Hermon.* Sans mentir, mon cher Terentianus, je m'étonne qu'il n'ait dit aussi de Denis le Tyran, que les Dieux permirent qu'il fût chassé de son Royaume par *Dion* & par *Heraclide*, à cause de son peu de respect à l'égard de *Dios* & d'*Heraclès*, c'est-à-dire, de *Jupiter & d'Hercule.*

Mais pourquoi m'arrêter après Timée ? Ces Heros de l'antiquité, je veux dire Xenophon & Platon, sortis de l'école de Socrate, s'oublient bien quelquefois eux-mêmes, jusqu'à laisser échaper dans leurs écrits des choses basses & puériles. Par exemple ce premier, dans le livre qu'il a écrit de la République des Lacédémoniens : *On ne les entend*, dit-il, *non plus parler que si c'étoient des pierres. Ils ne tournent non plus les yeux que s'ils étoient de bronze.*

(1) *Parce qu'il y avoit*, &c.] Cela n'explique point, à mon avis, la pensée de Timée, qui dit, *Parce qu'il y avoit un des Chefs de l'armée ennemie, sçavoir Hermocrate fils d'Hermon, qui descendoit en droite ligne de celui qu'ils avoient si maltraité.* Timée avoit pris la généalogie de ce Général des Syracusains, dans les Tables qui étoient gardées dans le Temple de Jupiter Olympien près de Syracuse, & qui furent surprises par les Atheniens au commencement de cette guerre, comme cela est expliqué plus au long par Plutarque dans la vie de Nicias. Thucydide parle de cette mutilation des statuës de Mercure, & il dit qu'elles furent toutes mutilées, tant celles qui étoient dans les Temples, que celles qui étoient à l'entrée des maisons des particuliers. DACIER.

Ibid. *Parce qu'il y avoit*, &c.] J'avois ici mis en marge, *qui tiroit son origine de ce Dieu, dont il avoit outragé la Majesté.* Ce mot *maltraiter*, duquel M. Dacier se sert, ne me semble pas assez fort : parce qu'il s'agit ici d'une impiété singuliere, & d'un sacrilége, par lequel on viole le droit des dieux. De même M. Despreaux peu après, en disant, *à cause de son peu de respect*, ne me donne pas cette idée que l'impiété de Denis mérite. TOLLIUS.

(2) *Qui tiroit son nom d'Hermès.*] Le Grec porte, *qui tiroit son nom du Dieu qu'on avoit offensé* ; mais j'ai mis *d'Hermès*, afin qu'on vit mieux le jeu de mots. Quoique puisse dire M. Dacier ; je suis de l'avis de Langbaine, & ne crois point que ὃς ἀπὸ παρα-

Enfin vous diriez qu'ils ont plus de pudeur (1) *que ces parties de l'œil, que nous appellons en Grec du nom de Vierges.* C'étoit à Amphicrate, & non pas à Xénophon, d'appeller les prunelles, *des Vierges pleines de pudeur.* Quelle pensée ! bon Dieu ! parce que le mot de *Coré*, qui signifie en Grec la prunelle de l'œil, signifie aussi une Vierge, de vouloir que toutes les prunelles universellement soient des Vierges pleines de modestie : vû qu'il n'y a peut-être point d'endroit sur nous où l'impudence éclate plus que dans les yeux ; & c'est pourquoi Homere, pour exprimer un impudent, *Homme chargé de vin*, dit-il, *qui as l'impudence d'un chien dans les yeux.* Cependant, Timée n'a pû voir une si froide pensée dans Xénophon, (2) sans la revendiquer comme un vol, qui lui avoit été fait par cet Auteur. Voici donc comme il l'employe dans la vie d'Agathocle. *N'est-ce pas une chose étrange, qu'il ait ravi sa propre cousine qui venoit d'être mariée à un autre ; qu'il l'ait, dis-je, ravie le lendemain même de ses nôces ? Car qui est-ce*

κωμωδῄτης ἦν, veuille dire autre chose que, *qui tiroit son nom de pere en fils, du Dieu qu'on avoit offensé.* BOILEAU.

(1) *Que ces parties de l'œil, &c.*] Ce passage est corrompu dans tous les exemplaires que nous avons de Xénophon, où l'on a mis θαλάμοις pour ὀφθαλμοῖς ; faute d'avoir entendu l'équivoque de κόρη.

Ibid. *Que ces parties de l'œil.*] Isidore de Péluse dit dans une de ses lettres, αἱ κόραι, αἱ εἴσω τῶν ὀφθαλμῶν, καθάπερ παρθένοι ἐν θαλάμοις, ἱδρυμέναι, καὶ τοῖς βλεφάροις καθάπερ παραπετάσμασι κεκαλυμμέναι : *les prunelles placées au-dedans des yeux, comme des vierges dans la chambre nuptiale, & cachées sous les paupieres, comme sous des voiles.* Ces paroles mettent la pensée de Xénophon dans tout son jour. BOIVIN.

(2) *Sans la revendiquer comme un vol.*] C'est ainsi qu'il faut entendre, ὡς φωρίου τινὸς ἐφαπτόμενος, & non pas, *sans lui en faire une espéce de vol, Tanquam furtum quoddam attingens.* Car cela auroit bien moins de sel. BOILEAU.

Ibid. *Sans la revendiquer, &c.*] Je ne sçai pas si cette expression de M. Boileau est assez nette & exacte ; parce que Timée ayant vécu assez long-tems après Xénophon, ne pouvoit revendiquer cette pensée de Xénophon, comme un vol qui lui pût avoir été fait : mais il croyoit qu'il s'en pouvoit servir comme

qui eût voulu faire cela, (1) *s'il eût eu des vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques?* Mais que dirons-nous de Platon, quoique divin d'ailleurs, qui voulant parler de ces Tablettes de bois de cyprès, où l'on devoit écrire les actes publics, use de cette pensée: (2) *Ayant écrit toutes choses, ils poseront dans les temples ces* (3) *monumens de cyprès*. Et ailleurs, à propos des murs: *Pour ce qui est des murs*, dit-il, *Mégillus, je suis de l'avis de Sparte, de les laisser dormir à terre, & de ne les point faire lever*. Il y a quelque chose d'aussi ridicule dans Herodote, quand il appelle les belles femmes (4) *le mal des yeux*. Ceci néanmoins semble en quelque

d'une chose qui étoit exposée au pillage.

(1) *S'il eût eu des vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques.*] L'opposition, qui est dans le texte entre κόρας & πόρνας, n'est pas dans la traduction entre *vierges* & *prunelles impudiques*. Cependant comme c'est l'opposition qui fait le ridicule, que Longin a trouvé dans ce passage de Timée, j'aurois voulu la conserver, & traduire, *S'il eût eu des vierges aux yeux, & non pas des courtisanes*. DACIER.

(2) *Ayant écrit toutes ces choses ils poseront dans les temples ces monumens de Cyprès.*] De la maniere dont M. Boileau a traduit ce passage, je n'y trouve plus le ridicule que Longin a voulu nous y faire remarquer. Car pourquoi *des Tablettes de Cyprès* ne pourroient-elles pas être appellées des *monumens de Cypres?* Platon dit, *ils poseront dans les temples ces mémoires de Cyprès*. Et ce sont ces mémoires de Cyprès, que Longin blâme avec raison; car en Grec, comme en notre langue, on dit fort bien *des mémoires*, mais le ridicule est d'y joindre la matiere, & de dire *des mémoires de Cyprès*. DACIER.

(3) *Monumens de Cyprès.*] J'ai oublié de dire, à propos de ces paroles de Timée, qui sont rapportées dans ce Chapitre, que je ne suis point du sentiment de M. Dacier, & que tout le froid, à mon avis, de ce passage consiste dans le terme de *Monument* mis avec *Cyprès*. C'est comme qui diroit, à propos des Registres du Parlement, *ils poseront dans le Greffe ces monumens de parchemin*. BOILEAU.

(4) *Le mal des yeux.*] Ce sont des Ambassadeurs Persans, qui le disent dans Herodote chez le Roi de Macédoine Amyntas. Cependant Plutarque l'attribuë à Alexandre le Grand; & le met au rang des Apophthegmes de ce Prince. Si cela est, il falloit qu'Alexandre l'eût pris à He-

façon pardonnable à l'endroit où il eſt ; (1) parce que ce ſont des barbares qui le diſent dans le vin & la débauche : mais ces perſonnes n'excuſent pas la baſſeſſe de la choſe ; & il ne falloit pas, pour rap-

rodote. Je ſuis pourtant du ſentiment de Longin, & je trouve le mot froid dans la bouche même d'Alexandre. BOILEAU.

Ibid. *Le mal des yeux.*] Ce paſſage d'Herodote eſt dans le cinquiéme Livre, & ſi l'on prend la peine de le lire, je m'aſſure que l'on trouvera ce jugement de Longin un peu trop ſévere. Car les Perſes, dont Herodote rapporte ce mot, n'appelloient point en général les belles femmes *le mal des yeux* : ils parloient de ces femmes qu'Amyntas avoit fait entrer dans la chambre du feſtin, & qu'il avoit placées vis-à-vis d'eux, de maniere qu'ils ne pouvoient que les regarder. Ces barbares, qui n'étoient pas gens à ſe contenter de cela, ſe plaignirent à Amyntas, & lui dirent, qu'il ne falloit point faire venir ces femmes, ou qu'après les avoir fait venir, il devoit les faire aſſeoir à leurs côtés, & non pas vis-à-vis pour leur faire mal aux yeux. Il me ſemble que cela change un peu l'eſpéce. Dans le reſte il eſt certain que Longin a eu raiſon de condamner cette figure. Beaucoup de Grecs déclineront pourtant ici ſa juriſdiction ſur ce que de fort bons Auteurs ont dit beaucoup de choſes ſemblables. Ovide en eſt plein. Dans Plutarque, un homme appelle un bon garçon, *la fiévre de ſon fils.* Térence a dit *tuos mores morbum illi eſſe ſcio.* Et pour donner des exemples plus conformes à celui dont il s'agit, un Grec appelle les fleurs ἑορτὴν ὄψεως, *la fête de la vûë*, & la verdure πανήγυριν ὀφθαλμῶν, *l'étalage des yeux.* DACIER.

Ibid. *Le mal des yeux.*] Comme je l'ai montré dans mes Remarques, Herodote trouve dans cette faute, ſi c'en eſt une, beaucoup d'imitateurs, *ſic ut ipſum numerus defendat, ſi quid peccaverit.* Quant à moi, je trouve ce trait aſſez délicat & agréable, & j'oppoſerai au jugement de Longin celui de Philoſtrate, qui louë un ſemblable trait de l'Orateur Iſée : Ἄρδυος γὰρ ῥήτορος ἐρομένου αὐτὸν, ἢ ἡ δεῖνα αὐτῷ καλὴ φαίνοιτο ; μάλα σωφρόνως ὁ Ἰσαῖος, πέπαυμαι, εἶπεν, ὀφθαλμιῶν. Et puiſque ces façons de parler ont plû à tant de monde, & à tant de ſçavans, je m'arrêterai à la ſentence que Longin même donne à la fin du ſeptiéme chapitre. TOLLIUS.

(1) *Parce que ce ſont des Barbares qui le diſent dans le vin & dans la débauche.*] Longin rapporte deux choſes qui peuvent en quelque façon excuſer Hérodote d'avoir appellé les belles femmes, *le mal des yeux* : la premiere, que ce ſont des Barbares qui le diſent ; & la ſeconde, qu'ils le

porter un méchant mot, se mettre au hazard de déplaire à toute la postérité.

disent dans le vin & dans la débauche. En les joignant on n'en fait qu'une : & il me semble que cela affoiblit en quelque maniere la pensée de Longin, qui a écrit, *parce que ce sont des Barbares qui le disent, & qui le disent même dans le vin & dans la débauche.* DACIER.

CHAPITRE IV.

De l'origine du Stile froid.

TOUTES ces affectations cependant, si basses & si puériles, ne viennent que d'une seule cause, c'est à sçavoir de ce qu'on cherche trop la nouveauté dans les pensées, qui est la manie sur tout des Ecrivains d'aujourd'hui. Car du même endroit que vient le bien, assez souvent vient aussi le mal. Ainsi voyons-nous que ce qui contribuë le plus en de certaines occasions à embellir nos Ouvrages, ce qui fait, dis-je, la beauté, la grandeur, les graces de l'élocution, cela même en d'autres rencontres, est quelquefois cause du contraire ; comme on le peut aisément reconnoître (1) dans les *Hyperboles*, & dans ces autres figures qu'on appelle *Pluriels*. En effet, nous montrerons dans la suite, combien il est dangereux de s'en servir. Il faut donc voir maintenant comment nous pourrons éviter ces vices, qui se glissent quelquefois dans le Sublime. Or nous en viendrons à bout sans doute, si nous nous acquerons d'abord une connoissance nette & distincte du véritable Sublime, & si nous apprenons à en bien juger ; ce qui n'est pas une chose peu difficile ; puisqu'enfin, de sçavoir bien juger du fort & du foible d'un discours, ce ne peut être que l'effet d'un long usage, & le dernier fruit, pour ainsi dire,

(1) *Dans les Hyperboles.*] Dans le Grec il y a encore μεταβολαι, c'est-à dire, *changemens*, de laquelle figure il

d'une étude consommée. Mais par avance, voici peut-être un chemin pour y parvenir.

parle dans le Chapitre XIX. (*suivant l'édition de M. Despreaux.*) TOLLIUS.

CHAPITRE V.

Des moyens en général pour connoître le Sublime.

IL faut sçavoir, mon cher Térentianus, que dans la vie ordinaire, on ne peut point dire qu'une chose ait rien de grand, quand le mépris qu'on fait de cette chose tient lui-même du grand. Telles sont les richesses, les dignités, les honneurs, les empires, & tous ces autres biens en apparence, qui n'ont qu'un certain faste au dehors, & qui ne passeront jamais pour de véritables biens dans l'esprit d'un Sage : puisqu'au contraire ce n'est pas un petit avantage que de les pouvoir mépriser. D'où vient aussi qu'on admire beaucoup moins ceux qui les possédent, que ceux qui les pouvant posséder, les rejettent par une pure grandeur d'ame.

Nous devons faire le même jugement à l'égard des Ouvrages des Poëtes & des Orateurs. Je veux dire, qu'il faut bien se donner de garde d'y prendre pour Sublime une certaine apparence de grandeur, bâtie ordinairement sur de grands mots assemblés au hazard, & qui n'est à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles, plus digne en effet de mépris que d'admiration. (1) Car tout ce qui est véritablement Sublime, a cela de propre, quand on l'écoute, qu'il éléve l'ame, & lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même, la remplissant de joye, & de je ne sçai quel noble orgueil, comme si c'étoit elle qui eût produit les choses qu'elle vient simplement d'entendre.

(1) *Car tout ce qui est véritablement sublime*, &c.] Le Grand Prince de Condé entendant lire cet endroit; *Voilà le Sublime*, s'écria-t-il, *Voilà son véritable caractere!*

(1) Quand donc un homme de bons ſens, & habile en ces matieres, nous récitera quelque endroit d'un Ouvrage ; ſi après avoir oüi cet endroit pluſieurs fois, nous ne ſentons point qu'il nous éléve l'ame, & nous laiſſe dans l'eſprit une idée qui ſoit même au deſſus de ce que nous venons d'entendre ; mais ſi au contraire, en le regardant avec attention, nous trouvons qu'il tombe, & ne ſe ſoutienne pas, il n'y a point là de Grand, puiſqu'enfin ce n'eſt qu'un ſon de paroles, qui frappe ſimplement l'oreille, & dont il ne demeure rien dans l'eſprit. La marque infaillible du Sublime, c'eſt quand nous ſentons qu'un Diſcours (2) nous laiſſe beaucoup à penſer ; qu'il fait d'abord un effet ſur nous, auquel il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de réſiſter ; & qu'enſuite le ſouvenir nous en dure, & ne s'efface qu'avec peine. En un mot, figurez-vous qu'une choſe eſt véritablement ſublime, quand vous voyez qu'elle plaît univerſellement & dans toutes

(1) *Quand donc un homme de bon ſens.*] Voyez mes remarques Latines. TOLLIUS.

(2) *Nous laiſſe beaucoup à penſer.*] Ου πολλὴ μὲν ἀναθεώρησις, *dont la contemplation eſt fort étendue, qui nous remplit d'une grande idée.* A l'égard de κατεξανάστησις, il eſt vrai que ce mot ne ſe rencontre nulle part dans les Auteurs grecs ; mais le ſens que je lui donne eſt celui, à mon avis, qui lui convient le mieux, & lorſque je puis trouver un ſens au mot d'un Auteur, je n'aime point à corriger le texte. BOILEAU.

Ibid. *Qu'un diſcours nous laiſſe beaucoup à penſer, &c.*] Si Longin avoit défini de cette maniere le Sublime, il me ſemble que ſa définition ſeroit vicieuſe, parce qu'elle pourroit convenir auſſi à d'autres choſes qui ſont fort éloignées du Sublime. M. Boileau a traduit ce paſſage comme tous les autres Interprétes ; mais je croi qu'ils ont confondu le mot κατεξανάστησις avec κατεξανάστασις. Il y a pourtant bien de la différence entre l'un & l'autre. Il eſt vrai que le κατεξανάστησις de Longin ne ſe trouve point ailleurs. Heſychyus marque ſeulement ἀνάστημα, ὕψωμαι. Où ἀνάστημα eſt la même choſe qu'ἀνάστησις ; d'où ἐξανάστησις & κατεξανάστησις ont été formés. Κατεξανάστησις n'eſt donc ici que αὔξησις, *augmentum* : ce paſſage eſt très-important, & il me paroît que Longin a voulu dire : *Le véritable Sublime eſt celui,*

ses parties. (1) Car lorsqu'en un grand nombre de personnes différentes de profession & d'âge, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeur, ni d'inclination, tout le monde vient à être frappé également (2) de quelque endroit d'un Discours; ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'esprits, si discordans d'ailleurs, est une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du Merveilleux & du Grand.

auquel, quoique l'on médite, il est difficile, ou plûtôt impossible, de rien ajouter; qui se conserve dans notre mémoire, & qui n'en peut être qu'à peine effacé. DACIER.

Ibid. *Qu'un discours nous laisse.*] Voyez mes remarques Latines. TOLLIUS.

(1) *Car lorsqu'en un grand nombre.*] C'est l'explication que tous les Interprétes ont donnée à ce passage; mais il me semble qu'ils ont beaucoup ôté de la force & du raisonnement de Longin, pour avoir joint λόγων ἕν τι, qui doivent être séparés. Λόγων n'est point ici *le discours*, mais *le langage*. Longin dit, *car lorsqu'en un grand nombre de personnes dont les inclinations, l'âge, l'humeur, la profession, & le langage sont différens, tout le monde vient à être frappé également d'un même endroit, ce jugement*, &c. Je ne doute pas que ce ne soit le véritable sens. En effet, comme chaque nation dans sa langue a une maniere de dire les choses, & même de les imaginer, qui lui est propre; il est constant qu'en ce genre, ce qui plaira en même tems à des personnes de langage diferent, aura véritablement ce Merveilleux & ce Sublime. DACIER.

Ibid. *Car lorsqu'en un grand nombre, &c.*] J'ai de la satisfaction de ce que M. Dacier est ici de même sentiment que moi: mais dans le Latin le mot de λόγων n'avoit point de grace. C'est pourquoi je me suis servi d'une autre expression, *ac tota denique vitæ ratione*, au lieu de *ac sermonis varietate*. J'eusse pû dire avec autant de douceur, *atque omni orationis varietate:* mais alors je ne m'en souvins pas. TOLLIUS.

(2) *De quelque endroit d'un discours.*] Λόγων ἕν τι, c'est ainsi que tous les Interprétes de Longin ont joint ces mots. M. Dacier les arrange d'une autre sorte; mais je doute qu'il ait raison. BOILEAU.



CHAPITRE VI.

Des cinq ſources du Grand.

IL y a, pour ainſi dire, cinq ſources principales du Sublime : (1) mais ces cinq ſources préſuppoſent, comme pour fondement commun, *une faculté de bien parler ;* ſans quoi tout le reſte n'eſt rien.

Cela poſé, la premiere & la plus conſidérable eſt *une certaine élévation d'eſprit, qui nous fait penſer heureuſement les choſes*, comme nous l'avons déja montré dans nos Commentaires ſur Xénophon.

La ſeconde conſiſte dans le *Pathétique :* j'entends par *Pathétique*, cet enthouſiaſme, cette véhémence naturelle, qui touche & qui émeut. Au reſte, à l'égard de ces deux premieres, elles doivent preſque tout à la nature, & il faut qu'elles naiſſent en nous ; au lieu que les autres dépendent de l'art en partie.

La troiſiéme n'eſt autre choſe que *les Figures tournées d'une certaine maniere.* Or les Figures ſont de deux ſortes : les Figures de penſée, & les Figures de diction.

Nous mettons pour la quatriéme, *la nobleſſe de l'expreſſion*, qui a deux parties ; le choix des mots, & la diction élégante & figurée.

Pour la cinquiéme, qui eſt celle, à proprement parler, qui produit le Grand, & qui renferme en ſoi toutes les autres, c'eſt *la compoſition & l'arrangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité.*

Examinons maintenant ce qu'il y a de remar-

(1) *Mais ces cinq ſources préſuppoſent comme pour fondement commun.*] Longin dit, *mais ces cinq ſources préſuppoſent comme pour fond, comme pour lit commun, la faculté de bien parler.* M. Deſpreaux n'a pas voulu ſuivre la figure, ſans doute de peur de tomber dans l'affectation. DACIER.

quable dans chacune de ces eſpéces en particulier : mais nous avertirons en paſſant, que Cecilius en a oublié quelques-unes, & entre autres le Pathétique. Et certainement, s'il l'a fait pour avoir crû que le Sublime & le Pathétique naturellement n'alloient jamais l'un ſans l'autre, & ne faiſoient qu'un ; il ſe trompe : puiſqu'il y a des paſſions qui n'ont rien de grand, & qui ont même quelque choſe de bas, comme l'affliction, la peur, la triſteſſe ; & qu'au contraire il ſe rencontre quantité de choſes grandes & ſublimes, où il n'entre point de paſſion. Tel eſt entre autres ce que dit Homere avec tant de hardieſſe, (1) en parlant des Aloïdes.

Pour détrôner les Dieux, leur vaſte ambition
Entreprit d'entaſſer Oſſe ſur Pélion.

Ce qui ſuit eſt encore bien plus fort.

Ils l'euſſent fait ſans doute, &c.

Et dans la Proſe, les Panégyriques, & tous ces Diſcours qui ne ſe font que pour l'oſtentation, ont par tout du grand & du Sublime, bien qu'il n'y entre point de paſſion pour l'ordinaire. De ſorte que même entre les Orateurs, ceux-là communément ſont les moins propres pour le Panégyrique, qui ſont les plus pathétiques ; & au contraire ceux qui réuſſiſſent le mieux dans le Panégyrique, s'entendent aſſez mal à toucher les paſſions.

Que ſi Cécilius s'eſt imaginé que le Pathétique en général ne contribuoit point au Grand, & qu'il étoit par conſéquent inutile d'en parler ; il ne s'a-

(1) *En parlant des Aloïdes.*] C'étoient des Géans, qui croiſſoient tous les ans d'une coudée en largeur, & d'une aulne en longueur. Ils n'avoient pas encore quinze ans, lorſqu'ils ſe mirent en état d'eſcalader le Ciel. Ils ſe tuérent l'un l'autre par l'adreſſe de Diane. *Odyſſ.* L. XI. vers 310. Aloüs étoit fils de Titan & de la Terre. Sa femme s'appelloit Iphimedis, elle fut violée par Neptune dont elle

buſe pas moins. Car j'oſe dire qu'il n'y a peut-être rien qui releve davantage un Diſcours, qu'un beau mouvement & une paſſion pouſſée à propos. En effet, c'eſt comme une eſpéce d'enthouſiaſme & de fureur noble, qui anime l'Oraiſon, & qui lui donne un feu & une vigueur toute divine.

eut deux enfans, Otus & Ephialte, qui furent appellés Aloïdes; à cauſe qu'ils furent nourris & élevés chez Aloüs, comme ſes enfans. Virgile en a parlé dans le 6. de l'Eneïde :

Hic & Aloïdas geminos immania vidi
Corpora. BOILEAU.

CHAPITRE VII.

De la ſublimité dans les penſées.

BIEN que des cinq parties dont j'ai parlé, la premiere & la plus conſidérable, je veux dire cette *élévation d'eſprit naturelle*, ſoit plûtôt un préſent du ciel, qu'une qualité qui ſe puiſſe acquerir; nous devons, autant qu'il nous eſt poſſible, nourrir notre eſprit au Grand, (1) & le tenir toujours plein & enflé, pour ainſi dire, d'une certaine fierté noble & généreuſe.

(1) *Et le tenir toujours plein & enflé, pour ainſi dire, d'une certaine fierté, &c.*] Il me ſemble que le mot *plein* & le mot *enflé* ne demandent pas cette modification, *pour ainſi dire.* Nous diſons tous les jours, *c'eſt un eſprit plein de fierté, cet homme eſt enflé d'orgueil*; mais la figure dont Longin s'eſt ſervi la demandoit néceſſairement. J'aurois voulu la conſerver & traduire, *& le tenir toujours, pour ainſi dire, gros d'une fierté noble & généreuſe.* DACIER.

Ibid, *Et le tenir toujours plein.*] Ni l'un ni l'autre des Interprétes François n'a pû trouver dans ſa langue un mot qui exprimât la force du Grec ἐγκύμονας. Et c'eſt pour cela que M. Boileau s'eſt ſervi de la modification que M. Dacier rejette. On eût pû s'exprimer de cette maniere: *Nous devons, autant qu'il nous eſt poſſible, accoutumer notre ame aux penſées ſublimes, & la tenir toujours comme enceinte, pour ainſi dire, d'une certaine fierté noble & généreuſe.* TOLLIUS.

Que si on demande comme il s'y faut prendre, j'ai déja écrit ailleurs, que cette élévation d'esprit étoit (1) une image de la grandeur d'ame; & c'est pourquoi nous admirons quelquefois la seule pensée d'un homme, encore qu'il ne parle point, à cause de cette grandeur de courage que nous voyons. Par exemple, le silence d'Ajax aux enfers, dans l'Odyssée. Car ce silence a je ne sçai quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit pû dire.

La premiere qualité donc qu'il faut supposer en un véritable Orateur, c'est qu'il n'ait point l'esprit rampant. En effet, il n'est pas possible qu'un homme qui n'a toute sa vie que des sentimens & des inclinations basses & serviles, puisse jamais rien produire qui soit merveilleux, ni digne de la postérité. Il n'y a vrai-semblablement que ceux qui ont de hautes & de solides pensées, qui puissent faire des discours élevés; & c'est particuliérement aux grands hommes qu'il échape de dire des choses extraordinaires. (2) Voyez, par exemple, ce que répondit Alexandre, quand Darius lui offrit la moitié

(1) *Une image de la grandeur.*] Ce mot d'*image* n'est pas assez fort, ni assez clair dans cet endroit. C'est toute autre chose dans le Latin. Quant à moi, je me fusse servi du mot *écho*; ou plûtôt d'une autre similitude, en disant, *que cette élévation d'esprit étoit la resplendeur de la sublimité de l'ame.* TOLLIUS.

(2) *Voyez, par exemple, &c.*] Tout ceci jusqu'à *cette grandeur qu'il lui donne*, &c. est suppléé au texte Grec qui est défectueux en cet endroit. BOILEAU.

Ibid. *Voyez, par Exemple, ce que répondit Alexandre, &c.*] Il manque en cet endroit plusieurs feüillets. Cependant, Gabriel de Pétra a crû qu'il n'y manquoit que trois ou quatre lignes. Il les a suppléées. M. le Févre de Saumur approuve fort sa restitution, qui en effet est très-ingénieuse, mais fausse, en ce qu'elle suppose que la réponse d'Alexandre à Parménion doit précéder immédiatement l'endroit d'Homere, dont elle étoit éloignée de douze pages raisonnablement grandes. Il est donc important de sçavoir précisément combien il manque dans tous les endroits défectueux, pour ne pas faire à l'avenir de pareilles suppositions. Il y a six grandes lacunes dans le Traité du Sublime. Les Chapitres,

de l'Asie avec sa fille en mariage. *Pour moi*, lui disoit Parménion, *si j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moi aussi*, repliqua ce Prince, *si j'étois Parménion.* N'est-il pas vrai qu'il falloit être Alexandre pour faire cette réponse ?

Et c'est en cette partie qu'a principalement excellé Homere, dont les pensées sont toutes sublimes : comme on le peut voir dans la description de la Déesse Discorde, qui a, dit-il,

La tête dans les Cieux, & les pieds sur la Terre.

Car on peut dire que cette grandeur qu'il lui donne est moins la mésure de la Discorde, que de la capacité & de l'élévation de l'esprit d'Homere. Hésiode a mis un Vers bien différent de celui-ci, dans son Bouclier, s'il est vrai que ce Poëme soit

où elles se trouvent, sont le II. le VII. le X. le XVI. le XXV. & le XXXI. *selon l'édition de M. Despreaux.* Elles sont non seulement dans tous les Imprimés, mais aussi dans tous les Manuscrits. Les Copistes ont eu soin, pour la plûpart, d'avertir combien il manque dans chaque endroit. Mais jusqu'ici les Commentateurs n'ont eu égard à ces sortes d'avertissemens qu'autant qu'ils l'ont jugé à propos : l'autorité des Copistes n'étant pas d'un grand poids auprès de ceux qui la trouvent opposée à d'heureuses conjectures. L'ancien Manuscrit de la Bibliotheque du Roi a cela de singulier, qu'il nous apprend la mesure juste de ce que nous avons perdu. Les cahiers y sont cottés jusqu'au nombre de trente. Les cottes ou signatures sont de même antiquité que le texte. Les vingt-trois premiers cahiers, qui contiennent les Problémes d'Aristote, sont tous de huit feuillets chacun. A l'égard des sept derniers, qui appartiennent au Sublime de Longin, le premier, le troisiéme, le quatriéme, & le sixiéme, cottés 24. 26. 27. & 29. sont de six feuillets, ayant perdu chacun les deux feuillets du milieu. C'est ce qui a fait la premiere, la troisiéme, la quatriéme, & la sixiéme lacune des Imprimés, & des autres Manuscrits. Le second cahier manque entiérement ; mais comme il en restoit encore deux feuillets dans le tems que les premieres copies ont été faites, il ne manque en cet endroit, dans les autres Manuscrits, & dans les Imprimés, que la valeur de six feuillets. C'est ce qui a fait la seconde lacune, que Gabriel de Pétra a prétendu remplir de trois ou quatre

de

de lui, (1) quand il dit, à propos de la Déesse des Ténébres :

Une puante humeur lui couloit des narines.

En effet, il ne rend pas proprement cette Déesse terrible, mais odieuse & dégoûtante. Au contraire, voyez quelle majesté Homere donne aux Dieux.

Autant qu'un homme (2) assis au rivage des mers
Voit d'un roc élevé d'espace dans les airs :
Autant des Immortels les coursiers intrépides
En franchissent d'un saut, &c.

Il mesure l'étenduë de leur saut à celle de l'Uni-

lignes. Le cinquiéme cahier, cotté 28. n'est que de quatre feuillets : les quatre du milieu sont perdus. C'est la cinquiéme lacune. Le septiéme n'est que de trois feuillets continus, & remplis jusqu'à la derniere ligne de la derniere page. On examinera ailleurs s'il y a quelque chose de perdu en cet endroit. De tout cela, il s'ensuit qu'entre les six lacunes spécifiées, les moindres sont de quatre pages, dont le vuide ne pourra jamais être rempli par de simples conjectures. Il s'ensuit de plus, que le Manuscrit du Roi est original par rapport à tous ceux qui nous restent aujourd'hui, puisqu'on y découvre l'origine & la véritable cause de leur imperfection. BOIVIN.

(1) *Quand il a dit à propos de la Déesse des Ténébres.*] Je ne sçai pas pourquoi les Interprétes d'Hésiode & de Longin ont voulu que Ἀχλὺς soit ici la Déesse des ténébres. C'est sans doute la tristesse, comme M. le Févre l'a remarqué. Voici le portrait qu'Hésiode en fait dans le *Bouclier*, au vers 264. *La tristesse se tenoit près de là toute baignée de pleurs, pâle, séche, défaite, les genoux fort gros, & les ongles fort longs. Ses narines étoient une fontaine d'humeurs, le sang couloit de ses jouës, elle grinçoit les dents, & couvroit ses épaules de poussiere.* Il seroit bien difficile que cela pût convenir à la Déesse des ténébres. Lorsqu'Hésychius a marqué ἀχλύωδος, λυπηρῶδος, il a fait assez voir que ἀχλὺς peut fort bien être prise pour λύπη, *tristesse*. Dans ce même chapitre Longin s'est servi de ἀχλὺς pour dire *les ténébres, une épaisse obscurité* : & c'est peut-être ce qui a trompé les Interprétes. DACIER.

(2) *Assis au rivage des mers.*] Cette expression gâte ici la véritable idée que nous devions avoir de la hauteur d'un écueil aux bords de la mer : parce que ce mot *assis* ne fait pas monter nos pensées des ri-

vers. Qui est-ce donc qui ne s'écrïeroit avec raison en voyant la magnificence de cette Hyperbole, que si les chevaux des Dieux vouloient faire un second saut, ils ne trouveroient pas assez d'espace dans le monde ? Ces peintures aussi qu'il fait du combat des Dieux, ont quelque chose de fort grand, quand il dit :

Le Ciel en retentit, & l'Olympe en trembla :

Et ailleurs :

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton sort de son Thrône, il pâlit, il s'écrie :
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son Trident ne fasse entrer le jour ;
Et par le centre ouvert de la Terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée ;
Ne découvre aux vivans cet Empire odieux,
Abhorré des Mortels, & craint même des Dieux.

Voyez-vous, mon cher Terentianus, la terre ouverte jusqu'en son centre, l'enfer prêt à paroître, & toute la machine du monde sur le point d'être détruite & renversée, pour montrer que dans ce combat, le ciel, les enfers, les choses mortelles & immortelles, tout enfin combattoit avec les Dieux, & qu'il n'y avoit rien dans la nature qui ne fût en danger ? Mais il faut prendre toutes ces pensées dans un sens allégorique ; (1) autrement elles ont je ne sçai quoi d'affreux, d'impie, & de peu convenable

vages de la mer au haut d'une tour, qui y vient trop tard, & ne frappe pas l'imagination déja occupée de sa bassesse. TOLLIUS.

(1) *Autrement elles ont.*] M. Despreaux n'a pas ici assez bien compris le sens de notre Auteur. Il falloit avoir traduit : *Voilà des expressions qui jettent bien de la frayeur dans nos ames : mais, si on ne les prend pas dans un sens allégorique, elles ne peuvent être que très-impies & très-injurieuses à la majesté & à la nature très-parfaite des Dieux.* C'est une vertu de la Poësie, & c'est

à la majesté des Dieux. Et pour moi, lorsque je vois dans Homere les playes, les ligues, les supplices, les larmes, les emprisonnemens des Dieux, & tous ces autres accidens où ils tombent sans cesse ; il me semble qu'il s'est efforcé, autant qu'il a pû, de faire des Dieux de ces hommes qui furent au siége de Troye ; & qu'au contraire, des Dieux mêmes il en a fait des hommes. Encore les fait-il de pire condition : car à l'égard de nous, quand nous sommes malheureux, au moins avons-nous la mort, qui est comme un port assuré pour sortir de nos miseres : au lieu qu'en représentant les Dieux de cette sorte, il ne les rend pas proprement immortels, mais éternellement misérables.

Il a donc bien mieux réussi, lorsqu'il nous a peint un Dieu tel qu'il est dans toute sa majesté & sa grandeur, & sans mélange des choses terrestres ; comme dans cet endroit, qui a été remarqué par plusieurs avant moi, où il dit, en parlant de Neptune :

Neptune ainsi marchant dans ces vastes campagnes,
Fait trembler sous ses pieds & forêts & montagnes.

Et dans un autre endroit :

Il attelle son char, & montant fiérement,
Lui fait fendre les flots de l'humide élément.
(1) *Dès qu'on le voit marcher sur ces liquides Plaines,*
D'aise on entend sauter les pesantes Baleines.

son but, de jetter de la frayeur & de l'étonnement dans les ames des lecteurs ; ce que notre Longin appelle ἔκπληξις dans le Chap. XV, où il dit, ὅτι τῆς μὲν ἐν ποιήσει φαντασίας τέλος ἐστὶν ἔκπληξις. Mais il veut dire encore que ce soit là une perfection de la Poësie, néanmoins ce seroit une horrible impiété d'attribuer aux Dieux des passions qui conviennent si mal à l'excellence & à la perfection de leur nature. TOLLIUS.

(1) *Dès qu'on le voit mar-*

L'eau (1) frémit sous le Dieu qui lui donne la Loi,
Et semble avec plaisir reconnoître son Roi.
Cependant le char vole, &c.

Ainsi le Législateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme ordinaire, ayant fort bien conçû la grandeur & la puissance de Dieu l'a exprimée dans toute sa dignité au commencement de ses Loix, par ces paroles, DIEU DIT : QUE LA LUMIERE SE FASSE; ET LA LUMIERE SE FIT: QUE LA TERRE SE FASSE ; ET LA TERRE FUT FAITE.

Je pense, mon cher Terentianus, que vous ne serez pas fâché que je vous rapporte encore ici un passage de notre Poëte, quand il parle des hommes ; afin de vous faire voir, combien Homere est héroïque lui-même en peignant le caractere d'un Héros. Une épaisse obscurité avoit couvert tout d'un coup l'armée des Grecs, & les empêchoit de combattre. En cet endroit Ajax, ne sçachant plus quelle résolution prendre, s'écrie :

cher sur ces liquides plaines.] Ces vers sont fort nobles & fort beaux : mais ils n'expriment pas la pensée d'Homere, qui dit que lorsque Neptune commence à marcher, les Baleines sautent de tous côtés devant lui, & reconnoissent leur Roi ; que de joye la mer se fend pour lui faire place. M. Despreaux dit de l'eau, ce qu'Homere a dit des Baleines, & il s'est contenté d'exprimer un petit frémissement, qui arrive sous les moindres barques comme sous les plus grands vaisseaux : au lieu de nous représenter, après Homere, des flots entr'ouverts, & une mer qui se sépare. DACIER.

Ibid. *Dès qu'on le voit marcher.*] La traduction de ces vers, que j'ai donné au public il y a quelques années, & qui peut-être a été vûë de M. Dacier, me délivrera du soupçon qu'on pourroit avoir que je me suis servi de ses remarques, dans cette édition. Ces mots, *mare diffidit undas*, est justement en François, *la mer se fend.* TOLLIUS.

(1) *Frémit sous le Dieu qui lui donne la loi.*] Il y a dans le Grec, *que l'eau en voyant Neptune, se ridoit & sembloit sourire de joye.* Mais cela seroit trop fort en notre langue. Au reste, j'ai crû que,

Grand Dieu, chaſſe la nuit qui nous couvre les yeux ;
(1) *Et combats contre nous à la clarté des Cieux.*

Voilà les véritables ſentimens d'un Guerrier tel qu'Ajax. Il ne demande pas la vie ; un Héros n'étoit pas capable de cette baſſeſſe : mais comme il ne voit point d'occaſion de ſignaler ſon courage au milieu de l'obſcurité, il ſe fâche de ne point combattre : il demande donc en hâte que le jour paroiſſe, pour faire au moins une fin digne de ſon grand cœur, quand il devroit avoir à combattre Jupiter même. En effet, Homere, en cet endroit, eſt comme un vent favorable, qui ſeconde l'ardeur des combattans. Car il ne ſe remuë pas avec moins de violence, que s'il étoit épris auſſi de fureur.

Tel que Mars en courroux au milieu des batailles :
Ou comme on voit un feu, jettant par tout l'horreur,
Au travers des forêts promener ſa fureur.
De colere il écume, &c.

Mais je vous prie de remarquer, pour pluſieurs raiſons, combien il eſt affoibli dans ſon Odyſſée, où il fait voir en effet, que c'eſt le propre d'un grand eſprit, lorſqu'il commence à vieillir, & à décliner, de ſe plaire aux contes & aux fables. Car, qu'il ait compoſé l'Odyſſée depuis l'Iliade, j'en pourrois donner pluſieurs preuves. Et premierement il eſt certain qu'il y a quantité de choſes dans l'Odyſſée, qui

l'eau reconnoît ſon Roi, ſeroit quelque choſe de plus ſublime que de mettre comme il y a dans le Grec, que *les Baleines reconnoiſſent leur Roi*. J'ai tâché, dans les paſſages qui ſont rapportés d'Homere, à enchérir ſur lui plûtôt que de le ſuivre trop ſcrupuleuſement à la piſte. BOILEAU.

(1) *Et combats contre nous, &c.*] Il y a dans Homere : *Et après cela fais nous périr ſi tu veux à la clarté des Cieux.* Mais cela auroit été foible en notre Langue, & n'auroit

ne font que la fuite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'il a transportées dans ce dernier Ouvrage, comme autant d'Episodes de la guerre de Troye. (1) Ajoûtez que les accidens, qui arrivent dans l'Iliade, sont déplorés souvent par les Héros de l'Odyssée, comme des malheurs connus & arrivés il y a déja long-tems. Et c'est pourquoi l'Odyssée n'est, à proprement parler, que l'Epilogue de l'Iliade.

Là gît le grand Ajax, & l'invincible Achille.
Là de ses ans Patrocle a vû borner le cours.
Là mon fils, mon cher fils a terminé ses jours.

De là vient, à mon avis, que comme Homere a composé son Iliade durant que son esprit étoit en sa plus grande vigueur, tout le corps de son Ouvrage est dramatique, & plein d'action : au lieu que la meilleure partie de l'Odyssée se passe en narrations, qui est le génie de la vieillesse ; tellement qu'on le peut comparer dans ce dernier Ouvrage au soleil quand il se couche, qui a toujours sa même grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ni de force. En effet, il ne parle plus du même ton ; on n'y voit plus ce Sublime de l'Iliade, qui marche par tout d'un pas égal, sans que jamais il s'arrête ni se repose. On n'y remarque point cette foule de mou-

pas si bien mis en jour la remarque de Longin, que, *Et combats contre nous,* &c. Ajoutez que de dire à Jupiter, *Combats contre nous,* c'est presque la même chose que, *fais nous périr :* puisque dans un combat contre Jupiter on ne sçauroit éviter de périr. BOILEAU.

(1) *Ajoutez que les accidens, &c.*] La remarque de M. Dacier sur cet endroit est fort sçavante & fort subtile : mais je m'en tiens pourtant toujours à mon sens. BOILEAU.

Ibid. *Ajoutez que les accidens, &c.*] Je ne croi point que Longin ait voulu dire, que les accidens qui arrivent dans l'Iliade, sont déplorés par les Héros de l'Odyssée. Mais il dit : *Ajoutez, qu'Homere rapporte dans l'Odyssée des plaintes & des lamentations, comme connuës dès long-tems à ses Héros.* Longin a égard ici à ces chansons qu'Homere fait chanter dans l'Odyssée sur les malheurs des Grecs, &

vemens & de passions entassées les unes sur les autres. Il n'a plus cette même force, &, s'il faut ainsi parler, cette même volubilité de discours, si propre pour l'action, & mêlée de tant d'images naïves des choses. (1) Nous pouvons dire que c'est le reflux de son esprit, qui, comme un grand Océan, se retire & deserte ses rivages. (2) A tout propos il s'égare dans des imaginations & des fables incroya-

sur toutes les peines qu'ils avoient euës dans ce long siége. On n'a qu'à lire le Livre VIII. DACIER.

Ibid. *Ajoutez que les accidens.*] On trouvera la même pensée dans ma traduction. TOLLIUS.

(1) *Nous pouvons dire que c'est le reflux de son esprit, &c.*] Les Interprétes n'ont point rendu toute la pensée de Longin, qui, à mon avis, n'auroit eu garde de dire d'Homere, qu'il s'égare dans des imaginations & des fables incroyables. M. le Févre est le premier qui ait connu la beauté de ce passage ; car c'est lui qui a découvert que le Grec étoit défectueux, & qu'après ἀμπώτιδες, il falloit suppléer, ὥσπερ ὁ παρ' Ὁμήρῳ. Dans ce sens-là on peut traduire ainsi ce passage. *Mais comme l'Océan est toujours grand, quoiqu'il se soit retiré de ses rivages, & qu'il se soit resserré dans ses bornes ; Homere aussi après avoir quitté l'Iliade, ne laisse pas d'être grand dans les narrations même incroyables & fabuleuses de l'Odyssée.* DACIER.

Ibid *Nous pouvons dire.*] Je croyois avoir pleinement satisfait sur ce passage, dans ma traduction, & dans mes remarques Latines : néanmoins cette nouvelle traduction de M. Dacier me plaît extrêmement. Seulement ce mot πλάνης ne peut pas s'accorder avec le sens que M. Dacier nous y donne : parce que ὁ Ὁμήρου πλάνος ne peut être que son débordement. Et quand il s'est retiré, comme l'Océan, dans ses bornes, on peut bien reconnoître sa grandeur, mais il ne se déborde pas alors. On le verra plus clairement dans la suite : où néanmoins il me semble que M. Dacier se trompe. Que l'on considére seulement ma traduction Latine. TOLLIUS.

(2) *A tout propos il s'égare dans des imaginations, &c.*] Voilà, à mon avis, le véritable sens de πλάνης. Car pour ce qui est de dire qu'il n'y a pas d'apparence que Longin ait accusé Homere de tant d'absurdités, cela n'est pas vrai, puisqu'à quelques lignes de là il entre même dans le détail de ces absurdités. Au reste quand il dit, *des fables incroyables*, il n'entend pas des fables qui ne sont point vrai-semblables ; mais des fables qui ne sont point vrai-semblablement contées, comme la disette d'Ulysse qui fut dix jours sans manger, &c. BOILEAU.

bles. (1) Je n'ai pas oublié pourtant les descriptions de tempêtes qu'il fait, les avantures qui arrivérent à Ulysse chez Polyphéme, & quelques autres endroits, qui sont sans doute fort beaux. Mais cette vieillesse dans Homere, après tout, c'est la vieillesse d'Homere : joint qu'en tous ces endroits-là il y a beaucoup plus de fable & de narration que d'action.

Je me suis étendu là-dessus, comme j'ai déja dit, afin de vous faire voir que les génies naturellement les plus élevés tombent quelquefois dans la badinerie, quand la force de leur esprit vient à s'éteindre. Dans ce rang on doit mettre ce qu'il dit du sac où Eole enferma les vents, & des compagnons d'Ulysse changés par Circé en pourceaux, & que Zoïle appelle de *petits cochons larmoyans*. (2) Il en est de même des Colombes qui nourrirent Jupiter,

(1) *Je n'ai pas oublié pourtant les descriptions de tempêtes.*] De la maniere dont M. Despreaux a traduit ce passage, il semble que Longin en parlant de ces narrations incroyables & fabuleuses de l'Odyssée, n'y comprenne point ces tempêtes & ces avantures d'Ulysse avec le Cyclope : & c'est tout le contraire, si je ne me trompe, car Longin dit : *Quand je vous parle de ces narrations incroyables & fabuleuses, vous pouvez bien croire que je n'ai pas oublié ces tempêtes de l'Odyssée, ni tout ce qu'on y lit du Cyclope, ni quelques autres endroits*, &c. Et ce sont ces endroits même qu'Horace appelle *speciosa miracula*. DACIER.

(2) *Il en est de même des Colombes qui nourrirent Jupiter.*] Le passage d'Homere est dans le XII. Livre de l'Odyss. v. 62.

—— —— ὐδὲ πέλειαι

Τρήρωνες, ταί τ' ἀμβροσίην Διὶ πατρὶ φέρουσι.

Ni les timides Colombes qui portent l'Ambroisie à Jupiter. Les Anciens ont fort parlé de cette fiction d'Homere, sur laquelle Alexandre consulta Aristote & Chiron. On peut voir Athénée Livre II. pag. 490. Longin la traite de songe ; mais peut-être Longin n'est-il pas si sçavant dans l'antiquité qu'il étoit bon Critique. Homere avoit pris ceci des Phéniciens, qui appelloient presque de la même maniere une Colombe & une Prêtresse ; ainsi quand ils disoient que les Colombes nourrissoient Jupiter, ils parloient des Prêtres & des Prêtresses qui lui offroient des

comme un pigeon : de la disette d'Ulysse, qui fut dix jours sans manger après son naufrage ; & de toutes ces absurdités qu'il conte du meurtre des Amans de Pénélope. Car tout ce qu'on peut dire à l'avantage de ces fictions, c'est que ce sont d'assez beaux songes ; &, si vous voulez, des songes de Jupiter même. Ce qui m'a encore obligé à parler de l'Odyssée, c'est pour vous montrer que les grands Poëtes & les Ecrivains célébres, quand leur esprit manque de vigueur pour le Pathétique, s'amusent ordinairement à peindre les mœurs. C'est ce que fait Homere, quand il décrit la vie que menoient les Amans de Pénélope dans la maison d'Ulysse. En effet, toute cette description est proprement une espéce de Comédie, où les différens caractéres des hommes sont peints.

sacrifices que l'on a toujours appellés la viande des Dieux. On doit expliquer de la même maniere la fable des Colombes de Dodone & de Jupiter Ammon. DACIER.

CHAPITRE VIII.

De la sublimité qui se tire des circonstances.

VOYONS si nous n'avons point encore quelque autre moyen, par où nous puissions rendre un Discours sublime. Je dis donc, que comme naturellement rien n'arrive au monde qui ne soit toujours accompagné de certaines circonstances, ce sera un secret infaillible pour arriver au Grand, si nous sçavons faire à propos le choix des plus considérables ; & si en les liant bien ensemble, nous en formons comme un corps. Car d'un côté ce choix, & de l'autre cet amas de circonstances choisies attachent fortement l'esprit.

Ainsi, quand Sapho veut exprimer les fureurs de l'amour, elle ramasse de tous côtés les accidens qui suivent & qui accompagnent en effet cette passion.

Mais, où son adresse paroît principalement, c'est à choisir de tous ces accidens ceux qui marquent davantage l'excès & la violence de l'amour, & à bien lier tout cela ensemble.

(1) *Heureux ! qui près de toi, pour toi seule soupire ;*
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler :
Qui te voit quelquefois doucement lui soûrire.
Les Dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égaler ?

* * * * * *

(2) *Je sens de veine en veine une subtile flame*
Courir par tout mon corps, si-tôt que je te vois :
Et dans les doux transports où s'égare mon ame,
Je ne sçaurois trouver de langue, ni de voix.

* * * * * *

(1) *Heureux, qui près de toi, &c.*] Cette Ode, dont Catulle a traduit les trois premieres strophes, & que Longin nous a conservée, étoit sans doute une des plus belles de Sapho. Mais, comme elle a passé par les mains des Copistes & des Critiques, elle a beaucoup souffert des uns & des autres. Il est vrai qu'elle est très-mal conçûë dans l'ancien Manuscrit du Roi : il n'y a ni distinction de vers, ni ponctuation, ni orthographe. Cependant, on auroit peut-être mieux fait de la laisser telle qu'on l'y avoit trouvée, que de la changer entiérement, comme l'on a fait. On en a ôté presque tous les Eolismes. On a retranché, ajouté, changé, transposé : enfin on s'est donné toutes sortes de libertés. Isaac Vossius, qui avoit vû les Manuscrits, s'est apperçû le premier du peu d'exactitude de ceux qui avoient avant lui corrigé cette Piéce. Voici comme il en parle dans ses Notes sur Catulle : *Sed ipsam nunc Lesbiam Musam loquentem audiamus ; Cujus Odam relictam nobis Longini beneficio, emendatam ascribemus. Nam certè in hac corrigenda viri docti operam lusère.* Après cela, il donne l'Ode telle qu'il l'a rétablie. Vossius pouvoit lui-même s'écarter moins qu'il n'a fait de l'ancien Manuscrit....... Pour moi je croi qu'il est bon de s'en tenir le plus qu'on pourra à l'ancien Manuscrit, qui est original par rapport à tous les autres, comme on l'a fait voir ci-devant. Au reste, il faut avouer que toutes ces diversités de leçon ne changent pas beaucoup au sens, que M. Despreaux a admirablement bien exprimé. Boivin.

(2) *Je sens de veine en veine,*

Un nuage confus se répand sur ma vûë.
Je n'entends plus : je tombe en de douces langueurs;
(1) *Et pâle, sans haleine, interdite, éperduë,*
(2) *Un frißon me saisit, je tremble, je me meurs.*

* * * * * *

Mais quand on n'a plus rien, il faut tout hazarder, &c.

N'admirez-vous point comment elle ramasse toutes ces choses, l'ame, le corps, l'oüie, la langue, la vûë, la couleur, (3) comme si c'étoient autant de personnes différentes, & prêtes à expirer? Voyez de combien de mouvemens contraires elle est agitée. Elle géle, elle brûle, elle est folle, elle est sage; (4) ou elle est entiérement hors d'elle-même, ou elle va mourir. En un mot, on diroit qu'elle n'est

&c.] Lucrêce, dans le Livre 3. de son Poëme, semble avoir imité l'Ode de Sapho. Il applique à la crainte les mêmes effets que Sapho attribuë à l'amour.

Verum ubi vehementi magis est commota metu mens,
Consentire animam totam per membra videmus.
Sudores itaque, & pallorem existere toto
Corpore, & infringi linguam, vocemque aboriri;
Caligare oculos, sonere aures, succidere artus:
Denique concidere ex animi terrore videmus
Sæpè homines.

Catulle, *Ode, ad Lesbiam*, 52. a traduit les premieres strophes de l'Ode de Sapho.

(1) *Et pâle.*] Le Grec ajoûte, *comme l'herbe*; mais cela ne se dit point en François. BOILEAU.

(2) *Un frisson me saisit, &c.*] Il y a dans le Grec, *une sueur froide*; mais le mot de *sueur* en François ne peut jamais être agréable; & laisse une vilaine idée à l'esprit. BOILEAU.

(3) *Comme si c'étoient, &c.*] Lisez plûtôt, *comme si c'étoient des choses empruntées, qu'elle fût obligée d'abandonner.* TOLLIUS.

(4) *Elle est entiérement hors d'elle.*] C'est ainsi que j'ai traduit φοβεῖται, & c'est ainsi qu'il

pas éprise d'une simple passion, (1) mais que son ame est un rendez-vous de toutes les passions. Et c'est en effet ce qui arrive à ceux qui aiment. Vous voyez donc bien, comme j'ai déja dit, que ce qui fait la principale beauté de son Discours, ce sont toutes ces grandes circonstances marquées à propos, & ramassées avec choix. Ainsi quand Homere veut faire la description d'une tempête, il a soin d'exprimer tout ce qui peut arriver de plus affreux dans une tempête. Car, par exemple, l'Auteur du Poëme des Arimaspiens pense dire des choses fort étonnantes, quand il s'écrie :

O prodige étonnant ! ô fureur incroyable !
Des hommes insensés, sur de frêles vaisseaux,
S'en vont loin de la terre habiter sur les eaux :
Et suivant sur la mer une route incertaine,
Courent chercher bien loin le travail & la peine.
Ils ne goûtent jamais de paisible repos.
Ils ont les yeux au Ciel, & l'esprit sur les flots :
Et les bras étendus, les entrailles émûës,
Ils font souvent aux Dieux des prieres perduës.

Cependant il n'y a personne, comme je pense, qui ne voye bien que ce discours est en effet plus fardé

le faut entendre, comme je le prouverai aisément s'il est nécessaire. Horace, qui est amoureux des Hellénismes, employe le mot de *metus* en ce même sens dans l'Ode *Bacchum in remotis*, quand il dit, *Evoë recenti mens trepidat metu* ; car cela veut dire, *Je suis encore plein de la sainte horreur du Dieu qui m'a transporté.* BOILEAU.

(1) *Mais que son ame est un rendez-vous de toutes les passions.*] Notre langue ne sçauroit bien dire cela d'une autre maniere : cependant il est certain que le mot *rendez-vous* n'exprime pas toute la force du mot Grec σύνοδος, qui ne signifie pas seulement *assemblée*, mais *choc*, *combat*, & Longin lui donne ici toute cette étenduë ; car il dit que *Sapho a ramassé & uni toutes ces circonstances, pour faire paroître non pas une seule passion, mais une assemblée de*

& plus fleuri, que grand & ſublime. Voyons donc comment fait Homere, & conſidérons cet endroit entre pluſieurs autres.

Comme l'on voit les flots ſoulevés par l'orage,
Fondre ſur un vaiſſeau qui s'oppoſe à leur rage;
Le vent avec fureur dans les voiles frémit;
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gémit.
Le Matelot troublé, que ſon art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Aratus a tâché d'enchérir ſur ce dernier Vers, en diſant :

Un bois mince & léger les défend de la mort.

Mais en fardant ainſi cette penſée, il l'a renduë baſſe & fleurie, de terrible qu'elle étoit. Et puis renfermant tout le péril dans ces mots, *Un bois mince & léger les défend de la mort*, il l'éloigne & le diminue plûtôt qu'il ne l'augmente. Mais Homere ne met pas pour une ſeule fois devant les yeux le danger où ſe trouvent les Matelots; il les repréſente, comme en un tableau, ſur le point d'être ſubmergés à tous les flots qui s'élévent; & (1) imprime juſques dans ſes mots & ſes ſyllabes l'image du péril. (2) Archiloque ne s'eſt point ſervi d'autre arti-

toutes les paſſions qui s'entrechoquent, &c. DACIER.

(1) *Il imprime juſques dans ſes mots.*] Il y a dans le Grec, *& joignant par force enſemble des prépoſitions qui naturellement n'entrent point dans une même compoſition*, ὑπ' ἐκ θανάτοιο: *par cette violence qu'il leur fait, il donne à ſon vers le mouvement même de la tempête, & exprime admirablement la paſſion. Car par la rudeſſe de ces Syllabes qui ſe heurtent l'une l'autre, il imprime juſques dans ſes mots l'image du péril*, ὑπ' ἐκ θανάτοιο φέρονται. Mais j'ai paſſé tout cela, parce qu'il eſt entiérement attaché à la Langue Grecque. BOILEAU.

(2) *Archiloque ne s'eſt point ſervi d'autre artifice dans la deſcription de ſon naufrage.*] Je ſçai bien que par *ſon naufrage*, M. Deſpreaux a entendu le naufrage qu'Archiloque

fice dans la description de son naufrage, non plus que Démosthéne dans cet endroit où il décrit le trouble des Athéniens à la nouvelle de la prise d'Elatée, quand il dit : (1) *Il étoit déja fort tard*, *&c.* Car ils n'ont fait tous deux que trier, pour ainsi dire, & ramasser soigneusement les grandes circonstances, prenant garde à ne point insérer dans leurs discours, des particularités basses & superfluës, ou qui sentissent l'Ecole. En effet, de trop s'arrêter aux petites choses, cela gâte tout ; & c'est comme du moëlon ou des plâtras qu'on auroit arrangés & comme entassés les uns sur les autres, pour élever un bâtiment.

avoit décrit, &c. Néanmoins, comme le mot *son* fait une équivoque, & que l'on pourroit croire qu'Archiloque luimême auroit fait le naufrage dont il a parlé, j'aurois voulu traduire, *dans la description du naufrage*. Archiloque avoit décrit le naufrage de son beau-frere. DACIER.

(1) *Il étoit déja fort tard.*] L'Auteur n'a pas rapporté tout le passage, parce qu'il est un peu long. Il est tiré de l'Oraison pour Ctésiphon, Le voici. *Il étoit déja fort tard, lorsqu'un Courrier vint apporter au Prytanée la nouvelle que la ville d'Elatée étoit prise. Les Magistrats qui soupoient dans ce moment, quittent aussi-tôt la table. Les uns vont dans la place publique, ils en chassent les Marchands, & pour les obliger de se retirer, ils brulent les pieux des boutiques où ils étaloient. Les autres envoyent avertir les Officiers de l'Armée : on fait venir le Héraut public. Toute la ville est pleine de tumulte. Le lendemain dès le point du jour, les Magistrats assemblent le Sénat. Cependant, Messieurs, vous couriez de toutes parts dans la place publique, & le Sénat n'avoit pas encore rien ordonné, que tout le peuple étoit déja assis. Dès que les Sénateurs furent entrés, les Magistrats firent leur rapport. On entend le Courrier. Il confirme la nouvelle. Alors le Héraut commence à crier : Quelqu'un veut-il haranguer le peuple ? mais personne ne lui répond. Il a beau répéter la même chose plusieurs fois. Aucun ne se léve. Tous les Officiers, tous les Orateurs étant présens, aux yeux de la commune Patrie, dont on entendoit la voix crier : N'y a-t-il personne qui ait un conseil à me donner pour mon salut ?* BOILEAU.



CHAPITRE IX.

De l'Amplification.

ENTRE les moyens dont nous avons parlé, qui contribuent au Sublime, il faut aussi donner rang à ce qu'ils appellent *Amplification.* Car quand la nature des Sujets qu'on traite, ou des causes qu'on plaide, demande des périodes plus étenduës, & composées de plus de membres, on peut s'élever par degrés, de telle sorte qu'un mot enchérisse toujours sur l'autre. Et cette adresse peut beaucoup servir, ou pour traiter quelque lieu d'un Discours, ou pour exagérer, ou pour confirmer, ou pour mettre en jour un fait, ou pour manier une passion. En effet, l'Amplification se peut diviser en un nombre infini d'espéces : mais l'Orateur doit sçavoir que pas une de ces espéces n'est parfaite de soi, s'il n'y a du Grand & du Sublime : si ce n'est lorsqu'on cherche à émouvoir la pitié, ou que l'on veut ravaler le prix de quelque chose. Par tout ailleurs, si vous ôtez à l'amplification ce qu'il y a de Grand, vous lui arrachez, pour ainsi dire, l'ame du corps. En un mot, dès que cet appui vient à lui manquer, elle languit, & n'a plus ni force ni mouvement. Maintenant, pour plus grande netteté, disons en peu de mots la différence qu'il y a de cette partie à celle dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent, & qui, comme j'ai dit, n'est autre chose qu'un amas de circonstances choisies, que l'on réunit ensemble : & voyons par où l'amplification en général différe du Grand & du Sublime.



CHAPITRE X.

Ce que c'est qu'Amplification.

JE ne sçaurois approuver la définition que lui donnent les Maîtres de l'Art. L'amplification, disent-ils, est un *Discours qui augmente & qui aggrandit les choses*. Car cette définition peut convenir tout de même au Sublime, au Pathétique, & aux figures, puisqu'elles donnent toutes au Discours je ne sçai quel caractere de grandeur. Il y a pourtant bien de la différence. Et premierement le Sublime consiste dans la hauteur & l'élévation ; au lieu que l'amplification consiste dans la multitude des paroles. C'est pourquoi le Sublime se trouve quelquefois dans une simple pensée : mais l'amplification ne subsiste que dans la pompe & dans l'abondance. L'amplification donc, pour en donner ici une idée générale, *est un accroissement de paroles, que l'on peut tirer de toutes les circonstances particulieres des choses, & de tous les lieux de l'Oraison, qui remplit le Discours, & le fortifie, en appuyant sur ce qu'on a déja dit.* Ainsi elle différe de la preuve, en ce qu'on employe celle-ci pour prouver la question, au lieu que l'amplification (1) ne sert qu'à étendre & à exagérer. * * * * *

(1) *Ne sert qu'à exagérer.*] Cet endroit est fort défectueux. L'Auteur, après avoir fait quelques remarques encore sur l'*Amplification*, venoit ensuite à comparer deux Orateurs dont on ne peut pas deviner les noms : il reste même dans le texte trois ou quatre lignes de cette comparaison que j'ai supprimées dans la Traduction : parce que cela auroit embarrassé le Lecteur, & auroit été inutile ; puisqu'on ne sçait point qui sont ceux dont l'Auteur parle. Voici pourtant les paroles qui en restent : *Celui-ci est plus abondant & plus riche. On peut comparer son éloquence à une grande mer qui occupe beaucoup d'espace, & se répand en plusieurs endroits. L'un, à mon avis, est plus pathétique, & a bien plus de feu & d'éclat. L'autre demeurant toujours dans une certaine gravité pompeuse n'est pas froid à la vérité, mais n'a*

La même différence, à mon avis, eſt (1) entre Démoſthéne & Ciceron pour le Grand & le Sublime, autant que nous autres Grecs pouvons juger des Ouvrages d'un Auteur Latin. En effet, Démoſthéne eſt grand en ce qu'il eſt ſerré & concis ; & Ciceron au contraire, en ce qu'il eſt diffus & étendu. On peut comparer ce premier, à cauſe de la violence, de la rapidité, de la force, & de la véhémence avec laquelle il ravage, pour ainſi dire, & emporte tout, à une tempête & à un foudre. (2) Pour Ciceron, l'on peut dire, à mon avis, que comme un grand embraſement, il dévore & conſume tout ce qu'il rencontre, avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diverſement dans ſes Ouvrages, & qui, à meſure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces. Mais vous pouvez mieux juger de cela que moi. Au reſte, le ſublime de Démoſthéne vaut ſans doute bien mieux dans les exagérations fortes, & dans les violentes paſſions, (3) quand il faut, pour ainſi dire, étonner l'Auditeur. Au contraire, l'abondance eſt meilleure, lorſqu'on veut, ſi j'oſe me

pas auſſi tant d'activité, ni de mouvement. Le Traducteur Latin a crû que ces paroles regardoient Ciceron & Démoſthéne : mais il ſe trompe. BOILEAU.

(1) *Entre Démoſthéne & Ciceron.*] J'ai montré dans mes remarques Latines, que c'eſt de Platon, & non pas de Ciceron, que notre Auteur parle ici. TOLLIUS.

(2) *Pour Ciceron, &c.*] Longin en conſervant l'idée des embraſemens qui ſemblent quelquefois ne ſe ralentir que pour éclater avec plus de violence, définit très-bien le caractere de Ciceron, qui conſerve toujours un certain feu, mais qui le ranime en certains endroits, & lorſqu'il ſemble qu'il va s'éteindre. DACIER.

(3) *Quand il faut, pour ainſi dire, étonner l'Auditeur.*] Cette modification, *pour ainſi dire*, ne me paroît pas néceſſaire ici, & il me ſemble qu'elle affoiblit en quelque maniere la penſée de Longin, qui ne ſe contente pas de dire, *que le Sublime de Démoſthéne vaut mieux quand il faut étonner l'Auditeur* ; mais qui ajoûte, *quand il faut entiérement étonner*, &c. Je ne croi pas que le mot François *étonner*, demande de lui-même cette excuſe, puiſqu'il n'eſt pas ſi fort que le Grec ἐκπλῆξαι, quoiqu'il ſerve également à marquer l'effet que produit la foudre

ſervir de ces termes, (1) répandre une roſée agréable dans les eſprits. Et certainement un Diſcours diffus eſt bien plus propre pour les lieux communs, les Peroraiſons, les digreſſions, & généralement pour tous ces Diſcours qui ſe font dans le genre démonſtratif. Il en eſt de même pour les Hiſtoires, les Traités de Phyſique, & pluſieurs autres ſemblables matieres.

dans l'eſprit de ceux qu'elle a preſque touchés. DAGIER.

(1) *Une roſée agréable, &c.*] M. le Févre & M. Dacier donnent à ce paſſage une interprétation fort ſubtile : mais je ne ſuis point de leur avis, & je rends ici le mot de καταντλῆσαι dans ſon ſens le plus naturel, *arroſer, rafraîchir*, qui eſt le propre du ſtile abondant, oppoſé *au ſtile ſec.* BOILEAU.

Ibid. *Répandre une roſée agréable dans les eſprits.*] Outre que cette expreſſion *répandre une roſée*, ne répond pas bien à l'abondance dont il eſt ici queſtion, il me ſemble qu'elle obſcurcit la penſée de Longin, qui oppoſe ici καταντλῆσαι à ἐκπλῆξαι, & qui après avoir dit que *le Sublime concis de Démoſthéne doit être employé lorſqu'il faut entiérement étonner l'Auditeur*, ajoûte, *qu'on doit ſe ſervir de cette riche abondance de Ciceron lorſqu'il faut l'adoucir.* Ce καταντλῆσαι eſt emprunté de la Médecine : il ſignifie proprement *fovere, fomenter, adoucir* ; & cette idée eſt venuë à Longin du mot ἐκπλῆξαι. Le Sublime concis eſt pour frapper ; mais cette heureuſe abondance eſt pour guérir les coups que ce Sublime a portés. De cette maniere Longin explique fort bien les deux genres de diſcours que les anciens Rhéteurs ont établis, dont l'un qui eſt pour toucher & pour frapper, eſt appellé proprement *Oratio vehemens* ; & l'autre, qui eſt pour adoucir. *Oratio lenis.* DACIER.

Ibid. *Répandre une roſée.*] On verra dans ma traduction Latine, & dans mes remarques, que je ſuis ici du même ſentiment que M. Dacier. TOLLIUS.

CHAPITRE XI.

De l'Imitation.

POUR retourner à notre Diſcours, Platon, dont le ſtile ne laiſſe pas d'être fort élevé, bien qu'il coule ſans être rapide, & ſans faire de bruit, nous a donné une idée de ce ſtile, que vous ne pouvez

ignorer, si vous avez lû les Livres de sa République. *Ces hommes malheureux*, dit-il quelque part, *qui ne sçavent ce que c'est que de sagesse ni de vertu, & qui sont continuellement plongés dans les festins & dans la débauche, vont toujours de pis en pis, & errent enfin toute leur vie. La vérité n'a point pour eux d'attraits ni de charmes : ils n'ont jamais levé les yeux pour la regarder ; en un mot ils n'ont jamais goûté de pur ni de solide plaisir. Ils sont comme des bêtes qui regardent toujours en bas, & qui sont courbées vers la terre. Ils ne songent qu'à manger & à repaître, qu'à satisfaire leurs passions brutales ; & dans l'ardeur de les rassasier, ils regimbent, ils égratignent, ils se battent à coups d'ongles & de cornes de fer, & périssent à la fin par leur gourmandise insatiable.*

Au reste, ce Philosophe nous a encore enseigné un autre chemin, si nous ne voulons point le négliger, qui nous peut conduire au Sublime. Quel est ce chemin ? c'est l'imitation & l'émulation des Poëtes & des Ecrivains illustres qui ont vécu avant nous. Car c'est le but que nous devons toujours nous mettre devant les yeux.

Et certainement il s'en voit beaucoup que l'esprit d'autrui ravit hors d'eux-mêmes, comme on dit qu'une sainte fureur saisit la Prêtresse d'Apollon sur le sacré Trépié. Car on tient qu'il y a une ouverture en terre, d'où sort un souffle, une vapeur toute céleste, qui la remplit sur le champ d'une vertu divine, & lui fait prononcer des oracles. De même ces grandes beautés, que nous remarquons dans les Ouvrages des Anciens, sont comme autant de sources sacrées, d'où il s'éléve des vapeurs heureuses, qui se répandent dans l'ame de leurs imitateurs, & animent les esprits même naturellement les moins échauffés : si bien que dans ce moment ils sont comme ravis & emportés de l'enthousiasme d'autrui. Ainsi voyons-nous qu'Herodote, & avant lui Stésichore & Archiloque, ont été grands imitateurs d'Homere. Platon

néanmoins eſt celui de tous qui l'a le plus imité : car il a puiſé dans ce Poëte, comme dans une vive ſource, dont il a détourné un nombre infini de ruiſſeaux : & j'en donnerois des exemples, (1) ſi Ammonius n'en avoit déja rapportés pluſieurs.

Au reſte, on ne doit point regarder cela comme un larcin, mais comme une belle idée qu'il a euë, & qu'il s'eſt formée ſur les mœurs, l'invention, & les Ouvrages d'autrui. (2) En effet, jamais, à mon avis, il n'eût mêlé de ſi grandes choſes dans ſes Traités de Philoſophie, paſſant, comme il fait, du ſimple diſcours à des expreſſions & à des matieres Poëtiques, s'il ne fût venu, pour ainſi dire, comme un nouvel Athléte, diſputer de toute ſa force le prix à Homere, c'eſt-à-dire, à celui qui avoit déja reçû les applaudiſſemens de tout le monde. Car, bien qu'il ne le faſſe peut-être qu'avec un peu trop d'ardeur, &, comme on dit, les armes à la main, cela ne laiſſe pas néanmoins de lui ſervir beaucoup, puiſqu'enfin, ſelon Héſiode,

La noble jalouſie eſt utile aux mortels.

Et n'eſt-ce pas en effet quelque choſe de bien glo-

(1) *Si Ammonius n'en avoit déja rapporté pluſieurs.*] Il y a dans le Grec εἰ μὴ τὰ ἐπ' Ἰνδοὺς καὶ οἱ περὶ Ἀμμώνιον. Mais cet endroit vrai-ſemblablement eſt corrompu. Car quel rapport peuvent avoir les Indiens au ſujet dont il s'agit? BOILEAU.

Ibid. *Si Ammonius n'en avoit déja raporté pluſieurs.*] Le Grec dit, *Si Ammonius n'en avoit rapporté de ſinguliers,* τὰ ἐπ' εἴδους, comme M. le Févre a corrigé. DACIER.

(2) *En effet, jamais, à mon avis.*] Il me ſemble que cette période n'exprime pas toutes les beautés de l'original, & qu'elle s'éloigne de l'idée de Longin, qui dit : *En effet, Platon ſemble n'avoir entaſſé de ſi grandes choſes dans ſes traités de Philoſophie, & ne s'être jetté ſi ſouvent dans des expreſſions & dans des matieres Poëtiques, que pour diſputer de toute ſa force le prix à Homere, comme un nouvel athléte à celui qui a déja reçû toutes les acclamations, & qui a été l'admiration de tout le monde.* Cela conſerve l'image que Longin a voulu donner des Athlétes, & c'eſt cette image qui fait la plus grande beauté de ce

rieux, & bien digne d'une ame noble, que de combattre pour l'honneur & le prix de la victoire, avec ceux qui nous ont précédé, puisque dans ces sortes de combats on peut même être vaincu sans honte ?

passage. DACIER.

Ibid. *En effet, jamais.*] J'avois déja remarqué cet endroit dans la premiere édition de M. Despreaux, avec intention de l'éclaircir un peu mieux : mais la remarque de M. Dacier m'en épargne la peine. TOLLIUS.

CHAPITRE XII.

De la maniere d'imiter.

TOUTES les fois donc que nous voulons travailler à un Ouvrage qui demande du Grand & du Sublime, il est bon de faire cette réflexion. Comment est-ce qu'Homere auroit dit cela ? Qu'auroient fait Platon, Démosthéne, ou Thucydide même, s'il est question d'histoire, pour écrire ceci en stile sublime ? Car ces grands hommes que nous nous proposons à imiter, se présentant de la sorte à notre imagination, nous servent comme de flambeaux, & nous élévent l'ame presque aussi haut que l'idée que nous avons conçûë de leur génie ; sur tout si nous nous imprimons bien ceci en nous-mêmes : Que penseroient Homere ou Démosthéne de ce que je dis, s'ils m'écoutoient ? quel jugement feroient-ils de moi ? (1) En effet, nous ne croirons pas avoir un médiocre prix à disputer, si nous pou-

(1) *En effet, nous ne croirons pas.*] A mon avis, Le mot Grec ἀγώνισμα ne signifie point ici, *prix*, *mais spectacle*, Longin dit, *En effet, de nous figurer que nous allons rendre compte de nos écrits devant un si célébre tribunal, & sur un Théatre où nous avons de tels Héros pour juges ou pour témeins, ce sera un spectacle bien propre à nous animer.* Thucydide s'est servi plus d'une fois de ce mot dans le même sens. Je ne rapporterai que ce passage du Livre VII. Ὁ γὰρ Γύλιππος καλὸν τὸ ἀγώνισμα ἐνόμιζεν οἱ εἶναι ἐπὶ τοῖς ἄλλοις καὶ τοὺς ἀντιστρατήγους κομίσαι Λακεδαιμονίοις. *Gylippe estimoit que ce seroit un spectacle bien glorieux pour lui, de mener comme en*

vons nous figurer que nous allons, mais sérieusement, rendre compte de nos écrits devant un si célébre Tribunal, & sur un théatre où nous avons de tels Héros pour Juges & pour témoins. Mais un motif encore plus puissant pour nous exciter, c'est de songer au jugement que toute la postérité fera de nos écrits. (1) Car si un homme, dans la défiance de ce jugement, a peur, pour ainsi dire, d'avoir dit quelque chose qui vive plus que lui, son esprit

triomphe les deux Généraux des ennemis qu'il avoit pris dans le combat. Il parle de Nicias & de Démosthéne, chefs des Athéniens. DACIER.

Ibid. *En effet nous ne croirons.*] C'est encore ici que je ne trouve pas juste la traduction Françoise : & j'ai montré ailleurs la force & la véritable signification de ces mots, ἀγὼν & αγώνισμα. On n'a qu'à voir ma traduction Latine. TOLLIUS.

(1) *Car si un homme dans la défiance de ce jugement.*] C'est ainsi qu'il faut entendre ce passage. Le sens que lui donne M. Dacier s'accommode assez bien au Grec ; mais il fait dire une chose de mauvais sens à Longin, puisqu'il n'est point vrai qu'un homme qui se défie que ses Ouvrages aillent à la postérité, ne produira jamais rien qui en soit digne, & qu'au contraire cette défiance même lui fera faire des efforts pour mettre ces ouvrages en état d'y passer avec éloge. BOILEAU.

Ibid. *Car si un homme dans la défiance de ce jugement a peur, pour ainsi dire, d'avoir dit quelque chose qui vive plus que lui, &c.*] A mon avis, aucun Interpréte n'est entré ici dans le sens de Longin, qui n'a jamais eu cette pensée, qu'un homme dans la défiance de ce jugement pourra avoir peur d'avoir dit quelque chose qui vive plus que lui, ni même qu'il ne se donnera pas la peine d'achever ses ouvrages. Au contraire, il veut faire entendre que cette crainte ou ce découragement le mettra en état de ne pouvoir rien faire de beau, ni qui lui survive, quand il travailleroit sans cesse, & qu'il feroit les plus grands efforts ; *car si un homme*, dit-il, *après avoir envisagé ce jugement, tombe d'abord dans la crainte de ne pouvoir rien produire qui lui survive, il est impossible que les conceptions de son esprit ne soient aveugles & imparfaites, & qu'elles n'avortent, pour ainsi dire, sans pouvoir jamais parvenir à la derniere postérité.* Un homme qui écrit doit avoir une noble hardiesse, ne se contenter pas d'écrire pour son siécle, mais envisager toute la postérité. Cette idée lui élévera l'ame, & animera ses conceptions, au lieu que si dès le moment que cette postérité se présentera à son esprit, il tombe dans la crainte de ne pouvoir rien faire qui soit di-

ne ſçauroit jamais rien produire que des avortons aveugles & imparfaits ; & il ne ſe donnera jamais la peine d'achever des Ouvrages qu'il ne fait point pour paſſer juſqu'à la derniere poſtérité.

gne d'elle, ce découragement & ce deſeſpoir lui feront perdre toute ſa force, & quelque peine qu'il ſe donne, ſes écrits ne feront jamais que des avortons. C'eſt manifeſtement la doctrine de Longin, qui n'a garde pourtant d'autoriſer par là une confiance aveugle & téméraire, comme il ſeroit facile de le prouver. DACIER.

Ibid. *Car ſi un homme.*] C'eſt une choſe aſſez ſurprenante, que M. Dacier & moi nous nous ſoyons tant de fois rencontrés. Quand je conſidere ſa traduction dans cet endroit, j'y trouve un parfait rapport avec la mienne, excepté le mot d'αὐτόθεν, que M. Boileau a auſſi bien traduit que M. Dacier, & que j'ai expliqué par les mots, *ita protinus :* c'eſt-à-dire, *auſſi-tôt, quand il entreprend quelque ouvrage.* On trouve chez Suidas un fragment d'un ancien Poëte Grec ; où la Renommée immortelle eſt appellée, *la Fille de l'Eſpérance :* Τέκνον dit-il, ἐλπίδος ἄμβροτε φήμη. TOLLIUS.

CHAPITRE XIII.

Des Images.

CES *Images*, que d'autres appellent *Peintures*, ou *Fictions*, ſont auſſi d'un grand artifice pour donner du poids, de la magnificence, & de la force au diſcours. Ce mot d'*Images* ſe prend en général pour toute penſée propre à produire une expreſſion, & qui fait une peinture à l'eſprit de quelque maniere que ce ſoit. Mais il ſe prend encore dans un ſens plus particulier & plus reſſerré, pour ces diſcours que l'on fait, *lorſque par un enthouſiaſme & un mouvement extraordinaire de l'ame, il ſemble que nous voyons les choſes dont nous parlons, & quand nous les mettons devant les yeux de ceux qui écoutent.*

Au reſte, vous devez ſçavoir que les *Images*, dans la Rhétorique, ont tout un autre uſage que parmi les Poétes. En effet, le but qu'on s'y propoſe dans la Poëſie, c'eſt l'étonnement & la ſurpriſe ; au lieu

que dans la Profe, c'eſt de bien peindre les choſes, & de les faire voir clairement. Il y a pourtant cela de commun, qu'on tend à émouvoir (1) en l'une & en l'autre rencontre.

Mere cruelle, arrête, éloigne de mes yeux
Ces Filles de l'enfer, ces ſpectres odieux.
Ils viennent : je les voi : mon ſupplice s'apprête.
Quels horribles ſerpens leur ſiflent ſur la tête !

Et ailleurs :

Où fuirai-je ? Elle vient. Je la voi. Je ſuis mort.

Le Poëte en cet endroit ne voyoit pas les Furies : cependant il en fait une image ſi naïve, qu'il les fait preſque voir aux Auditeurs. Et véritablement (2) je ne ſçaurois pas bien dire ſi Euripide eſt auſſi heureux à exprimer les autres paſſions : mais pour ce qui regarde l'amour & la fureur, c'eſt à quoi il s'eſt étudié particuliérement, & il y a fort bien réuſſi. Et même en d'autres rencontres il ne manque pas quelquefois de hardieſſe à peindre les choſes. Car bien que ſon eſprit de lui-même ne ſoit pas porté au Grand, il corrige ſon naturel, & le force d'être tragique & relevé, principalement dans les grands ſujets : de ſorte qu'on lui peut appliquer ces Vers du Poëte :

A l'aſpect du péril, au combat il s'anime :

(1) *En l'une & l'autre rencontre.*] Je préférerois, *en l'une & l'autre Art.* Voyez ce qu'en dit Porphyre *de Abſtinentia Animalium* lib. II. c. XLI. Τὸ μὲν γὰρ ποιητικὸν ϗ προσεξέκαυσε τὰς ἀπολήψεις τῶν ἀνθρώπων τῷ χρῆσθαι φράσει πρὸς ἔκπληξιν, ϗ γοητείαν πεποιημένη, κίνησιν τ' ἐμποιῆσαι, ϗ πίστιν περὶ τῶν ἀδυνάτων. TOLLIUS.

(2) *Je ne ſçaurois pas bien dire.*] M. Deſpreaux s'eſt ici ſervi du texte corrompu ; où il y avoit εἴ τισιν ἑτέροις, au lieu d'εἴ τις ἕτερος : c'eſt-à-dire, *ſi Euripide n'eſt pas plus heureux qu'aucun autre à exprimer les paſſions de l'amour & de la fureur, à quoi il s'eſt étudié avec une application très-particuliere.* TOLLIUS.

Et

Et le poil hérissé, (1) les yeux étincelans,
De sa queue il se bat les côtés & les flancs.

Comme on le peut remarquer dans cet endroit, où le Soleil parle ainsi à Phaëton, en lui mettant entre les mains les rênes de ses chevaux :

(2) *Prends garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie*
Ne t'emporte au-dessus de l'aride Libye.
Là jamais d'aucune eau le sillon arrosé
Ne rafraîchit mon char dans sa course embrasé.

Et dans ces Vers suivans :

Aussi-tôt devant toi s'offriront sept Etoiles.
Dresse par là ta course, & suis le droit chemin.
Phaëton, à ces mots, prend les rênes en main;
De ses chevaux aîlés il bat les flancs agiles.
Les coursiers du Soleil à sa voix sont dociles.
Ils vont : le char s'éloigne, & plus prompt qu'un éclair,
Pénétre en un moment les vastes champs de l'air.

(1) *Les yeux étincelans.*] J'ai ajoûté ce Vers que j'ai pris dans le texte d'Homére. BOILEAU.

(2) *Prends garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie.*] Je trouve quelque chose de noble & de beau dans le tour de ces quatre vers : il me semble pourtant, que lorsque le Soleil dit, *au-dessus de la Libye, le sillon n'étant point arrosé d'eau, n'a jamais rafraîchi mon char*, il parle plûtôt comme un homme qui pousse son char à travers champs, que comme un Dieu qui éclaire la terre. M. Despreaux a suivi ici tous les autres Interprétes, qui ont expliqué ce passage de la même maniere ; mais je croi qu'ils se sont fort éloignés de la pensée d'Euripide, qui dit : *Marche, & ne te laisse point emporter dans l'air de Libye, qui n'ayant aucun mélange d'humidité, laissera tomber ton char.* C'étoit l'opinion des Anciens qu'un mélange humide fait la force & la so-

Le pere cependant, plein d'un trouble funeste,
Le voit rouler de loin sur la plaine céleste ;
Lui montre encor sa route, (1) & du plus haut des Cieux,
Le suit autant qu'il peut, de la voix & des yeux,
Va par là, lui dit-il : revien : détourne : arrête.

Ne diriez-vous pas que l'ame du Poëte monte sur le char avec Phaëton, qu'elle partage tous ses périls, & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux ? car s'il ne les suivoit dans les Cieux, s'il n'assistoit à tout

lidité de l'air. Mais ce n'est pas ici le lieu de parler de leurs principes de Physique. DACIER.

(1) *Et du plus haut des Cieux.*] Le Grec porte, *au-dessus de la Canicule* ; ὄπισε νῶτα Σειρίυ βεβὼς, ἵππευε. *Le Soleil à cheval monta au-dessus de la Canicule.* Je ne voi pas pourquoi Rutgersius, & M. le Févre, veulent changer cet endroit, puisqu'il est fort clair, & ne veut dire autre chose, sinon que le Soleil monta au-dessus de la Canicule, c'est-à-dire, dans le centre du Ciel, où les Astrologues tiennent que cet Astre est placé, & comme j'ai mis, *au plus haut des Cieux* ; pour voir marcher Phaëton, & que de là il lui crioit encore : *Va par là, revien, détourne*, &c. BOILEAU.

Ibid. *Et du plus haut des Cieux.*] M. Despreaux dit dans sa Remarque, que le Grec porte *que le Soleil à cheval monta au-dessus de la Canicule*, ὄπισε νῶτα Σειρίυ βεβὼς. Et il ajoûte, qu'il ne voit pas pourquoi Rutgersius & M. le Févre veulent changer cet endroit qui est fort clair. Premiérement, ce n'est point M. le Févre qui a voulu changer cet endroit : au contraire il fait voir le ridicule de la correction de Rutgersius, qui lisoit Σειραίυ, au lieu de Σειρίυ. Il a dit seulement qu'il faut lire Σειείυ, & cela est sans difficulté, parce que le pénultiéme pied de ces vers doit être un ïambe, εἰυ. Mais cela ne change rien au sens. Au reste, Euripide, à mon avis, n'a point voulu dire que *le Soleil à cheval monta au dessus de la Canicule* ; mais plûtôt que le Soleil pour suivre son fils, monta à cheval sur un astre qu'il appelle Σείειον, *Sirium*, qui est le nom général de tous les astres, & qui n'est point du tout ici la Canicule : ὄπισε ne doit point être construit avec νῶτα, il faut le joindre avec le verbe ἵππευε du vers suivant, de cette maniere : Πατὴρ δὲ βεβὼς νῶτα Σειείυ ἵππευε ὄπισε, παῖδα νυθετῶν ; *Le Soleil monté sur un astre*

ce qui s'y passe, pourroit-il peindre la chose comme il fait ? Il en est de même de cet endroit de sa Cassandre, qui commence par

Mais, ô braves Troyens, &c.

(1) Eschyle a quelquefois aussi des hardiesses & des imaginations tout-à-fait nobles & héroïques, comme on le peut voir dans sa Tragédie intitulée, *Les Sept devant Thébes*, où un Courrier venant apporter à Etéocle la nouvelle de ces sept Chefs, qui avoient tous impitoyablement juré, pour ainsi dire, leur propre mort, s'explique ainsi :

Sur un bouclier noir sept Chefs impitoyables
Epouvantent les Dieux de sermens effroyables :
Près d'un Taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous la main dans le sang, jurent de se venger.
Ils en jurent la Peur, le Dieu Mars, & Bellone.

Au reste, bien que ce Poëte, pour vouloir trop s'élever, tombe assez souvent dans des pensées rudes, grossieres & mal polies, Euripide néanmoins, par une noble émulation, (2) s'expose quelquefois aux mêmes périls. Par exemple, dans Eschyle, le Palais de Lycurgue est émû, & entre en fureur à la vûe de Bacchus :

alloit après son fils, en lui criant, &c. Et cela est beaucoup plus vrai-semblable, que de dire que le Soleil monta à cheval pour aller seulement au centre du ciel au dessus de la Canicule, & pour crier de là à son fils, & lui enseigner le chemin. Ce centre du ciel est un peu trop éloigné de la route que tenoit Phaeton. DACIER.

(1) *Eschyle a quelquefois*] Je ne trouve pas ici la connexion que je voudrois avec ce qui suit. Qu'on regarde seulement ma traduction Latine, & on en verra la différence. TOLLIUS.

(2) *S'expose quelquefois aux mêmes périls.*] Je me trompe fort, si un François entend le sens de ces paroles, sans qu'on leur donne quelque lu-

(1) *Le Palais en fureur mugit à son aspect.*

Euripide employe cette même pensée d'une autre maniere, en l'adoucissant néanmoins :

miere. Car le mot Grec κίνδυνοι signifie ici les pensées & les expressions, qui par leur sublimité approchent fort de l'enflure, ou plûtôt de l'enthousiasme qui va trop loin, & qui selon l'expression de Quintilien, rend le Poëte *grandiloquum usque ad vitium*. Car c'est de lui que Longin a tiré cette belle remarque. Mais je ne treuve pas que Longin ait ici autant de raison qu'il croit, de préférer cet *adoucissement* d'Euripide, à l'expression *trop rude*, comme il l'appelle, *&* *mal polie* d'Eschyle. Car c'étoit le sentiment universel de presque tous les Payens, que dans les apparitions des Dieux tout se mouvoit & trembloit, non seulement les édifices & les palais, mais les montagnes même. Et voici ce que Claudien dit à cet égard des temples, *lib.* 1. *de raptu Proserpinæ* :

Jam mihi cernuntur trepidis delubra moveri
Sedibus, & clarum dispergere culmina lumen
Adventum testata Dei.

Virgile dit le même des montagnes; *libro* VI. *Æn.*

Ecce autem primi sub lumina solis & ortus
Sub pedibus mugire solum, juga cœpta moveri
Sylvarum; visæque canes ululare per umbram,
Adventante Dea.

De sorte que cette apparition ne se faisoit jamais sans quelque prodige, ou, comme les Grecs le nomment, διοσημεία. Mais, comme je l'ai dit dans mes remarques Latines, ce n'est ni toute la pensée, ni le mot Ἐνθουσιᾷ, comme M. le Févre a crû, mais le seul mot βακχεύει, qui déplaît à Longin; & cela, parce qu'il n'a pas tant de douceur, & ne nous donne pas une idée si délicate que le mot συμβακχεύει : qui marque un mouvement libre, agréable, & qui vient d'une volonté emportée plûtôt par la joye que lui cause la vûë d'un si grand Dieu, que par l'effort ou par la présence de sa divinité. TOLLIUS.

(1) *Le Palais en fureur mugit à son aspect.*] Le mot *mugir* ne me paroît pas assez fort pour exprimer seul le ἐνθουσιᾷν & le βακχεύει d'Eschyle; car ils ne signifient pas seulement *mugir*, mais *se remuer avec agitation, avec vio-*

La montagne à leurs cris répond en mugissant.

Sophocle n'est pas moins excellent à peindre les choses, comme on le peut voir dans la description qu'il nous a laissée d'Oedipe mourant, & s'ensevelissant lui-même au milieu d'une tempête prodigieuse; & dans cet endroit, où il dépeint l'apparition d'Achille sur son tombeau, dans le moment que les Grecs alloient lever l'ancre. Je doute néanmoins, pour cette apparition, que jamais personne en ait fait une description plus vive que Simonide. Mais nous n'aurions jamais fait, si nous voulions étaler ici tous les exemples que nous pourrions rapporter à ce propos.

Pour retourner à ce que nous disions, (1) les *Images* dans la Poësie sont pleines ordinairement d'accidens fabuleux, & qui passent toute sorte de croyance; au lieu que dans la Rhétorique le beau des *Images* c'est de représenter la chose comme elle s'est passée, & telle qu'elle est dans la vérité. Car une invention Poëtique & fabuleuse, dans une Oraison,

lence. Quoique ce soit une folie de vouloir faire un vers mieux que M. Despreaux, je ne laisserai pas de dire que celui d'Eschyle seroit peut-être mieux de cette maniere pour le sens.

Du Palais en fureur les combles ébranlés
Tremblent en mugissant.

Et celui d'Euripide :

La Montagne s'ébranle ; & répond à leurs cris.

DACIER.

(1) *Les Images dans la Poësie sont pleines ordinairement d'accidens fabuleux.*] C'est le sens que tous les Interprétes ont donné à ce passage : mais je ne croi pas que ç'ait été la pensée de Longin ; car il n'est pas vrai que dans la Poësie les images soient ordinairement pleines d'accidens, elles n'ont en cela rien qui ne leur soit commun avec les images de la Rhétorique. Longin dit simplement, *que dans la Poësie les images sont poussées à un excès fabuleux, & qui passe toute sorte de créance.* DACIER.

traîne néceſſairement avec ſoi (1) des digreſſions groſſieres & hors de propos, & tombe dans une extrême abſurdité. C'eſt pourtant ce que cherchent aujourd'hui nos Orateurs ; ils voyent quelquefois les Furies, ces grands Orateurs, auſſi bien que les Poëtes tragiques ; & les bonnes gens ne prennent pas garde que lorſqu'Oreſte dit dans Euripide :

Toi qui dans les Enfers me veux précipiter,
Déeſſe, ceſſe enfin de me perſécuter.

il ne s'imagine voir toutes ces choſes, que parce qu'il n'eſt pas dans ſon bon ſens. Quel eſt donc l'effet des *Images* dans la Rhétorique ? C'eſt qu'outre pluſieurs autres propriétés, elles ont cela qu'elles animent & échauffent le Diſcours. Si bien qu'étant mêlées avec art dans les preuves, elles ne perſuadent pas ſeulement, mais elles domptent, pour ainſi dire, elles ſoumettent l'Auditeur. (2) *Si un homme*, dit un Orateur, *a entendu un grand bruit devant le Palais, & qu'un autre à même tems vienne annoncer que les priſonniers de guerre ſe ſauvent ; il n'y a point de vieillard ſi chargé d'années, ni de jeune homme ſi indifférent, qui ne coure de toute ſa force au ſecours. Que ſi quelqu'un, ſur ces entrefaites, leur montre l'auteur de ce déſordre, c'eſt fait de ce malheureux ; il faut qu'il périſſe ſur le champ, & on ne lui donne pas le tems de parler.*

(1) *Des digreſſions groſſieres.*] Ce n'eſt pas tout-à-fait le ſentiment de Longin. Si je ne me trompe, il auroit fallu le traduire de cette maniere : *Car c'eſt une terrible faute, & tout-à-fait extravagante, de ſe ſervir dans celle-là des images & des fictions Poëtiques & fabuleuſes, qui ſont tout-à-fait impoſſibles.* Quand on prendra la peine de regarder mes remarques Latines, & de les conférer avec ma traduction, on y verra plus de jour. TOLLIUS.

(2) *Si un homme, &c.*] Ciceron s'eſt très-bien ſervi de cet endroit, quand il dit (l. IV. contra Verrem c. XLIII. *Intereà ex clamore fama tota urbe percrebuit, expugnari Deos patrios, non hoſtium adventu, inopinato prædonum*

Hyperide s'est servi de cet artifice dans l'Oraison, où il rend compte de l'ordonnance qu'il fit faire, après la défaite de Cheronée, qu'on donneroit la liberté aux esclaves. (1) *Ce n'est point*, dit-il, *un Orateur qui a fait passer cette loi ; c'est la défaite de Cheronée.* Au même tems qu'il prouve la chose par rai-

impetu, sed ex domo, atque cohorte prætoriâ manum fugitivorum instructam armatamque venisse. Nemo Agrigenti neque ætate tam affectâ, neque viribus tam infirmis fuit, qui non illa nocte nuntio excitatus surrexerit, telumque, quod cuique fors offerebat, arripuerit. Itaque brevi tempore ad fanum ex tota urbe concurritur. TOLLIUS.

(1) *Ce n'est point*, dit-il, *un Orateur qui a fait passer cette Loi, c'est la bataille, c'est la défaite de Cheronée.*] Pour conserver l'image que Longin a voulu faire remarquer dans ce passage d'Hyperide, il faut traduire : *Ce n'est point*, dit-il, *un Orateur qui a écrit cette Loi, c'est la bataille, c'est la défaite de Cheronée.* Car c'est en cela que consiste l'image. *La bataille a écrit cette Loi.* Au lieu qu'en disant, *la bataille a fait passer cette Loi*, on ne conserve plus l'image, ou elle est du moins fort peu sensible. C'étoit même chez les Grecs le terme propre *écrire une Loi, une Ordonnance, un Edit*, &c. M. Despreaux a évité cette expression *écrire une Loi*, parce qu'elle n'est pas Françoise dans ce sens-là ; mais il auroit pû mettre, *ce n'est pas un Orateur qui a fait cette Loi*, &c. Hyperide avoit ordonné qu'on donneroit le droit de bourgeoisie à tous les habitans d'Athénes indifféremment, la liberté aux esclaves ; & qu'on envoyeroit au Pyrée les femmes & les enfans. Plutarque parle de cette Ordonnance, dans la vie d'Hyperide, & il cite même un passage, qui n'est pourtant pas celui dont il est ici question. Il est vrai que le même passage rapporté par Longin, est cité fort différemment par Démétrius Phalereus, *Ce n'est pas*, dit-il, *un Orateur qui a écrit cette Loi, c'est la guerre qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre.* Mais pour moi je suis persuadé que ces derniers mots *qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre*, Ἀλεξάνδρου δόρατι γράφων, ne sont point d'Hyperide ; elles sont apparemment de quelqu'un qui aura crû ajoûter quelque chose à la pensée de cet Orateur, & l'embellir même, en expliquant par une espéce de pointe, le mot πόλεμος ἔγραψε, *la guerre a écrit*, & je m'assure que cela paroîtra à tous ceux qui ne se laissent point éblouir par de faux brillans. DACIER.

Ibid. *Ce n'est point*, dit-il, *un Orateur*, &c.] On eût pû traduire : *Ce n'est point*, dit-il, *l'Orateur.* Cela seroit un peu plus fort. TOLLIUS.

ſon, il fait une *Image* ; & (1) par cette propoſition qu'il avance, il fait plus que perſuader & que prouver, Car comme en toutes choſes on s'arrête naturellement à celui qui brille & éclate davantage, l'eſprit de l'Auditeur eſt aiſément entraîné par cette Image qu'on lui préſente au milieu d'un raiſonnement, & qui lui frappant l'imagination, l'empêche d'examiner de ſi près la force des preuves, à cauſe de ce grand éclat dont elle couvre & environne le Diſcours. Au reſte, il n'eſt pas extraordinaire que cela faſſe cet effet en nous, puiſqu'il eſt certain que de deux corps mêlés enſemble, celui qui a le plus de force attire toujours à ſoi la vertu & la puiſſance de l'autre. Mais c'eſt aſſez parlé de cette ſublimité, qui conſiſte dans les penſées, & qui vient, comme j'ai dit, ou de *la Grandeur d'ame*, ou de *l'Imitation*, ou de *l'Imagination*.

(1) *Par cette propoſition.*] J'aimerois mieux dire, *& par ce tour d'adreſſe il fait plus, &c.* TOLLIUS.

CHAPITRE XIV.

Des Figures ; & premiérement de l'Apoſtrophe.

IL faut maintenant parler des Figures, pour ſuivre l'ordre que nous nous ſommes preſcrit. Car, comme j'ai dit, elles ne font pas une des moindres parties du Sublime, lorſqu'on leur donne le tour qu'elles doivent avoir. Mais ce ſeroit un Ouvrage de trop longue haleine, pour ne pas dire infini, ſi nous voulions faire ici une exacte recherche de toutes les figures qui peuvent avoir place dans le Diſcours. C'eſt pourquoi nous nous contenterons d'en parcourir quelques-unes des principales, je veux dire celles qui contribuent le plus au Sublime : ſeulement afin de faire voir que nous n'avançons rien que de vrai. Démoſthéne veut juſtifier ſa conduite, & prouver aux Athéniens qu'ils n'ont point failli en

livrant bataille à Philippe. Quel étoit l'air naturel d'énoncer la chose ? *Vous n'avez point failli*, pouvoit-il dire, *Messieurs, en combattant au péril de vos vies pour la liberté & le salut de toute la Grece ; & vous en avez des exemples qu'on ne sçauroit démentir. Car on ne peut pas dire que ces grands hommes ayent failli, qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon, à Salamine, & devant Platée.* Mais il en use bien d'une autre sorte, & tout d'un coup, comme s'il étoit inspiré d'un Dieu, & possédé de l'esprit d'Apollon même, il s'écrie en jurant par ces vaillans défenseurs de la Grece : *Non, Messieurs, non, vous n'avez point failli : j'en jure par les manes de ces grands hommes qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon.* Par cette seule forme de serment, que j'appellerai ici *Apostrophe*, il déïfie ces anciens Citoyens dont il parle, & montre en effet, qu'il faut regarder tous ceux qui meurent de la sorte, comme autant de Dieux, par le nom desquels on doit jurer. Il inspire à ses Juges l'esprit & les sentimens de ces illustres morts ; & changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique maniere d'affirmer par des sermens si extraordinaires, si nouveaux, & si dignes de foi, il fait entrer dans l'ame de ses Auditeurs comme une espéce de contrepoison & d'antidote, qui en chasse toutes les mauvaises impressions. Il leur éléve le courage par des louanges. En un mot, il leur fait concevoir, qu'ils ne doivent pas moins s'estimer de la bataille qu'ils ont perduë contre Philippe, que des victoires qu'ils ont remportées à Marathon & à Salamine ; & par tous ces différens moyens, renfermés dans une seule figure, il les entraîne dans son parti. Il y en a pourtant qui prétendent que l'original de ce serment se trouve dans Eupolis, quand il dit :

On ne me verra plus affligé de leur joye.
J'en jure mon combat aux champs de Marathon.

(1) Mais il n'y a pas grande finesse à jurer simplement. Il faut voir où, comment, en quelle occasion, & pourquoi on le fait. Or dans le passage de ce Poëte, il n'y a rien autre chose qu'un simple serment. Car il parle aux Athéniens heureux, & dans un tems où ils n'avoient pas besoin de consolation. Ajoûtez, que dans ce serment il ne jure pas, comme Démosthéne, par des hommes qu'il rende immortels, & ne songe point à faire naître dans l'ame des Athéniens des sentimens dignes de la vertu de leurs ancêtres : vû qu'au lieu de jurer par le nom de ceux qui avoient combattu, il s'amuse à jurer par une chose inanimée, telle qu'est un combat. Au contraire, dans Démosthéne ce serment est fait directement pour rendre le courage aux Athéniens vaincus, & pour empêcher qu'ils ne regardassent dorénavant, comme un malheur, la bataille de Chéronée. De sorte que, comme j'ai déja dit, dans cette seule figure, il leur prouve par raison qu'ils n'ont point failli ; il leur en fournit un exemple ; il le leur confirme par des sermens ; il fait leur éloge ; il les exhorte à la guerre.

Mais comme on pouvoit répondre à notre Orateur : il s'agit de la bataille que nous avons perduë contre Philippe, durant que vous maniïez les affaires de la République, & vous jurez par les victoires que nos ancêtres ont remportées. Afin donc de marcher surement, il a soin de régler ses paroles ; & n'employe que celles qui lui sont avantageuses, faisant voir que même dans les plus grands emportemens il faut être sobre & retenu. En parlant donc de ces victoires de leurs ancêtres, il dit : *Ceux qui*

(1) *Mais il n'y a pas grande finesse.*] Ce jugement est admirable ; & Longin dit plus lui seul que tous les autres Rhéteurs qui ont examiné le passage de Démosthéne. Quintilien avoit pourtant bien vû que les sermens sont ridicules, si l'on n'a l'adresse de les employer aussi heureusement que l'Orateur ; mais il n'avoit point fait sentir tous les défauts que Longin nous explique clairement dans

ont combattu par terre à Marathon, & par mer à Salamine ; ceux qui ont donné bataille près d'Artemiſe & de Platée. Il ſe garde bien de dire, *ceux qui ont vaincu.* Il a ſoin de taire l'événement, qui avoit été auſſi heureux en toutes ces batailles, que funeſte à Cheronée, & prévient même l'auditeur, en pourſuivant ainſi : *Tous ceux, ô Eſchine, qui ſont péris en ces rencontres, ont été enterrés aux dépens de la République, & non pas ſeulement ceux dont la fortune a ſecondé la valeur.*

le ſeul examen qu'il fait de ce ſerment d'Eupolis. On peut voir deux endroits de Quintilien dans le Chap. 2. du Livre IX. DACIER.

CHAPITRE XV.

Que les Figures ont beſoin du Sublime pour les ſoutenir.

IL ne faut pas oublier ici une réflexion que j'ai faite, & que je vais vous expliquer en peu de mots. C'eſt que ſi les Figures naturellement ſoutiennent le Sublime, le Sublime de ſon côté ſoutient merveilleuſement les Figures : mais où, & comment ; c'eſt ce qu'il faut dire.

En premier lieu, il eſt certain qu'un Diſcours où les Figures ſont employées toutes ſeules, eſt de ſoi-même ſuſpect d'adreſſe, d'artifice, & de tromperie ; principalement lorſqu'on parle devant un Juge ſouverain, & ſur tout ſi ce Juge eſt un grand Seigneur, comme un tyran, un Roi, ou un Général d'Armée. Car il conçoit en lui-même une certaine indignation contre l'Orateur, (1) & ne ſçauroit ſouffrir qu'un chetif Rhétoricien entreprenne de le

(1) *Et ne ſçauroit ſouffrir qu'un chetif.*] Il me ſemble que ces deux expreſſions *chetif Rhétoricien* & *fineſſes groſſieres,* ne peuvent s'accorder avec ces charmes du diſcours dont il eſt parlé ſix lignes plus bas. Longin dit, *& ne ſçauroit ſouffrir qu'un ſimple Rhétoricien,* τεχνίτης ῥήτωρ, *entreprenne de le tromper comme un enfant par de petites fineſſes,* σχηματίοις. DACIER.

Ibid. *Et ne ſçauroit ſouffrir.*]

tromper, comme un enfant, par de grossieres finesses. Il est même à craindre quelquefois, que prenant tout cet artifice pour une espéce de mépris, il ne s'effarouche entiérement : & bien qu'il retienne sa colere, (1) & se laisse un peu amolir aux charmes du discours, il a toujours une forte répugnance à croire ce qu'on lui dit. C'est pourquoi il n'y a point de Figure plus excellente que celle qui est tout-à-fait cachée, & lorsqu'on ne reconnoît point que c'est une Figure. Or il n'y a point de secours ni de reméde plus merveilleux pour l'empêcher de paroître, que le Sublime & le Pathétique; parce que l'Art ainsi renfermé au milieu de quelque chose de grand & d'éclatant, a tout ce qui lui manquoit, & n'est plus suspect d'aucune tromperie. Je ne vous en sçaurois donner un meilleur exemple que celui que j'ai déja rapporté : *J'en jure par les mânes de ces grands hommes, &c.* Comment est-ce que l'Orateur a caché la Figure dont il se sert ? N'est-il pas aisé de reconnoître que c'est par l'éclat même de sa pensée ? Car comme les moindres lumieres s'évanouissent quand le soleil vient à éclairer; de même, toutes ces subtilités de Rhétorique disparoissent à la vûë de cette grandeur qui les environne de tous côtés. La même chose, à peu près, arrive dans la peinture. En effet, que l'on colore plusieurs choses également tracées sur un même

Τεχνίτης ῥήτωρ est ici un Orateur qui se sert de tous les artifices de son art, pour duper ses Juges, ou pour les attirer au moins dans ses sentimens. Et quand cela se fait un peu trop ouvertement, & qu'un Juge habile s'en apperçoit, il s'en offense. C'est pourquoi Philostrate dans la vie d'Apollonius l. VIII. ch. 11 : le dissuade sérieusement. Δεινότης γὰρ, dit-il, *ἐν δικαστηρίοις ἡ μὲν φανερὰ, κἂν διαβάλοι τινὰ ὡς ἐπιβουλεύοντα τοῖς ψηφιουμένοις. Ἡ δ' ἀφανὴς κἂν ἀπέλθοι κρατοῦσα. Τὸ γὰρ λαθεῖν τοὺς δικάζοντας ὡς δεινός ἐστιν, ἀληθεστέρα δεινότης.* TOLLIUS.

(1) *Et se laisse un peu amolir aux charmes du discours.*] Tout cela ne se trouve pas dans le Grec. Je pense que notre Auteur veut dire, que quand le Juge auroit même assez de force & de prudence

plan, & qu'on y mette le jour & les ombres ; il eſt certain que ce qui ſe préſentera d'abord à la vûë, ce ſera le lumineux, à cauſe de ſon grand éclat, qui fait (1) qu'il ſemble ſortir hors du Tableau, & s'approcher en quelque façon de nous. Ainſi le Sublime & le Pathétique, ſoit par une affinité naturelle qu'ils ont avec les mouvemens de notre ame, ſoit à cauſe de leur brillant, paroiſſent davantage, & ſemblent toucher de plus près notre eſprit, que les Figures dont ils cachent l'Art, & qu'ils mettent comme à couvert.

pour retenir ſa colere, & ne la pas faire éclater, il s'opiniâtreroit néanmoins à rejetter tout ce que l'Orateur lui pourroit dire. TOLLIUS.

(1) *Qu'il ſemble ſortir hors du tableau.*] Καιόμενον ἔξοχον, καὶ ἐγγυτέρω παρὰ πολὺ φαίνεται. Καιόμενον ne ſignifie rien en cet endroit. Longin avoit ſans doute écrit, καὶ οὐ μόνον ἔξοχον ἀλλὰ καὶ ἐγγυτέρω, &c. *ac non modò eminens, ſed & propius multò videtur : Et paroît non ſeulement relevé, mais même plus proche.* Il y a dans l'ancien Manuſcrit, καιούμενον ἔξοχον ἀλλὰ καὶ ἐγγυτέρω, &c. Le changement de KAIOΥMONON en KAIOMENON, eſt fort aiſé à comprendre. BOIVIN.

CHAPITRE XVI.

Des Interrogations.

QUE dirai-je des demandes & des interrogations ? Car qui peut nier que ces ſortes de Figures ne donnent beaucoup plus de mouvement, d'action, & de force au diſcours ? *Ne voulez-vous jamais faire autre choſe*, dit Démoſthéne aux Athéniens, *qu'aller par la Ville vous demander les uns aux autres : Que dit-on de nouveau ? Et que peut-on vous apprendre de plus nouveau que ce que vous voyez ? Un homme de Macédoine ſe rend maître des Athéniens, & fait la loi à toute la Gréce. Philippe eſt-il mort ? dira l'un : Non, répondra l'autre, il n'eſt que malade. Hé que vous importe, Meſſieurs, qu'il vive, ou qu'il meure ? Quand le Ciel vous en auroit délivrés, vous vous*

feriez bien-tôt vous-même un autre Philippe. Et ailleurs; *Embarquons-nous pour la Macédoine. Mais où aborderons-nous, dira quelqu'un, malgré Philippe? La guerre même, Messieurs, nous découvrira* (1) *par où Philippe est facile à vaincre.* S'il eût dit la chose simplement, son discours n'eût point répondu à la majesté de l'affaire dont il parloit : au lieu que par cette divine & violente maniere de se répondre sur le champ à soi-même, comme si c'étoit une autre personne, non seulement il rend ce qu'il dit plus grand & plus fort, mais plus plausible & plus vraisemblable. Le Pathétique ne fait jamais plus d'effet, que lorsqu'il semble que l'Orateur ne le recherche pas, mais que c'est l'occasion qui le fait naître. Or il n'y a rien qui imite mieux la passion que ces sortes d'interrogations & de réponses. Car ceux qu'on interroge, sentent naturellement une certaine émotion, qui fait que sur le champ ils se précipitent de répondre, (2) & de dire ce qu'ils sçavent de vrai, avant même qu'on ait achevé de les interroger. Si bien que par cette Figure l'Auditeur est adroitement trompé, & prend les discours les plus médités pour les choses dites sur l'heure (3) & dans

(1) *Par où Philippe est facile à vaincre.*] Le Grec porte, *la guerre même nous découvrira le foible de l'état, ou des affaires de Philippe.* Tacite a égard à ce passage de Démosthéne, quand il dit l. 2. histor. *Aperiet & recludet contecta & tumescentia victricium partium vulnera bellum.* Où j'aimerois mieux lire, *ulcera*; bien que je sçache que le mot *vulnera* se trouve quelquefois dans cette signification. TOLLIUS.

(2) *Et de dire ce qu'ils sçavent de vrai.*] J'avois déja considéré cette période dans la premiere édition, comme ne s'accordant pas tout-à-fait avec le texte Grec : mais M. Boileau l'a un peu changée, de sorte qu'on n'y trouve rien à dire. Je l'expliquai ainsi : *Car comme d'ordinaire ceux qu'on interroge, s'irritent, & répondent sur le champ à ce qu'on leur demande, avec quelque émotion de cœur, & avec un ton qui nous exprime & nous fait voir les véritables sentimens de leur ame, il arrive le plus souvent que l'Auditeur se laisse duper & tromper par cette Figure, & qu'il prend le discours,* &c. TOLLIUS.

[3] *Et dans la chaleur.* [Le Grec ajoûte; *Il y a encore un*

la chaleur. * * * * (1). Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au discours, que d'en ôter les liaisons. En effet, un discours que rien ne lie & n'embarrasse, marche & coule de soi-même, & il s'en faut peu qu'il n'aille quelquefois plus vîte, que la pensée même de l'Orateur. *Ayant approché leurs boucliers les uns des autres*, dit Xenophon, *ils reculoient, ils combattoient, ils tuoient, ils mouroient ensemble.* Il en est de même de ces paroles d'Euryloque à Ulysse dans Homere.

Nous avons, par ton ordre, à pas précipités,
Parcouru de ces bois les sentiers écartés :
(2) *Nous avons, dans le fond d'une sombre vallée,*
Découvert de Circé la maison reculée.

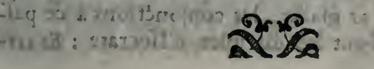
Car ces périodes ainsi coupées, & prononcées néanmoins avec précipitation, sont les marques d'une vive douleur, qui l'empêche en même tems (3) & le force de parler. C'est ainsi qu'Homere sçait ôter où il faut, les liaisons du discours.

autre moyen ; car on la peut voir dans ce passage d'Hérodote, qui est extrêmement sublime. Mais je n'ai pas crû devoir mettre ces paroles en cet endroit qui est fort défectueux : puisqu'elles ne forment aucun sens, & ne serviroient qu'à embarrasser le Lecteur. BOILEAU.

(1) *Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvemens au discours, que d'en ôter la liaison.*] J'ai suppléé cela au texte : parce que le sens y conduit de lui-même. BOILEAU.

(2) *Nous avons dans le fond.*] Tous les exemplaires de Longin mettent ici des étoiles, comme si l'endroit étoit défectueux ; mais ils se trompent. La remarque de Longin est fort juste, & ne regarde que ces deux périodes sans conjonction : *Nous avons par ton ordre*, &c. Et ensuite : *Nous avons dans le fond*, &c. BOILEAU.

(3) *Et le force de parler.*] La restitution de M. le Févre est fort bonne, συνδιωκούσης, & non pas συνδιοικούσης. J'en avois fait la remarque avant lui. BOILEAU.



CHAPITRE XVII.

Du mélange des Figures.

IL n'y a encore rien de plus fort pour émouvoir, que de ramaſſer enſemble pluſieurs Figures. Car deux ou trois Figures ainſi mêlées, ſe communiquent les unes aux autres de la force, des graces & de l'ornement : comme on le peut voir dans ce paſſage de l'Oraiſon de Demoſthéne contre Midias, où en même tems il ôte les liaiſons de ſon diſcours, & mêle enſemble les Figures de répétition & de deſcription. *Car tout homme*, dit cet Orateur, *qui en outrage un autre, fait beaucoup de choſes du geſte, des yeux, de la voix, que celui qui a été outragé ne ſçauroit peindre dans un récit.* Et de peur que dans la ſuite ſon diſcours ne vint à ſe relâcher, ſçachant bien que l'ordre appartient à un eſprit raſſis, & qu'au contraire le déſordre eſt la marque de la paſſion, qui n'eſt en effet elle-même qu'un trouble & une émotion de l'ame ; il pourſuit dans la même diverſité de Figures. *Tantôt il le frappe comme ennemi, tantôt pour lui faire inſulte, tantôt avec les poings, tantôt au viſage.* Par cette violence de paroles ainſi entaſſées les unes ſur les autres, l'Orateur ne touche & ne remuë pas moins puiſſamment ſes Juges, que s'ils le voyoient frapper en leur préſence. Il revient à la charge, & pourſuit, comme une tempête : *Ces affronts émeuvent, ces affronts tranſportent un homme de cœur, & qui n'eſt point accoutumé aux injures. On ne ſçauroit exprimer par des paroles l'énormité d'une telle action.* Par ce changement conitnuel, il conſerve par tout le caractere de ces figures turbulentes : tellement que dans ſon ordre il y a un déſordre ; & au contraire, dans ſon déſordre il y a un ordre merveilleux. Pour preuve de ce que je dis, mettez, par plaiſir, les conjonctions à ce paſſage, comme font les diſciples d'Iſocrate : *Et cer-*

tainement il ne faut pas oublier que celui qui en outrage un autre, fait beaucoup de choses, premiérement par le geste, ensuite par les yeux, & enfin par la voix même, &c. . . . . Car en égalant & applanissant ainsi toutes choses par le moyen des liaisons, vous verrez que d'un Pathétique fort & violent vous tomberez dans une petite afféterie de langage, qui n'aura ni pointe ni aiguillon; & que toute la force de votre discours s'éteindra aussi-tôt d'elle-même. Et comme il est certain que si on lioit le corps d'un homme qui court, on lui feroit perdre toute sa force, de même, si vous allez embarrasser une passion de ces liaisons & de ces particules inutiles, elle les souffre avec peine; (1) vous lui ôtez la liberté de sa course, & cette impétuosité qui la faisoit marcher avec la même violence qu'un trait lancé par une machine.

(1) *Vous lui ôtez.*] *Parce que vous lui ôtez.* TOLLIUS

CHAPITRE XVIII.

Des Hyperbates.

(1) IL faut donner rang aux Hyperbates. L'Hyperbate n'est autre chose que *la transposition des pensées ou des paroles dans l'ordre & dans la suite d'un Discours.* Et cette Figure porte avec soi le caractere véritable d'une passion forte & violente. En effet, voyez tous ceux qui sont émûs de colere, de dépit, de jalousie, ou de quelque autre passion que ce soit; car il y en a tant que l'on n'en sçait pas le nombre; leur esprit est dans une agitation continuelle. (2) A peine ont-ils formé un dessein qu'ils

(1) *Il faut donner rang.*] *Il faut considérer d'un même œil les Hyperbates.* TOLLIUS.

(2) *A peine ont-ils formé un dessein.*] J'aime mieux, *à peine ont-ils commencé à former un discours, qu'ils se jettent fort souvent sur une autre pensée, & comme s'ils avoient oublié ce qu'ils commençoient de dire, ils y entremêlent hors de propos ce qui leur vient dans*

en conçoivent auſſi-tôt un autre ; & au milieu de celui-ci, s'en propoſant encore de nouveaux, où il n'y a ni raiſon ni rapport, ils reviennent ſouvent à leur premiere réſolution. La paſſion en eux eſt comme un vent léger & inconſtant, qui les entraîne, & les fait tourner ſans ceſſe de côté & d'autre : ſi bien que dans ce flux & ce reflux perpétuel de ſentimens oppoſés, ils changent à tous momens de penſée & de langage, & ne gardent ni ordre ni ſuite dans leurs diſcours.

Les habiles Ecrivains, pour imiter ces mouvemens de la nature, ſe ſervent des Hyperbates. Et à dire vrai, l'Art n'eſt jamais dans un plus haut dégré de perfection, que lorſqu'il reſſemble ſi fort à la nature, qu'on le prend pour la nature même ; & au contraire la nature ne réuſſit jamais mieux que quand l'Art eſt caché.

Nous voyons un bel exemple de cette tranſpoſition dans Hérodote, où Denis Phocéen parle ainſi aux Ioniens : *En effet, nos affaires ſont réduites à la derniere extrémité, Meſſieurs. Il faut néceſſairement que nous ſoyons libres, ou eſclaves, & eſclaves miſérables.* (1) *Si donc vous voulez éviter les malheurs qui vous menacent, il faut, ſans différer, embraſſer le travail & la fatigue, & acheter votre liberté par la défaite de vos ennemis.* S'il eût voulu ſuivre l'ordre naturel, voici comme il eût parlé : *Meſſieurs, il eſt*

la fantaiſie, & après cela ils reviennent à leur premiere démarche. TOLLIUS.

(1) *Si donc vous voulez.* [Tous les Interprétes d'Hérodote, & ceux de Longin, ont expliqué ce paſſage comme M. Deſpreaux. Mais ils n'ont pas pris garde que le verbe Grec ὀνδέχεσθαι ne peut pas ſignifier *éviter*, mais *prendre*, & que ταλαιπωρία n'eſt pas plus ſouvent employé pour *miſere, calamité*, que pour *travail, peine*. Hérodote oppoſe manifeſtement ταλαιπωρίας ὀνδέχεσθαι, *prendre de la peine, n'appréhender point la fatigue*, à μαλακίῃ διαχρῆσθαι, *étre lache, pareſſeux* : & il dit, *ſi donc vous ne voulez point appréhender la peine & la fatigue, commencez dès ce moment à travailler, & apres la défaite de vos ennemis vous ſerez libres.* Ce que je dis paroîtra plus

maintenant tems d'embrasser le travail & la fatigue. Car enfin nos affaires sont réduites à la derniere extrémité, &c. Premiérement donc il transpose ce mot, *Messieurs*, & ne l'infére qu'immédiatement après leur avoir jetté la frayeur dans l'ame, comme si la grandeur du péril lui avoit fait oublier la civilité, qu'on doit à ceux à qui l'on parle en commençant un discours. Ensuite il renverse l'ordre des pensées. Car avant que de les exhorter au travail, qui est pourtant son but, il leur donne la raison qui les y doit porter : *En effet nos affaires sont réduites à la derniere extrémité* ; afin qu'il ne semble pas que ce soit un discours étudié qu'il leur apporte ; mais que c'est la passion qui le force à parler sur le champ. Thucydide a aussi des Hyperbates fort remarquables, & s'entend admirablement à transposer les choses qui semblent unies du lien le plus naturel, & qu'on diroit ne pouvoir être séparées.

Démosthéne est en cela bien plus retenu que lui. (1) En effet, pour Thucydide, jamais personne ne les a répandues avec plus de profusion, & on peut dire qu'il en soule ses Lecteurs. Car dans la passion qu'il a de faire paroître que tout ce qu'il dit, est dit sur le champ, il traîne sans cesse l'Auditeur par les dangereux détours de ses longues transpositions.

clairement, si on prend la peine de lire le passage dans le sixiéme Livre d'Hérodote, à la Section XI. DACIER.

Ibid. *Si donc vous voulez.*] Je pense qu'on exprimeroit mieux la force de cette pensée en disant : *Si donc vous voulez à présent vous résoudre à souffrir un peu de travail & de fatigue, cela vous donnera bien au commencement quelque embarras & quelque fâcherie, mais vous en tirerez aussi ce profit de voir vos ennemis défaits par votre courage, & votre liberté recouvrée & mise en sureté.* M. Dacier a vû le foible de la traduction dans cet endroit, aussi-bien que moi : & l'on peut confronter ses paroles avec ma traduction Latine. TOLLIUS.

(1) *En effet, pour Thucydide.*] M. Despreaux a fait bien du changement ici dans sa seconde édition. Mais je ne puis pas comprendre, pour quoi il a attribué dans celle-ci à Thucydide ce qui appartient à Démosthéne. Car ce- πολὺ τὸ ἀγωνιστικὸν ἐκ τοῦ ἐξ ὑπο-

Assez souvent donc il suspend sa premiere pensée, comme s'il affectoit tout exprès le désordre : & entremêlant au milieu de son discours plusieurs choses différentes, qu'il va quelquefois chercher, même hors de son sujet ; il met la frayeur dans l'ame de l'Auditeur, qui croit que tout ce discours va tomber, & l'intéresse malgré lui dans le péril où il pense voir l'Orateur. Puis tout d'un coup, & lorsqu'on ne s'y attendoit plus, disant à propos ce qu'il y avoit si long-tems qu'on cherchoit ; par cette transposition également hardie & dangereuse, il touche bien davantage, que s'il eût gardé un ordre dans ses paroles. Il y a tant d'exemples de ce que je dis, que je me dispenserai d'en rapporter.

γίνου λέγειν, & tout ce qui suit, ne peut être entendu que de Démosthéne, qui est proprement le modéle d'un Orateur parfaitement sublime. Même je ne trouve pas la traduction ici trop juste. J'eusse dit: *Démosthéne est en cela bien plus retenu que lui, mais il surpasse néanmoins de beaucoup tous les autres ; & par ces transpositions, & par cette maniere de dire ce qu'il dit sur le champ, il nous fait paroître la force d'un discours vigoureux, & qui ébranle les ames. Et, comme si cela n'étoit pas assez, il jette les Auditeurs dans le même embarras, & les traîne par les mêmes détours de ses longues transpositions, où il leur semble qu'il s'égare.* TOLLIUS.

CHAPITRE XIX.

Du changement de Nombre.

IL ne faut pas moins dire de ce qu'on appelle *Diversités de cas, Collections, renversemens, Gradations*, & de toutes ces autres Figures, qui étant, comme vous sçavez, extrêmement fortes & véhémentes, peuvent beaucoup servir par conséquent à orner le discours, & contribuent en toutes manieres au Grand & au Pathétique. Que dirai-je des changemens de cas, de tems, de personnes, de nombre, & de genre ? En effet, qui ne voit combien toutes ces choses sont propres à diversifier & à

ranimer l'expreſſion ? (1) Par exemple, pour ce qui regarde le changement de nombre, ces Singuliers, dont la terminaiſon eſt ſinguliere, mais qui ont pourtant, à les bien prendre, la force & la vertu des Pluriels :

(2) *Auſſi-tôt un grand Peuple accourant ſur le Port,*
Ils firent de leurs cris retentir le rivage.

Et ces Singuliers ſont d'autant plus dignes de remarque, qu'il n'y a rien quelquefois de plus magnifique que les Pluriels. Car la multitude qu'ils renferment, leur donne du ſon & de l'emphaſe. Tels ſont ces Pluriels qui ſortent de la bouche d'Oedipe dans Sophocle :

Hymen, funeſte hymen, tu m'as donné la vie :
Mais dans ces mêmes flancs, où je fus enfermé,
Tu fais rentrer ce ſang dont tu m'avois formé.
Et par là tu produis & des fils, & des peres,
Des fréres, des maris, des femmes, & des meres :
Et tout ce que du ſort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Tous ces différens noms ne veulent dire qu'une ſeu-

(1) *Par exemple, pour ce qui regarde.*] Je ne trouve pas ici ce que le Grec me dit. Tâchons de le ſuivre : *Ici ma penſée n'eſt pas de dire, que la ſeule ſorte de changement de nombre qui donne du luſtre & de l'ornement à un diſcours, ſoit celle qui dans une terminaiſon ſinguliere a pourtant toute la force & toute la vertu des pluriels ; comme par exemple ; Auſſi-tôt,* &c. *Je regarde plus ici les pluriels, que j'eſtime d'autant plus dignes de remarque,* &c. TOLLIUS.

(2) *Auſſi-tôt un grand peuple,* &c.] Quoiqu'en veuille dire M. le Févre, il y a ici deux Vers ; & la Remarque de Langbaine eſt fort juſte. Car je ne voi pas pourquoi, en mettant θῦνον, il eſt abſolument néceſſaire de mettre ἤ. BOILEAU.

le perſonne, c'eſt à ſçavoir, Oedipe d'une part, & ſa mere Jocaſte de l'autre. Cependant, par le moyen de ce nombre ainſi répandu & multiplié en divers pluriels, il multiplie en quelque façon les infortunes d'Oedipe. C'eſt par un même pléonaſme, qu'un Poëte a dit :

On vit les Sarpédons & les Hectors paroître.

Il en faut dire autant de ce paſſage de Platon, à propos des Athéniens, que j'ai rapporté ailleurs. *Ce ne ſont point des Pélops, des Cadmus, des Egyptes, des Danaüs, ni des hommes nés barbares, qui demeurent avec nous. Nous ſommes tous Grecs, éloignés du commerce & de la fréquentation des Nations étrangeres, qui habitons une même Ville, &c.*

En effet, tous ces Pluriels, ainſi ramaſſés enſemble, nous font concevoir une bien plus grande idée des choſes. Mais il faut prendre garde à ne faire cela que bien à propos, & dans les endroits où il faut amplifier, ou multiplier, ou exagérer ; & dans la paſſion, c'eſt-à-dire, quand le ſujet eſt

Ibid. *Auſſi-tôt un grand peuple accourant ſur le port.*] Voici le paſſage Grec αὐτικα λαὸς ἀπειρων θυνων ἐπ' ἠϊόνεσι διϊστάμενοι κελάδεσαν. Langbaine corrige θῦνον pour θύνων, & il fait une fin de vers avec un vers entier,

—— αὐτίκα λαὸς ἀπείρων
Θῦνον ἐπ' ἠϊόνεσι διϊστάμενοι κελάδησαν.

Mais M. le Févre ſoûtient que c'eſt de la proſe, qu'il n'y faut rien changer ; & que ſi l'on mettoit θῦνον, il faudroit auſſi ajoûter un καὶ, καὶ διϊστάμενοι. M. Deſpreaux ſe détermine ſur cela, & il ſuit la remarque de Langbaine, qui lui a paru plus juſte ; parce, dit-il, qu'il ne voit pas pourquoi, en mettant θῦνον, on eſt obligé de mettre la liaiſon καὶ. Il veut dire ſans doute, & cela eſt vrai, que deux verbes ſe trouvent très-ſouvent ſans liaiſon, comme dans le paſſage d'Homere que Longin rapporte dans le Chap. XVI : mais il devoit prendre garde que dans ce paſſage, chaque verbe occupe un vers, au lieu qu'ici il n'y auroit qu'un ſeul vers pour les deux verbes, ce qui eſt entiérement oppoſé au génie de la langue Grecque, qui ne ſouffre pas qu'un ſeul vers

susceptible d'une de ces choses, ou de plusieurs. (1) Car d'attacher par tout ces cymbales & ces sonnettes, cela sentiroit trop son Sophiste.

renferme deux verbes de même tems, & un participe, sans aucune liaison. Cela est certain. D'ailleurs on pourroit faire voir que cet asyndeton, que l'on veut faire dans ce prétendu vers, au lieu de lui donner de la force & de la vîtesse, l'énerve, & le rend languissant. DACIER.

(1) *Car d'attacher par tout ces cymbales.*] Les Anciens avoient accoutumé de mettre des sonnettes aux harnois de leurs chevaux dans les occasions extraordinaires, c'est-à-dire, les jours où l'on faisoit des revûës ou des tournois : il paroît même par un passage d'Æschyle, qu'on en garnissoit les boucliers tout au tour. C'est de cette coutume que dépend l'intelligence de ce passage de Longin, qui veut dire que, comme un homme, qui mettroit ces sonnettes tous les jours, seroit pris pour un charlatan : l'Orateur qui employeroit par tout ces pluriels, passeroit pour un Sophiste. DACIER.

CHAPITRE XX.

Des Pluriels réduits en Singuliers.

ON peut aussi tout au contraire réduire les Pluriels en Singuliers ; & cela a quelque chose de fort grand. *Tout le Péloponése*, dit Démosthéne, *étoit alors divisé en factions.* Il en est de même de ce passage d'Hérodote : *Phrynichus faisant représenter sa Tragédie intitulée*, La prise de Milet, *tout* (1) *le Théatre se fondit en larmes.* Car, de ramasser ainsi plusieurs choses en une, cela donne plus de corps au discours. Au reste, je tiens que pour l'ordinaire c'est une même raison qui fait valoir ces deux différentes Figures. En effet, soit qu'en changeant les Singuliers en Pluriels, d'une seule chose vous en fassiez plusieurs ; soit qu'en ramassant des Pluriels,

(1) *Le Théatre se fondit en larmes.*] Il y a dans le Grec οἱ θεώμενοι C'est une faute. Il faut mettre comme il y a dans Hérodote, θέατρον. Autrement Longin n'auroit sçû ce qu'il vouloit dire. BOILEAU.

dans un ſeul nom ſingulier, qui ſonne agréablement à l'oreille, de pluſieurs choſes vous n'en faſſiez qu'une, ce changement imprévû marqué la paſſion.

CHAPITRE XXI.

Du changement de Tems

IL en eſt de même du changement de tems : lorſqu'on parle d'une choſe paſſée, comme ſi elle ſe faiſoit préſentement ; parce qu'alors ce n'eſt plus une narration que vous faites, c'eſt une action qui ſe paſſe à l'heure même. *Un ſoldat*, dit Xenophon, *étant tombé ſous le cheval de Cyrus, & étant foulé aux pieds de ce cheval, il lui donne un coup d'épée dans le ventre. Le cheval bleſſé ſe deméne & ſecouë ſon Maître. Cyrus tombe.* Cette Figure eſt fort fréquente dans Thucydide.

CHAPITRE XXII.

Du changement de perſonnes.

LE changement de perſonnes n'eſt pas moins pathétique. Car il fait que l'Auditeur aſſez ſouvent ſe croit voir lui-même au milieu du péril.

Vous diriez, à les voir pleins d'une ardeur ſi belle,
Qu'ils retrouvent toujours une vigueur nouvelle ;
Que rien ne les ſçauroit ni vaincre, ni laſſer,
Et que leur long combat ne fait que commencer.

Et dans Aratus :

Ne t'embarque jamais durant ce triſte mois.

Cela ſe voit encore dans Hérodote. *A la ſortie de la ville d'Eléphantique*, dit cet Hiſtorien, *du côté qui va en montant, vous rencontrez d'abord une colline,*

line, &c. De là vous descendez dans une plaine. Quand vous l'avez traversée, vous pouvez vous embarquer tout de nouveau, & en douze jours arriver à une grande ville qu'on appelle Meroé. Voyez-vous, mon cher Terentianus, comme il prend votre esprit avec lui, & le conduit dans tous ces différens pays, vous faisant plûtôt voir qu'entendre. Toutes ces choses, ainsi pratiquées, à propos, arrêtent l'Auditeur, & lui tiennent l'esprit attaché sur l'action présente, principalement lorsqu'on ne s'adresse pas à plusieurs en général, mais à un seul en particulier.

Tu ne sçaurois connoître au fort de la mêlée,
Quel parti suit le fils du courageux Tydée.

Car en réveillant ainsi l'Auditeur par ces apostrophes, vous le rendez plus émû, plus attentif, & plus plein de la chose dont vous parlez.

CHAPITRE XXIII.

Des Transitions imprévûes.

IL arrive aussi quelquefois, qu'un Ecrivain parlant de quelqu'un, tout d'un coup se met à sa place, & joue son personnage. Et cette Figure marque l'impétuosité de la passion.

Mais Hector, de ses cris remplissant le rivage,
Commande à ses Soldats de quitter le pillage.
D'aller droit aux vaisseaux sur les Grecs se jetter:
Car quiconque mes yeux verront s'en écarter,
Moi-même dans son sang j'irai laver sa honte.

Le Poëte retient la narration pour soi, comme celle qui lui est propre; & met tout d'un coup & sans en avertir, cette menace précipitée dans la bouche de ce Guerrier bouillant & furieux. En effet, son dis-

cours auroit langui, s'il y eût entremêlé : *Hector dit alors de telles ou semblables paroles.* Au lieu que par cette Transition imprévûe il prévient le Lecteur, & la Transition est faite avant que le Poëte même ait songé qu'il la faisoit. Le véritable lieu donc où l'on doit user de cette Figure, c'est quand le tems presse, & que l'occasion qui se présente, ne permet pas de différer : lorsque sur le champ il faut passer d'une personne à une autre, comme dans Hécatée : (1) *Ce Héraut ayant assez pesé la conséquence de toutes ces choses, il commande aux descendans des Héraclides de se retirer. Je ne puis plus rien pour vous, non plus que si je n'étois plus au monde. Vous êtes perdus, & vous me forcerez bien-tôt moi-même d'aller chercher une retraite chez quelque au-*

(1) *Ce Héraut ayant pesé, &c.*] M. le Févre & M. Dacier donnent un autre sens à ce passage d'Hécatée, & font même une restitution sur ὡς μὴ ὢν, dont ils changent ainsi l'accent ὥς μὴ ὦν : prétendant que c'est un Ionisme, pour ὥς μὴ ὤν. Peut-être ont-ils raison, mais peut-être aussi qu'ils se trompent, puisqu'on ne sçait de quoi il s'agit en cet endroit, le livre d'Hécatée étant perdu. En attendant donc que ce livre soit retrouvé, j'ai crû que le plus sûr étoit de suivre le sens de Gabriel de Petra, & des autres Interprétes sans y changer ni accent ni virgule. BOILEAU.

Ibid. *Ce Héraut ayant,*] Ce passage d'Hécatée a été expliqué de la même maniere par tous les Interprétes ; mais ce n'est guere la coutume qu'un Héraut pése la conséquence des ordres qu'il a reçûs : ce n'est point aussi la pensée de cet Historien. M. le Févre avoit fort bien vû que Ταῦτα δεινὰ ποιεύμενος ne signifie point du tout *pesant la conséquence de ces choses* : mais *étant bien fâché de ces choses*, comme mille exemples en font foi, & que ὢν n'est point ici un participe ; mais ὢν pour ὦν dans le stile d'Ionie, qui étoit celui de cet Auteur ; c'est-à-dire, que ὡς μὴ ὢν ne signifie point *comme si je n'étois point au monde* ; mais *afin donc*, & cela dépend de la suite. Voici le passage entier : *Le Héraut bien fâché de l'ordre qu'il avoit reçû, fait commandement aux descendans des Héraclides de se retirer. Je ne sçaurois vous aider. Afin donc que vous ne périssiez entiérement, & que vous ne m'enveloppiez dans votre ruine en me faisant exiler ; partez, retirez-vous chez quelque autre peuple.* DACIER.

Ibid. *Ce Héraut.*] J'ai si bonne opinion de la franchise de M. Boileau, & de M.

tre peuple. Démosthéne, dans son Oraison contre Aristogiton, a encore employé cette Figure d'une maniere différente de celle-ci, mais extrêmement forte & pathétique. *Et il ne se trouvera personne entre vous,* dit cet Orateur, *qui ait du ressentiment & de l'indignation de voir un impudent, un infâme violer insolemment les choses les plus saintes?* (1) *Un scélérat! dis-je, qui... O le plus méchant de tous les hommes! rien n'aura pû arrêter ton audace effrénée? Je ne dis pas ces portes, je ne dis pas ces barreaux, qu'un autre pouvoit rompre comme toi.* Il laisse là sa pensée imparfaite, la colere le tenant comme suspendu & partagé sur un mot, entre deux différentes personnes. *Qui... O le plus méchant de tous les hommes!* Et ensuite tournant tout d'un coup contre Aristogiton ce même discours, (2) qu'il sembloit avoir laissé là, il touche bien davantage, & fait une plus forte impression. Il en est de même de cet emportement de Pénélope dans Homere, quand elle voit entrer chez elle un Héraut de la part de ses amans:

De mes fâcheux Amans ministre injurieux,
Héraut, que cherches-tu? Qui t'améne en ces lieux?

Dacier, que je ne doute pas, qu'ils n'approuvent ma traduction Latine que j'exprimerai, comme je pourrai, en François: *Le Roi Ceyx étant fort troublé de cette déclaration de guerre, commande incontinent aux descendans des Héraclides de quitter son royaume. Car je ne suis pas assez puissant pour vous protéger. Allez-vous-en donc, & retirez-vous dans un autre pays: afin que vous ne vous mettiez pas en danger de perdre la vie, & moi, d'être à cause de vous, chassé de mon royaume.* TOLLIUS.

(1) *Un scélérat, dis-je,*] J'aimerois mieux tourner: *De voir cet impudent, cet infâme, forcer insolemment les droits sacrés de cette ville. Ce scélérat, dis-je, qui.... (ô le plus méchant de tous les hommes) voyant qu'on avoit réprimé l'audace effrénée de tes discours, non par ces barreaux, ni par ces portes, qu'un autre pouvoit aussi bien rompre que toi, &c.* TOLLIUS.

(2) *Qu'il sembloit.*] J'eusse dit: *lorsqu'il sembloit avoir*

Y viens-tu de la part de cette troupe avare,
Ordonner qu'à l'instant le festin se prépare?
Fasse le juste Ciel, avançant leur trépas,
Que ce repas pour eux soit le dernier repas.
Lâches, qui pleins d'orgueil, & foibles de courage,
Consumez de son fils le fertile héritage,
Vos peres autrefois ne vous ont-ils point dit
Quel homme étoit Ulysse, &c.

abandonné les Juges, il les touche bien davantage par la chaleur de son emportement, & fait une bien plus forte impression dans leurs esprits, que s'il avoit simplement poursuivi le fil de son discours: TOLLIUS.

CHAPITRE XXIV.

De la Périphrase.

IL n'y a personne, comme je croi, qui puisse douter que la Périphrase ne soit encore d'un grand usage dans le Sublime. Car, comme dans la Musique le son principal devient plus agréable à l'oreille, lorsqu'il est accompagné (1) des différentes parties qui lui répondent: de même, la Périphrase tournant autour du mot propre, forme souvent, par rapport avec lui, une consonance & une harmonie

(1) *Des différentes parties qui lui répondent.*] C'est ainsi qu'il faut entendre παραφώνων. Ces mots φθόγγοι παράφωνοι, ne voulant dire autre chose que les parties faites sur le sujet, & il n'y a rien qui convienne mieux à la Periphrase, qui n'est autre chose qu'un assemblage de mots qui répondent différemment au mot propre, & par le moyen desquels, comme l'Auteur le dit dans la suite, d'une diction toute simple on fait une espéce de concert & d'harmonie. Voilà le sens le plus naturel qu'on puisse donner à ce passage. Car je ne suis pas de l'avis de ces modernes, qui ne veulent pas, que dans la Musique des Anciens, dont on nous raconte des effets si prodigieux, il y ait eu des parties: puisque sans parties il ne peut y avoir d'harmonie.

fort belle dans le diſcours ; ſur tout lorſqu'elle n'a rien de diſcordant ou d'enflé, mais que toutes choſes y ſont dans un juſte tempérament. Platon nous en fournit un bel exemple au commencement de ſon Oraiſon funébre. *Enfin*, dit-il, *nous leur avons rendu les derniers devoirs, & maintenant ils achévent ce fatal voyage, & ils s'en vont tout glorieux de la magnificence avec laquelle toute la Ville en général, & leurs parens en particulier, les ont conduits hors de ce monde.* Premiérement il appelle la mort *ce fatal voyage.* Enſuite il parle des derniers devoirs qu'on avoit rendus aux morts, comme d'une pompe publique, que leur pays leur avoit préparée exprès pour les conduire hors de cette vie. Dirons-nous que toutes ces choſes ne contribuent que médiocrement à relever cette penſée ? Avouons plûtôt que par le moyen de cette Périphraſe, mélodieuſement répanduë dans le diſcours, d'une diction toute ſimple, il a fait une eſpéce de concert & d'harmonie. De même Xénophon : *Vous regardez le travail comme le ſeul guide qui vous peut conduire à une vie heureuſe & plaiſante. Au reſte votre ame eſt ornée de la plus belle qualité que puiſſent jamais poſſéder des hommes nés pour la guerre ; c'eſt qu'il n'y a rien qui vous touche plus ſenſiblement que la louange.* Au lieu de dire : *Vous vous adonnez au travail comme le ſeul guide qui vous peut conduire à une vie heureuſe.* Et étendant ainſi toutes choſes, il rend ſa penſée plus grande, & reléve beaucoup cet éloge. Cette périphraſe d'Hérodote me ſemble encore inimitable : *La Déeſſe Vénus, pour châtier l'inſolence des Scythes, qui avoient pillé ſon Temple, leur envoya* (1) *une maladie qui les rendoit femmes.*

Je m'en rapporte pourtant aux Sçavans en Muſique : & je n'ai pas aſſez de connoiſſance de cet Art, pour décider ſouverainement là-deſſus. BOILEAU.

(1) *Une maladie qui les rendoit femmes.*] Ce paſſage a fort exercé juſqu'ici les Sçavans, & entr'autres M. Coſtar & M. de Girac. C'eſt ce dernier dont j'ai ſuivi le ſens qui m'a pa-

(1) Au reſte il n'y a rien dont l'uſage s'étende plus loin que la Périphraſe, pourvû qu'on ne la répande pas par tout ſans choix & ſans meſure. Car auſſitôt elle languit, & a je ne ſçai quoi de niais & de groſſier. Et c'eſt pourquoi Platon, qui eſt toujours figuré dans ſes expreſſions, & quelquefois même un peu mal-à-propos, au jugement de quelques-uns, a été raillé, pour avoir dit dans ſes Loix : *Il ne faut point ſouffrir que les richeſſes d'or & d'argent prennent pied, ni habitent dans une Ville.* S'il eût voulu, pourſuivent-ils, interdire la poſſeſſion du bétail, aſſurément qu'il auroit dit par la même raiſon, *les richeſſes de bœufs & de moutons.*

ru le meilleur : y ayant un fort grand rapport de la maladie naturelle qu'ont les femmes avec les Hémorrhoïdes. Je ne blâme pourrant pas le ſens de M. Dacier. BOILEAU.

Ibid. *Une maladie qui les rendoit femmes.*] Par cette maladie des femmes, tous les Interprétes ont entendu les Hémorroïdes ; mais il me ſemble qu'Hérodote avoit eu tort de n'attribuer qu'aux femmes ce qui eſt auſſi commun aux hommes, & que la periphraſe dont il s'eſt ſervi, ne ſeroit pas fort juſte. Ce paſſage a embarraſſé beaucoup de gens, & Voiture n'en a pas été ſeul en peine. Pour moi je ſuis perſuadé que la plûpart, pour avoir voulu trop finaſſer, ne ſont point entrez dans la penſée d'Hérodote, qui n'entend point d'autre maladie que celle qui eſt particuliere aux femmes. C'eſt en cela auſſi que ſa periphraſe paroit admirable à Longin, parce que cet Auteur avoit pluſieurs autres manieres de circonlocution, mais qui auroient été toutes ou rudes, ou malhonnêtes, au lieu que celle qu'il a choiſie eſt très-propre & ne choque point. En effet, le mot νῦσος *maladie* n'a rien de groſſier, & ne donne aucune idée ſale ; on peut encore ajoûter pour faire paroître davantage la délicateſſe d'Hérodote en cet endroit, qu'il n'a pas dit νῦσον γυναικῶν, *la maladie des femmes* ; mais par l'Adjectif θήλειαν νῦσον, *la maladie féminine*, ce qui eſt beaucoup plus doux dans le Grec : & n'a point du tout de grace dans notre langue, où il ne peut être ſouffert. DACIER.

Ibid. *La maladie des femmes.*] Voyez mes remarques Latines, où je montre, que ce n'eſt ni l'une ni l'autre ; mais une maladie plus abominable. TOLLIUS.

(1) *Au reſte, il n'y a rien.*] Le mot Grec ἐπίκαιρον ſignifie une choſe qui eſt fort commode pour l'uſage. TOLLIUS.

Mais ce que nous avons dit en général, ſuffit pour faire voir l'uſage des Figures, à l'égard du Grand & du Sublime. Car il eſt certain qu'elles rendent toutes le diſcours plus animé & plus pathétique. Or le Pathétique participe du Sublime autant que (1) le Sublime participe du beau & de l'agréable.

(1) *Le Sublime.*] *Le Moral*, ſelon l'ancien Manuſcrit. BOILEAU.

Ibid. *Le Sublime.*] *Que l'Ethique participe du doux & de l'agréable.* TOLLIUS.

CHAPITRE XXV.

Du choix des Mots.

PUISQUE la penſée & la phraſe s'expliquent ordinairement l'une par l'autre, voyons ſi nous n'avons point encore quelque choſe à remarquer dans cette partie du diſcours qui regarde l'expreſſion. Or, que le choix des grands mots & des termes propres, ſoit d'une merveilleuſe vertu pour attacher & pour émouvoir, c'eſt ce que perſonne n'ignore, & ſur quoi par conſéquent il ſeroit inutile de s'arrêter. En effet, il n'y a peut-être rien d'où les Orateurs, & tous les Ecrivains en général qui s'étudient au Sublime, tirent plus de grandeur, d'élégance, de netteté, de poids, de force & de vigueur pour leurs Ouvrages, que du choix des paroles. C'eſt par elles que toutes ces beautés éclatent dans le diſcours, comme dans un riche tableau; & elles donnent aux choſes une eſpéce d'ame & de vie. Enfin les beaux mots ſont, à vrai dire, la lumiere propre & naturelle de nos penſées. Il faut prendre garde néanmoins à ne pas faire parade par tout d'une vaine enflure de paroles. Car d'exprimer une choſe baſſe en termes grands & magnifiques, c'eſt tout de même que ſi vous appliquiez un grand maſque de Théatre ſur le viſage d'un petit enfant;

si ce n'est à la vérité (1) dans la Poësie * * * * * *

(2) Cela se peut voir encore dans un passage de Théopompus, que Cécilius blâme, je ne sçai pourquoi, & qui me semble au contraire fort à loüer pour sa justesse, & parce qu'il dit beaucoup. *Philippe*, dit cet Historien, *boit sans peine les affronts que la nécessité de ses affaires l'oblige de souffrir.* En effet, un discours tout simple exprimera quelquefois mieux la chose que toute la pompe & tout l'ornement, comme on le voit tous les jours dans les affaires de la vie. Ajoûtez, qu'une chose énoncée d'une fa-

(1) *Dans la Poësie.*] L'Auteur, après avoir montré combien les grands mots sont impertinens dans le stile simple, faisoit voir que les termes simples avoient place quelquefois dans le stile noble. BOILEAU.

(2) *Cela se peut voir encore dans un passage, &c.*] Il y a avant ceci dans le Grec, ὑπτικώτατον καὶ γόνιμον τὸ δὴ Ἀνακρέοντος οὐκέτι Θρηϊκίης ἐπιστρέφομαι. Mais je n'ai point exprimé ces paroles où il y a assurément de l'erreur; le mot ὑπτικώτατον n'étant point grec; & du reste, que peuvent dire ces mots, *Cette fécondité d'Anacréon? Je ne me soucie plus de la Thracienne.* BOILEAU.

Ibid. *Cela se peut voir encore dans un passage*, &c.] M. Despreaux a fort bien vû, que dans la lacune suivante Longin faisoit voir que les mots simples avoient place quelquefois dans le stile noble, & que pour le prouver il rapportoit ce passage d'Anacréon, οὐκέτι Θρηϊκίης ἐπιστρέφομαι. Il a vû encore que dans le texte de Longin, ὑπτικώτατον καὶ γόνιμον τὸ δὴ Ἀνακρέοντος, le mot ὑπτικώτατον est corrompu, & qu'il ne peut être Grec. Je n'ajoûterai que deux mots à ce qu'il a dit, c'est qu'au lieu d'ὑπτικώτατον, Longin avoit écrit ὑπλιώτατον, & qu'il l'avoit rapporté au passage d'Anacréon, ὑπλιώτατον, καὶ γόνιμον τὸ δὴ Ἀνακρέοντος [οὐκέτι Θρηϊκίης ἐπιστρέφομαι] il falloit traduire, *cet endroit d'Anacréon est très-simple, quoique pur, je ne me soucie plus de la Thracienne.* Γόνιμον ne signifie point ici *fécond*, comme M. Despreaux l'a crû avec tous les autres Interprétes; mais *pur*, comme quelquefois le *Genuinum* des Latins. La restitution de ὑπλιώτατον est très-certaine, & on pourroit la prouver par Hermogéne, qui a aussi appellé ὑπλιότητα λόγου, cette simplicité du discours. Dans le passage d'Anacréon, cette simplicité consiste dans le mot ἐπιστρέφομαι, qui est fort simple, & du stile ordinaire. Au reste, par cette Thracienne il faut entendre cette fille de Thrace, dont Anacréon avoit été amoureux, & pour laquelle il avoit fait l'Ode LXIII: Πῶλε Θρηϊκίη, *jeune cavale de Thrace*, &c. DACIER.

çon ordinaire, se fait aussi plus aisément croire. Ainsi en parlant d'un homme, qui pour s'agrandir souffre sans peine, & même avec plaisir, des indignités ; ces termes, *boire des affronts*, me semblent signifier beaucoup. Il en est de même de cette expression d'Hérodote : *Cléoméne étant devenu furieux, il prit un couteau, dont il se hacha la chair en petits morceaux ; & s'étant ainsi déchiqueté lui-même, il mourut.* Et ailleurs : *Pythés, demeurant toujours dans le Vaisseau, ne cessa point de combattre qu'il n'eût été haché en piéces.* Car ces expressions marquent un homme qui dit bonnement les choses, & qui n'y entend point de finesse ; & renferment néanmoins en elles un sens qui n'a rien de grossier ni de trivial.

Ibid. *Cela se peut voir.*] Je ne dirai pas ici ce que disoit cet impatient, *Pereant qui ante nos, nostra dixerunt.* Mais je veux bien que le lecteur se persuade, que cette remarque de M. Dacier m'a fâché, parce qu'elle ressemble trop à ma remarque Latine, pour ne donner pas quelque soupçon, que je me suis servi de son industrie. Mais ce seroit être trop effronté de le faire si ouvertement, & de joindre après cela ces remarques aux siennes dans la même édition, comme pour faire voir à tout le monde, qu'on sçait aussi impudemment usurper le travail d'autrui, que les grands Guerriers sçavent s'emparer des terres de leurs voisins. TOLLIUS.

CHAPITRE XXVI.

Des Métaphores.

POUR ce qui est du nombre des Métaphores, Cécilius semble être de l'avis de ceux qui n'en souffrent pas plus de deux ou de trois au plus, pour exprimer une seule chose. Démosthéne nous doit encore ici servir de régle. Cet Orateur nous fait voir, qu'il y a des occasions où l'on en peut employer plusieurs à la fois : quand les passions, comme un torrent rapide les entraînent avec elles nécessairement, & en foule. *Ces hommes malheureux,*

dit-il quelque part, *ces lâches flateurs, ces furies de la République ont cruellement déchiré leur patrie. Ce sont eux qui dans la débauche ont autrefois* (1) *vendu à Philippe notre liberté, & qui la vendent encore aujourd'hui à Alexandre : qui mesurant, dis-je, tout leur bonheur aux sales plaisirs de leur ventre, à leurs infâmes débordemens, ont renversé toutes les bornes de l'honneur, & détruit parmi nous cette régle, où les anciens Grecs faisoient consister toute leur félicité, de ne souffrir point de maître.* Par cette foule de Métaphores prononcées dans la colere, l'Orateur ferme entiérement la bouche à ces traîtres. Néanmoins Aristote & Théophraste, pour excuser l'audace de ces Figures, pensent qu'il est bon d'y apporter ces adoucissemens, *pour ainsi dire ; pour parler ainsi ; si j'ose me servir de ces termes ; pour m'expliquer un peu plus hardiment.* En effet, ajoûtent-ils, l'excuse est un remède contre les hardiesses du discours ; & je suis bien de leur avis. (2) Mais je soutiens pourtant toujours ce que j'ai déja dit, que le remède le plus naturel contre l'abondance & la hardiesse, soit des Métaphores, soit des autres Figures, c'est de ne les employer qu'à propos : je veux dire, dans les grandes passions, & dans le Sublime. Car comme le Sublime & le Pathétique, par leur violence & leur impétuosité, emportent naturellement & entraînent tout avec eux ; ils demandent nécessairement des expressions fortes, & ne laissent pas le tems à l'Auditeur de s'amuser à chicaner le nombre des Méta-

(1) *Vendu à Philippe notre liberté.*] Il y a dans le Grec προπεπωκότες, comme qui diroit, *ont bû notre liberté à la santé de Philippe.* Chacun sçait ce que veut dire προπίνειν en Grec, mais on ne le peut pas exprimer par un mot François. BOILEAU.

(2) *Mais je soutiens, &c.*] J'aimerois mieux traduire, *mais je soutiens toujours que l'abondance & la hardiesse des Métaphores, comme je l'ai déja dit, les figures employées à propos, les passions véhémentes, & le grand, sont les plus naturels adoucissemens du Sublime.* Longin veut dire, que pour excuser la hardiesse du discours

phores, parce qu'en ce moment il est épris d'une commune fureur avec celui qui parle.

Et même pour les lieux communs & les descriptions, il n'y a rien quelquefois qui exprime mieux les choses, qu'une foule de Métaphores continuées. C'est par elles que nous voyons dans Xénophon une description si pompeuse de l'édifice du corps humain. Platon néanmoins en a fait la peinture d'une maniere encore plus divine. Ce dernier appelle la tête *une Citadelle*. Il dit que le cou est *un Isthme, qui a été mis entre elle & la poitrine*. Que les vertébres sont *comme des gonds sur lesquels elle tourne*. Que la volupté est *l'amorce de tous les malheurs qui arrivent aux hommes*. Que la langue est *le Juge des saveurs*. Que le cœur est *la source des veines, la fontaine du sang, qui de là se porte avec rapidité dans toutes les autres parties, & qu'il est disposé comme une forteresse gardée de tous côtés*. Il appelle les pores, *des ruës étroites*. *Les Dieux*, poursuit-il, *voulant soutenir le battement du cœur, que la vûë inopinée des choses terribles, ou le mouvement de la colere, qui est de feu, lui causent ordinairement; ils ont mis sous lui le Poumon, dont la substance est molle, & n'a point de sang: mais ayant par dedans de petits trous en forme d'éponge, il sert au cœur comme d'oreiller, afin que quand la colere est enflamée, il ne soit point troublé dans ses fonctions*. Il appelle la partie concupiscible *l'appartement de la femme*; & la partie irascible, *l'appartement de l'homme*. (1) Il dit que la rate est *la cui-*

dans le Sublime, on n'a pas besoin de ces conditions, *pour ainsi dire, si je l'ose dire, &c.* & qu'il suffit que les Métaphores soient fréquentes & hardies, que les figures soient employées à propos, que les passions soient fortes, & que tout enfin soit noble & grand. DACIER.

Ibid. *Mais je soutiens.*] M. Dacier n'a pas bien compris ici le sens de notre Auteur. Voyez ma traduction Latine. TOLLIUS.

(1) *Il dit que la rate est la cuisine des intestins.*] Le passage de Longin est corrompu, & ceux qui le liront avec attention en tomberont sans

ſine des inteſtins ; & qu'étant pleine des ordures du foie, elle s'enfle, & devient bouffie. *Enſuite*, continuë-t-il, *les Dieux couvrirent toutes ces parties de chair, qui leur ſert comme de rempart & de défenſe contre les injures du chaud & du froid*, (1) *& contre tous les autres accidens. Et elle eſt*, ajoûte-t-il, *comme une laine molle & ramaſſée, qui entoure doucement le corps.* Il dit que le ſang eſt *la pâture de la chair. Et afin que toutes les parties pûſſent recevoir l'aliment, ils y ont creuſé, comme dans un jardin, pluſieurs canaux, afin que les ruiſſeaux des veines ſortant du cœur com-*

doute d'accord ; car la rate ne peut jamais être appellé raiſonnablement *la cuiſine des inteſtins*, & ce qui ſuit détruit manifeſtement cette métaphore. Longin avoit écrit comme Platon ἐκμαγεῖον, & non pas μαγειρεῖον. On peut voir le paſſage tout du long dans le Timée à la page 72. du Tome III. de l'édition de Serranus ; ἐκμαγεῖον ſignifie proprement χειρόμακτρον, *une ſerviette à eſſuyer les mains.* Platon dit, *que Dieu a placé la rate au voiſinage du foye, afin qu'elle lui ſerve comme de torchon*, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, *& qu'elle le tienne toujours propre & net ; c'eſt pourquoi lorſque dans une maladie le foye eſt environné d'ordure, la rate, qui eſt une ſubſtance creuſe, molle, & qui n'a point de ſang, le nettoye, & prend elle-même toutes ces ordures, d'où vient qu'elle s'enfle & devient bouffie ; comme au contraire, après que le corps eſt purgé, elle ſe déſenfle, & retourne à ſon premier état.* Je m'étonne que perſonne ne ſe ſoit apperçû de cette faute dans Longin, & qu'on ne l'ait corrigée ſur le texte même de Platon, & ſur le témoignage de Pollux, qui cite ce paſſage dans le chap. 4. du Livre II. DACIER.

Ibid. *Il dit que la rate.*] M. Dacier a fort bien remarqué, qu'il faut lire ici ἐκμαγεῖον, comme j'ai fait dans le texte, ſuivant en cela l'avis de M. Voſſius. Julien l'Empereur ſe ſert auſſi de ce mot orat. v. p. 305 : ἡ ψυχὴ ὥσπερ ἐκμαγεῖον τι τῶν ἐνύλων εἰδῶν, καὶ εἰκών ἐστι. Mais il ſignifie ici un modéle, un ἐκτύπωμα. καὶ ἐκσφράγισμα comme l'explique Suidas : qui y joint μαγῆα τὸν ἀπομάσσοντα. Τόντε μαγῆα σπόγγον ὑπὸ σίδαρ ᾶ κεκλιμένον κοπίδι. Et ce paſſage-ci eſt très-propre pour confirmer l'explication de M. Dacier. Car la rate eſt vraiement *l'éponge* des inteſtins. TOLLIUS.

(1) *Et contre tous les autres accidens.*] Je ne me ſçaurois pas ici auſſi bien m'expliquer en François, que j'ai fait en Latin. Le mot πτωμάτων ne ſignifie pas dans cet endroit *les autres accidens*, mais *les chûtes* : car la chair nous ſert alors comme d'un rempart contre les bleſſures. TOLLIUS.

me de leur ſource, pûſſent couler dans ces étroits conduits du corps humain. Au reſte, quand la mort arrive, il dit, *que les organes ſe dénouent comme les cordages d'un Vaiſseau, & qu'ils laiſſent aller l'ame en liberté.* Il y en a encore une infinité d'autres enſuite de la même force : mais ce que nous avons dit ſuffit pour faire voir combien toutes ces Figures ſont ſublimes d'elles-mêmes ; combien, dis-je, les Métaphores ſervent au Grand, & de quel uſage elles peuvent être dans les endroits pathétiques, & dans les deſcriptions.

Or, que ces Figures, ainſi que toutes les autres élégances du diſcours, portent toujours les choſes dans l'excès ; c'eſt ce que l'on remarque aſſez ſans que je le diſe. Et c'eſt pourquoi Platon même n'a pas été peu blâmé, de ce que ſouvent, comme par une fureur de diſcours, il ſe laiſſe emporter à des Métaphores dures & exceſſives, & à une vaine pompe allégorique. (1) *On ne concevra pas aiſément*, dit-il en un endroit, *qu'il en doit être de même d'une Ville comme d'un vaſe, où le vin qu'on verſe, & qui eſt d'abord boüillant & furieux, tout d'un coup entrant en ſociété avec une autre divinité ſobre, qui le châtie, devient doux & bon à boire.* D'appeller l'eau *une divinité ſobre*, & de ſe ſervir du terme de *châtier* pour tempérer : en un mot, de s'étudier ſi fort à ces petites fineſſes, cela ſent, diſent-ils, ſon Poëte, qui n'eſt pas lui-même trop ſobre. Et c'eſt peut-être ce qui a donné ſujet à Cécilius de décider ſi hardiment dans ſes Commentaires ſur Lyſias, que Lyſias valoit mieux en tout que Platon, pouſſé par deux ſentimens auſſi peu raiſonnables l'un que l'autre. Car bien qu'il aimât Lyſias plus que ſoi-même, il haïſſoit encore plus Platon, qu'il n'aimoit Lyſias, ſi bien

(1) *On ne concevra, &c.*] Ce n'eſt pas Platon qui dit ceci, mais ce ſont ceux qui le blâment. J'ai montré dans mes Remarques Latines, qu'il falloit lire ici φασίν, au lieu de φησίν : c'eſt-à-dire, *diſent-ils*. TOLLIUS.

que porté de ces deux mouvemens, & par un esprit de contradiction, il a avancé plusieurs choses de ces deux Auteurs, qui ne sont pas des décisions si souveraines qu'il s'imagine. (1) De fait, accusant Platon d'être tombé en plusieurs endroits, il parle de l'autre comme d'un Auteur achevé, & qui n'a point de défauts; ce qui, bien loin d'être vrai, n'a pas même une ombre de vrai-semblance. (2) Et en effet, où trouverons-nous un Ecrivain qui ne péche jamais, & où il n'y ait rien à reprendre?

(1) *De fait accusant Platon, &c.*] Il me semble que cela n'explique pas assez la pensée de Longin, qui dit: *En effet il préfere à Platon, qui est tombé en beaucoup d'endroits, il lui préfere, dis-je, Lysias, comme un Orateur achevé, & qui n'a point de défaut*, &c. DACIER.

(2) *Et en effet.*] Cette période appartient au chapitre suivant, & y doit être jointe, de cette maniere: *Mais posons qu'on puisse trouver un Ecrivain qui ne péche jamais, & où il n'y ait rien à reprendre: un sujet si noble ne mérite-t-il pas, qu'on examine ici cette question en général*, &c. TOLLIUS.

CHAPITRE XXVII.

Si l'on doit préférer le médiocre parfait, au Sublime qui a quelques défauts.

PEUT-ESTRE ne sera-t-il pas hors de propos d'examiner ici cette question en général, sçavoir, lequel vaut mieux soit dans la Prose, soit dans la Poësie, d'un Sublime qui a quelques défauts, ou d'une médiocrité parfaite, & saine en toutes ses parties, qui ne tombe & ne se dément point: & ensuite lequel, à juger équitablement des choses, doit emporter le prix de deux Ouvrages, dont l'un a un plus grand nombre de beautés, mais l'autre va au Grand & au Sublime. Car ces questions étant naturelles à notre sujet, il faut nécessairement les résoudre. Premiérement donc je tiens pour moi, qu'une grandeur au dessus de l'ordinaire, n'a point naturellement la pureté du Médiocre. En effet, dans

un diſcours ſi poli & ſi limé, il faut craindre la baſſeſſe : & il en eſt de même du Sublime que d'une richeſſe immenſe, où l'on ne peut pas prendre garde à tout de ſi près, & où il faut, malgré qu'on en ait, négliger quelque choſe. Au contraire, il eſt preſque impoſſible, pour l'ordinaire, qu'un eſprit bas & médiocre faſſe des fautes. Car, comme il ne ſe hazarde & ne s'éléve jamais, il demeure toujours en ſureté ; au lieu que le Grand de ſoi-même, & par ſa propre grandeur, eſt gliſſant & dangereux. (1) Je n'ignore pas pourtant ce qu'on me peut objecter d'ailleurs, que naturellement nous jugeons des Ouvrages des hommes par ce qu'ils ont de pire, & que le ſouvenir des fautes qu'on y remarque, dure toujours, & ne s'efface jamais : au lieu que ce qui eſt beau, paſſe vîte, & s'écoule bien-tôt de notre eſprit. Mais bien que j'aye remarqué pluſieurs fautes dans Homere, & dans tous les plus célébres Auteurs, & que je ſois peut-être l'homme du monde à qui elles plaiſent le moins ; j'eſtime, après tout, que ce ſont des fautes dont ils ne ſe ſont pas ſouciés, & qu'on ne peut appeller proprement fautes, mais qu'on doit ſimplement regarder comme des mépriſes, & de petites négligences, qui leur ſont échapées, parce que leur eſprit, qui ne s'étudioit qu'au Grand, ne pouvoit pas s'arrêter aux petites choſes. En un mot, je maintiens que le Sublime, bien qu'il ne ſe ſoutienne pas également par tout, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de ſa grandeur, l'emporte ſur tout le reſte. En effet, Apollonius, par exemple, celui qui a compoſé le Poëme des Argaunautes, ne tombe jamais ; (2) & dans Théocrite, ôté quelques

(1) *Je n'ignore pas pourtant.*] J'aimerois mieux traduire ainſi cette période : *Mais auſſi ſçai-je très-bien ce qu'il faut auſſi bien remarquer que le premier, que naturellement les fautes nous donnent beaucoup plus fortement dans la vûe, que les vertus ; & que le ſouvenir*, &c. *Ou ; que naturellement nous nous appercevons plus vîte & plus facilement des vices d'un autre, que de ſes vertus.* TOLLIUS.

(2) *Et dans Théocrite.*] Les Anciens ont remarqué, que

endroits, où il ſort un peu du caractere de l'Eglogue, il n'y a rien qui ne ſoit heureuſement imaginé. Cependant aimeriez-vous mieux être Apollonius, ou Théocrite, qu'Homere? L'Erigone d'Eratoſthéne eſt un Poëme où il n'y a rien à reprendre. Direz-vous pour cela qu'Eratoſthéne eſt plus grand Poëte qu'Archiloque, qui ſe brouille à la vérité, & manque d'ordre & d'économie en pluſieurs endroits de ſes écrits; (1) mais qui ne tombe dans ce défaut, qu'à cauſe de cet eſprit divin dont il eſt entraîné, & qu'il ne ſçauroit régler comme il veut? Et même pour le Lyrique, choiſiriez-vous plûtôt d'être Bacchylide que Pindare? ou pour la Tragédie, Ion, ce Poëte de Chio, que Sophocle? En effet, ceux-là ne font jamais de faux pas, & n'ont rien qui ne ſoit écrit avec beaucoup d'élégance & d'agrément. Il n'en eſt pas ainſi de Pindare & de Sophocle: car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroyent, pour ainſi dire, ſouvent leur ardeur vient mal-à-propos à s'éteindre, & ils tombent malheureuſement. Et toutefois y a-t-il un homme de bon ſens, (2) qui daignât comparer tous les Ouvrages d'Ion enſemble au ſeul Oedipe de Sophocle?

la ſimplicité de Théocrite étoit très-heureuſe dans les Bucoliques; cependant il eſt certain, comme Longin l'a fort bien vû, qu'il y a quelques endroits qui ne ſuivent pas bien la même idée, & qui s'éloignent fort de cette ſimplicité. On verra un jour dans les Commentaires que j'ai faits ſur ce Poëte, les endroits que Longin me paroît avoir entendus. DACIER.

(1) *Mais qui ne tombe dans ce défaut.*] Longin dit en général, *mais qui ne tombe dans ce défaut qu'à cauſe de cet eſprit divin dont il eſt entraîné, & qu'il eſt bien difficile de régler.* DACIER.

(2) *Qui daignât comparer.*] M. Deſpreaux a très-bien exprimé le ſens de Longin, bien que je croye qu'il faille lire en cet endroit, ἀντιτιμήσαιτο ἐξ ἴσης au lieu ἀντιτιμήσαιτο ἑξῆς. Ce qui m'eſt échappé dans mes remarques Latines. TOLLIUS.

CHAPITRE XXVIII.

Comparaiſon d'Hyperide & de Démoſthéne.

QUE ſi au reſte l'on doit juger du mérite d'un Ouvrage par le nombre plûtôt que par la qualité & l'excellence de ſes beautés ; il s'enſuivra qu'Hypéride doit être entiérement préféré à Démoſthéne. En effet, (1) outre qu'il eſt plus harmonieux, il a bien plus de parties d'Orateur, qu'il poſſéde preſque toutes en un degré éminent ; (2) ſemblable à ces Athlétes, qui réuſſiſſent aux cinq ſortes d'exercices, & qui n'étant les premiers en pas un de ces exercices, paſſent en tous l'ordinaire & le commun. En effet, il a imité Démoſthéne en tout ce que Démoſthéne a de beau, excepté pourtant dans la compo-

(1) *Outre qu'il eſt plus harmonieux.*] Longin, à mon avis, n'a garde de dire d'Hypéride qu'il poſſéde preſque toutes les parties d'Orateur en un degré éminent : il dit ſeulement qu'il a plus de parties d'Orateur que Démoſthéne ; & que dans toutes ces parties, *il eſt preſque éminent, qu'il les poſſéde toutes en un degré preſque éminent*, καὶ σχεδὸν ὕπακρος ἐν πᾶσιν. DACIER.

(2) *Semblable à ces Athlétes.*] De la maniere que ce paſſage eſt traduit, Longin ne place Hypéride qu'au deſſus de l'ordinaire, & du commun ; ce qui eſt fort éloigné de ſa penſée. A mon avis, M. Deſpreaux & les autres Interprétes n'ont pas bien pris ni le ſens ni les paroles de ce Rhéteur. Ἰδιῶται ne ſignifie point ici *des gens du vulgaire & du commun*, comme ils ont crû, mais des gens qui ſe mêlent des mêmes exercices ; d'où vient qu'Héſychius a fort bien marqué ἰδιωτὰς, ὁπλίτας. Je traduirois, *Semblable à un Athléte que l'on appelle Pentathle, qui véritablement eſt vaincu par tous les autres Athlétes dans tous les combats qu'il entreprend, mais qui eſt au-deſſus de tous ceux qui s'attachent comme lui à cinq ſortes d'exercices.* Ainſi la penſée de Longin eſt fort belle de dire, que ſi l'on doit juger du mérite par le nombre des vertus, plûtôt que par leur excellence, & que l'on commette Hypéride avec Démoſthéne, comme deux Pentathles, qui combattent dans ces cinq ſortes d'exercices, le premier ſera beaucoup au deſſus de l'autre : au lieu que ſi l'on juge des deux par un ſeul endroit, celui-ci l'emportera de bien loin ſur le premier ; comme un Athléte, qui ne ſe mêle

sition & l'arrangement des paroles. (1) Il joint à cela les douceurs & les graces de Lysias. Il sçait adoucir, où il faut, (2) la rudesse & la simplicité du discours, & ne dit pas toutes les choses d'un même air, comme Démosthéne. Il excelle à peindre les mœurs. Son stile a, dans sa naïveté, une certaine douceur agréable & fleurie. Il y a dans ses Ouvrages un nombre infini de choses plaisamment dites. Sa maniere de rire & de se moquer est fine, & a quelque chose de noble. Il a une facilité merveilleuse à manier l'ironie. Ses railleries ne sont

que de la course ou de la lutte, vient facilement à bout d'un Pentathle qui a quitté ses compagnons pour courir, ou pour lutter contre lui. C'est tout ce que je puis dire sur ce passage, qui étoit assurément très-difficile, & qui n'avoit peut-être point encore été entendu. M. le Févre avoit bien vû, que c'étoit une imitation d'un passage de Platon dans le Dialogue intitulé ἐρασταὶ, mais il ne s'étoit pas donné la peine de l'expliquer. DACIER.

Ibid. *Semblable à ces Athlétes.*] Il y a ici tant de ressemblance entre la remarque & la traduction Françoise de M. Dacier, & la mienne Latine, que j'en suis surpris. Néanmoins on trouvera, comme je m'imagine, que je me suis expliqué en peu de mots aussi clairement que lui dans cette longue remarque. Car Longin compare Démosthéne à un *Athléte*, qui se mêle seulement d'une sorte d'exercice, & qui y excelle : mais Hypéride à un *Pentathle*, qui surpasse bien tous ceux qui sont de son métier, mais doit céder le prix à l'autre, qui dans le sien est le maître. TOLLIUS.

(1) *Il joint à cela les douceurs & les graces de Lysias.*] Pour ne se tromper pas à ce passage, il faut sçavoir qu'il y a deux sortes de graces, les unes majestueuses & graves, qui sont propres aux Poëtes : & les autres simples, & semblables aux railleries de la Comedie. Ces dernieres entrent dans la composition du stile poli, que les Rhéteurs ont appellé γλαφυρὸν λόγον ; & c'étoit là les graces de Lysias, qui, au jugement de Denys d'Halicarnasse, excelloit dans ce stile poli ; c'est pourquoi Ciceron l'appelle *vetustissimum Oratorem.* Voici un exemple des graces de ce charmant Orateur. En parlant un jour contre Eschine, qui étoit amoureux d'une vieille, *il aime*, dit-il, *une femme, dont il est plus facile de compter les dents que les doigts.* C'est par cette raison que Démétrius a mis les graces de Lysias dans le même rang que celles de Sophron, qui faisoit des mimes. DACIER.

(2) *La rudesse & la simplicité.*]

point froides ni recherchées, (1) comme celles de ces faux imitateurs du ſtile Attique, mais vives & preſſantes. Il eſt adroit à éluder les objections qu'on lui fait, & à les rendre ridicules en les amplifiant. Il a beaucoup de plaiſant & de comique, & eſt tout plein de jeux & de certaines pointes d'eſprit, qui frappent toujours où il viſe. Au reſte, il aſſaiſonne toutes ces choſes d'un tour & d'une grace inimitable. Il eſt né pour toucher & émouvoir la pitié. Il eſt étendu dans ſes narrations fabuleuſes. Il a une fléxibilité admirable pour les digreſſions; il ſe détourne, (2) il reprend haleine où il veut, comme on le peut voir dans ces fables qu'il conte de Latone. Il a fait une Oraiſon funébre, qui eſt écrite avec tant de pompe & d'ornement, que je ne ſçai ſi pas un autre l'a jamais égalé en cela.

Au contraire, Démoſthéne ne s'entend pas fort bien à peindre les mœurs. Il n'eſt point étendu dans ſon ſtile. Il a quelque choſe de dur, & n'a ni pompe ni oſtentation. En un mot, il n'a preſque aucune des parties dont nous venons de parler. S'il s'efforce d'être plaiſant, il ſe rend ridicule, plûtôt qu'il ne fait rire; & s'éloigne d'autant plus du plaiſant, qu'il tâche d'en approcher. Cependant, parce qu'à mon avis, toutes ces beautés, qui ſont en foule dans Hypéride, n'ont rien de grand, (3) qu'on y voit, pour ainſi dire, un Orateur toujours à jeun, & une langueur

M. Deſpreaux a pris ici le mot ἀτελείας, comme s'il ſe devoit joindre avec le mot μαλακίζεται: mais la mauvaiſe diſtinction l'a trompé. Liſez donc : *Il ſçait adoucir & abbaiſſer le haut ton du diſcours, quand la matiere a beſoin de ſimplicité.* Tollius.

(1) *Comme celles de ces faux imitateurs.*] Voyez mes remarques Latines. Tollius.

(2) *Il reprend haleine où il veut.*] *Il ſe remet en chemin quand il le trouve à propos, comme il fait voir dans cette digreſſion de Latone, qui a toutes les beautés de la Poëſie.* Tollius.

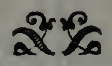
(3) *On y voit, pour ainſi dire, un Orateur toujours à jeun.*] Je ne ſçai ſi cette expreſſion exprime bien la penſée de Longin. Il y a dans le Grec καρδίαν νήφοντος & par là ce Rhéteur a entendu un Orateur, *tou-*

d'eſprit, qui n'échauffe, qui ne remuë point l'ame; perſonne n'a jamais été fort tranſporté de la lecture de ſes Ouvrages. (1) Au lieu que Démoſthéne ayant ramaſſé en ſoi toutes les qualités d'un Orateur véritablement né au Sublime, & entiérement perfectionné par l'étude, ce ton de majeſté & de grandeur, ces mouvemens animés, cette fertilité, cette adreſſe, cette promptitude, & ce qu'on doit ſur tout eſtimer en lui, cette véhémence, dont jamais perſonne n'a ſçû approcher : Par toutes ces divines qualitez, que je regarde en effet comme autant de rares préſens qu'il avoit reçûs des Dieux, & qu'il ne m'eſt pas permis d'appeller des qualités humaines; il a effacé tout ce qu'il y a eu d'Orateurs célébres dans tous les ſiécles, les laiſſant comme abbattus & éblouis, pour ainſi dire, de ſes tonnerres & de ſes éclairs. Car dans les parties où il excelle, il eſt tellement élevé au-deſſus d'eux, qu'il répare entiérement par là celles qui lui manquent. Et certainement il eſt plus aiſé d'enviſager fixement, & les yeux ouverts, les foudres qui tombent du ciel, que de n'être point émû des violentes paſſions qui régnent en foule dans ſes Ouvrages.

jours égal & modéré; car νήφει eſt oppoſé à μαίνεσθαι, *être furieux*. M. Deſpreaux a crû conſerver la même idée, parce qu'un Orateur véritablement ſublime reſſemble en quelque maniere à un homme qui eſt échauffé par le vin. DACIER.

Ibid. *On y voit.*] Mes remarques Latines montrent, que j'ai été encore ici de même ſentiment que M. Dacier. TOLLIUS.

(1) *Au lieu que Démoſthéne.*] Je n'ai point exprimé ἔνθεν & ἔνθενδε : De peur de trop embarraſſer la période. BOILEAU.



CHAPITRE XXIX.

(1) *De Platon, & de Lyſias ; & de l'excellence de l'eſprit humain.*

POUR ce qui eſt de Platon, comme j'ai dit, il y a bien de la différence. Car il ſurpaſſe Lyſias, non ſeulement par l'excellence, mais auſſi par le nombre de ſes beautés. Je dis plus, c'eſt que Platon n'eſt pas tant au-deſſus de Lyſias par un plus grand nombre de beautés, (2) que Lyſias eſt au-deſſous de Platon par un plus grand nombre de fautes.

Qu'eſt-ce donc qui a porté ces eſprits divins à mépriſer cette exacte & ſcrupuleuſe délicateſſe, pour ne chercher que le Sublime dans leurs écrits ? En voici une raiſon. C'eſt que la nature n'a point regardé l'homme comme un animal de baſſe & de vile condition ; mais elle lui a donné la vie, & l'a fait venir au monde comme dans une grande aſſemblée, pour être ſpectateur de toutes les choſes qui s'y paſſent ; elle l'a, dis-je, introduit dans cette li-

(1) *De Platon, & de Lyſias.*] Le titre de cette Section ſuppoſe qu'elle roule entiérement ſur Platon & ſur Lyſias : & cependant il n'y eſt parlé de Lyſias qu'à la ſeconde ligne ; & le reſte de la Section ne regarde pas plus Lyſias ou Platon, qu'Homere, Démoſthéne, & les autres Ecrivains du premier ordre. La diviſion du Livre en Sections, comme on l'a déja remarqué, n'eſt pas de Longin, mais de quelque moderne, qui a auſſi fabriqué les argumens des Chapitres. Dans l'ancien Manuſcrit, au lieu de ὁ Λυσίας, qui ſe lit ici dans le texte à la ſeconde ligne de la ſection, on lit ἀπυσίας. Mais ἀπυσίας ne fait aucun ſens : & je croi qu'en effet Longin avoit écrit ὁ Λυσίας. BOIVIN.

(2) *Que Lyſias eſt au deſſous.*] Le jugement que Longin fait ici de Lyſias s'accorde fort bien avec ce qu'il a dit à la fin du Chapitre XXXII. pour faire voir que Cécilius avoit eu tort de croire que Lyſias fût ſans défaut ; mais il s'accorde fort bien auſſi avec tout ce que les Anciens ont écrit de cet Orateur. On n'a qu'à voir un paſſage remarquable dans le Livre *De optimo genere Oratorum*, où Ciceron parle & juge en même tems des Orateurs qu'on doit ſe propoſer pour modéle. DACIER.

ce, comme un courageux Athléte, qui ne doit respirer que la gloire. C'est pourquoi elle a engendré d'abord en nos ames une passion invincible pour tout ce qui nous paroît de plus grand & de plus divin. Aussi voyons-nous que le monde entier ne suffit pas à la vaste étenduë de l'esprit de l'homme. Nos pensées vont souvent plus loin que les cieux, & pénétrent au-delà de ces bornes qui environnent & qui terminent toutes choses.

(1) Et certainement si quelqu'un fait un peu de réflexion sur un homme dont la vie n'ait rien eu dans tout son cours que de grand & d'illustre, il peut connoître par là à quoi nous sommes nés. Ainsi nous n'admirons pas naturellement de petits ruisseaux, bien que l'eau en soit claire & transparente, & utile même pour notre usage; mais nous sommes véritablement surpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin, & l'Océan sur tout. Nous ne sommes pas fort étonnés de voir une petite flamme, que nous avons allumée, conserver long-tems sa lumiere pure: mais nous sommes frappés d'admiration, quand nous contemplons (2) ces feux qui s'allument quelquefois dans le Ciel, bien que pour l'ordinaire ils s'évanouissent en naissant: & nous ne trouvons rien de plus étonnant dans la nature, que ces fournaises du Mont Etna, qui quelquefois jette du profond de ses abîmes

Des pierres, des rochers, & des fleuves de flammes.

De tout cela il faut conclure, que ce qui est utile, & même nécessaire aux hommes, souvent n'a rien

(1) *Et certainement.*] Le texte Grec a été ici corrompu: & c'est la cause pourquoi M. Boileau n'a pas bien réussi dans la traduction de ce passage. Il eût dû dire: *Et certainement si quelqu'un considere de toutes parts la vie humaine, & fait réflexion qu'on préfere toujours en toutes choses le surprenant & le grand, au mignon & au beau, il pourra aussitôt connoître par là, à quoi nous sommes nés.* TOLLIUS.

(2) *Ces feux qui s'allument.*] Ce sont ici le Soleil

de merveilleux, comme étant aisé à acquérir : mais que tout ce qui est extraordinaire, est admirable & surprenant.

& la Lune, dont notre Auteur parle, qui s'obscurcissent quelquefois par des Eclipses. TOLLIUS.

CHAPITRE XXX.

Que les fautes dans le Sublime se peuvent excuser.

A L'EGARD donc (1) des grands Orateurs, en qui le Sublime & le Merveilleux se rencontre joint avec l'utile & le nécessaire, il faut avouer qu'encore que ceux dont nous parlions, n'ayent point été exempts de fautes, ils avoient néanmoins quelque chose de surnaturel & de divin. En effet, d'exceller dans toutes les autres parties, cela n'a rien qui passe la portée de l'homme : mais le Sublime nous éléve presque aussi haut que Dieu. Tout ce qu'on gagne à ne point faire des fautes, c'est qu'on ne peut être repris : mais le Grand se fait admirer. Que vous dirai-je enfin ? un seul de ces beaux traits & de ces pensées sublimes, qui sont dans les Ouvrages de ces excellens Auteurs, peut payer tous leurs défauts. Je dis bien plus ; c'est que si quelqu'un ramassoit ensemble toutes les fautes qui sont dans Homere, dans Démosthéne, dans

(1) *A l'égard donc des grands Orateurs.*] Le texte Grec est entiérement corrompu en cet endroit, comme M. le Févre l'a fort bien remarqué. Il me semble pourtant que le sens que M. Despreaux en a tiré ne s'accorde pas bien avec celui de Longin. En effet, ce Rhéteur venant de dire à la fin du Chapitre précédent, qu'il est aisé d'acquérir l'utile & le nécessaire, qui n'ont rien de grand ni de merveilleux, il ne me paroît pas possible, qu'il joigne ici ce merveilleux avec ce nécessaire & cet utile. Cela étant, je croi que la restitution de ce passage n'est pas si difficile que l'a crû M. le Févre ; & quoique ce sçavant homme ait désespéré d'y arriver sans le secours de quelque Manuscrit, je ne laisserai pas de dire ici ma pensée. Il y a dans le texte, ἐφ' ὧν οὐκ ἔτ' ἔξω τῆς χρείας, &c. Et je ne doute point que

Platon, & dans tous ces autres célébres Héros, elles ne ſeroient pas la moindre ni la milliéme partie des bonnes choſes qu'ils ont dites. C'eſt pourquoi l'envie n'a pas empêché qu'on ne leur ait donné le prix dans tous les ſiécles, & perſonne juſqu'ici n'a été en état de leur enlever ce prix, qu'ils conſervent encore aujourd'hui, & que vrai-ſemblablement ils conſerveront toujours,

Tant qu'on verra les eaux dans les plaines courir,
Et les bois dépouillés au Printems refleurir.

On me dira peut-être qu'un Coloſſe, qui a quelques défauts, n'eſt pas plus à eſtimer qu'une petite ſtatuë achevée; comme, par exemple, le ſoldat de Polycléte. A cela je réponds, que dans les Ouvrages de l'Art, c'eſt le travail & l'achévement que l'on conſidere, au lieu que dans les Ouvrages de la Nature, c'eſt le Sublime & le Prodigieux. Or diſcourir, c'eſt une opération naturelle à l'homme. Ajoutez, que dans une ſtatuë on ne cherche que le rapport & la reſſemblance: mais dans le diſcours, on veut, comme j'ai dit, le ſurnaturel & le divin. Cependant, pour ne nous point éloigner

Longin n'eût écrit, ἐφ' ὧν οὐ δῆν ἔσω τῆς χρείας καὶ ὠφελείας πίπτει τὸ μέγεθος, C'eſt-à-dire: *A l'égard donc des grands Orateurs, en qui ſe trouve ce Sublime & ce merveilleux, qui n'eſt point reſſerré dans les bornes de l'utile & du néceſſaire, il faut avouer*, &c. Si l'on prend la peine de lire ce Chapitre & le précédent, j'eſpere que l'on trouvera cette reſtitution très-vrai-ſemblable & très-bien fondée. DACIER.

Ibid. *A l'égard donc.*] On verra dans mes remarques Latines, que M. Dacier n'a pas ſi bien compris le ſens de notre Auteur, que M. Deſpreaux: & qu'il ne faut rien ici changer dans le texte Grec. Dans ma traduction Latine on a oublié de mettre ces deux paroles *apud illos* entre *quidem & ratio*: ſi on les y remet, tout ſera clair & net * DACIER.

* Voici la traduction de Tollius: *Ego igitur de hujuſcemodi Viris, quorum tam excellens in ſcribendo eſt ſublimitas, (quamquam ne hujus quidem* apud illos *ratio ab utilitate, atque commodo ſeparata eſt) ita*

de

de ce que nous avons établi d'abord, (1) comme c'eſt le devoir de l'Art d'empêcher que l'on ne tombe, & qu'il eſt bien difficile qu'une haute élévation à la longue ſe ſoutienne, & garde toujours un ton égal; il faut que l'Art vienne au ſecours de la Nature; parce qu'en effet c'eſt leur parfaite alliance qui fait la ſouveraine perfection. Voilà ce que nous avons crû être obligés de dire ſur les queſtions qui ſe ſont préſentées. Nous laiſſons pourtant à chacun ſon jugement libre & entier.

colligendum, pronuntiandumque eſt.

(1) *Comme c'eſt le devoir de l'Art d'empêcher, &c.*] Au lieu de τὸ δ' ἐν ὑπεροχῇ πολλῇ ἐχ ὁμότονον, on liſoit dans l'ancien Manuſcrit τὸ δ' ἐν ὑπεροχῇ πολλῇ, πλὴν ἐχ ὁμότονον, &c. La conſtruction eſt beaucoup plus nette en liſant ainſi, & le ſens très-clair : *Puiſque de ne jamais tomber, c'eſt l'avantage de l'Art; & que d'être très-élevé, mais inégal, eſt le partage d'un eſprit ſublime; il faut que l'Art vienne au ſecours de la Nature.* BOIVIN.

CHAPITRE XXXI.

Des Paraboles, des Comparaiſons, & des Hyperboles.

POUR retourner à notre diſcours, (1) les Paraboles & les Comparaiſons approchent fort des Métaphores, & ne différent d'elles (2) qu'en un

(1) *Les paraboles & les comparaiſons.*] Ce que Longin diſoit ici de la différence qu'il y a des comparaiſons aux métaphores eſt entiérement perdu; mais on en peut fort bien ſuppléer le ſens par Ariſtote, qui dit comme Longin, qu'elles ne différent qu'en une choſe, c'eſt en la ſeule énonciation : par exemple, quand Platon dit, *que la tête eſt une citadelle*, c'eſt une metaphore, dont on fera aiſément une comparaiſon, en diſant, *que la tête eſt comme une citadelle.* Il manque encore après cela quelque choſe de ce que Longin diſoit de la juſte borne des hyperboles, & juſques où il eſt permis de les pouſſer. La ſuite & le paſſage de Demoſthéne, ou plutôt d'Hégéſippe ſon Collégue, font aſſez comprendre quelle étoit ſa penſée. Il eſt certain que les hyperboles ſont dangereuſes; & comme Ariſtote l'a fort bien remarqué, elles ne ſont preſque jamais ſupportables que dans la paſſion. DACIER.

(2) *Qu'en un ſeul point.*] Cet endroit eſt fort défectueux, & ce que l'Auteur

ſeul point *

(1) Telle eſt cette Hyperbole : *Suppoſé que votre eſprit ſoit dans votre tête, & que vous ne le fouliez pas ſous vos talons.* C'eſt pourquoi il faut bien prendre garde juſqu'où toutes ces Figures peuvent être pouſſées ; parce qu'aſſez ſouvent, pour vouloir porter trop haut une Hyperbole, on la détruit. C'eſt comme une corde d'arc, qui, pour être trop tenduë, ſe relâche, & cela fait quelquefois un effet tout contraire à ce que nous cherchons.

Ainſi Iſocrate dans ſon Panégyrique, par une ſotte ambition de ne vouloir rien dire (2) qu'avec emphaſe, eſt tombé, je ne ſçai comment, dans une faute de petit écolier. Son deſſein, dans ce Panégyrique, c'eſt de faire voir que les Athéniens ont rendu plus de ſervice à la Gréce, que ceux de Lacédémone : & voici par où il débute : *Puiſque le Diſcours a naturellement la vertu de rendre les choſes grandes, petites, & les petites, grandes ; qu'il ſçait donner les graces de la nouveauté aux choſes les plus vieilles, & qu'il fait paroître vieilles celles qui ſont nouvellement faites.* Eſt-ce ainſi, dira quelqu'un, ô Iſocrate, que vous allez changer toutes choſes à l'égard des Lacédémoniens & des Athéniens ? En faiſant de cette ſorte l'éloge du Diſcours, il fait

avoit dit de ces Figures, manque tout entier. BOILEAU.

(1) Telle eſt cette hyperbole : *Suppoſé que votre eſprit ſoit dans votre tête, & que vous ne le fouliez pas ſous vos talons.*] C'eſt dans l'Oraiſon *de Haloneſo*, que l'on attribuë vulgairement à Démoſthéne, quoiqu'elle ſoit d'Hégéſippe ſon Collégue. Longin cite ce paſſage ſans doute pour en condamner l'hyperbole qui eſt en effet très-vicieuſe ; car *un eſprit foulé ſous les talons*, eſt une choſe bien étrange. Cependant Hermogéne n'a pas laiſſé de la louer. Mais ce n'eſt pas ſeulement par ce paſſage, que l'on peut voir que le jugement de Longin eſt ſouvent plus ſûr que celui d'Hermogéne, & de tous les autres Rhéteurs.

(2) *Qu'avec emphaſe.*] *Qu'en exagérant.* TOLLIUS.

proprement un exorde pour exhorter ſes Auditeurs a ne rien croire de ce qu'il leur va dire.

C'eſt pourquoi il faut ſuppoſer, à l'égard des Hyperboles, ce que nous avons dit pour toutes les Figures en général ; que celles-là ſont entiérement cachées, & qu'on ne prend point pour des Hyperboles. Pour cela donc, il faut avoir ſoin que ce ſoit toujours la paſſion qui les faſſe produire au milieu de quelque grande circonſtance. Comme, par exemple, l'Hyperbole de Thucydide, à propos des Athéniens qui périrent dans la Sicile. (1) *Les Siciliens étant deſcendus en ce lieu, ils y firent un grand carnage, de ceux ſur tout qui s'étoient jettés dans le fleuve. L'eau fut en un moment corrompuë du ſang de ces miſérables ; & néanmoins toute bourbeuſe & toute ſanglante qu'elle étoit, ils ſe battoient pour en boire.*

Il eſt aſſez peu croyable que des hommes boivent du ſang & de la bouë, & ſe battent même pour en boire ; & toutefois la grandeur de la paſſion, au milieu de cette étrange circonſtance, ne laiſſe pas de donner une apparence de raiſon à la choſe. Il en eſt de même de ce que dit Hérodote de ces Lacédémoniens, qui combattirent au Pas des Thermopyles. (2) *Ils ſe défendirent encore quelque tems*

(1) *Les Siciliens étant deſcendus en ce lieu*, &c.) Ce paſſage eſt pris du ſeptiéme Livre. Thucydide parle ici des Athéniens, qui en ſe retirant ſous la conduite de Nicias, furent attrapés par l'armée de Gylippe, & par les troupes des Siciliens près du fleuve Aſinarus aux environs de la ville *Néétum* ; mais dans le texte, au lieu de dire *les Lacédémoniens étant deſcendus*, Thucydide écrit, οἵ τε Πελοποννήσιοι ἐπικαταβάντες, & non pas οἱ τε γὰρ Συρακούσιοι, comme il y a dans Longin. Par *ces Péloponnéſiens*, Thucydide entend les troupes de Lacédémone conduites par Gylippe, & il eſt certain que dans cette occaſion les Siciliens tiroient ſur Nicias de deſſus les bords du fleuve, qui étoient hauts & eſcarpés, les ſeules troupes de Gylippe deſcendirent dans le fleuve, & y firent tout ce carnage des Athéniens. DACIER.

(2) *Ils ſe défendirent encore quelque tems.*] Ce paſſage eſt fort clair. Cependant c'eſt une choſe ſurprenante qu'il n'ait été entendu ni de Laurent

en ce lieu avec les armes qui leur restoient, & avec les mains & les dents ; jusqu'à ce que les Barbares, tirant toujours, les eussent comme ensevelis sous leurs traits. Que dites-vous de cette Hyperbole ? Quelle

Valle, qui a traduit Hérodote, ni des Traducteurs de Longin, ni de ceux qui ont fait des notes sur cet Auteur. Tout cela, faute d'avoir pris garde que le verbe καταχέω veut quelquefois dire *enterrer*. Il faut voir les peines que se donne M. le Févre, pour restituer ce passage, auquel, après bien du changement, il ne sçauroit trouver de sens qui s'accommode à Longin, prétendant que le texte d'Hérodote étoit corrompu dès le tems de notre Rhéteur, & que cette beauté qu'un si sçavant Critique y remarque, est l'ouvrage d'un mauvais Copiste, qui y a mêlé des paroles qui n'y étoient point. Je ne m'arrêterai point à réfuter un discours si peu vrai-semblable. Le sens que j'ai trouvé, est si clair & si infaillible, qu'il dit tout. BOILEAU.

Ibid. *Ils se défendirent encore quelque tems.*] M. Despreaux a expliqué ce passage au pied de la lettre, comme il est dans Longin, & il assure dans sa remarque, qu'il n'a point été entendu, ni par les Interprétes d'Hérodote, ni par ceux de Longin ; & que M. le Févre, après bien du changement, n'y a sçû trouver de sens. Nous allons voir si l'explication qu'il lui a donnée lui-même, est aussi sûre & aussi infaillible qu'il l'a crû. Hérodote parle de ceux qui, au détroit des Thermopyles, après s'être retranchés sur un petit poste élevé, soutinrent tout l'effort des Perses, jusques à ce qu'ils furent accablés & comme ensevelis sous leurs traits. Comment peut-on donc concevoir que des gens postés & retranchés sur une hauteur se défendent avec les dents contre des ennemis qui tirent toujours, & qui ne les attaquent que de loin ? M. le Févre, à qui cela n'a pas paru possible, a mieux aimé suivre toutes les éditions de cet Historien, où ce passage est ponctué d'une autre maniere, & comme je le mets ici : ἐν τούτῳ σφέας τῷ χώρῳ ἀλεξομένους μαχαίρῃσι τῇσιν αὐτέων, ταὶ ἐτύγχανον ἔτι περιεοῦσαι, καὶ χερσὶ καὶ στόμασι κατέχωσαν οἱ βάρβαροι βάλλοντες. Et au lieu de χερσὶ καὶ στόμασι, il a crû qu'il falloit corriger χερμαδίοις καὶ δόρασι, en le rapportant à κατέχωσαν ; *Comme ils se défendoient encore dans le même lieu avec les épées qui leur restoient, les Barbares les accablérent de pierres & de traits.* Je trouve pourtant plus vrai-semblable qu'Hérodote avoit écrit λάεσι καὶ δόρασι. Il avoit sans doute en vûë ce vers d'Homere du III. de l'Iliade ;

Ἰοῖσίν τε τιτυσκόμενοι λάεσσί τ' ἔβαλλον.

Ils les chargeoient à coups de pierres & de traits.

apparence que des hommes se défendent avec les

La corruption de λάεσι en χερσὶ étant très-facile. Quoiqu'il en soit, on ne peut pas douter que ce ne soit le véritable sens. Et ce qu'Hérodote ajoute le prouve visiblement. On peut voir l'endroit dans la Section 125. du Liv. VII. D'ailleurs Diodore, qui a décrit ce combat, dit que les Perses environnérent les Lacédémoniens, & qu'en les attaquant de loin, ils les percérent tous à coups de fléches & de traits. A toutes ces raisons M. Despreaux ne sçauroit opposer que l'autorité de Longin, qui a écrit & entendu ce passage de la même maniere dont il l'a traduit ; mais je réponds, comme M. le Févre, que dès le tems même de Longin ce passage pouvoit être corrompu : que Longin étoit homme, & que par conséquent il a pû faillir aussi bien que Démosthéne, Platon, & tous ces grands Héros de l'antiquité, qui ne nous ont donné des marques qu'ils étoient hommes, que par quelques fautes, & par leur mort. Si on veut encore se donner la peine d'examiner ce passage, on cherchera, si je l'ose dire, Longin dans Longin même. En effet, il ne rapporte ce passage que pour faire voir la beauté de cette Hyperbole, *des hommes se défendent avec les dents contre des gens armés*, & cependant cette Hyperbole est puérile, puisque lorsqu'un homme a approché son ennemi, & qu'il l'a saisi au corps, comme il faut nécessairement en venir aux prises pour employer les dents, il lui a rendu ses armes inutiles, ou même plutôt incommodes. De plus, ceci, *des hommes se défendent avec les dents contre des gens armés*, ne présuppose pas que les uns ne puissent être armés comme les autres, & ainsi la pensée de Longin est froide, parce qu'il n'y a point d'opposition sensible entre des gens qui se défendent avec les dents, & des hommes qui combattent armés. Je n'ajouterai plus que cette seule raison, c'est que si l'on suit la pensée de Longin, il y aura encore une fausseté dans Hérodote, puisque les Historiens remarquent que les Barbares étoient armés à la légere avec de petits boucliers, & qu'ils étoient par conséquent exposés aux coups des Lacédémoniens, quand ils approchoient des retranchemens, au lieu que ceux-ci étoient bien armés, serrés en peloton, & tout couverts de leurs larges boucliers. DACIER.

Ibid. *Ils se défendirent.*] Je me suis servi dans ma traduction Latine du mot *tumulaverunt*, pour expliquer le Grec κατέχωσαν. Je suis néanmoins de même sentiment que M. Dacier : hormis que je n'approuve pas le mot χερμαδίοισι, ni aussi l'autre λάεσι : mais au lieu de καὶ χερσὶ, καὶ στόμασι, je remets τοῖσι ὀϊστεύμασι, ou τοξεύμασι. Philostrate dans la vie d'Apollonius de Thyane, lib. IV. chap. VII. Ἐπὶ δὲ τὸν κολωνὸν βαδίζων, ἐφ' οὗ λέγονται οἱ Λακεδαιμόνιοι περι-

mains & les dents contre des gens armés ; (1) & que tant de personnes soient ensevelies sous les traits de leurs ennemis ? Cela ne laisse pas néanmoins d'avoir de la vrai-semblance ; parce que la chose ne semble pas recherchée pour l'Hyperbole ; mais que l'Hyperbole semble naître du sujet même. En effet, pour ne me point départir de ce que j'ai dit, un reméde infaillible pour empêcher que les hardiesses ne choquent ; c'est de ne les employer que dans la passion, & aux endroits à peu près qui semblent les demander. Cela est si vrai, que dans le comique on dit des choses qui sont absurdes d'elles-mêmes, & qui ne laissent pas toutefois de passer pour vrai-semblables, à cause qu'elles émeuvent la passion, je veux dire, qu'elles excitent à rire. En effet, le rire est une passion de l'ame, causée par le plaisir. Tel est ce trait d'un Poëte comique : *Il possédoit une Terre à la campagne*, (2) *qui n'étoit pas plus grande qu'une Epître de Lacédémonien.*

Au reste, on se peut servir de l'Hyperbole, aussi bien pour diminuer les choses que pour les aggrandir : car l'exagération est propre à ces deux différens effets ; & le *Diasyrme*, qui est une espéce d'Hyperbole, n'est, à le bien prendre, que l'exagération d'une chose basse & ridicule.

χωσθῆναι τοῖς τοξεύμασιν ἔχωσε, &c. on pourroit aussi lire βέλεσι, καὶ τοξεύμασι. TOLLIUS.

(1) *Et que tant de personnes soient ensevelies.*] Les Grecs dont parle ici Hérodote, étoient en fort petit nombre, Longin n'a donc pû écrire, *& que tant de personnes*, &c. D'ailleurs de la maniere que cela est écrit, il semble que Longin trouve cette métaphore excessive, plutôt à cause du nombre des personnes qui sont ensevelies sous les traits, qu'à cause de la chose même, & cela n'est point ; car au contraire Longin dit clairement, *quelle hyperbole !* combattre avec les dents contre des gens armés ? *& celle-ci encore*, être accablé sous les traits ? *cela ne laisse pas néanmoins*, &c. DACIER.

(2) *Qui n'étoit pas plus grande qu'une Epître de Lacédémonien.*] J'ai suivi la restitution de Casaubon. BOILEAU.

CHAPITRE XXXII.

De l'arrangement des Paroles.

DEs cinq parties qui produisent le Grand, comme nous avons supposé d'abord, il reste encore la cinquiéme à examiner ; c'est à sçavoir, la composition & l'arrangement des paroles. Mais, comme nous avons déja donné deux volumes de cette matiere, où nous avons suffisamment expliqué tout ce qu'une longue spéculation nous en a pû apprendre ; nous nous contenterons de dire ici ce que nous jugeons absolument nécessaire à notre sujet ; comme par exemple, que l'harmonie (1) n'est pas simplement un agrément que la nature a mis dans la voix de l'homme, pour persua-

(1) *N'est pas simplement un agrément.*] Les Traducteurs n'ont point conçu ce passage, qui surement doit être entendu dans mon sens, comme la suite du Chapitre le fait assez connoître. E'νέργημα veut dire un *effet*, & non pas *un moyen : n'est pas simplement un effet de la nature de l'homme.* BOILEAU.

Ibid. *N'est pas simplement, &c.*] M. Despreaux assure dans ses Remarques, que ce passage doit être entendu comme il l'a expliqué ; mais je ne suis pas de son avis, & je trouve qu'il s'est éloigné de la pensée de Longin, en prenant le mot Grec *organum* pour un instrument, comme une flûte, une lyre, au lieu de le prendre dans le sens de Longin pour *un organe*, comme nous disons pour *une cause, un moyen.* Longin dit clairement, *l'harmonie n'est pas seulement un moyen naturel à l'homme pour persuader & pour inspirer le plaisir, mais encore un organe, un instrument merveilleux pour élever le courage, & pour émouvoir les passions.* C'est, à mon avis, le véritable sens de ce passage. Longin vient ensuite aux exemples de l'harmonie de la flûte & de la lyre, quoique ces organes, pour émouvoir & pour persuader, n'approchent point des moyens qui sont propres & naturels à l'homme, &c. DACIER.

Ibid. *N'est pas simplement.*] M. Dacier a raison ici de rejetter le sentiment de M. Despreaux. Qu'on regarde ma traduction, & mes remarques Latines : & on verra que ma conjecture a beaucoup de vraisemblance. Même M. Despreaux a très-bien exprimé le mot μεγαληγορίας, que je préfére au μεῖ' ἐλευθερίας. TOLL.

der & pour inspirer le plaisir : (1) mais que dans les instrumens même inanimés, c'est un moyen merveilleux, (2) pour élever le courage, & pour émouvoir les passions.

Et de vrai, ne voyons-nous pas que le son des flûtes émeut l'ame de ceux qui l'écoutent, & les remplit de fureur, comme s'ils étoient hors d'eux-mêmes ? Que leur imprimant dans l'oreille le mouvement de sa cadence, il les contraint de la suivre, & d'y conformer en quelque sorte le mouvement de leur corps. Et non seulement le son des flûtes, (3) mais presque tout ce qu'il y a de différens sons au monde, comme par exemple, ceux de la Lyre, font cet effet. Car bien qu'ils ne signifient rien d'eux-mêmes, néanmoins, par ces changemens de tons, qui s'entrechoquent les uns les autres, & par le mélange de leurs accords, souvent, comme nous voyons, ils causent à l'ame un trans-

(1) *Mais que dans, &c.*] Cela ne se trouve pas dans le Grec. Lisez donc : *Mais que c'est un moyen merveilleux pour rendre le discours sublime, & pour émouvoir les passions. Car ce n'est pas la flute seulement qui émeut, &c. mais presque tout ce*, &c. TOLLIUS.

(2) *Pour élever le courage & pour émouvoir les passions.*] Il y a dans le Grec μετ' ἐλευθερίας καὶ πάθους : c'est ainsi qu'il faut lire, & non point ἔπ ἐλευθερίας, &c. Ces paroles veulent dire, *Qu'il est merveilleux de voir des instrumens inanimés avoir en eux un charme pour émouvoir les passions, & pour inspirer la noblesse de courage.* Car c'est ainsi qu'il faut entendre ἐλευθερία. En effet, il est certain que la trompette qui est un instrument, sert à réveiller le courage dans la guerre. J'ai ajouté le mot d'*inanimés*, pour éclaircir la pensée de l'Auteur, qui est un peu obscure en cet endroit. Ὄργανον, absolument pris, veut dire toutes sortes d'instrumens musicaux & animés, comme le prouve fort bien Henri Etienne. BOILEAU.

(3) *Mais presque tout ce qu'il y a de sons au monde.*] Κἂν ἄλλοις ἴσοι παντάπασι : Tollius veut qu'on lise, ἀλλὰ καὶ ὅσοι παντάπασι. M. le Févre lisoit, ἄλλως τε καὶ ἐπεὶ, &c. Certainement il y a faute dans le texte, & il est impossible d'y faire un sens raisonnable sans corriger. Je suis persuadé que Longin avoit écrit κἂν ἄμουσος ᾖ παντάπασι, *licet imperitus sit omninò*, ou, *licet à Musis omninò alienus sit*. La flûte, dit Longin, force celui qui l'entend, fut-il ignorant & gros-

port & un raviſſement admirable. (1) Cependant ce ne ſont que des images & de ſimples imitations de la voix, qui ne diſent & ne perſuadent rien ; n'étant, s'il faut parler ainſi, que des ſons bâtards, & non point, comme j'ai dit, des effets de la nature de l'homme. Que ne dirons-nous donc point de la compoſition, qui eſt en effet l'harmonie du diſcours, dont l'uſage eſt naturel à l'homme, qui ne frappe pas ſimplement l'oreille, mais l'eſprit ; qui remuë tout à la fois tant de différentes ſortes de noms, de penſées, de choſes ; tant de beautés & d'élégances, avec leſquelles notre ame a une eſpéce de liaiſon & d'affinité ; qui par le mélange & la diverſité des ſons, inſinuë dans les eſprits, inſpire à ceux qui écoutent, les paſſions mêmes de l'Orateur, & qui bâtit ſur ce Sublime amas de paroles, ce Grand & ce Merveilleux que nous cherchons ? Pouvons-nous, dis-je, nier qu'elle ne contribuë beaucoup à la grandeur, à la majeſté, à la magnificence du diſcours, & à toutes ces autres beautés qu'elle renferme en ſoi ; & qu'ayant un empire abſolu ſur les eſprits, elle ne puiſſe en tout tems les ravir & les enlever ? Il y auroit de la fo-

ſier, n'eût-il aucune connoiſſance de la Muſique, & de ſe mouvoir en cadence, & de ſe conformer au ſon mélodieux de l'inſtrument. L'ancien Manuſcrit, quoique fautif en cet endroit, autoriſe la nouvelle correction : Car on y lit, κἂν ἀλλουσῶν, Ce qui reſſemble fort à κἂν ἄμουσος ᾖ, ſur tout ſi on écrit en majuſcules, ſans accent, ſans eſprit, & ſans diſtinction de mots, comme on écrivoit autrefois, & comme il eſt certain que Longin avoit écrit, ΚΑΝΑΜΟΥΣΟΣΗ. Entre ΚΑΝΑΜΟΥΣΟΣΗ & ΚΑΝΑΛΛΟΥΣΟΣΗ, il n'y a de différence que de la lettre Μ aux deux Λ : différence très-légere, où les Copiſtes ſe peuvent aiſément tromper. BOIVIN.

(1) *Cependant ce ne ſont que des images.*] Longin, à mon ſens, n'a garde de dire que les inſtrumens, comme la trompette, la lyre, la flûte, *ne diſent & ne perſuadent rien.* Il dit, *Cependant ces images & ces imitations ne ſont que des organes bâtards pour perſuader, & n'approchent point du tout de ces moyens, qui, comme j'ai déja dit, ſont propres & naturels à l'homme.* Longin veut dire,

lie à douter d'une vérité si universellement reconnuë (1) & l'expérience en fait foi.

Au reste, il en est de même des discours que des corps, qui doivent ordinairement leur principale

que l'harmonie qui se tire des différens sons d'un instrument, comme de la lyre ou de la flûte, n'est qu'une foible image de celle qui se forme par les différens sons, & par la différente flexion de la voix ; & que cette derniere harmonie, qui est naturelle à l'homme, a beaucoup plus de force que l'autre, pour persuader & pour émouvoir. C'est ce qu'il seroit fort aisé de prouver par des exemples. DACIER.

(1) *Et l'expérience en fait foi.*] L'auteur justifie ici sa pensée par une période de Démosthéne, † dont il fait voir l'harmonie & la beauté. Mais, comme ce qu'il en dit, est entiérement attaché à la langue Grecque, j'ai crû qu'il valoit mieux le passer dans la Traduction, & le renvoyer aux Remarques, pour ne point effrayer ceux qui ne sçavent point le Grec. En voici donc l'explication. *Ainsi cette pensée que Démosthéne ajoûte, après la lecture de son Decret, paroît fort sublime, & est en effet merveilleuse. Ce Decret,* dit-il, *a fait évanouir le péril qui environnoit cette ville, comme un nuage qui se dissipe lui-même.* Τοῦτο τὸ ψήφισμα τὸν τότε τῇ πόλει περιστάντα κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν, ὥσπερ νέφος. *Mais il faut avoüer que l'harmonie de la période ne cede point à la beauté de la pensée. Car elle va toujours de trois tems en trois tems, comme si c'étoient tous Dactyles, qui sont les pieds les plus nobles & les plus propres au Sublime : & c'est pourquoi le vers Héroïque, qui est le plus beau de tous les vers, en est composé. En effet, si vous ôtez un mot de sa place, comme si vous mettiez* τοῦτο τὸ ψήφισμα ὥσπερ νέφος ἐποίησε τὸν τότε κίνδυνον παρελθεῖν, *ou si vous en retranchez une seule sillabe, comme* ἐποίησε παρελθεῖν ὡς νέφος, *vous connoîtrez aisément combien l'harmonie contribuë au Sublime. En effet, ces paroles,* ὥσπερ νέφος, *s'appuyant sur la premiere syllabe qui est longue, se prononcent à quatre reprises. De sorte que, si vous en ôtez une syllabe, ce retranchement fait que la période est tronquée. Que si au contraire vous en ajoûtez une, comme* παρελθεῖν ἐποίησεν ὥσπερ τε νέφος, *c'est bien le même sens ; mais ce n'est plus la même cadence : parce que la période s'arrêtant trop long-tems sur les dernieres syllabes, le Sublime, qui étoit serré auparavant, se relâche & s'affoiblit.* Au reste, j'ai suivi, dans ces derniers mots, l'explication de M. le Févre, & j'ajoûte comme lui, τε ὥσπερ. BOILEAU.

Ibid. *Et l'expérience en fait foi* * * * *.] Longin rapporte après ceci un passage de Dé-

† *De Corona p.* 340. *Edit. de Bâle.*

excellence à l'aſſemblage & à la juſte proportion de leurs membres : de ſorte même qu'encore qu'un membre ſéparé de l'autre n'ait rien en ſoi de remarquable, tous enſemble ne laiſſent pas de faire un corps parfait. Ainſi les parties du Sublime étant diviſées, le Sublime ſe diſſipe entiérement : au lieu

moſthéne que M. Deſpreaux a rejetté dans ſes Remarques, parce qu'il eſt entiérement attaché à la langue Grecque. Le voici : τῦτο τὸ ψήφισμα τὸν πότε τῦ πόλει περιςάντα κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν ὥσπερ νέφος. Comme ce Rhéteur aſſure que l'harmonie de la période ne céde point à la beauté de la penſée, parce qu'elle eſt toute compoſée de nombres dactyliques ; je croi qu'il ne ſera pas inutile d'expliquer ici cette harmonie & ces nombres, vû même que le paſſage de Longin eſt un de ceux que l'on peut traduire fort bien au pied de la lettre, ſans entendre la penſée de Longin, & ſans connoître la beauté du paſſage de Démoſthéne. Je vais donc tâcher d'en donner au Lecteur une intelligence nette & diſtincte ; & pour cet effet je diſtribuerai d'abord la période de Démoſthéne dans ces nombres dactyliques, comme Longin les a entendus,

- u u - u u - u u
[τῦτο τὸ] ψήφισμα] τὸν πότε]
- u u u u - u - u u
τῇ πόλει] περιςὰν] τὰ] κίνδυνον]
u u - u u - u - u
παρελθεῖν] ἐποίη] σεν] [ὥσπερ
u u
νέφος.] Voilà neuf nombres dactyliques en tout. Avant que de paſſer plus avant, il eſt bon de remarquer que beaucoup de gens ont fort mal entendu ces nombres dactyliques, pour les avoir confondus avec les métres ou les pieds que l'on appelle Dactyles. Il y a pourtant bien de la différenee. Pour le nombre dactylique, on n'a égard qu'au tems & à la prononciation ; & pour le dactyle, on a égard à l'ordre & à la poſition des lettres, de ſorte qu'un même mot peut faire un nombre dactylique, ſans être pourtant un Dactyle, comme cela paroît par [ψήφισμα] τῇ πόλει] παρελθεῖν.] Mais revenons à notre paſſage. Il n'y a plus que trois difficultés qui ſe préſentent : la premiere ; que ces nombres devant être de quatre tems, d'un long qui en vaut deux, & de deux courts ; le ſecond nombre de cette période ψήφισμα, le quatriéme, le cinquiéme, & quelques autres paroiſſent en avoir cinq ; parce que dans ψήφισμα la premiere ſyllabe étant longue, en vaut deux, la ſeconde étant auſſi longue en vaut deux autres, & la troiſiéme bréve, un, &c. A cela je réponds, que dans les Rythmes, ou nombres, comme je l'ai déja dit, on n'a égard qu'au tems & à la voyelle, & qu'ainſi φις eſt auſſi bref que μα. C'eſt ce qui paroîtra clairement par ce ſeul exemple de Quintilien,

que venant à ne former qu'un corps par l'assemblage qu'on en fait, & par cette liaison harmonieuse qui les joint, le seul tour de la période leur donne du son & de l'emphase. C'est pourquoi on peut comparer le Sublime dans les périodes, à un festin par écot, auquel plusieurs ont contribué. Jusques-là qu'on voit beaucoup de Poëtes & d'Ecrivains, qui n'étant point nés au Sublime, n'en ont jamais manqué néanmoins ; bien que pour l'ordinaire ils se servissent de façons de parler basses, communes, & fort peu élégantes. En effet, ils se soutiennent par ce seul arrangement de paroles, qui leur enfle & grossit en quelque sorte la voix : si bien qu'on ne remarque point leur bassesse. (1) Philiste est de ce nombre. Tel est aussi Aristophane en quelques

qui dit, que la seconde syllabe d'*agrestis* est bréve. La seconde difficulté naît de ce précepte de Quintilien, qui dit dans le Chapitre IV, du Livre IX : *Que quand la période commence par une sorte de rythme ou de nombre, elle doit continuer dans le même rythme jusqu'à la fin.* Or dans cette période de Démosthéne le nombre semble changer, puisque tantôt les longues & tantôt les bréves sont les premieres. Mais le même Quintilien ne laisse aucun doute là-dessus, si l'on prend garde à ce qu'il a dit auparavant : *Qu'il est indifférent au rythme dactylique d'avoir les deux premieres ou les deux dernieres bréves, parce que l'on n'a égard qu'aux tems, & à ce que son élévation soit de même nombre que sa position.* Enfin, la troisiéme & derniere difficulté vient du dernier rythme ὥσπερ νέφος, que Longin fait de quatre syllabes, & par conséquent de cinq tems, quoique Longin assure qu'il se mesure par quatre. Je réponds, que ce nombre ne laisse pas d'être dactylique comme les autres, parce que le tems de la derniere syllabe est superflu & conté pour rien, comme les syllabes qu'on trouve de trop dans les vers qui de là sont appellés *hypermétres*. On n'a qu'à écouter Quintilien : *Les rythmes reçoivent plus facilement des tems superflus, quoique la même chose arrive aussi quelquefois aux métres.* Cela suffit pour éclaircir la période de Démosthéne, & la pensée de Longin. J'ajoûterai pourtant encore, que Démétrius Phaléreus cite ce même passage de Démosthéne, & qu'au lieu de περιστάντα, il a lû ἰόντα, ce qui fait le même effet pour le nombre. DACIER.

(1) *Philiste est de ce nombre.*] Le nom de ce Poëte est corrompu dans Longin, il faut lire *Philiscus*, & non pas *Philistus*. C'étoit un Poëte Comi-

endroits, & Euripide en plusieurs, comme nous l'avons déja suffisamment montré. Ainsi quand Hercule dans cet Auteur, après avoir tué ses enfans, dit :

Tant de maux à la fois sont entrés dans mon ame,
Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs :

Cette pensée est fort triviale. Cependant il la rend noble par le moyen de ce tour, qui a quelque chose de musical & d'harmonieux. Et certainement, pour peu que vous renversiez l'ordre de sa période, vous verrez manifestement combien Euripide est plus heureux dans l'arrangement de ses paroles, que dans le sens de ses pensées. De même dans sa Tragédie intitulée, (1) *Dircé traînée par un Taureau*,

Il tourne aux environs dans sa route incertaine :
Et courant en tous lieux où sa rage le méne,
Traîne après soi la femme, & l'arbre & le rocher.

Cette pensée est fort noble à la vérité ; mais il faut avouer que ce qui lui donne plus de force, c'est cette harmonie qui n'est point précipitée, ni emportée comme une masse pesante, mais dont les paroles se soutiennent les unes les autres, & où il y a plusieurs pauses. En effet, ces pauses sont comme autant de fondemens solides, sur lesquels son discours s'appuye & s'éléve.

que, mais on ne sçauroit dire précisément en quel tems il a vécu. DACIER.

Ibid. *Philiste est de ce nombre.*] M. Dacier a raison de préférer ici *Philiscus*, à *Philistus*. Mais ce pourroit bien être aussi ce Philiscus de Corfou, un des sept Tragiques du second rang, qui a vécu sous Philadelphe, & a été Prêtre de Bacchus. TOLLIUS.

(1) *Dircé traînée par un Taureau.* M. Despreaux avoit traduit dans ses premieres éditions : *Dircé emportée*, &c. Sur quoi M. Dacier fit cette Remarque, que M. Despreaux a suivie : Longin dit, *traînée par un Taureau* ; & il falloit conserver ce mot, parce qu'il explique l'histoire de Dircé, que Zéthus & Amphion attachérent par les cheveux à la queuë d'un Taureau, pour se venger des maux qu'elle & son mari Lycus avoient faits à Antiope leur mere. DACIER.

CHAPITRE XXXIII.

De la meſure des Périodes.

AU contraire, il n'y a rien qui rabaiſſe davantage le Sublime que ces nombres rompus, & qui ſe prononcent vite tels que ſont les Pyrrhiques, les Trochées, & les Dichorées, qui ne ſont bons que pour la danſe. En effet, toutes ces ſortes de pieds & de meſures n'ont qu'une certaine mignardiſe & un petit agrément, qui a toujours le même tour, & qui n'émeut point l'ame. Ce que j'y trouve de pire, c'eſt que comme nous voyons que naturellement ceux à qui l'on chante un air ne s'arrêtent point au ſens des paroles, & ſont entraînés par le chant : (1) de même, ces paroles meſurées n'inſpirent point à l'eſprit les paſſions qui doivent naître du diſcours, & impriment ſimplement dans l'oreille le mouvement de la cadence. Si bien que commé l'Auditeur prévoit d'ordinaire cette chûte qui doit arriver, il va au devant de celui qui parle, & le prévient, marquant, comme en une danſe, la chûte avant qu'elle arrive.

C'eſt encore un vice qui affoiblit beaucoup le diſcours, quand les périodes ſont arrangées avec trop de ſoin, ou quand les membres en ſont trop courts, & ont trop de ſyllabes bréves, étant d'ailleurs com-

(1) *De même, ces paroles meſurées*, &c.] Longin dit, *De même, quand les périodes ſont ſi meſurées, l'Auditeur n'eſt point touché du diſcours, il n'eſt attentif qu'au nombre & à l'harmonie : juſques-là que prévoyant les cadences qui doivent ſuivre, & battant toujours la meſure comme en une danſe, il prévient même l'Orateur, & marque la chûte avant qu'elle arrive.* Au reſte, ce que Longin dit ici, eſt pris tout entier de la Rhétorique d'Ariſtote, & il peut nous ſervir fort utilement à corriger l'endroit même d'où il a été tiré. Ariſtote, après avoir parlé des périodes meſurées, ajoûte, τὸ μὲν γὰρ ἀπίθανον, πεπλᾶσθαι γὰρ δοκεῖ καὶ ἅμα * * * ἐξίστησι προσέχειν γὰρ ποιεῖ τῷ ὁμοίῳ πότε πάλιν ἥξει * * * ὥσπερ οὖν τῶν κηρύκων προλαμβάνουσι τὰ παιδία τό, τίνα αἱρεῖται ἐπίτροπον ὁ ἀπελευθε-

me joints & attachés ensemble avec des cloux aux endroits où ils se désunissent. Il n'en faut pas moins dire des périodes qui sont trop coupées. Car il n'y a rien qui estropie davantage le Sublime, que de le vouloir comprendre dans un trop petit espace. Quand je défends néanmoins de trop couper les périodes, je n'entends pas parler de celles (1) qui ont leur juste étenduë, mais de celles qui sont trop petites, & comme mutilées. En effet, de trop couper son stile, cela arrête l'esprit ; au lieu (2) que de le diviser en périodes, cela conduit le Lecteur. Mais le contraire en même temps apparoît des périodes trop longues. Et toutes ces paroles recherchées pour allonger mal-à-propos un discours, sont mortes & languissantes.

ρέμβοις ; Κλέωνα. Dans la premiere lacune il faut suppléer assurémens, καὶ ἅμα τοὺς ἀκούοντας ἐξίστησι ; & dans la seconde, après ἥξει ajoûter, ὁ καὶ φθάνοντες προαποδιδοῦσι ὥσπερ οὖν, &c. & après ἀπελευθερούμενος, il faut un point interrogatif. Mais c'est ce qui paroîtra beaucoup mieux par cette traduction : *Ces périodes mesurées ne persuadent point, car outre qu'elles paroissent étudiées, elles détournent l'Auditeur, & le rendent attentif seulement au nombre & aux chûtes, qu'il marque même par avance : comme on voit les enfans se hâter de répondre Cléon, avant que les Huissiers ayent achevé de crier, qui est le Patron que veut prendre l'affranchi.* Le sçavant Victorius est le seul qui ait soupçonné que ce passage d'Aristote étoit corrompu, mais il n'a pas voulu chercher les moyens de le corriger. DACIER.

(1) *Qui ont leur juste étenduë.*] *Qui n'ont pas leur juste étenduë périodique.* TOLLIUS.

(2) *Que de le diviser en périodes.*] *Au lieu qu'une louable brièveté le conduit & l'éclaire.* TOLLIUS.

CHAPITRE XXXIV.

De la bassesse des termes.

UNE des choses encore qui avilit autant le discours, c'est la bassesse des termes. Ainsi nous voyons dans Hérodote une description de tempête, qui est divine pour le sens ; mais il y a mêlé des mots

extrêmement bas ; comme quand il dit, (1) *La Mer commençant à bruire*. Le mauvais son de ce mot *bruire*, fait perdre à sa pensée une partie de ce qu'elle avoit de grand. *Le vent*, dit-il en un autre endroit, *les balotta fort, & ceux qui furent dispersés par la tempête, firent une fin peu agréable*. Ce mot *balotter* est bas ; & l'épithéte de *peu agréable* n'est point propre pour exprimer un accident comme celui-là.

De même, l'Historien Théopompus a fait une peinture de la descente du Roi de Perse dans l'Egypte, qui est miraculeuse d'ailleurs ; mais il a tout gâté par la bassesse des mots qu'il y mêle. *Y a-t-il une Ville*, dit cet Historien, *& une Nation dans l'Asie, qui n'ait envoyé des Ambassadeurs au Roi ? Y a-t-il rien de beau & de précieux qui croisse, ou qui se fabrique en ces pays, dont on ne lui ait fait des présens ? Combien de tapis & de vestes magnifiques, les unes rouges, les autres blanches, & les autres historiées de couleurs ? Combien de tentes dorées, & garnies de toutes les choses nécessaires pour la vie ? Combien de robes & de lits somptueux ? Combien de vases d'or & d'argent enrichis de pierres précieuses, ou artistement travaillés ? Ajoûtez à cela un nombre infini d'armes étrangeres & à la Grecque : une foule incroyable de bêtes de voiture, & d'animaux destinés pour les sacrifices : des boisseaux remplis de toutes les choses propres pour réjouir le goût :* (2) *des armoires & des sacs pleins de papier, & de plusieurs autres ustenciles ; & une si grande quantité de viandes salées de*

(1) *La mer commençant à bruire.*] Il y a dans le Grec, *commençant à boüillonner*, ζεσάσης : mais le mot de *boüillonner* n'a point de mauvais son en notre Langue, & est au contraire agréable à l'oreille. Je me suis donc servi du mot *bruire*, qui est bas, & qui exprime le bruit que fait l'eau quand elle commence à boüillonner. BOILEAU.

(2) *Des armoires & des sacs pleins de papier.*] Théopompus n'a point dit *des sacs pleins de papier*, car ce papier n'étoit point dans les sacs ; mais il a dit, *des armoires, des sacs, des rames de papier, &c.* & par ce papier il entend de gros pa-

toutes sortes d'animaux, que ceux qui les voyoient de loin, pensoient que ce fussent des collines qui s'élevassent de terre.

(1) De la plus haute élévation il tombe dans la derniere bassesse, à l'endroit justement où il devoit le plus s'élever. Car mêlant mal-à-propos dans la pompeuse description de cet appareil, des boisseaux, des ragoûts & des sacs, il semble qu'il fasse la peinture d'une cuisine. Et comme si quelqu'un avoit toutes ces choses à arranger, & que parmi des tentes & des vases d'or, au milieu de l'argent & des diamans, il mit en parade des sacs & des boisseaux, cela feroit un vilain effet à la vûë. Il en est de même des mots bas dans le discours, & ce sont comme autant de taches & de marques honteuses, qui flétrissent l'expression. Il n'avoit qu'à détourner un peu la chose, & dire en général, à propos de ces montagnes de viandes salées, & du reste de cet appareil : qu'on envoya au Roi des chameaux & plusieurs bêtes de voiture chargées de toutes les choses nécessaires pour la bonne chere & pour le plaisir : ou des monceaux de viandes les plus exquises, & tout ce qu'on sçauroit s'imaginer de plus ragoutant & de plus délicieux : ou, si vous voulez, tout ce que les Officiers de table & de cuisine pouvoient souhaiter de meilleur pour la bouche de leur maître. Car il ne faut pas d'un discours fort élevé passer à des choses basses & de nulle considération, à moins qu'on n'y soit forcé par une nécessité bien pressante. Il faut que les paroles répondent à la majesté des choses dont on traite, & il est bon en cela d'imiter la nature, qui, en formant l'homme, n'a point exposé à la vûë ces parties qu'il n'est pas honnête de nommer, & par où le corps se purge : mais,

pier pour envelopper les drogues & les épiceries dont il a parlé. DACIER.

(1) *De la plus haute.*] Je préférerois, *Des hautes pensées il descend aux basses : tout au contraire des préceptes de l'Art, qui nous enseigne d'éle-*

pour me servir des termes de Xénophon, (1) *a caché & détourné ces égoûts le plus loin qu'il lui a été possible, de peur que la beauté de l'animal n'en fût souillée.* Mais il n'est pas besoin d'examiner de si près toutes les choses qui rabaissent le discours. En effet, puisque nous avons montré ce qui sert à l'élever & à l'annoblir, il est aisé de juger qu'ordinairement le contraire est ce qui l'avilit & le fait ramper.

ver toujours le discours de plus en plus. TOLLIUS.

(1) *A caché & détourné ces égoûts.*] La nature sçavoit fort bien, que si elle exposoit en vûë ces parties qu'il n'est pas honnête de nommer, la beauté de l'homme en seroit souillée; mais de la maniere que M. Boileau a traduit ce passage, il semble que la nature ait eu quelque espéce de doute, si cette beauté en seroit souillée, ou si elle ne le seroit point; car c'est à mon avis l'idée que donnent ces mots, *de peur que, &c.* & cela déguise en quelque maniere la pensée de Xénophon, qui dit, *La nature a caché & détourné ces égoûts le plus loin qu'il lui a été possible, pour ne point souiller la beauté de l'animal.* DACIER.

Ibid. *A caché & détourné ces égoûts.*] Ciceron a fort bien suivi Xénophon, *lib. 1. de Officiis : Principio, corporis nostri magnam natura ipsa videtur habuisse rationem, quæ formam nostram, reliquamque figuram, in qua esset species honesta, eam posuit in promtu : quæ partes autem corporis ad naturæ necessitatem datæ, adspectum essent deformem habituræ, atque turpem, eas contexit atque abdidit. Hanc naturæ tam diligentem fabricam imitata est hominum verecundia, &c.* TOLLIUS.

CHAPITRE XXXV.

Des causes de la décadence des esprits.

IL ne reste plus, mon cher Térentianus, qu'une chose à examiner. C'est la question que me fit il y a quelques jours un Philosophe. Car il est bon de l'éclaircir; & je veux bien, pour votre satisfaction particuliere, l'ajouter encore à ce Traité.

Je ne sçaurois assez m'étonner, me disoit ce Philosophe, non plus que beaucoup d'autres, d'où vient que dans notre siécle, il se trouve assez d'Orateurs

qui ſçavent manier un raiſonnement, & qui ont même le ſtile oratoire : qu'il s'en voit, dis-je, pluſieurs qui ont de la vivacité, de la netteté, & ſur tout de l'agrément dans leurs diſcours : mais qu'il s'en rencontre ſi peu qui puiſſent s'élever fort haut dans le Sublime : tant la ſtérilité maintenant eſt grande parmi les eſprits. N'eſt-ce point, pourſuivoit-il, ce qu'on dit ordinairement, que c'eſt le gouvernement populaire qui nourrit & forme les grands génies : puiſqu'enfin juſqu'ici tout ce qu'il y a preſque eu d'Orateurs habiles, ont fleuri, & ſont morts avec lui ? En effet, ajoutoit-il, il n'y a peut-être rien qui éléve davantage l'ame des grands hommes que la liberté, ni qui excite & réveille plus puiſſamment en nous ce ſentiment naturel qui nous porte à l'émulation, & cette noble ardeur de ſe voir élevé au-deſſus des autres. Ajoutez que les prix qui ſe propoſent dans les Républiques, aiguiſent, pour ainſi dire, & achévent de polir l'eſprit des Orateurs, leur faiſant cultiver avec ſoin les talens qu'ils ont reçûs de la nature. (1) Tellement qu'on voit briller dans leurs diſcours la liberté de leur pays.

Mais nous, continuoit-il, qui avons appris dès nos premieres annés à ſouffrir le joug d'une domination légitime, (2) qui avons été comme envelop-

(1) *Tellement qu'on voit briller dans leurs diſcours la liberté de leur pays.*] Longin dit, *tellement qu'on voit briller dans leurs diſcours la même liberté que dans leurs actions.* Il veut dire, que comme ces gens-là ſont les maîtres d'eux-mêmes, leur eſprit accoutumé à cet empire & à cette indépendance, ne produit rien qui ne porte des marques de cette liberté, qui eſt le but principal de toutes leurs actions, & qui les entretient toujours dans le mouvement. Cela méritoit d'être bien éclairci ; car c'eſt ce qui fonde en partie la réponſe de Longin, comme nous l'allons voir dans la ſeconde Remarque après celle-ci. DACIER.

(2) *Qui avons été comme enveloppés.*] *Eſtre enveloppé par les coutumes*, me paroît obſcur. Il ſemble même que cette expreſſion dit tout autre choſe que ce que Longin a pré-

pés par les coutumes & les façons de faire de la Monarchie, lorſque nous avions encore l'imagination tendre, & capable de toutes ſortes d'impreſſions ; en un mot, qui n'avons jamais goûté de cette vive & féconde ſource de l'éloquence, je veux dire, de la liberté : ce qui arrive ordinairement de nous, c'eſt que nous nous rendons de grands & magnifiques flateurs. C'eſt pourquoi il eſtimoit, diſoit-il, qu'un homme même né dans la ſervitude, étoit capable des autres ſciences : mais que nul eſclave ne pouvoit jamais être Orateur. Car un eſprit, continua-t-il, abbatu & comme dompté par l'accoutumance au joug, n'oſeroit plus s'enhardir à rien. Tout ce qu'il avoit de vigueur s'évapore de ſoi-même, & il demeure toujours comme en priſon. En un mot, pour me ſervir des termes d'Homere,

Le même jour qui met un homme libre aux fers,
Lui ravit la moitié de ſa vertu premiere.

De même donc que, ſi ce qu'on dit eſt vrai, ces boîtes où l'on enferme les Pygmées, vulgairement appellés Nains, les empêchent non ſeulement de croître, (1) mais les rendent même plus petits, par le moyen de cette bande dont on leur entoure le

tendu. Il y a dans le Grec, *qui avons été comme emmaillotés*, &c. Mais comme cela n'eſt pas François, j'aurois voulu traduire pour approcher de l'idée de Longin, *qui avons comme ſucé avec le lait les coutumes*, &c. DACIER.

(1) *Les rendent même plus petits.*] Par cette bande Longin entend ſans doute des bandelettes dont on emmaillottoit les Pygmées depuis la tête juſques aux pieds. Ces bandelettes étoient à peu près comme celles dont les filles ſe ſervoient pour empêcher leur gorge de croître. C'eſt pourquoi Térence appelle ces filles, *vincto pectore*, ce qui répond fort bien au mot Grec δεσμὸς, que Longin employe ici : & qui ſignifie *bande, ligature*. Encore aujourd'hui, en beaucoup d'endroits de l'Europe, les femmes mettent en uſage ces bandes pour avoir les pieds petits. DACIER.

Ibid. *Les rendent même plus*

corps : ainsi la servitude, je dis la servitude (1) la plus justement établie, est une espéce de prison, où l'ame décroît & se rapetisse en quelque sorte. (2) Je sçai bien qu'il est fort aisé à l'homme, & que c'est son naturel, de blâmer toujours les choses

petits,] La remarque de M. Dacier est très.belle : car ces γλωττόκομα n'étoient pas autre chose que des bandes, dont on entouroit les Nains. Suidas *in* εἰλητόν. φαινόλης, dit-il, εἰλητὸν τομάριον, μεμβράνιον, γλωττόκομον. Cet εἰλητὸν τομάριον, est justement le *volumen* des Romains. Néanmoins le même Suidas *in* γλωσσόκομον l'explique comme je l'ai fait dans ma traduction Latine, Γλωσσόκομον θήκη λειψάνων ξυλίνη. TOLLIUS.

(1) *La plus justement établie.*] Le mot δικαιοτάτη ne signifie pas ici une servitude la plus justement établie, mais une très-douce, *clemens & justa servitus*, comme Térence l'appelle. TOLLIUS.

(2) *Je sçai bien qu'il est fort aisé a l'homme*, &c.] M. Despreaux suit ici tous les Interprêtes, qui attribuent encore ceci au Philosophe qui parle à Longin. Mais je suis persuadé que ce sont les paroles de Longin, qui interrompt en cet endroit le Philosophe, & commence à lui répondre. Je croi même que dans la lacune suivante il ne manque pas tant de choses qu'on a crû, & peut-être n'est-il pas si difficile d'en suppléer le sens. Je ne doute pas que Longin n'ait écrit. *Je sçai bien, lui répondis-je alors, qu'il est fort aisé à l'homme, & que c'est même son naturel de blâmer les choses présentes. Mais prenez-y bien garde, ce n'est point la Monarchie qui est cause de la décadence des esprits, & les délices d'une longue paix ne contribuent pas tant à corrompre les grandes ames, que cette guerre sans fin qui trouble depuis si long-tems toute la terre, & qui oppose des obstacles insurmontables à nos plus généreuses inclinations.* C'est assurément le véritable sens de ce passage : & il seroit aisé de le prouver par l'histoire même du siécle de Longin. De cette maniere ce Rhéteur répond fort bien aux deux objections du Philosophe, dont l'une est, que le gouvernement Monarchique causoit la grande stérilité qui étoit alors dans les esprits ; & l'autre, que dans les Républiques, l'émulation & l'amour de la liberté entretenoient les Républiquains dans un mouvement continuel, qui élevoit leur courage, qui aiguisoit leur esprit, & qui leur inspiroit cette grandeur & cette noblesse dont les hommes véritablement libres sont seuls capables. DACIER.

Ibid. *Je sçai bien, &c.*] M. Dacier a eu ici les yeux assez pénétrans pour voir la vérité. Voyez ma traduction, & mes remarques Latines. Pour peu qu'on y défére, on croira aisément qu'il faut traduire ;

préſentes : (1) mais prenez garde que * * * * * * * * Et certainement, pourſuivis-je, ſi les délices d'une trop longue paix ſont capables de corrompre les plus belles ames, cette guerre ſans fin, qui trouble depuis ſi long-tems toute la terre, n'eſt pas un moindre obſtacle à nos deſirs.

Ajoutez à cela ces paſſions qui aſſiégent continuellement notre vie, & qui portent dans notre ame la confuſion & le déſordre. En effet, continuai-je, c'eſt le deſir des richeſſes, dont nous ſommes tous malades par excès ; c'eſt l'amour des plaiſirs, qui, à bien parler, nous jette dans la ſervitude, & pour mieux dire, nous traîne dans le précipice, où tous nos talens ſont comme engloutis. Il n'y a point de paſſion plus baſſe que l'avarice ; il n'y a point de vice plus infâme que la volupté. Je ne voi donc pas comment ceux qui font ſi grand cas des richeſſes, & qui s'en font comme une eſpéce de divinité, pourroient être atteints de cette maladie, ſans recevoir en même tems avec elle tous les maux dont elle eſt naturellement accompagnée ? Et certainement la profuſion, (2) & les autres mauvaiſes habitudes, ſuivent de près les richeſſes exceſſives : elles marchent, pour ainſi dire, ſur leurs pas, & par leur moyen elles s'ouvrent les portes des vil-

Alors prenant la parole : Il eſt fort aiſé, mon ami, *dis-je*, & c'eſt le naturel de l'homme, de blâmer toujours les choſes préſentes : mais conſidérez, je vous prie, ſi on n'aura pas plus de raiſon d'attribuer ce manquement des grands eſprits aux délices d'une trop longue paix ; ou plutôt à cette guerre ſans fin, qui ravageant tout, bride & retient nos plus nobles deſirs. TOLLIUS.

(1) *Mais prenez garde que.*] Il y a beaucoup de choſes qui manquent en cet endroit. Après pluſieurs autres raiſons de la décadence des eſprits, qu'apportoit ce Philoſophe introduit ici par Longin : Notre Auteur vrai-ſemblablement reprenoit la parole, & en établiſſoit de nouvelles cauſes, c'eſt à ſçavoir la guerre qui étoit alors par toute la Terre, & l'amour du luxe, comme la ſuite le fait aſſez connoître. BOILEAU.

(2) *Et les autres mauvaiſes habitudes.*] *Et la molleſſe.* TOLLIUS.

les & des maiſons, elles y entrent, & elles s'y établiſſent. Mais à peine y ont-elles ſéjourné quelque tems, qu'elles y *font leur nid*, ſuivant la penſée des Sages, & travaillent à ſe multiplier. Voyez donc ce qu'elles y produiſent. Elles y engendrent le faſte & (1) la molleſſe, qui ne ſont point des enfans bâtards, mais leurs vrayes & légitimes productions. Que ſi nous laiſſons une fois croître en nous ces dignes enfans des richeſſes, ils y auront bien tôt fait éclorre l'inſolence, le déréglement, l'effronterie, & tous ces autres impitoyables tyrans de l'ame.

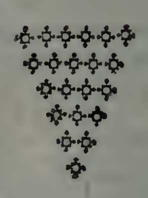
Si-tôt donc qu'un homme, oubliant le ſoin de la vertu, n'a plus d'admiration que pour les choſes frivoles & périſſables ; il faut de néceſſité que tout ce que nous avons dit, arrive en lui : il ne ſçauroit plus lever les yeux pour regarder au-deſſus de ſoi, ni rien dire qui paſſe le commun : il ſe fait en peu de tems une corruption générale dans toute ſon ame. Tout ce qu'il avoit de noble & de grand ſe flétrit & ſe ſéche de ſoi-même, & n'attire plus que le mépris.

Et comme il n'eſt pas poſſible qu'un Juge, qu'on a corrompu, juge ſainement & ſans paſſion de ce qui eſt juſte & honnête ; parce qu'un eſprit qui s'eſt laiſſé gagner aux préſens, ne connoît de juſte & d'honnête que ce qui lui eſt utile : comment voudrions-nous que dans ce tems, où la corruption régne ſur les mœurs & ſur les eſprits de tous les hommes ; (2) où nous ne ſongeons qu'à attraper la ſucceſſion de celui-ci ; qu'à tendre des piéges à cet autre, pour nous faire écrire dans ſon teſtament ; qu'à tirer un infâme gain de toutes choſes, ven-

(1) *La molleſſe.*] *L'arrogance.* TOLLIUS.

(2) *Ou nous ne ſongeons qu'à attraper la ſucceſſion de celui-ci.* Le Grec dit quelque choſe de plus atroce : *ou l'on ne ſonge qu'à hâter la mort de celui-ci, &c.* ἀλλοτρίους θήρας θανάτων. Il a égard aux moyens dont on ſe ſervoit alors pour avancer la mort de ceux dont on attendoit la ſucceſſion ; on voit aſſez d'exemples de cette horrible coutume dans les Satyres des Anciens. DACIER.

dant pour cela jusqu'à notre ame, misérables esclaves de nos propres passions : comment, dis-je, se pourroit-il faire, que dans cette contagion générale, il se trouvât un homme sain de jugement, & libre de passion ; qui n'étant point aveuglé ni séduit par l'amour du gain, pût discerner ce qui est véritablement grand & digne de la postérité ? En un mot, étant tous faits de la maniere que j'ai dit, ne vaut-il pas mieux qu'un autre nous commande, que de demeurer en notre propre puissance : de peur que cette rage insatiable d'acquérir, comme un furieux qui a rompu ses fers, & qui se jette sur ceux qui l'environnent, n'aille porter le feu aux quatre coins de la terre ? Enfin, lui dis-je, c'est l'amour du luxe qui est cause de cette fainéantise, où tous les esprits, excepté un petit nombre, croupissent aujourd'hui. En effet, si nous étudions quelquefois, on peut dire que c'est comme des gens qui relévent de maladie, pour le plaisir, & pour avoir lieu de nous vanter ; & non point par une noble émulation, & pour en tirer quelque profit loüable & solide. Mais c'est assez parlé là-dessus. Venons maintenant aux passions, dont nous avons promis de faire un Traité à part. Car, à mon avis, elles ne sont pas un des moindres ornemens du discours, sur tout pour ce qui regarde le Sublime.



REFLEXIONS

RÉFLEXIONS CRITIQUES, SUR QUELQUES PASSAGES DU RHÉTEUR LONGIN,

Où par occaſion on répond à pluſieurs objections de M. Perrault, contre Homere & contre Pindare ; & tout nouvellement à la Diſſertation de M. le Clerc contre Longin, & à quelques Critiques faites contre M. Racine.



REFLEXIONS CRITIQUES SUR QUELQUES PASSAGES DE LONGIN.

REFLEXION PREMIERE.

Mais c'est à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons ensemble exactement mon Ouvrage, & que vous m'en direz votre sentiment avec cette sincérité que nous devons naturellement à nos amis. Paroles de Longin Chap. I.



LONGIN nous donne ici par son exemple un des plus importans préceptes de la Rhétorique ; qui est de consulter nos amis sur nos Ouvrages, & de les accoutumer de bonne heure à ne nous point flatter. Horace & Quintilien nous donnent le même conseil en plu-

M. Perrault, de l'Académie Françoise, avoit fort maltraité tous les meilleurs Ecrivains de l'antiquité, dans son *Paralléle des Anciens & des Modernes*. Quoique M. Despreaux n'y eût pas été beaucoup ménagé, il ne s'étoit vengé d'abord que par quelques Epigrammes contre l'Auteur de ces Dialogues, & n'avoit aucun dessein d'y répondre dans les formes. Cependant, bien des gens le sollicitoient de prendre en main la défense des Anciens, dont il étoit

ſieurs endroits ; & Vaugelas, le plus ſage, à mon avis, des Ecrivains de notre Langue, confeſſe que c'eſt à cette ſalutaire pratique qu'il doit ce qu'il y a de meilleur dans ſes écrits. Nous avons beau être éclairés par nous-mêmes : les yeux d'autrui voyent toujours plus loin que nous dans nos défauts ; & un eſprit médiocre fera quelquefois appercevoir le plus habile homme d'une mépriſe qu'il ne voyoit pas. On dit que Malherbe conſultoit ſur ſes Vers juſqu'à l'oreille de ſa ſervante ; & je me ſouviens que Moliere m'a montré auſſi pluſieurs fois (1) une vieille ſervante qu'il avoit chez lui, à qui il liſoit, diſoit-il, quelquefois ſes Comédies ; & il m'aſſuroit que lorſque des endroits de plaiſanterie ne l'avoient

grand admirateur, & aux ouvrages deſquels il reconnoiſſoit avoir de très-grandes obligations. M. Racine étoit un de ceux qui l'animoient le plus. Il étoit un peu piqué contre M. Perrault, & ce n'étoit pas ſans raiſon, puiſque ce dernier avoit affecté de ne le point nommer dans ſes Dialogues, en parlant de la Tragédie, quelque avantage qu'il eût pû tirer contre les Anciens, de l'exemple de cet illuſtre Moderne. Mais ce qui acheva de déterminer M. Deſpreaux à prendre la plume, fut un mot de M. le Prince de Conti, ſur le ſilence de notre Auteur. Ce grand Prince voyant qu'il ne répondoit point au livre des Paralléles, dit un jour qu'il vouloit aller à l'Académie Françoiſe écrire ſur la place de M. Deſpreaux: TU DORS, BRUTUS!

M. Deſpreaux ayant donc réſolu d'écrire contre M. Perrault, prit le parti d'employer quelques paſſages de Longin pour ſervir de texte à ſes Réflexions critiques : voulant faire paroître qu'il ne répondoit à ſon adverſaire que par occaſion. Il les compoſa en 1693. étant âgé de 57 ans, & les publia l'année ſuivante. Charles Perrault mourut au mois de Mai 1703. âgé de 77 ans.

Il faut joindre aux Réflexions critiques de notre Auteur, une Diſſertation en forme de Lettre, que M. Huet, ancien Evêque d'Avranches, écrivit à M. Perrault, au mois d'Octobre, 1692. & dans laquelle ce ſçavant & illuſtre Prélat réfute, d'une maniere également vive & judicieuſe, le Livre des Paralléles. Cette Lettre a été inſérée dans un Recueil de Diſſertations, imprimé à Paris, en 1712.

(1) *Une vieille ſervante*] Nommée *La Foreſt*. Un jour Moliere, pour éprouver le goût de cette ſervante, lui lut quelques Scénes d'une Comé-

point frappée, il les corrigeoit : parce qu'il avoit plusieurs fois éprouvé sur son Théatre, que ces endroits n'y réussissoient point. Ces exemples sont un peu singuliers ; & je ne voudrois pas conseiller à tout le monde de les imiter. Ce qui est de certain, c'est que nous ne sçaurions trop consulter nos amis.

Il paroît néanmoins que M. P** n'est pas de ce sentiment. S'il croyoit ses amis, on ne les verroit pas tous les jours dans le monde nous dire, comme ils font : » M P** est de mes amis, & c'est un fort » honnête homme : je ne sçai pas comment il s'est » allé mettre en tête de heurter si lourdement la » raison, en attaquant dans ses Paralléles tout » ce qu'il y a de Livres anciens estimés & estima- » bles. Veut-il persuader à tous les hommes, que » depuis deux mille ans ils n'ont pas eu le sens » commun ? Cela fait pitié. Aussi se garde-t-il bien » de nous montrer ses Ouvrages. Je souhaiterois » qu'il se trouvât quelque honnête homme, qui lui » voulût sur cela charitablement ouvrir les yeux. «

Je veux bien être cet homme charitable. M. P** m'a prié de si bonne grace lui-même de lui montrer ses erreurs, qu'en vérité je ferois conscience de ne lui pas donner sur cela quelque satisfaction. J'espere donc de lui en faire voir plus d'une dans le cours de ces Remarques. C'est la moindre chose que je lui dois, pour reconnoître les grands services que feu Monsieur (1) son frere le Médecin m'a dit-il, rendus, en me guérissant de deux grandes maladies. Il est certain pourtant que Monsieur son frere ne fut jamais mon Médecin. Il est vrai que, lorsque j'étois encore tout jeune, étant tom-

die qu'il disoit être de lui, mais qui étoit de Brécourt, Comédien. La servante ne prit point le change ; & après en avoir oüi quelques mots, elle soutint que son maître n'avoit pas fait cette Piéce.

(1) *Son frere le Médecin.*] Claude Perrault, de l'Académie des Sciences.

bé malade d'une fiévre assez peu dangereuse, (1) une de mes parentes chez qui je logeois, & dont il étoit Médecin, me l'amena, & qu'il fut appellé deux ou trois fois en consultation par le Médecin qui avoit soin de moi. Depuis, c'est-à-dire, trois ans après, cette même parente me l'amena une seconde fois, & me força de le consulter sur une difficulté de respirer, que j'avois alors, & que j'ai encore. Il me tâta le pouls, & me trouva la fiévre, que surement je n'avois point. Cependant il me conseilla de me faire saigner du pied, reméde assez bizarre pour l'asthme dont j'étois menacé. Je fus toutefois assez fou pour faire son ordonnance dès le soir même. Ce qui arriva de cela, c'est que ma difficulté de respirer ne diminua point; & que le lendemain ayant marché mal-à-propos, le pied m'enfla de telle sorte, que j'en fus trois semaines dans le lit. C'est là toute la cure qu'il m'a jamais faite, que je prie Dieu de lui pardonner en l'autre monde.

Je n'entendis plus parler de lui depuis cette belle consultation, sinon lorsque mes Satyres parurent, qu'il me revint de tous côtez, que sans que j'en aie jamais pû sçavoir la raison, il se déchaînoit à outrance contre moi; ne m'accusant pas simplement d'avoir écrit contre des Auteurs, mais d'avoir glissé dans mes Ouvrages des choses dangereuses, & qui regardoient l'Etat. Je n'apréhendois gueres ces calomnies, mes Satyres n'attaquant que les méchans Livres, & étant toutes pleines des louanges du Roy, & ces louanges même en faisant le plus bel ornement. Je fis néanmoins avertir Monsieur le Médecin, qu'il prit garde à parler avec un peu plus de retenuë: mais cela ne servit qu'à l'aigrir encore davantage. Je m'en plaignis même alors à M. son frere l'Académicien, qui ne me jugea pas digne de réponse.

(1) *Une de mes parentes.*] La belle-sœur de notre Auteur, veuve de Jérôme Boileau, son frere aîné.

J'avoue que c'est ce qui me fit faire dans mon Art Poëtique la métamorphose du Médecin de Florence en Architecte : vengeance assez médiocre de toutes les infamies que ce Médecin avoit dites de moi. Je ne nierai pas cependant qu'il ne fût homme de très-grand mérite, fort sçavant, sur tout dans les matieres de Physique. Messieurs de l'Académie des Sciences néanmoins ne conviennent pas tous de l'excellence de sa traduction de Vitruve, ni de toutes les choses avantageuses que Monsieur son frere rapporte de lui. Je puis même nommer (1) un des plus célébres de l'Académie d'architecture, qui s'offre de lui faire voir, quand il voudra, papier sur table, que c'est le dessein du fameux (2) M. le Vau, qu'on a suivi dans la façâde du Louvre ; & qu'il n'est point vrai que ni ce grand Ouvrage d'Architecture, ni l'Observatoire, ni l'Arc de Triomphe, soient des Ouvrages d'un Médecin de la Faculté. C'est une querelle que je leur laisse démêler entr'eux, & où je déclare que je ne prends aucun intérêt ; mes vœux même, si j'en fais quelques-uns, étant pour le Médecin. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ce Médecin étoit de même goût que M. son frere sur les Anciens, & qu'il avoit pris en haine, aussi bien que lui, tout ce qu'il y a de grands personnages dans l'antiquité. On assure que ce fut lui qui composa cette belle défense de l'Opéra d'Alceste, où voulant tourner Euripide en ridicule, il fit ces étranges bévûës, que M. Racine a si bien relevées dans la Préface de son Iphigénie. C'est donc de lui, & (3) d'un

(1) *Un des plus célébres, &c.*] M. d'Orbay, Parisien, qui mourut en 1689. Il étoit éleve de M. le Vau, dont il est parlé dans la Remarque suivante.

(2) *M. le Vau.*] Louis le Vau, Parisien, premier Architecte du Roi. Il a eu la direction des Bâtimens royaux depuis l'année 1653. jusqu'en 1670. qu'il mourut âgé de 58 ans, pendant qu'on travailloit à la façade du Louvre.

(3) *D'un autre frere qu'ils avoient.*] Pierre Perrault Receveur Général des Finances, en la Généralité de Paris : qui

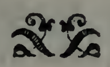
autre frere encore qu'ils avoient, grand ennemi comme eux de Platon, d'Euripide, & de tous les autres bons Auteurs, que j'ai voulu parler, quand j'ai dit, qu'il y avoit de la bizarrerie d'esprit dans leur famille, que je reconnois d'ailleurs pour une famille pleine d'honnêtes gens, & où il y en a même plusieurs, je croi, qui souffrent Homere & Virgile.

On me pardonnera, si je prends encore ici l'occasion de désabuser le Public d'une autre fausseté, que M. P** a avancée dans la lettre bourgeoise qu'il m'a écrite, & qu'il a fait imprimer ; où il prétend qu'il a autrefois beaucoup servi à (1) un de mes freres auprès de M. Colbert, pour lui faire avoir l'agrément de la Charge de Controlleur de l'Argenterie. Il allégue pour preuve, que mon frere, depuis qu'il eut cette Charge, venoit tous les ans lui rendre une visite, qu'il appelloit de devoir, & non pas d'amitié. C'est une vanité, dont il est aisé de faire voir le mensonge ; puisque mon frere mourut dans l'année qu'il obtint cette Charge, qu'il n'a possédée, comme tout le monde sçait, que quatre mois ; & que même, en considération de ce qu'il n'en avoit point joui, (2) mon autre frere, pour qui nous obtinmes l'agrément de la même Charge, ne paya point le marc d'or, qui montoit à une somme assez considérable. Je suis honteux de conter de si petites choses au Public : mais mes amis m'ont fait entendre que ces reproches de M. P** regardant l'honneur, j'étois obligé d'en faire voir la fausseté.

a traduit en François le Poëme de la *Secchia rapita*. Il a aussi composé un Traité *de l'origine des Fontaines*, &c.

(1) *Un de mes freres.*] Gilles Boileau, de l'Académie Françoise. Il mourut en *1669*.

(2) *Mon autre frere.*] Pierre Boileau de Puimorin, mort en 1683. âgé de 58 ans.



REFLEXION II.

Notre esprit, même dans le Sublime, a besoin d'une méthode, pour lui enseigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en son lieu. Longin. Ch. II.

CELA est si vrai, que le Sublime hors de son lieu, non seulement n'est pas une belle chose, mais devient quelquefois une grande puérilité. C'est ce qui est arrivé à Scuderi dès le commencement de son Poëme d'Alaric, lorsqu'il dit :

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre,

Ce Vers est assez noble, & est peut-être le mieux tourné de tout son Ouvrage : mais il est ridicule de crier si haut, & de promettre de si grandes choses dès le premier Vers. Virgile auroit bien pû dire, en commençant son Enéïde : *Je chante ce fameux Héros, fondateur d'un Empire qui s'est rendu maître de toute la Terre.* On peut croire qu'un aussi grand Maître que lui auroit aisément trouvé des expressions, pour mettre cette pensée en son jour. Mais cela auroit senti son Déclamateur. Il s'est contenté de dire : *Je chante cet homme rempli de piété, qui, après bien des travaux, aborda en Italie.* Un exorde doit être simple & sans affectation. Cela est aussi vrai dans la Poësie que dans les Discours oratoires : parce que c'est une régle fondée sur la nature, qui est la même par tout ; & la comparaison du frontispice d'un Palais, (1) que M. P** allégue pour défendre ce Vers de l'Alaric, n'est point juste. Le frontispice d'un Palais doit être orné, je l'avouë ; mais l'exorde n'est point le frontispice d'un Poëme. C'est plutôt une avenuë, une avant-court qui y conduit, & d'où on le découvre. Le frontispice fait une partie essentielle du Palais, & on ne le sçau-

(1) *Que M. P** allégue.*] Tome 3. de ses Paralléles, pag. 267. & suivantes.

roit ôter qu'on n'en détruise toute la symmétrie. Mais un Poëme subsistera fort bien sans exorde ; & même nos Romans, qui sont des espéces de Poëmes, n'ont point d'exorde.

Il est donc certain qu'un exorde ne doit point trop promettre ; & c'est sur quoi j'ai attaqué le Vers d'Alaric, à l'exemple d'Horace, qui a aussi attaqué dans le même sens le début du Poëme d'un Scuderi de son tems, qui commençoit par,

Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum :

Je chanterai les diverses fortunes de Priam, & toute la noble guerre de Troye. Car le Poëte, par ce début, promettoit plus que l'Iliade & l'Odyssée ensemble. Il est vrai que par occasion Horace se moque aussi fort plaisamment de l'épouvantable ouverture de bouche, qui se fait en prononçant ce futur *cantabo :* mais au fond c'est de trop promettre qu'il accuse ce Vers. On voit donc où se réduit la critique de M. P**, qui suppose que j'ai accusé le Vers d'Alaric d'être mal tourné, & qui n'a entendu ni Horace, ni moi. Au reste, avant que de finir cette Remarque, il trouvera bon que je lui apprenne qu'il n'est pas vrai que l'*a* de *cano* dans *Arma virumque cano*, se doive prononcer comme l'*a* de *cantabo ;* & que c'est une erreur qu'il a succée dans le Collége, où l'on a cette mauvaise méthode de prononcer les bréves dans les Dissillabes Latins, comme si c'étoient des longues. Mais c'est un abus qui n'empêche pas le bon mot d'Horace. Car il a écrit pour des Latins qui sçavoient prononcer leur Langue, & non pas pour des François.



REFLEXION III.

Il étoit enclin naturellement à reprendre les vices des autres, quoiqu'aveugle pour ses propres défauts.
Longin. Chap. III.

IL n'y a rien de plus insupportable qu'un Auteur médiocre, qui ne voyant point ses propres défauts, veut trouver des défauts dans tous les plus habiles Ecrivains. Mais c'est encore bien pis, lorsqu'accusant ces Ecrivains de fautes qu'ils n'ont point faites, il fait lui-même des fautes, & tombe dans des ignorances grossieres. C'est ce qui étoit arrivé quelquefois à Timée, & ce qui arrive toujours à M. P**. Il commence la censure qu'il fait d'Homere par la chose du monde la plus fausse, qui est, que beaucoup d'excellens Critiques soutiennent, qu'il n'y a jamais eu au monde un homme nommé Homere, qui ait composé l'Iliade & l'Odyssée ; & que ces deux Poëmes ne sont qu'une collection de plusieurs petits Poëmes de différens Auteurs, qu'on a joints ensemble. Il n'est point vrai que jamais personne ait avancé, au moins sur le papier, une pareille extravagance : & Elien, que M. P** cite pour son garant, dit positivement le contraire, comme nous ferons voir dans la suite de cette Remarque.

Tous ces excellens Critiques donc se réduisent à feu M. (1) l'Abbé d'Aubignac, qui avoit, à ce que prétend M. P**, préparé des Mémoires pour prouver ce beau paradoxe. J'ai connu M. l'Abbé d'Aubignac. Il étoit homme de beaucoup de mérite, & fort habile en matiere de Poëtique, bien qu'il sçût médiocrement le Grec. Je suis sûr qu'il n'a jamais conçû un si étrange dessein, à moins qu'il ne l'ait conçû les dernieres années de sa vie, où l'on sçait qu'il étoit tombé en une espéce d'enfance. Il sçavoit trop qu'il n'y eut jamais deux Poëmes si bien

(1) *L'Abbé d'Aubignac.*]Auteur *de la Pratique du Theatre.*

ſuivis & ſi bien liés, que l'Iliade & l'Odyſſée, ni où le même génie éclate davantage par tout, comme tous ceux qui les ont lûs en conviennent. M. P** prétend néanmoins qu'il y a de fortes conjectures pour appuyer le prétendu paradoxe de cet Abbé; & ces fortes conjectures ſe réduiſent à deux; dont l'une eſt, qu'on ne ſçait point la Ville qui a donné naiſſance à Homere. L'autre eſt, que ſes Ouvrages s'appellent Rapſodies, mot qui veut dire un amas de chanſons couſuës enſemble : d'où il conclut, que les Ouvrages d'Homere ſont des piéces ramaſſées de différens Auteurs; jamais aucun Poëte n'ayant intitulé, dit-il, ſes Ouvrages, Rapſodies. Voilà d'étranges preuves. Car pour le premier point, combien n'avons-nous pas d'écrits fort célébres, qu'on ne ſoupçonne point d'être faits par pluſieurs Ecrivains differens; bien qu'on ne ſçache point les Villes où ſont nés les Auteurs, ni même le tems où ils vivoient? témoin Quinte-Curce, Petrone, &c. A l'égard du mot de Rapſodies, on étonneroit peut-être bien M. P** ſi on lui faiſoit voir que ce mot ne vient point de ῥάπτειν, qui ſignifie joindre, coudre enſemble : mais de ῥάϐδος, qui veut dire une branche; & que les Livres de l'Iliade & de l'Odyſſée ont été ainſi appellés, parce qu'il y avoit autrefois des gens qui les chantoient, une branche de Laurier à la main, & qu'on appelloit à cauſe de cela les *Chantres de la branche.*

La plus commune opinion pourtant eſt que ce mot vient de ῥάπτειν ᾠδὰς, & que Rapſodie veut dire un amas de Vers d'Homere qu'on chantoit, y ayant des gens qui gagnoient leur vie à les chanter, & non pas à les compoſer, comme notre Cenſeur ſe le veut bizarrement perſuader. Il n'y a qu'à lire ſur cela Euſtathius. Il n'eſt donc pas ſurprenant, qu'aucun autre Poëte qu'Homere n'ait intitulé ſes Vers Rapſodies, parce qu'il n'y a jamais eu proprement, que les Vers d'Homere qu'on ait chantés de

la ſorte. Il paroît néanmoins que ceux qui dans la ſuite ont fait de ces Parodies, qu'on appelloit Centons d'Homere, ont auſſi nommé ces Centons *Rapſodies* : & c'eſt peut-être ce qui a rendu le mot de Rapſodie odieux en François, où il veut dire un amas de méchantes piéces recouſuës. Je viens maintenant au paſſage d'Elien, que cite M. P** : & afin qu'en faiſant voir ſa mépriſe & ſa mauvaiſe foi ſur ce paſſage, il ne m'accuſe pas, à ſon ordinaire, de lui impoſer, je vais rapporter ſes propres mots. (1) Les voici : *Elien, dont le témoignage n'eſt pas frivole, dit formellement, que l'opinion des anciens Critiques étoit, qu'Homere n'avoit jamais compoſé l'Iliade & l'Odyſſée que par morceaux, ſans unité de deſſein ; & qu'il n'avoit point donné d'autres noms à ces diverſes parties, qu'il avoit compoſées ſans ordre & ſans arrangement, dans la chaleur de ſon imagination, que les noms des matieres dont il traitoit : qu'il avoit intitulé,* la Colere d'Achille, *le Chant qui a depuis été le premier Livre de l'Iliade :* le dénombrement des Vaiſſeaux, *celui qui eſt devenu le ſecond Livre :* Le combat de Paris & de Ménélas, *celui dont on a fait le troiſiéme ; & ainſi des autres. Il ajoûte que Lycurgue de Lacédémone fut le premier qui apporta d'Ionie dans la Gréce ces diverſes parties ſéparées les unes des autres ; & que ce fut Piſiſtrate qui les arrangea comme je viens de dire, & qui fit les deux Poëmes de l'Iliade & de l'Odyſſée, en la maniere que nous les voyons aujourd'hui, de vingt-quatre livres chacune, en l'honneur des vingt-quatre lettres de l'Alphabet.*

A en juger par la hauteur dont M. P** étale ici toute cette belle érudition, pourroit-on ſoupçon-

(1) *Les voici. Elien, &c.*] Paralléles de M. Perrault, Tome III. pag. 36. M. Perrault a copié ce paſſage dans le tome V. pag. 76. des Jugemens des Sçavans, par M. Baillet ; & celui-ci avoit copié le P. Rapin, dans ſa *Comparaiſon d'Homere & de Virgile, ch.* 14.

ner qu'il n'y a rien de tout cela dans Elien ? Cependant il eſt très-véritable qu'il n'y en a pas un mot : Elien ne diſant autre choſe, ſinon que les Oeuvres d'Homere, qu'on avoit complétes en Ionie, ayant couru d'abord par piéces détachées dans la Gréce, où on les chantoit ſous différens titres, elles furent enfin apportées toutes entieres d'Ionie par Lycurgue, & données au Public par Piſiſtrate qui les revit. Mais pour faire voir que je dis vrai, il faut rapporter ici (1) les propres termes d'Elien : *Les Poëſies d'Homere*, dit cet Auteur, *courant d'abord en Gréce par piéces détachées, étoient chantées chez les anciens Grecs ſous de certains titres qu'ils leur donnoient. L'une s'appelloit*, Le combat proche des Vaiſſeaux : *l'autre*, Dolon ſurpris : *l'autre*, La valeur d'Agamemnon : *l'autre*, le dénombrement des Vaiſſeaux : *l'autre*, la Patroclée : *l'autre*, le corps d'Hector racheté : *l'autre*, les combats faits en l'honneur de Patrocle : *l'autre*, les ſermens violés. *C'eſt ainſi à peu près que ſe diſtribuoit l'Iliade. Il en étoit de même des parties de l'Odyſſée : l'une s'appelloit*, le voyage à Pyle : *l'autre*, le paſſage à Lacédémone, l'antre de Calypſo, le Vaiſſeau, la Fable d'Alcinoüs, le Cyclope, la deſcente aux Enfers, les bains de Circé, le meurtre des amans de Pénélope, la viſite renduë à Laërte dans ſon champ, *&c. Licurgue Lacédémonien fut le premier, qui venant d'Ionie, apporta aſſez tard en Gréce toutes les Oeuvres complétes d'Homere ; & Phiſiſtrate les ayant ramaſſées enſemble dans un volume, fut celui qui donna au Public l'Iliade & l'Odyſſée en l'état que nous les avons.* Y a-t-il là un ſeul mot dans le ſens que lui donne M. P** ? Où Elien dit-il formellement, que l'opinion des anciens Critiques étoit qu'Homere n'avoit compoſé l'Iliade & l'Odyſſée que par morceaux ; & qu'il n'avoit point donné d'autres noms

(1) *Les propres termes d'Elien.*] Livre XIII. des diverſes Hiſtoires, ch. 14.

à ces diverſes parties, qu'il avoit compoſées ſans ordre & ſans arrangement, dans la chaleur de ſon imagination, que les noms des matieres dont il traitoit ? Eſt-il ſeulement parlé là de ce qu'a fait ou penſé Homere en compoſant ſes Ouvrages ? Et tout ce qu'Elien avance ne regarde-t-il pas ſimplement ceux qui chantoient en Gréce les Poëſies de ce divin Poëte, & qui en ſçavoient par cœur beaucoup de piéces détachées, auſquelles ils donnoient les noms qu'il leur plaiſoit ; ces piéces y étant toutes, long-tems même avant l'arrivée de Lycurgue ? Où eſt-il parlé que Piſiſtrate fit l'Iliade & l'Odyſſée ? Il eſt vrai que le Traducteur Latin a mis *confecit*. Mais outre que *confecit* en cet endroit ne veut point dire *fit*, mais *ramaſſa* ; cela eſt fort mal traduit ; & il y a dans le Grec ἀπέφηνε, qui ſignifie, *les montra*, *les fit voir au Public*. Enfin, bien loin de faire tort à la gloire d'Homere, y a-t-il rien de plus honorable pour lui que ce paſſage d'Elien, où l'on voit que les Ouvrages de ce grand Poëte avoient d'abord couru en Gréce dans la bouche de tous les hommes, qui en faiſoient leurs délices, & ſe les apprenoient les uns aux autres ; & qu'enſuite ils furent donnés complets au Public par un des plus galans hommes de ſon ſiécle, je veux dire par Piſiſtrate, celui qui ſe rendit maître d'Athénes ? Euſtathius cite encore, outre Piſiſtrate, deux des plus (1) fameux Grammairiens d'alors, qui contribuérent, dit-il, à ce travail ; de ſorte qu'il n'y a peut-être point d'Ouvrages de l'Antiquité qu'on ſoit ſi ſûr d'avoir complets & en bon ordre, que l'Iliade & l'Odyſſée. Ainſi voilà plus de vingt bévuës que M. P** a faites ſur le ſeul paſſage d'Elien. Cependant c'eſt ſur ce paſſage qu'il fonde toutes les abſurdités qu'il dit d'Homere ; prenant de là occaſion de traiter de haut en bas l'un des meilleurs Livres

(1) *Deux des plus fameux Grammairiens.*] Ariſtarque & Zénodote. *Euſtath. Pref. pag.* 5.

de Poëtique, qui du consentement de tous les habiles gens, ait été fait en notre langue ; c'est à sçavoir, le Trité du Poëme Epique du Pere le Bossu ; & où ce sçavant Religieux fait si bien voir l'unité, la beauté, & l'admirable construction des Poëmes de l'Iliade, de l'Odyssée & de l'Enéïde. M. P ** sans se donner la peine de réfuter toutes les choses solides que ce Pere a écrites sur ce sujet, se contente de le traiter d'homme à chimeres & à visions creuses. On me permettra d'interrompre ici ma Remarque, pour lui demander de quel droit il parle avec ce mépris d'un Auteur approuvé de tout le monde ; lui qui trouve si mauvais que je me sois moqué de Chapelain & de Cotin, c'est-à-dire, de deux Auteurs universellement décriés ? Ne se souvient-il point que le Pere le Bossu est un Auteur moderne, & un Auteur moderne excellent ? Assurément il s'en souvient, & c'est vrai-semblablement ce qui le lui rend insupportable. Car ce n'est pas simplement aux Anciens qu'en veut M. P ** ; c'est à tout ce qu'il y a jamais eu d'Ecrivains d'un mérite élevé dans tous les siécles, & même dans le nôtre ; n'ayant d'autre but que de placer, s'il lui étoit possible, sur le thrône des belles Lettres, ses chers amis les Auteurs médiocres, afin d'y trouver sa place avec eux. C'est dans cette vûë, qu'en son dernier Dialogue, il a fait cette belle apologie de Chapelain, Poëte à la vérité un peu dur dans ses expressions, & dont il ne fait point, dit-il, son Héros ; mais qu'il trouve pourtant beaucoup plus sensé qu'Homere & que Virgile, & qu'il met du moins en même rang que le Tasse ; affectant de parler de la *Jerusalem délivrée* & de *la Pucelle*, comme de deux Ouvrages modernes, qui ont la même cause à soutenir contre les Poëmes anciens.

Que s'il louë en quelques endroits Malherbe, Racan, Moliere, & Corneille, & s'il les met au-dessus de tous les anciens ; qui ne voit que ce n'est qu'a-

fin de les mieux avilir dans la ſuite, & pour rendre plus complet le triomphe de M. Quinaut, qu'il met beaucoup au-deſſus d'eux; & *qui eſt*, dit-il en propres termes, *le plus grand Poëte que la France ait jamais eu pour le Lyrique, & pour le Dramatique?* Je ne veux point ici offenſer la mémoire de M. Quinaut, qui, malgré tous nos démêlés Poëtiques, eſt mort mon ami. Il avoit, je l'avouë, beaucoup d'eſprit, & un talent tout particulier pour faire des vers bons à mettre en chant. Mais ces vers n'étoient pas d'une grande force, ni d'une grande élévation; & c'étoit leur foibleſſe même qui les rendoit d'autant plus propres (1) pour le Muſicien, auquel ils doivent leur principale gloire; puiſqu'il n'y a en effet de tous ſes Ouvrages que les Opéra qui ſoient recherchés. Encore eſt-il bon que les Notes de Muſique les accompagnent. Car pour (2) les autres Piéces de Théatre qu'il a faites en fort grand nombre, il y a long-tems qu'on ne les jouë plus, & on ne ſe ſouvient pas même qu'elles ayent été faites.

Du reſte, il eſt certain que M. Quinaut étoit un très-honnête homme, & ſi modeſte, que je ſuis perſuadé que s'il étoit encore en vie, il ne ſeroit gueres moins choqué des louanges outrées que lui donne ici M. P**, que des traits qui ſont contre lui dans mes Satyres. Mais pour revenir à Homere, on trouvera bon, puiſque je ſuis en train, qu'avant que de finir cette Remarque, je faſſe encore voir ici cinq énormes bévûës, que notre Cenſeur a faites en ſept ou huit pages, voulant reprendre ce grand Poëte.

La premiere eſt à la page 72. où il le raille d'avoir, par une ridicule obſervation anatomique,

(1) *Pour le Muſicien.*] M. de Lulli.

(2) *Les autres Piéces de Théatre.*] Elles ſont imprimées en deux volumes; & M. Quinaut les avoit faites avant ſes Opera.

écrit, dit-il, dans le quatriéme Livre de l'Iliade, que Ménélas avoit les talons à l'extrémité des jambes. C'eſt ainſi qu'avec ſon agrément ordinaire, il traduit un endroit très-ſenſé & très-naturel d'Homere, où le Poëte, à propos du ſang qui ſortoit de la bleſſure de Ménélas, ayant apporté la comparaiſon de l'hyvoire, qu'une femme de Carie a teint en couleur de pourpre, *De même*, dit-il, *Ménélas, ta cuiſſe & ta jambe, juſqu'à l'extrémité du talon, furent alors teintes de ton ſang.*

Τοῖοί τοι, Μενέλαε, μιάνθην αἵματι μηροὶ
Εὐφυέες, κνῆμαί τ', ἠδὲ σφυρὰ κάλ' ὑπένερθε.

Talia tibi, Menelae, fœdata ſunt cruore femora
Solida, tibiæ, taliqne pulchri infrà.

Eſt-ce là dire anatomiquement, que Ménélas avoit les talons à l'extrémité des jambes? Et le Cenſeur eſt-il excuſable de n'avoir pas au moins vû dans la verſion Latine, que l'adverbe *infrà* ne ſe conſtruiſoit pas avec *talus*, mais avec *fœdata ſunt?* Si M. Perrault veut voir de ces ridicules obſervations anatomiques, il ne faut pas qu'il aille feuilleter l'Iliade : il faut qu'il reliſe la Pucelle. C'eſt là qu'il en pourra trouver un bon nombre, & entr'autres celle-ci, où ſon cher M. Chapelain met au rang des agrémens de la belle Agnès, qu'elle avoit les doigts inégaux : ce qu'il exprime en ces jolis termes :

On voit hors des deux bouts de ſes deux courtes manches
Sortir à découvert deux mains longues & blanches,
Dont les doigts inégaux, mais tout ronds & menus,
Imitent l'embonpoint des bras ronds & charnus.

La ſeconde bévûë eſt à la page ſuivante, où no-

tre Censeur accuse Homere de n'avoir point sçû les Arts. Et cela, pour avoir dit dans le troisiéme de l'Odyssée, que le Fondeur, que Nestor fit venir pour dorer les cornes du Taureau qu'il vouloit sacrifier, vint avec son enclume, son marteau & ses tenailles. A-t-on besoin, dit M. P * * d'enclume ni de marteau pour dorer ? Il est bon premierement de lui apprendre, qu'il n'est point parlé là d'un Fondeur, mais d'un Forgeron ; & que ce Forgeron, qui étoit en même tems & le Fondeur & le Batteur d'or de la ville de Pyle, ne venoit pas seulement pour dorer les cornes du Taureau, mais pour battre l'or dont il les devoit dorer ; & que c'est pour cela qu'il avoit apporté ses instrumens, comme le Poëte le dit en propres termes, οἷσίν τε χρυσὸν εἰργάζετο, *instrumenta quibus aurum elaborabat.* Il paroît même que ce fut Nestor qui lui fournit l'or qu'il battit. Il est vrai qu'il n'avoit pas besoin pour cela d'une fort grosse enclume : aussi celle qu'il apporta étoit-elle si petite, qu'Homere assure qu'il la tenoit entre ses mains. Ainsi on voit qu'Homere a parfaitement entendu l'Art dont il parloit. Mais comment justifierons-nous M. P * *, cet homme d'un si grand goût, & si habile en toutes sortes d'Arts, ainsi qu'il s'en vante lui-même dans la lettre qu'il m'a écrite ? comment, dis-je, l'excuserons-nous d'être encore à apprendre que les feuilles d'or, dont on se sert pour dorer, ne sont que de l'or extrêmement battu ?

La troisiéme bévûë est encore plus ridicule. Elle est à la même page, où il traite notre Poëte de grossier, d'avoir fait dire à Ulysse par la Princesse Nausicaa, dans l'Odyssée, *qu'elle n'approuvoit point qu'une fille couchât avec un homme avant que de l'avoir épousé.* Si le mot Grec, qu'il explique de la sorte, vouloit dire en cet endroit, *coucher*, la chose seroit encore bien plus ridicule que ne dit notre Critique, puisque ce mot est joint, en cet endroit, à un pluriel ; & qu'ainsi la Princesse Nausicaa diroit, *qu'elle n'ap-*

prouve point qu'une fille couche avec plusieurs hommes avant que d'être mariée. Cependant c'eſt une choſe très-honnête & pleine de pudeur qu'elle dit ici à Ulyſſe. Car dans le deſſein qu'elle a de l'introduire à la Cour du Roy ſon pere, elle lui fait entendre qu'elle va devant préparer toutes choſes ; mais qu'il ne faut pas qu'on la voye entrer avec lui dans la Ville, à cauſe des Phéaques, peuple fort médiſant, qui ne manqueroient pas d'en faire de mauvais diſcours : ajoûtant qu'elle n'approuveroit pas elle-même la conduite d'une fille, qui, ſans le congé de ſon pere & de ſa mere, fréquenteroit des hommes avant que d'être mariée. C'eſt ainſi que tous les Interprétes ont expliqué en cet endroit les mots, ἀνδράσι μίσγεσθαι, *miſceri hominibus* ; y en ayant même qui ont mis à la marge du texte Grec, pour prévenir les Perrault, *Gardez-vous bien de croire que* μίσγεσθαι *en cet endroit, veuille dire coucher.* En effet, ce mot eſt preſque employé par tout dans l'Iliade, & dans l'Odyſſée, pour dire fréquenter ; & il ne veut dire coucher avec quelqu'un, que lorſque la ſuite naturelle du diſcours, quelque autre mot qu'on y joint, & la qualité de la perſonne qui parle, ou dont on parle, le déterminent infailliblement à cette ſignification, qu'il ne peut jamais avoir dans la bouche d'une Princeſſe auſſi ſage & auſſi honnête qu'eſt repréſentée Nauſicaa.

Ajoûtez l'étrange abſurdité qu'il s'enſuivroit de ſon diſcours, s'il pouvoit être pris ici dans ce ſens ; puiſqu'elle conviendroit en quelque ſorte par ſon raiſonnement, qu'une femme mariée peut coucher honnêtement avec tous les hommes qu'il lui plaira. Il en eſt de même de μίσγεσθαι en Grec, que des mots *cognoſcere* & *commiſceri* dans le langage de l'Ecriture ; qui ne ſignifient d'eux-mêmes que *connoître*, & *ſe mêler*, & qui ne veulent dire figurément *coucher*, que ſelon l'endroit où on les applique : ſi bien que toute la groſſiéreté prétendue du mot d'Homere ap-

partient entiérement à notre Censeur, qui salit tout ce qu'il touche, & qui n'attaque les Auteurs anciens que sur des interprétations fausses, qu'il se forge à sa fantaisie, sans sçavoir leur Langue, & que personne ne leur a jamais données.

La quatriéme bévûë est aussi sur un passage de l'Odyssée. Eumée, dans le quinziéme Livre de ce Poëme, raconte qu'il est né dans une petite Isle appellée (1) Syros, qui est au couchant de l'Isle (2) d'Ortygie. Ce qu'il explique par ces mots,

Ο'ρτυγίας καθύπερθεν, ὅθι τροπαὶ ἠελίοιο.

Ortygiâ desuper, quâ parte sunt conversiones Solis.

petite Isle située au-dessus de l'Isle d'Ortygie, du côté que le Soleil se couche. Il n'y a jamais eu de difficulté sur ce passage : tous les Interprétes l'expliquent de la sorte ; & Eustathius même apporte des exemples, où il fait voir que le verbe τρέπεσθαι, d'où vient τροπαὶ, est employé dans Homere, pour dire que le Soleil se couche. Cela est confirmé par Hésychius, qui explique le terme de τροπαὶ par celui de δύσεις, mot qui signifie incontestablement le couchant. Il est vrai qu'il y a (3) un vieux Commentateur, qui a mis dans une petite note, qu'Homere, par ces mots, a voulu aussi marquer, *qu'il y avoit dans cette Isle un antre, où l'on faisoit voir les tours ou conversions du Soleil.* On ne sçait pas trop bien ce qu'a voulu dire par là ce Commentateur, aussi obscur qu'Homere est clair. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que ni lui, ni pas un autre, n'ont jamais prétendu qu'Homere ait voulu dire que l'Isle de Syros étoit située sous le Tropique : & que l'on n'a jamais attaqué ni défendu ce grand Poëte sur cette erreur ; parce qu'on

(1) *Syros.*] Isle de l'Archipel, du nombre des Cyclades. M. Perrault la nomme Syrie, Tome III. pag. 90.

(2) *Ortygie.*] Une des Cyclades, nommée depuis Délos.

(3) *Un vieux Commentateur.*] Didymus.

ne la lui a jamais imputée. Le ſeul M. P * *, qui, comme je l'ai montré par tant de preuves, ne ſçait point le Grec, & qui ſçait ſi peu la Géographie, que dans un de ſes Ouvrages il a mis le fleuve de Méandre, (1) & par conſéquent la Phrygie & Troye, dans la Gréce ; le ſeul M. Perrault, dis-je, vient, ſur l'idée chimérique qu'il s'eſt miſe dans l'eſprit, & peut-être ſur quelque miſérable note d'un Pédant, accuſer un Poëte, regardé par tous les anciens Géographes comme le pere de la Géographie, d'avoir mis l'Iſle de Syros, & la mer Méditerranée, ſous le Tropique ; faute qu'un petit Ecolier n'auroit pas faite : & non ſeulement il l'en accuſe, mais il ſuppoſe que c'eſt une choſe reconnuë de tout le monde, & que les Interprétes ont tâché en vain de ſauver, en expliquant, dit-il, ce paſſage du Quadran que Phérécydès, qui vivoit trois cens ans depuis Homere, avoit fait dans l'Iſle de Syros : quoique Euſtathius, le ſeul Commentateur qui a bien entendu Homere, ne diſe rien de cette interprétation ; qui ne peut avoir été donnée à Homere que par quelque Commentateur de Diogéne (2) Laërce, lequel Commentateur je ne connois point. Voilà les belles preuves, par où notre Cenſeur prétend faire voir qu'Homere ne ſçavoit point les Arts ; & qui ne font voir autre choſe, ſinon que M. P * * ne ſçait point le Grec, qu'il entend médiocrement le Latin, & ne connoît lui-même en aucune ſorte les Arts.

Il a fait les autres bévûës, pour n'avoir pas entendu le Grec, mais il eſt tombé dans la cinquiéme

(1) *Il a mis le fleuve de Méandre .... dans la Gréce.*] Le Méandre eſt un fleuve de Phrygie, dans l'Aſie mineure. M. Perrault avoit dit dans une note de ſon Poëme intitulé, *Le ſiécle de Louis le Grand*, que le Méandre étoit un fleuve de la Gréce. Mais il s'eſt juſtifié dans la ſuite, en diſant que cette partie de l'Aſie mineure où paſſe le Méandre, s'appelle la Gréce Aſiatique.

(2) *Diogéne Laërce.*] Voyez Diogéne Laërce de l'édition de M. Ménage, page 67. du Texte, & pag. 68. des Obſervations.

erreur, pour n'avoir pas entendu le Latin. La voici. *Ulyſe dans l'Odyſſée eſt*, dit-il, *reconnu par ſon Chien, qui ne l'avoit point vû depuis vingt ans. Cependant Pline aſſure que les Chiens ne paſſent jamais quinze ans.* M. P * * ſur cela fait le procès à Homere, comme ayant infailliblement tort d'avoir fait vivre un chien vingt ans : Pline aſſurant que les chiens n'en peuvent vivre que quinze. Il me permettra de lui dire que c'eſt condamner un peu légérement Homere ; puiſque non ſeulement Ariſtote, ainſi qu'il l'avouë lui-même, mais tous les Naturaliſtes modernes ; comme Jonſton, Aldroand, &c. aſſurent qu'il y a des chiens qui vivent vingt années : que même je pourrois lui citer des exemples dans notre ſiécle, de chiens qui en ont vécu juſqu'à vingt-deux ; & qu'enfin Pline, quoiqu'Ecrivain admirable, a été convaincu, comme chacun ſçait, de s'être trompé plus d'une fois ſur les choſes de la nature ; au lieu qu'Homere, avant les Dialogues de M. P * *, n'a jamais été même accuſé ſur ce point d'aucune erreur. Mais quoi ? M. Perrault eſt réſolu de ne croire aujourd'hui que Pline, pour lequel il eſt, dit-il, prêt à parier. Il faut donc le ſatisfaire, & lui apporter l'autorité de Pline lui-même, qu'il n'a point lû, ou qu'il n'a point entendu, & qui dit poſitivement la même choſe qu'Ariſtote & tous les autres Naturaliſtes : c'eſt à ſçavoir ; que les chiens ne vivent ordinairement que quinze ans, mais qu'il y en a quelquefois qui vont juſques à vingt. Voici ſes termes : *Cette eſpéce de chiens, qu'on appelle chiens de Laconie, ne vivent que dix ans : Toutes les autres eſpéces de chiens vivent ordinairement quinze ans, & vont quelquefois juſques à vingt. Canes Laconici vivunt annis denis, cætera genera quindecim annos, aliquando viginti.* Qui pourroit croire que notre Cenſeur voulant, ſur l'autorité de Pline, accuſer d'erreur un auſſi grand perſonnage qu'Homere, ne ſe donne pas la peine de

lire le paſſage de Pline, ou de ſe le faire expliquer; & qu'enſuite de tout ce grand nombre de bévûës, entaſſées les unes ſur les autres dans un ſi petit nombre de pages, il ait la hardieſſe de conclure, comme il a fait : *qu'il ne trouve point d'inconvénient,* (ce ſont ſes termes) *qu'Homere , qui eſt mauvais Aſtronome & mauvais Géographe, ne ſoit pas bon Naturaliſte ?* Y a-t-il un homme ſenſé, qui liſant ces abſurdités, dites avec tant de hauteur dans les Dialogues de M. P * *, puiſſe s'empêcher de jetter de colere le livre, & de dire comme Démiphon dans Térence, *Ipſum geſtio dari mî in conſpectum ?*

Je ferois un gros volume, ſi je voulois lui montrer toutes les autres bévûës qui ſont dans les ſept ou huit pages que je viens d'examiner, y en ayant preſque encore un auſſi grand nombre que je paſſe, & que peut-être je lui ferai voir dans la premiere édition de mon Livre ; ſi je voi que les hommes daignent jetter les yeux ſur ces éruditions Grecques, & lire des Remarques faites ſur un Livre que perſonne ne lit.

REFLEXION IV.

C'eſt ce qu'on peut voir dans la deſcription de la Déeſſe Diſcorde, qui a, dit-il, La tête dans les Cieux, & les pieds ſur la terre. Longin. Ch. III.

VIRGILE a traduit ce vers preſque mot pour mot dans le quatriéme Livre de l'Enéïde, appliquant à la Renommée ce qu'Homere dit de la Diſcorde.

Ingrediturque ſolo, & caput inter nubila condit.

Un ſi beau vers imité par Virgile, & admiré par Longin, n'a pas été néanmoins à couvert de la critique de M. Perrault, qui trouve cette hyperbole outrée, & la met au rang des contes de peau d'âne. Il n'a pas pris garde, que même dans le diſcours ordinaire,

dinaire, il nous échape tous les jours des hyperboles plus fortes que celle-là, qui ne dit au fond que ce qui est très-véritable ; c'est à sçavoir que la Discorde régne par tout sur la terre, & même dans le Ciel entre les Dieux ; c'est-à-dire, entre les Dieux d'Homere. Ce n'est donc point la description d'un Géant, comme le prétend notre Censeur, que fait ici Homere ; c'est une allégorie très-juste : & bien qu'il fasse de la Discorde un personnage, c'est un personnage allégorique qui ne choque point, de quelque taille qu'il le fasse ; parce qu'on le regarde comme une idée & une imagination de l'esprit, & non point comme un être matériel subsistant dans la nature. Ainsi cette expression du Pseaume, *J'ai vû l'impie élevé comme un cédre du Liban*, ne veut pas dire que l'impie étoit un Géant, grand comme un cédre du Liban. Cela signifie que l'impie étoit au faîte des grandeurs humaines ; & M. Racine est fort bien entré dans la pensée du Psalmiste, par ces deux vers de son Esther, qui ont du rapport au vers d'Homere.

Pareil au cédre il cachoit dans les Cieux
Son front audacieux.

Il est donc aisé de justifier les paroles avantageuses, que Longin dit du vers d'Homere sur la Discorde. La vérité est pourtant, que ces paroles ne sont point de Longin : puisque c'est moi, qui, à l'imitation de Gabriel de Pétra, les lui ai en partie prêtées : le Grec en cet endroit étant fort défectueux, & même le vers d'Homere n'y étant point rapporté. C'est ce que M. Perrault n'a eu garde de voir ; parce qu'il n'a jamais lû Longin, selon toutes les apparences, que dans ma traduction. Ainsi pensant contredire Longin, il a fait mieux qu'il ne pensoit, puisque c'est moi qu'il a contredit. Mais en m'attaquant, il ne sçauroit nier qu'il n'ait aussi attaqué Homere, & sur tout Virgile, qu'il avoit tellement dans l'esprit,

quand il a blâmé ce vers ſur la Diſcorde, que dans ſon diſcours, au lieu de la Diſcorde, il a écrit, ſans y penſer, la Renommée.

C'eſt donc d'elle qu'il fait cette belle critique. *Que l'exagération du Poëte en cet endroit ne ſçauroit faire une idée bien nette. Pourquoi ? C'eſt*, ajoûte-t-il, *que tant qu'on pourra voir la tête de la Renommée, ſa tête ne ſera point dans le Ciel ; & que ſi ſa tête eſt dans le Ciel, on ne ſçait pas trop bien ce que l'on voit.* O l'admirable raiſonnement ! Mais où eſt-ce qu'Homere & Virgile diſent qu'on voit la tête de la Diſcorde, ou de la Renommée ? Et afin qu'elle ait la tête dans le Ciel, qu'importe qu'on l'y voye ou qu'on ne l'y voye pas ? N'eſt-ce pas ici le Poëte qui parle, & qui eſt ſuppoſé voir tout ce qui ſe paſſe même dans le Ciel, ſans que pour cela les yeux des autres hommes le découvrent ? En vérité, j'ai peur que les Lecteurs ne rougiſſent pour moi, de me voir réfuter de ſi étranges raiſonnemens. Notre Cenſeur attaque enſuite une autre hyperbole d'Homere à propos des chevaux des Dieux. Mais comme ce qu'il dit contre cette hyperbole n'eſt qu'une fade plaiſanterie, le peu que je viens de dire contre l'objection précédente, ſuffira, je croi, pour répondre à toutes les deux.

REFLEXION V.

Il en eſt de même de ces compagnons d'Ulyſſe changés en pourceaux, que Zoïle appelle de petits cochons larmoyans. Longin. Ch. VII.

IL paroît par ce paſſage de Longin, que Zoïle, auſſi bien que M. Perrault, s'étoit égayé à faire des railleries ſur Homere. Car cette plaiſanterie, *de petits cochons larmoyans*, a aſſez de rapport avec *les comparaiſons à longue queuë*, que notre Critique moderne reproche à ce grand Poëte. Et puiſque dans notre ſiécle, la liberté que Zoïle s'étoit don-

née, de parler ſans reſpect des plus grands Ecrivains de l'Antiquité, ſe met aujourd'hui à la mode parmi beaucoup de petits eſprits, auſſi ignorans qu'orgueilleux & pleins d'eux-mêmes ; il ne ſera pas hors de propos de leur faire voir ici, de quelle maniere cette liberté a réuſſi autrefois à ce Rhéteur, homme fort ſçavant, ainſi que le témoigne Denys d'Halicarnaſſe, & à qui je ne voi pas qu'on puiſſe rien reprocher ſur les mœurs : puiſqu'il fut toute ſa vie très-pauvre ; & que malgré l'animoſité que ſes critiques ſur Homere & ſur Platon avoient excité contre lui, on ne l'a jamais accuſé d'autre crime que de ces critiques mêmes, & d'un peu de miſanthropie.

Il faut donc premiérement voir ce que dit de lui Vitruve, le célébre Architecte : car c'eſt lui qui en parle le plus au long ; & afin que M. Perrault ne m'accuſe pas d'altérer le texte de cet Auteur, je mettrai ici les mots mêmes de Monſieur ſon frere le Médecin, qui nous a donné Vitruve en François. *Quelques années après* (c'eſt Vitruve qui parle dans la traduction de ce Médecin) *Zoïle qui ſe faiſoit appeller le fleau d'Homere, vint de Macédoine à Alexandrie, & préſenta au Roi les livres qu'il avoit compoſés contre l'Iliade & contre l'Odyſſée. Ptolémée indigné que l'on attaquât ſi inſolemment le pere de tous les Poëtes, & que l'on maltraitât ainſi celui que tous les Sçavans reconnoiſſent pour leur maître, dont toute la terre admiroit les écrits, & qui n'étoit pas là préſent pour ſe défendre, ne fit point de réponſe. Cependant Zoïle ayant long-tems attendu, & étant preſſé de la néceſſité, fit ſupplier le Roi de lui faire donner quelque choſe. A quoi l'on dit qu'il fit cette réponſe ; que puiſqu'Homere, depuis mille ans qu'il y avoit qu'il étoit mort, avoit nourri pluſieurs milliers de perſonnes, Zoïle devoit bien avoir l'induſtrie de ſe nourrir non ſeulement lui, mais pluſieurs autres encore, lui qui faiſoit profeſſion d'être beaucoup plus ſçavant qu'Homere. Sa mort ſe raconte diverſement. Les*

uns disent que Ptolémée le fit mettre en croix ; d'autres, qu'il fut lapidé ; & d'autres, qu'il fut brûlé tout vif à Smirne. Mais de quelque façon que cela soit, il est certain qu'il a bien mérité cette punition : puisqu'on ne la peut pas mériter pour un crime plus odieux qu'est celui de reprendre un Ecrivain, qui n'est pas en état de rendre raison de ce qu'il a écrit.

Je ne conçoi pas comment M. Perrault le Médecin, qui pensoit d'Homere & de Platon à peu près les mêmes choses que M. son frere & que Zoïle, a pû aller jusqu'au bout, en traduisant ce passage. La vérité est qu'il l'a adouci, autant qu'il lui a été possible, tâchant d'insinuer que ce n'étoit que les Sçavans, c'est-à dire, au langage de Messieurs Perrault les Pédans, qui admiroient les Ouvrages d'Homere. Car dans le texte Latin il n'y a pas un seul mot qui revienne au mot de Sçavant, & à l'endroit où M. le Médecin traduit : *Celui que tous les Sçavans reconnoissent pour leur maître*, il y a, *celui que tous ceux qui aiment les belles Lettres, reconnoissent pour leur chef*. En effet, bien qu'Homere ait sçû beaucoup de choses, il n'a jamais passé pour le maître des Sçavans. Ptolémée ne dit point non plus à Zoïle dans le texte Latin, *qu'il devoit bien avoir l'industrie de se nourrir, lui qui faisoit profession d'être beaucoup plus sçavant qu'Homere*. Il y a, *lui qui se vantoit d'avoir plus d'esprit qu'Homere*. D'ailleurs, Vitruve ne dit pas simplement, que Zoïle *présenta ses livres contre Homere à Ptolémée* : mais *qu'il les lui récita*. Ce qui est bien plus fort, & qui fait voir que ce Prince les blâmoit avec connoissance de cause.

M. le Médecin ne s'est pas contenté de ces adoucissemens ; il a fait une note, où il s'efforce d'insinuer qu'on a prêté ici beaucoup de choses à Vitruve ; & cela fondé, sur ce que c'est un raisonnement indigne de Vitruve, de dire, qu'on ne puisse reprendre un Ecrivain qui n'est pas en état de rendre raison de ce qu'il a écrit ; & que par cette raison ce se-

roit un crime digne du feu, que de reprendre quelque chose dans les écrits que Zoïle a faits contre Homere, si on les avoit à présent. Je réponds premiérement, que dans le Latin il n'y a pas simplement, reprendre un Ecrivain ; mais citer, appeller en jugement des Ecrivains ; c'est-à-dire, les attaquer dans les formes sur tous leurs Ouvrages. Que d'ailleurs, par ces Ecrivains, Vitruve n'entend pas des Ecrivains ordinaires ; mais des Ecrivains qui ont été l'admiration de tous les siécles, tels que Platon & Homere, & dont nous devons présumer, quand nous trouvons quelque chose à redire dans leurs écrits, que, s'ils étoient là présens pour se défendre, nous serions tout étonnés, que c'est nous qui nous trompons. Qu'ainsi il n'y a point de parité avec Zoïle, homme décrié dans tous les siécles, & dont les Ouvrages n'ont pas même eu la gloire que, grace à mes Remarques, vont avoir les écrits de M. Perrault, qui est, qu'on leur ait répondu quelque chose.

Mais pour achever le Portrait de cet homme, il est bon de mettre aussi en cet endroit ce qu'en a écrit l'Auteur que M. Perrault cite le plus volontiers, c'est à sçavoir Elien. C'est au Livre onziéme de ses Histoires diverses. *Zoïle, celui qui a écrit contre Homere, contre Platon, & contre plusieurs autres grands personnages, étoit d'Amphipolis, & fut disciple de ce Polycrate qui a fait un Discours en forme d'accusation contre Socrate. Il fut appellé le Chien de la Rhétorique. Voici à peu près sa figure. Il avoit une grande barbe qui lui descendoit sur le menton, mais nul poil à la tête qu'il se rasoit jusqu'au cuir. Son manteau lui pendoit ordinairement sur les genoux. Il aimoit à mal parler de tout, & ne se plaisoit qu'à contredire. En un mot, il n'y eut jamais d'homme si hargneux que ce misérable. Un très-sçavant homme lui ayant demandé un jour, pourquoi il s'acharnoit de la sorte à dire du mal de tous les grands Ecrivains : C'est, repliqua-t-il,*

que je voudrois bien leur en faire, mais je n'en puis venir à bout.

Je n'aurois jamais fait, si je voulois ramasser ici toutes les injures qui lui ont été dites dans l'Antiquité, où il étoit par tout connu sous le nom du *vil Esclave de Thrace*. On prétend que ce fut l'envie, qui l'engagea à écrire contre Homere, & que c'est ce qui a fait que tous les envieux ont été depuis appellés du nom de Zoïles, témoin ces deux vers d'Ovide

Ingenium magni livor detrectat Homeri,
Quisquis es, ex illo, Zoïle, nomen habes.

Je rapporte ici tout exprès ce passage, afin de faire voir à M. Perrault qu'il peut fort bien arriver, quoiqu'il en puisse dire, qu'un Auteur vivant soit jaloux, d'un Ecrivain mort plusieurs siécles avant lui. Et en effet, je connois plus d'un demi-sçavant qui rougit lorsqu'on louë devant lui avec un peu d'excès ou Cicéron, ou Démosthéne, prétendant qu'on lui fait tort.

Mais pour ne me point écarter de Zoïle, j'ai cherché plusieurs fois en moi-même ce qui a pû attirer contre lui cette animosité & ce déluge d'injures. Car il n'est pas le seul qui ait fait des Critiques sur Homere & sur Platon. Longin dans ce Traité même, comme nous le voyons, en a fait plusieurs ; & (1) Denis d'Halicarnasse n'a pas plus épargné Platon que lui. Cependant on ne voit point que ces critiques ayent excité contre eux l'indignation des hommes. D'où vient cela ? En voici la raison, si je ne me trompe. C'est qu'outre que leurs critiques sont sensées, il paroît visiblement qu'ils ne les font point

(1) *Denis d'Halicarnasse.*] Le grand Pompée s'étoit plaint à lui de ce qu'il avoit reproché quelques fautes à Platon, & Denis d'Halicarnasse, lui fit une réponse qui contient sa justification.

pour rabaiſſer la gloire de ces grands hommes ; mais pour établir la vérité de quelque précepte important. Qu'au fond, bien loin de diſconvenir du mérite de ces Héros, c'eſt ainſi qu'ils les appellent, ils nous font par tout comprendre, même en les critiquant, qu'ils les reconnoiſſent pour leurs maîtres en l'art de parler, & pour les ſeuls modéles que doit ſuivre tout homme qui veut écrire : Que s'ils nous y découvrent quelques taches, ils nous y font voir en même tems un nombre infini de beautés ; tellement qu'on ſort de la lecture de leurs critiques, convaincu de la juſteſſe d'eſprit du Cenſeur, & encore plus de la grandeur du génie de l'Ecrivain cenſuré. Ajoûtez, qu'en faiſant ces critiques, ils s'énoncent toujours avec tant d'égards, de modeſtie, & de circonſpection, qu'il n'eſt pas poſſible de leur en vouloir du mal.

Il n'en étoit pas ainſi de Zoïle, homme fort atrabilaire, & extrêmement rempli de la bonne opinion de lui-même. Car, autant que nous en pouvons juger par quelques fragmens qui nous reſtent de ſes critiques, & par ce que les Auteurs nous en diſent, il avoit directement entrepris de rabaiſſer les Ouvrages d'Homere & de Platon, en les mettant l'un & l'autre, au-deſſous des plus vulgaires Ecrivains. Il traitoit les fables de l'Iliade & de l'Odyſſée, de contes de vieille, appellant Homere, un diſeur de ſornettes. Il faiſoit de fades plaiſanteries des plus beaux endroits de ces deux Poëmes, & tout cela avec une hauteur ſi pédanteſque, qu'elle révoltoit tout le monde contre lui. Ce fut, à mon avis, ce qui lui attira cette horrible diffamation, & qui lui fit faire une fin ſi tragique.

Mais à propos de hauteur pédanteſque, peut-être ne ſera-t-il pas mauvais d'expliquer ici ce que j'ai voulu dire par là, & ce que c'eſt proprement qu'un pédant. Car il me ſemble que M. Perrault ne conçoit pas trop bien toute l'étenduë de ce mot. En

effet, si l'on en doit juger par tout ce qu'il insinuë dans ses Dialogues, un Pédant, selon lui, est un sçavant nourri dans un Collége, & rempli de Grec & de Latin; qui admire aveuglément tous les Auteurs anciens; qui ne croit pas qu'on puisse faire de nouvelles découvertes dans la nature, ni aller plus loin qu'Aristote, Epicure, Hyppocrate, Pline; qui croiroit faire une espéce d'impiété, s'il avoit trouvé quelque chose à redire dans Virgile : qui ne trouve pas simplement Térence un joli Auteur, mais le comble de toute perfection : qui ne se pique point de politesse : qui non seulement ne blâme jamais aucun Auteur ancien; mais qui respecte sur tout les Auteurs que peu de gens lisent, comme Jason, Bartole, Lycophron, Macrobe, &c.

Voilà l'Idée du Pédant qu'il paroît que M. Perrault s'est formée. Il seroit donc bien surpris si on lui disoit : qu'un Pédant est presque tout le contraire de ce tableau : qu'un Pédant est un homme plein de lui-même, qui avec un médiocre sçavoir décide hardiment de toutes choses : qui se vante sans cesse d'avoir fait de nouvelles découvertes : qui traite de haut en bas Aristote, Epicure, Hypocrate, Pline; qui blâme tous les Auteurs anciens : qui publie que Jason & Bartole étoient deux ignorans, Macrobe un Ecolier : qui trouve, à la vérité, quelques endroits passables dans Virgile; mais qui y trouve aussi beaucoup d'endroits dignes d'être siflés : qui croit à peine Térence digne du nom de joli : qui au milieu de tout cela se pique sur tout de politesse : qui tient que la plûpart des Anciens n'ont ni ordre, ni économie dans leurs discours : En un mot, qui conte pour rien de heurter sur cela le sentiment de tous les hommes.

M. Perrault me dira peut être que ce n'est point là le véritable caractére d'un Pédant. Il faut pourtant lui montrer que c'est le portrait qu'en fait le célébre Regnier; c'est-à-dire, le Poëte François, qui du

consentement de tout le monde, a le mieux connu, avant Moliere, les mœurs & le caractere des hommes. C'est dans sa dixiéme Satyre, où décrivant cet énorme Pédant, qui, dit-il,

Faisoit par son sçavoir, comme il faisoit entendre,
La figue sur le nez au Pédant d'Alexandre.

Il lui donne ensuite ces sentimens,

Qu'il a, pour enseigner, une belle maniere :
Qu'en son globe il a vû la matiere premiere,
Qu'Epicure est yvrogne, Hypocrate un bourreau :
Que Barthole & Jason ignorent le Barreau :
Que Virgile est paßable, encor qu'en quelques pages
Il méritât au Louvre être siflé des Pages :
Que Pline est inégal, Térence un peu joli :
Mais sur tout il estime un langage poli.
Ainsi sur chaque Auteur il trouve de quoi mordre.
L'un n'a point de raison, & l'autre n'a point d'ordre :
L'un avorte avant tems les œuvres qu'il conçoit :
Souvent il prend Macrobe, & lui donne le fouet, &c.

Je laisse à M. P** le soin de faire l'application de cette peinture, & de juger qui Regnier a décrit par ces vers : ou un homme de l'Université, qui a un sincere respect pour tous les grands Ecrivains de l'Antiquité, & qui en inspire, autant qu'il peut, l'estime à la jeunesse qu'il instruit ; ou un Auteur présomptueux qui traite tous les Anciens d'ignorans, de grossiers, de visionnaires, d'insensés ; & qui étant

déja avancé en âge, employe le reste de ses jours; & s'occupe uniquement à contredire le sentiment de tous les hommes.

REFLEXION VI.

En effet, de trop s'arrêter aux petites choses, cela gâte tout. Longin. Chap. VIII.

IL n'y a rien de plus vrai, sur tout dans les vers: & c'est un des grands défauts de Saint-Amand. Ce Poëte avoit assez de génie pour les Ouvrages de débauche, & de Satyre outrée, & il a même quelquefois des boutades assez heureuses dans le sérieux: mais il gâte tout par les basses circonstances qu'il y mêle. C'est ce qu'on peut voir dans son Ode intitulée *la Solitude*, qui est son meilleur Ouvrage, où parmi un fort grand nombre d'images très-agréables, il vient présenter mal-à-propos aux yeux les choses du monde les plus affreuses, des crapaux, & des limaçons qui bavent: le squeléte d'un pendu, &c.

Là branle le squeléte horrible
D'un pauvre Amant qui se pendit.

Il est sur tout bizarrement tombé dans ce défaut en son *Moïse sauvé*, à l'endroit du passage de la mer rouge? au lieu de s'étendre sur tant de grandes circonstances qu'un sujet si majestueux lui présentoit, il perd le tems à peindre le petit enfant, qui va, saute, revient, & ramassant une coquille, la va montrer à sa mere, & met en quelque sorte, comme j'ai dit dans ma Poëtique, les poissons aux fenêtres par ces deux vers,

Et là près des rempars que l'œil peut transpercer,
Les poißons ébahis les regardent paßer.

Il n'y a que M. P** au monde quipuisse ne pas

sentir le comique qu'il y a dans ces deux vers, où il semble en effet que les poissons ayent loué des fenêtres pour voir passer le peuple Hébreu. Cela est d'autant plus ridicule que les poissons ne voyent presque rien au travers de l'eau, & ont les yeux placés d'une telle maniere, qu'il étoit bien difficile quand ils auroient eu la tête hors de ces rempars, qu'ils pussent bien découvrir cette marche. M. P** prétend néanmoins justifier ces deux vers : mais c'est par des raisons si peu sensées, qu'en vérité je croirois abuser du papier, si je l'employois à y répondre. Je me contenterai donc de le renvoyer à la comparaison que Longin rapporte ici d'Homere. Il y pourra voir l'adresse de ce grand Poëte à choisir, & à ramasser les grandes circonstances. Je doute pourtant qu'il convienne de cette vérité. Car il en veut sur tout aux comparaisons d'Homere, & en fait le principal objet de ses plaisanteries dans son dernier Dialogue. On me demandera peut-être ce que c'est que ces plaisanteries : M. P** n'étant pas en réputation d'être fort plaisant ; & comme vrai-semblablement on n'ira pas les chercher dans l'original, je veux bien, pour la curiosité des Lecteurs, en rapporter ici quelque trait. Mais pour cela il faut commencer par faire entendre ce que c'est que les Dialogues de M. P**

C'est une conversation qui se passe entre trois personnages, dont le premier, grand ennemi des Anciens, & sur tout de Platon, est M. P** lui-même, comme il le déclare dans sa Préface. Il s'y donne le nom d'Abbé ; & je ne sçai pas trop pourquoi il a pris ce titre Ecclésiastique, puisqu'il n'est parlé dans ce Dialogue que de choses très-profanes ; que les Romans y sont loués par excès, & que l'Opéra y est regardé comme le comble de la perfection, où la Poësie pouvoit arriver en notre Langue. Le second de ces personnages est un Chevalier, admirateur de M. l'Abbé ; qui est là com-

me son Tabarin pour appuyer ses décisions, & qui le contredit même quelquefois à dessein, pour le faire mieux valoir. M. P** ne s'offensera pas sans doute de ce nom de Tabarin, que je donne ici à son Chevalier : puisque ce Chevalier lui-même déclare en un endroit, (1) qu'il estime plus les Dialogues de Mondor & de Tabarin, que ceux de Platon. Enfin le troisiéme de ces personnages, qui est beaucoup le plus sot des trois, est un Président, protecteur des Anciens, qui les entend encore moins que l'Abbé, ni que le Chevalier; qui ne sçauroit souvent répondre aux objections du monde les plus frivoles, & qui défend quelquefois si sottement la raison, qu'elle devient plus ridicule dans sa bouche que le mauvais sens. En un mot, il est là comme le faquin de la Comédie, pour recevoir toutes les nazardes. Ce sont là les Acteurs de la Piéce. Il faut maintenant les voir en action.

M. l'Abbé, par exemple, déclare en un endroit qu'il n'approuve point ces comparaisons d'Homere, où le Poëte non content de dire précisément ce qui sert à la comparaison, s'étend sur quelque circonstance historique de la chose, dont il est parlé : comme lorsqu'il compare la cuisse de Ménélas blessé, à de l'hyvoire teint en pourpre par une femme de Méonie & de Carie, &c. Cette femme de Méonie ou de Carie déplait à M. l'Abbé, & il ne sçauroit souffrir ces sortes de *comparaisons à longue queuë*; mot agréable, qui est d'abord admiré par M. le Chevalier, lequel prend de là occasion de raconter quantité de jolies choses qu'il dit aussi à la campagne l'année derniere, à propos de ces *comparaisons à longue queuë*.

Ces plaisanteries étonnent un peu M. le Prési-

(1) *Qu'il estime plus les Dialogues de Mendor & de Tabarin.*] Voyez la Remarque sur le vers 86. du premier Chant de l'Art poëtique, où il est parlé des Dialogues de Mondor & de Tabarin.

dent, qui ſent bien la fineſſe qu'il y a dans ce mot de *longue queuë.* Il ſe met pourtant à la fin en devoir de répondre. La choſe n'étoit pas ſans doute fort mal-aiſée, puiſqu'il n'avoit qu'à dire, ce que tout homme qui ſçait les élémens de la Rhétorique auroit dit d'abord : Que les comparaiſons, dans les Odes & dans les Poëmes Epiques, ne ſont pas ſimplement miſes pour éclaircir, & pour orner le diſcours ; mais pour amuſer & pour délaſſer l'eſprit du Lecteur, en le détachant de tems en tems du principal ſujet, & le promenant ſur d'autres images agréables à l'eſprit : Que c'eſt en cela qu'a principalement excellé Homere, dont non ſeulement toutes les comparaiſons, mais tous les diſcours ſont pleins d'images de la nature, ſi vrayes & ſi variées, qu'étant toujours le même, il eſt néanmoins toujours différent : inſtruiſant ſans ceſſe le Lecteur, & lui faiſant obſerver dans les objets mêmes, qu'il a tous les jours devant les yeux, des choſes qu'il ne s'aviſoit pas d'y remarquer. Que c'eſt une vérité univerſellement reconnuë, qu'il n'eſt point néceſſaire, en matiere de Poëſie, que les points de la comparaiſon ſe répondent ſi juſte les uns aux autres : qu'il ſuffit d'un rapport général, & qu'une trop grande exactitude ſentiroit ſon Rhéteur.

C'eſt ce qu'un homme ſenſé auroit pû dire ſans peine à M. l'Abbé, & à M. le Chevalier : mais ce n'eſt pas ainſi que raiſonne M. le Préſident. Il commence par avouer ſincérement que nos Poëtes ſe feroient moquer d'eux, s'ils mettoient dans leurs Poëmes de ces comparaiſons étenduës ; & n'excuſe Homere, que parce qu'il avoit le goût oriental, qui étoit, dit-il, le goût de ſa nation. Là-deſſus il explique ce que c'eſt que le goût des Orientaux, qui, à cauſe du feu de leur imagination, & la vivacité de leur eſprit, veulent toujours, pourſuit-il, qu'on leur diſe deux choſes à la fois, & ne ſçauroient ſouffrir un ſeul ſens dans un diſcours ; Au lieu que

nous autres Européens, nous nous contentons d'un seul sens, & sommes bien-aises qu'on ne nous dise qu'une seule chose à la fois. Belles observations que M. le Président a faites dans la nature, & qu'il a faites tout seul ! puisqu'il est faux que les Orientaux ayent plus de vivacité d'esprit que les Européens, & sur tout que les François, qui sont fameux par tout pays, pour leur conception vive & prompte : le stile figuré, qui régne aujourd'hui dans l'Asie mineure & dans les pays voisins, & qui n'y régnoit point autrefois, ne venant que de l'irruption des Arabes, & des autres nations barbares, qui peu de tems après Heraclius inondérent ces pays, & y portérent avec leur langue & avec leur religion, ces manieres de parler empoulées. En effet, on ne voit point que les Peres Grecs de l'Orient, comme S. Justin, S. Basile, S. Chrysostome, S. Gregoire de Nazianze, & tant d'autres, ayent jamais pris ce stile dans leurs écrits : & ni Hérodote, ni Denis d'Halicarnasse, ni Lucien, ni Joseph, ni Philon le Juif, ni aucun Auteur Grec, n'a jamais parlé ce langage.

Mais pour revenir aux *comparaisons à longue queuë*, M. le Président rappelle toutes ses forces, pour renverser ce mot, qui fait tout le fort de l'argument de M. l'Abbé, & répond enfin : Que comme dans les cérémonies on trouveroit à redire aux queuës des Princesses, si elles ne traînoient jusqu'à terre, de même les comparaisons dans le Poëme Epique seroient blâmables, si elles n'avoient des queuës fort traînantes. Voilà peut-être une des plus extravagantes réponses qui ayent jamais été faites. Car quel rapport ont les comparaisons à des Princesses ? Cependant M. le Chevalier, qui jusqu'alors n'avoit rien approuvé de tout ce que le Président avoit dit, est ébloui de la solidité de cette réponse, & commence à avoir peur pour M. l'Abbé, qui frappé aussi du grand sens de ce discours, s'en tire pourtant avec assez de peine, en avouant contre son premier sen-

timent, qu'à la vérité on peut donner de longues queuës aux comparaiſons ; mais ſoutenant qu'il faut, ainſi qu'aux robes des Princeſſes, que ces queuës ſoient de même étoffe que la robe. Ce qui manque, dit-il, aux comparaiſons d'Homere, où les queuës ſont de deux étoffes différentes ; de ſorte que s'il arrivoit qu'en France, comme cela peut fort bien arriver, la mode vînt de coudre des queuës de différente étoffe aux robes des Princeſſes, voilà le Préſident qui auroit entiérement cauſe gagnée ſur les comparaiſons. C'eſt ainſi que ces trois Meſſieurs manient entre eux la raiſon humaine ; l'un faiſant toujours l'objection qu'il ne doit point faire ; l'autre approuvant ce qu'il ne doit point approuver ; & l'autre répondant ce qu'il ne doit point répondre.

Que ſi le Préſident a eu ici quelque avantage ſur l'Abbé, celui-ci a bien-tôt ſa revanche à propos d'un autre endroit d'Homere. Cet endroit eſt dans le douziéme Livre de l'Odyſſée, où Homere, ſelon la traduction de M. P** raconte : *Qu'Ulyſſe étant porté ſur ſon mât briſé, vers la Charybde, juſtement dans le tems que l'eau s'élevoit ; & craignant de tomber au fond, quand l'eau viendroit à redeſcendre, il ſe prit à un figuier ſauvage qui ſortoit du haut du rocher, où il s'attacha comme une ſauve-ſouris, & où il attendit, ainſi ſuſpendu, que ſon mât qui étoit allé à fond, revint ſur l'eau ; ajoûtant que lorſqu'il le vit revenir, il fut auſſi aiſe qu'un Juge qui ſe léve de deſſus ſon Siége pour aller dîner, après avoir jugé pluſieurs procès.* M. l'Abbé inſulte fort à M. le Préſident ſur cette comparaiſon bizarre du Juge qui va dîner ; & voyant le Préſident embarraſſé, *Eſt-ce*, ajoûte-t-il, *que je ne traduis pas fidélement le Texte d'Homere ?* Ce que ce grand défenſeur des Anciens n'oſeroit nier. Auſſi-tôt M. le Chevalier revient à la charge ; & ſur ce que le Préſident répond : que le Poëte donne à tout cela un tour ſi agréable, qu'on ne peut pas n'en être point charmé : *Vous vous mo-*

quez, poursuit le Chevalier : *Dès le moment qu'Homere, tout Homere qu'il est, veut trouver de la ressemblance entre un homme qui se réjouit de voir son mât revenir sur l'eau, & un Juge qui se léve pour aller dîner, après avoir jugé plusieurs procès, il ne sçauroit dire qu'une impertinence.*

Voilà donc le pauvre Président fort accablé ; & cela faute d'avoir sçû, que M. l'Abbé fait ici une des plus énormes bévûës qui ayent jamais été faites, prenant une date pour une comparaison. Car il n'y a en effet aucune comparaison en cet endroit d'Homere. Ulysse raconte que voyant le mât, & la quille de son vaisseau, sur lesquels il s'étoit sauvé, qui s'engloutissoient dans la Charybde ; il s'acrocha, comme un oiseau de nuit, à un grand figuier qui pendoit là d'un rocher, & qu'il y demeura long-tems attaché, dans l'espérance que le reflux venant, la Charybde pourroit enfin revomir le débris de son vaisseau : Qu'en effet ce qu'il avoit prévû arriva : & qu'environ vers l'heure qu'un Magistrat, ayant rendu la justice, quitte sa séance pour aller prendre sa réfection, c'est-à-dire, environ sur les trois heures après midi, ces débris parurent hors de la Charybde, & qu'il se remit dessus. Cette date est d'autant plus juste qu'Eustathius assure, que c'est le tems d'un des reflux de la Charybde, qui en a trois en vingt-quatre heures ; & qu'autrefois en Gréce on datoit ordinairement les heures de la journée par le tems où les Magistrats entroient au Conseil ; par celui où ils y demeuroient ; & par celui où ils en sortoient. Cet endroit n'a jamais été entendu autrement par aucun Interpréte, & le Traducteur Latin l'a fort bien rendu. Par là on peut voir à qui appartient l'impertinence de la comparaison prétenduë, ou à Homere qui ne l'a point faite, ou à M. l'Abbé qui la lui fait faire si mal-à-propos.

Mais avant que de quitter la conversation de ces

trois Messieurs, M. l'Abbé trouvera bon, que je ne donne pas les mains à la réponse décisive qu'il fait à M. le Chevalier, qui lui avoit dit : *Mais à propos de comparaisons, on dit qu'Homere compare Ulysse, qui se tourne dans son lit, au boudin qu'on rôtit sur le gril.* A quoi M. l'Abbé répond : *Cela est vrai ;* & à quoi je réponds. Cela est si faux, que même le mot Grec, qui veut dire boudin, n'étoit point encore inventé du tems d'Homere, où il n'y avoit ni boudins, ni ragoûts. La vérité est que dans le vingtiéme Livre de l'Odyssée, il compare Ulysse qui se tourne çà & là dans son lit, brûlant d'impatience de se soûler, comme dit Eustathius, du sang des Amans de Pénélope, à un homme affamé, qui s'agite pour faire cuire sur un grand feu le ventre sanglant, & plein de graisse, d'un animal, dont il brûle de se rassasier, le tournant sans cesse de côté & d'autre.

En effet, tout le monde sçait que le ventre de certains animaux chez les Anciens étoit un de leurs plus délicieux mets : que le *sumen*, c'est-à-dire, le ventre de la truye parmi les Romains, étoit vanté par excellence, & défendu même par une ancienne Loi Censorienne, comme trop voluptueux. Ces mots, *plein de sang & de graisse*, qu'Homere a mis en parlant du ventre des animaux, & qui sont si vrais de cette partie du corps, ont donné occasion à un misérable Traducteur, qui a mis autrefois l'Odyssée en François, de se figurer qu'Homere parloit là du boudin : parce que le boudin de pourceau se fait communément avec du sang & de la graisse ; & il l'a ainsi sottement rendu dans sa traduction. C'est sur la foi de ce Traducteur, que quelques ignorans, & M. L'Abbé du Dialogue, ont crû qu'Homere comparoit Ulysse à un boudin : quoique ni le Grec ni le Latin n'en disent rien, & que jamais aucun Commentateur n'ait fait cette ridicule bévûë. Cela montre bien les étranges inconvéniens qui arri-

vent à ceux qui veulent parler d'une Langue qu'ils ne ſçavent point.

REFLEXION VII.

Il faut ſonger au jugement que toute la poſtérité fera de nos Ecrits. Longin. Chap. XII.

IL n'y a en effet que l'approbation de la Poſtérité, qui puiſſe établir le vrai mérite des Ouvrages. Quelque éclat qu'ait fait un Ecrivain durant ſa vie, quelques éloges qu'il ait reçûs, on ne peut pas pour cela infailliblement conclure que ſes Ouvrages ſoient excellens. De faux brillans, la nouveauté du ſtile, un tour d'eſprit qui étoit à la mode, peuvent les avoir fait valoir ; & il arrivera peut-être que dans le ſiécle ſuivant on ouvrira les yeux, & que l'on mépriſera ce que l'on a admiré. Nous en avons un bel exemple dans Ronſard, & dans ſes imitateurs, comme du Bellay, du Bartas, Deſportes, qui dans le ſiécle précédent ont été l'admiration de tout le monde, & qui aujourd'hui ne trouvent pas même de Lecteurs.

La même choſe étoit arrivée chez les Romains à Nævius, à Livius, & à Ennius, qui du tems d'Horace, comme nous l'apprenons de ce Poëte, trouvoient encore beaucoup de gens qui les admiroient; mais qui à la fin furent entiérement décriés. Et il ne faut point s'imaginer que la chûte de ces Auteurs, tant les François que les Latins, ſoit venuë de ce que les Langues de leurs pays ont changé. Elle n'eſt venuë, que de ce qu'ils n'avoient point attrapé dans ces Langues le point de ſolidité & de perfection, qui eſt néceſſaire pour faire durer, & pour faire à jamais priſer des Ouvrages. En effet, la Langue Latine, par exemple, qu'ont écrite Ciceron & Virgile, étoit déja fort changée du tems de Quintilien, & encore plus du tems d'Aulugelle. Cependant Ciceron & Virgile y étoient encore plus eſtimés que de

ſeur tems même ; parce qu'ils avoient comme fixé la Langue par leurs écrits , ayant atteints le point de perfection que j'ai dit.

Ce n'eſt donc point la vieilleſſe des mots & des expreſſions dans Ronſard , qui a décrié Ronſard ; c'eſt qu'on s'eſt apperçû tout d'un coup que les beautés qu'on y croyoit voir n'étoient point des beautés. Ce que Bertaut , Malherbe , de Lingendes , & Racan, qui vinrent après lui , contribuérent beaucoup à faire connoître , ayant attrapé dans le genre ſérieux le vrai génie de la Langue Françoiſe , qui bien loin d'être en ſon point de maturité du tems de Ronſard, comme Paſquier ſe l'étoit perſuadé fauſſement, n'étoit pas même encore ſortie de ſa premiere enfance. Au contraire le vrai tour de l'Epigramme, du Rondeau, & des Epîtres naïves , ayant été trouvé, même avant Ronſard , par Marot, par Saint-Gelais, & par d'autres ; non ſeulement leurs Ouvrages en ce genre ne ſont point tombés dans le mépris , mais ils ſont encore aujourd'hui généralement eſtimés : juſques-là même, pour prouver l'air naïf en François, on a encore quelquefois recours à leur ſtile ; & c'eſt ce qui a ſi bien réuſſi au célébre M. de la Fontaine. Concluons donc qu'il n'y a qu'une longue ſuite d'années , qui puiſſe établir la valeur & le vrai mérite d'un Ouvrage.

Mais lorſque les Ecrivains ont été admirés durant un fort grand nombre de ſiécles , & n'ont été mépriſés que par quelques gens de goût bizarre ; car il ſe trouve toujours des goûts dépravés : alors non ſeulement il y a de la témérité , mais il y a de la folie à vouloir douter du mérite de ces Ecrivains. Que ſi vous ne voyez point les beautés de leurs Ecrits , il ne faut pas conclure qu'elles n'y ſont point , mais que vous êtes aveugle , & que vous n'avez point de goût. Le gros des hommes à la longue ne ſe trompe point ſur les Ouvrages d'eſprit. Il n'eſt plus queſtion , à l'heure qu'il eſt , de ſçavoir ſi Homere ,

Platon, Ciceron, Virgile, ſont des hommes merveilleux. C'eſt une choſe ſans conteſtation, puiſque vingt ſiécles en ſont convenus : il s'agit de ſçavoir en quoi conſiſte ce merveilleux, qui les a fait admirer de tant de ſiécles ; & il faut trouver moyen de le voir, ou renoncer aux belles Lettres, auſquelles vous devez croire que vous n'avez ni goût ni génie, puiſque vous ne ſentez point ce qu'ont ſenti tous les hommes.

Quand je dis cela néanmoins, je ſuppoſe que vous ſçachiez la Langue de ces Auteurs. Car ſi vous ne la ſçavez point, & ſi vous ne vous l'êtes point familiariſée, je ne vous blâmerai pas de n'en point voir les beautés : je vous blâmerai ſeulement d'en parler. Et c'eſt en quoi on ne ſçauroit trop condamner M. P**, qui ne ſçachant point la Langue d'Homere, vient hardiment lui faire ſon procès ſur les baſſeſſes de ſes Traducteurs, & dire au genre humain, qui a admiré les Ouvrages de ce grand Poëte durant tant de ſiécles : Vous avez admiré des ſottiſes. C'eſt à peu près la même choſe qu'un aveugle-né, qui s'en iroit crier par toutes les ruës : Meſſieurs, je ſçai que le Soleil que vous voyez, vous paroît fort beau ; mais moi qui ne l'ai jamais vû, je déclare qu'il eſt fort laid.

Mais pour revenir à ce que je diſois : puiſque c'eſt la poſtérité ſeule qui met le véritable prix aux Ouvrages, il ne faut pas, quelque admirable que vous paroiſſe un Ecrivain moderne, le mettre aiſément en paralléle avec ces Ecrivains admirés durant un ſi grand nombre de ſiécles : puiſqu'il n'eſt pas même ſûr que ſes Ouvrages paſſent avec gloire au ſiécle ſuivant. En effet, ſans aller chercher des exemples éloignés, combien n'avons-nous point vû d'Auteurs admirés dans notre ſiécle, dont la gloire eſt déchûë en très-peu d'années ? Dans quelle eſtime n'ont point été il y a trente ans les Ouvrages de Balzac ? On ne parloit pas de lui ſimplement com-

me du plus éloquent homme de ſon ſiécle, mais comme du ſeul éloquent. Il a effectivement des qualités merveilleuſes. On peut dire que jamais perſonne n'a mieux ſçû ſa Langue que lui, & mieux entendu la propriété des mots, & la juſte meſure des périodes. C'eſt une louange que tout le monde lui donne encore. Mais on s'eſt apperçû tout d'un coup, que l'art où il s'eſt employé toute ſa vie, étoit l'art qu'il ſçavoit le moins ; je veux dire l'art de faire une lettre. Car bien que les ſiennes ſoient toutes pleines d'eſprit, & de choſes admirablement dites ; on y remarque par tout les deux vices les plus oppoſés au genre épiſtolaire, c'eſt à ſçavoir, l'affectation & l'enflûre ; & on ne peut plus lui pardonner ce ſoin vicieux qu'il a de dire toutes choſes autrement que ne le diſent les autres hommes. De ſorte que tous les jours on retorque contre lui ce même vers que Mainard a fait autrefois à ſa louange,

Il n'eſt point de mortel qui parle comme lui.

Il y a pourtant encore des gens qui le liſent ; mais il n'y a plus perſonne qui oſe imiter ſon ſtile ; ceux qui l'ont fait s'étant rendus la riſée de tout le monde.

Mais pour chercher un exemple encore plus illuſtre que celui de Balzac : Corneille eſt celui de tous nos Poëtes qui a fait le plus d'éclat en notre tems ; & on ne croyoit pas qu'il pût jamais y avoir en France un Poëte digne de lui être égalé. Il n'y en a point en effet qui ait eu plus d'élévation de génie, ni qui ait plus compoſé. Tout ſon mérite pourtant à l'heure qu'il eſt, ayant été mis par le tems comme dans un creuſet, ſe réduit à huit ou neuf Piéces de Théatre qu'on admire, & qui ſont, s'il faut ainſi parler, comme le Midi de ſa Poëſie, dont l'Orient & l'Occident n'ont rien valu. Encore dans ce petit nombre de bonnes piéces, outre les fautes de Langue qui y ſont aſſez fréquentes, on commence à s'apperçe-

voir de beaucoup d'endroits de déclamation qu'on n'y voyoit point autrefois. Ainsi non seulement on ne trouve point mauvais qu'on lui compare aujourd'hui M. Racine ; mais il se trouve même quantité de gens qui le lui préférent. La postérité jugera qui vaut le mieux des deux. Car je suis persuadé que les écrits de l'un & de l'autre passeront aux siécles suivans. Mais jusques-là ni l'un ni l'autre ne doit être mis en paralléle avec Euripide, & avec Sophocle : puisque leurs Ouvrages n'ont point encore le sceau qu'ont les Ouvrages d'Euripide & de Sophocle, je veux dire, l'approbation de plusieurs siécles.

Au reste, il ne faut pas s'imaginer que dans ce nombre d'Ecrivains approuvés de tous les siécles, je veuille ici comprendre ces Auteurs, à la vérité anciens, mais qui ne se sont acquis qu'une médiocre estime, comme Lycophron, Nonnus, Silius Italicus, l'Auteur des Tragédies attribuées à Sénéque, & plusieurs autres, à qui on peut non seulement comparer, mais à qui on peut, à mon avis, justement préférer beaucoup d'Ecrivains modernes. Je n'admets dans ce haut rang que ce petit nombre d'Ecrivains merveilleux, dont le nom seul fait l'éloge, comme Homere, Platon, Ciceron, Virgile, &c. Et je ne régle point l'estime que je fais d'eux par le tems qu'il y a que leurs Ouvrages durent, mais par le tems qu'il y a qu'on les admire. C'est de quoi il est bon d'avertir beaucoup de gens, qui pourroient mal-à-propos croire ce que veut insinuer notre Censeur ; qu'on ne louë les Anciens que parce qu'ils sont anciens ; & qu'on ne blâme les modernes, que parce qu'ils sont modernes : ce qui n'est point du tout véritable, y ayant beaucoup d'anciens qu'on n'admire point, & beaucoup de modernes que tout le monde louë. L'antiquité d'un Ecrivain n'est pas un titre certain de son mérite : mais l'antique & constante admiration qu'on a toujours euë pour ses Ouvrages, est une preuve sûre & infaillible qu'on les doit admirer.

REFLEXION VIII.

Il n'en est pas ainsi de Pindare & de Sophocle. Car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroyent, pour ainsi dire, souvent leur ardeur vient à s'éteindre, & ils tombent malheureusement. Longin. Chap. XXVII.

LONGIN donne ici assez à entendre qu'il avoit trouvé des choses à redire dans Pindare. Et dans quel Auteur n'en trouve t-on point ? Mais en même tems il déclare que ces fautes, qu'il y a remarquées, ne peuvent point être appellées proprement fautes, & que ce ne sont que de petites négligences où Pindare est tombé, à cause de cet esprit divin dont il est entraîné, & qu'il n'étoit pas en sa puissance de régler comme il vouloit. C'est ainsi que le plus grand & le plus sévere de tous les Critiques Grecs parle de Pindare même en le censurant.

Ce n'est pas là le langage de M. P**, homme qui sûrement ne sçait point de Grec. Selon lui, Pindare non seulement est plein de véritables fautes ; mais c'est un Auteur qui n'a aucune beauté, un diseur de galimathias impénétrable, que jamais personne n'a pû comprendre, & dont Horace s'est moqué quand il a dit que c'étoit un Poëte inimitable. En un mot, c'est un Ecrivain sans mérite, qui n'est estimé que d'un certain nombre de Sçavans, qui le lisent sans le concevoir, & qui ne s'attachent qu'à recueillir quelques misérables Sentences, dont il a semé ses Ouvrages. Voilà ce qu'il juge à propos d'avancer sans preuves dans le dernier de ses Dialogues. Il est vrai que dans un autre de ses Dialogues il vient à la preuve devant Madame la Présidente Morinet, & prétend montrer que le commencement de la premiere Ode de ce grand Poëte ne s'entend point. C'est ce qu'il prouve admirablement par la traduction qu'il en a faite. Car il faut avouer que si

Pindare s'étoit énoncé comme lui, (1) la Serre, (2) ni Richesource, ne l'emporteroient pas sur Pindare pour le galimathias, & pour la bassesse.

On sera donc assez surpris ici de voir, que cette bassesse & ce galimathias appartiennent entiérement à M. P * *, qui en traduisant Pindare, n'a entendu ni le Grec, ni le Latin, ni le François. C'est ce qu'il est aisé de prouver. Mais pour cela, il faut sçavoir, que Pindare vivoit peu de tems après Pythagore, Thalès, & Anaxagore, fameux Philosophes Naturalistes, & qui avoient enseigné la Physique avec un fort grand succès. L'opinion de Thalès, qui mettoit l'eau pour le principe des choses, étoit sur tout célébre. Empédocle Sicilien, qui vivoit du tems de Pindare même, & qui avoit été disciple d'Anaxagore, avoit encore poussé la chose plus loin qu'eux ; & non seulement avoit pénétré fort avant dans la connoissance de la Nature, mais il avoit fait ce que Lucréce a fait depuis à son imitation ; je veux dire, qu'il avoit mis toute la Physique en Vers. On a perdu son Poëme. On sçait pourtant que ce Poëme commençoit par l'éloge des quatre Élémens, & vrai-semblablement il n'y avoit pas oublié la formation de l'or & des autres métaux. Cet Ouvrage s'étoit rendu si fameux dans la Gréce, qu'il y avoit fait regarder son Auteur comme une espéce de Divinité.

Pindare venant donc à composer sa premiere Ode Olympique à la louange d'Hieron Roi de Sicile,

(1) *La Serre.*] Voyez la Remarque sur le Vers 176. de la Satyre III.

(2) *Richesource.*] Jean de Soudier, Ecuyer, Sieur de Richesource, étoit un misérable déclamateur, façon de Pédant, qui prenoit la qualité de *Modérateur de l'Académie des Orateurs* ; parce qu'il faisoit des leçons publiques d'éloquence dans une chambre qu'il occupoit à la Place Dauphine. Il avoit composé quelques ouvrages, parmi lesquels il y en a un de critique, intitulé *le Camouflet des Auteurs*, & chaque critique est une *Camouflade*.

qui

qui avoit remporté le prix de la course des chevaux, débute par la chose du monde la plus simple & la plus naturelle, qui est : Que s'il vouloit chanter les merveilles de la Nature, il chanteroit, à l'imitation d'Empédocle Sicilien, l'eau & l'or, comme les deux plus excellentes choses du monde : mais que s'étant consacré à chanter les actions des hommes, il va chanter le combat Olympique ; puisque c'est en effet ce que les hommes font de plus grand ; & que de dire qu'il y ait quelque autre combat aussi excellent que le combat Olympique, c'est prétendre qu'il y a dans le Ciel quelque autre Astre aussi lumineux que le Soleil. Voilà la pensée de Pindare mise dans son ordre naturel, & telle qu'un Rhéteur la pourroit dire dans une exacte Prose. Voici comme Pindare l'énonce en Poëte. *Il n'y a rien de si excellent que l'eau : Il n'y a rien de plus éclatant que l'or, & il se distingue entre toutes les autres superbes richesses, comme un feu qui brille dans la nuit. Mais, ô mon esprit, puisque c'est des combats que tu veux chanter, ne va point te figurer, ni que dans les vastes deserts du Ciel, quand il fait jour, on puisse voir quelque autre Astre aussi lumineux que le Soleil ; ni que sur la terre nous puissions dire, qu'il y ait quelque autre combat aussi excellent que le combat Olympique.*

Pindare est presque ici traduit mot pour mot ; & je ne lui ai prêté que le mot de, *sur la terre*, que le sens améne si naturellement, qu'en vérité il n'y a qu'un homme qui ne sçait ce que c'est que traduire, qui puisse me chicaner là-dessus. Je ne prétends donc pas, dans une traduction si littérale avoir fait sentir toute la force de l'original ; dont la beauté consiste principalement dans le nombre, l'arrangement, & la magnificence des paroles. Cependant quelle majesté & quelle noblesse un homme de bon sens n'y peut il pas remarquer, même dans la sécheresse de ma traduction ? Que de grandes images présentées d'abord ! l'eau, l'or, le feu, le soleil ! Que

de ſublimes Figures enſemble ! la Métaphore, l'Apoſtrophe , la Métonymie ! Quel tour & quelle agréable circonduction de paroles ! Cette expreſſion : *Les vaſtes deſerts du Ciel , quand il fait jour*, eſt peut-être une des plus grandes choſes qui ayent jamais été dites en Poëſie. En effet, qui n'a point remarqué de quel nombre infini d'étoiles le Ciel paroît peuplé durant la nuit, & quelle vaſte ſolitude c'eſt au contraire dès que le Soleil vient à ſe montrer ? De ſorte que par le ſeul début de cette Ode on commence à concevoir tout ce qu'Horace a voulu faire entendre , quand il dit , que *Pindare eſt comme un grand fleuve qui marche à flots bouillonnans ; & que de ſa bouche , comme d'une ſource profonde , il ſort une immenſité de richeſſes & de belles choſes.*

Fervet immenſuſque ruit profundo
Pindarus ore.

Examinons maintenant la traduction de M. P**. La voici : *L'eau eſt très-bonne à la vérité , & l'or qui brille , comme le feu durant la nuit , éclate merveilleuſement parmi les richeſſes qui rendent l'homme ſuperbe. Mais, mon eſprit, ſi tu deſires chanter des combats , ne contemple point d'autre Aſtre plus lumineux que le Soleil, pendant le jour, dans le vague de l'air. Car nous ne ſçaurions chanter des combats plus illuſtres que les combats Olympiques.* Peut-on jamais voir un plus plat galimathias ? *L'eau eſt très-bonne à la vérité*, eſt une maniere de parler familiere & comique, qui ne répond point à la majeſté de Pindare. Le mot d'ἄριστον ne veut pas ſimplement dire en Grec *bon* , mais *merveilleux* , *divin* , *excellent entre les choſes excellentes.* On dira fort bien en Grec, qu'Alexandre & Jules Céſar étoient ἄριστοι. Traduira-t-on qu'ils étoient de *bonnes gens* ? D'ailleurs le mot de *bonne eau* en François, tombe dans le bas, à cauſe que cette façon de parler s'employe dans des uſages

bas & populaires, *à l'Enseigne de la bonne eau, à la bonne eau-de-vie*. Le mot d'*à la vérité* en cet endroit est encore plus familier & plus ridicule, & n'est point dans le Grec, où le μὲν & le δ' sont comme des espéces d'enclitiques, qui ne servent qu'à soutenir la versification. *Et l'or qui brille.* Il n'y a point d'*Et* dans le Grec, & *qui* n'y est point non plus. *Eclate merveilleusement parmi les richesses. Merveilleusement* est burlesque en cet endroit. Il n'est point dans le Grec, & se sent de l'ironie que M. P** a dans l'esprit, & qu'il tâche de prêter même aux paroles de Pindare en le traduisant. *Qui rendent l'homme superbe.* Cela n'est point dans Pindare, qui donne l'épithéte de superbe aux richesses mêmes, ce qui est une figure très-belle : au lieu que dans la traduction, n'y ayant point de figure, il n'y a plus par conséquent de poësie. *Mais, mon esprit, &c.* C'est ici où M. P** achéve de perdre la tramontane ; & comme il n'a entendu aucun mot de cet endroit, où j'ai fait voir un sens si noble, si majestueux, & si clair, on me dispensera d'en faire l'analyse.

Je me contenterai de lui demander dans quel Lexicon, dans quel Dictionnaire ancien ou moderne, il a jamais trouvé que μηδὲ en Grec, ou *ne* en Latin, voulût dire, *Car.* Cependant c'est ce *Car* qui fait ici toute la confusion du raisonnement qu'il veut attribuer à Pindare. Ne sçait-il pas qu'en toute Langue mettez un *Car* mal-à-propos, il n'y a point de raisonnement qui ne devienne absurde ? Que je dise par exemple, *Il n'y a rien de si clair que le commencement de la premiere Ode de Pindare, & M. P** ne l'a point entendu ;* Voilà parler très-juste. Mais si je dis : *Il n'y a rien de si clair que le commencement de la premiere Ode de Pindare ; car M. P** ne l'a point entendu ;* c'est fort mal argumenté ; parce que d'un fait très-véritable je fais une raison très-fausse, & qu'il est fort indifférent, pour faire qu'une chose

ſoit claire ou obſcure, que M. P** l'entende ou ne l'entende point.

Je ne m'étendrai pas davantage à lui faire connoître une faute qu'il n'eſt pas poſſible que lui-même ne ſente. J'oſerai ſeulement l'avertir, que lorſqu'on veut critiquer d'auſſi grands hommes qu'Homere & que Pindare, il faut avoir du moins les premieres teintures de la Grammaire ; & qu'il peut fort bien arriver que l'Auteur le plus habile devienne un Auteur de mauvais ſens entre les mains d'un Traducteur ignorant, qui ne l'entend point, & qui ne ſçait pas même quelquefois, que *ni* ne veut point dire *car*.

Après avoir ainſi convaincu M. P** ſur le Grec & ſur le Latin, il trouvera bon que je l'avertiſſe auſſi, qu'il y a une groſſiere faute de François dans ces mots de ſa traduction : *Mais, mon eſprit, ne contemples point, &c.* & que *contemple* à l'impératif, n'a point d'*s*. Je lui conſeille donc de renvoyer cette *s* au mot de *Caſuite*, qu'il écrit toujours ainſi, quoiqu'on doive toujours écrire & prononcer *Caſuiſte*. Cette *s*, je l'avouë, y eſt un peu plus néceſſaire qu'au pluriel du mot d'*Opera* : car bien que j'aye toujours entendu prononcer des Opéras, comme on dit des Factums & des Totons, je ne voudrois pas aſſurer qu'on le doive écrire, & je pourrois bien m'être trompé en l'écrivant de la ſorte.

REFLEXION IX.

Les mots bas ſont comme autant de marques honteuſes qui flétriſſent l'expreſſion. Longin Chap. XXXIV.

CETTE Remarque eſt vraye dans toutes les Langues. Il n'y a rien qui aviliſſe davantage un diſcours que les mots bas. On ſouffrira plutôt, généralement parlant, une penſée baſſe exprimée en termes nobles, que la penſée la plus noble exprimée en termes bas. La raiſon de cela eſt, que tout le

monde ne peut pas juger de la justesse & de la force d'une pensée : mais qu'il n'y a presque personne, sur tout dans les Langues vivantes, qui ne sente là bassesse des mots. Cependant il y a peu d'Ecrivains qui ne tombent quelquefois dans ce vice. Longin, comme nous voyons ici, accuse Hérodote, c'est-à-dire le plus poli de tous les Historiens Grecs, d'avoir laissé échaper des mots bas dans son Histoire. On en reproche à Tite-Live, à Saluste, & à Virgile.

N'est-ce donc pas une chose fort surprenante, qu'on n'ait jamais fait sur cela aucun reproche à Homere ? bien qu'il ait composé deux Poëmes, chacun plus gros que l'Enéïde ; & qu'il n'y ait point d'Ecrivain qui descende quelquefois dans un plus grand détail que lui, ni qui dise si volontiers les petites choses : ne se servant jamais que de termes nobles, ou employant les termes les moins relevés avec tant d'art & d'industrie, comme Denis d'Halicarnasse, qu'il les rend nobles & harmonieux. Et certainement, s'il y avoit eu quelque reproche à lui faire sur la bassesse des mots, Longin ne l'auroit pas vrai-semblablement plus épargné ici qu'Hérodote. On voit donc par là le peu de sens de ces Critiques modernes, qui veulent juger du Grec sans sçavoir de Grec ; & qui ne lisant Homere que dans des traductions Latines très-basses, ou dans des traductions Françoises encore plus rampantes, imputent à Homere les bassesses de ses Traducteurs, & l'accusent de ce qu'en parlant Grec, il n'a pas assez noblement parlé Latin ou François. Ces Messieurs doivent sçavoir que les mots des Langues ne répondent pas toujours juste les uns aux autres ; & qu'un terme Grec très-noble ne peut souvent être exprimé en François que par un terme très-bas. Cela se voit par le mot d'*Asinus* en Latin, & d'*Ane* en François, qui sont de la derniere bassesse dans l'une & dans l'autre de ces Langues ; quoique le mot qui signifie cet

animal, n'ait rien de bas en Grec ni en Hébreu, où on le voit employé dans les endroits même les plus magnifiques. Il en est de même du mot de *Mulet*, & de plusieurs autres.

En effet, les Langues ont chacune leur bizarrerie: mais la Françoise est principalement capricieuse sur les mots; & bien qu'elle soit riche en beaux termes sur de certains sujets, il y en a beaucoup où elle est fort pauvre; & il y a un très-grand nombre de petites choses qu'elle ne sçauroit dire noblement. Ainsi, par exemple, bien que dans les endroits les plus sublimes elle nomme sans s'avilir, *un Mouton*, *une Chèvre*, *une Brebis*; elle ne sçauroit, sans se diffamer, dans un stile un peu élevé, nommer *un Veau*, *une Truye*, *un Cochon*. Le mot de *Genisse* en François, est fort beau; sur tout dans une Eglogue: *Vache* ne s'y peut pas souffrir. *Pasteur* & *Berger* y sont du plus bel usage: *Gardeurs de Pourceaux*, ou *Gardeurs de Bœufs*, y seroient horribles. Cependant il n'y a peut-être pas dans le Grec deux plus beaux mots que Συβώτης & Βουκόλοι, qui répondent à ces deux mots François: & c'est pourquoi Virgile a intitulé ses Eglogues de ce doux nom de *Bucoliques*, qui veut pourtant dire en notre Langue à la lettre, *Les Entretiens des Bouviers, ou des gardeurs de Bœufs.*

Je pourrois rapporter encore ici un nombre infini de pareils exemples. Mais au lieu de plaindre en cela le malheur de notre Langue, prendrons-nous le parti d'accuser Homere & Virgile de bassesse, pour n'avoir pas prévû que ces termes, quoique si nobles & si doux à l'oreille en leur Langue, seroient bas & grossiers étant traduits un jour en François? Voilà en effet le principe sur lequel M. P** fait le procès à Homere. Il ne se contente pas de le condamner sur les basses traductions qu'on en a faites en Latin. Pour plus grande sureté, il traduit lui-même ce Latin en François; & avec ce beau talent qu'il a de dire bassement toutes choses, il fait si bien

que, racontant le ſujet de l'Odyſſée, il fait d'un des plus nobles ſujets qui ait jamais été traité, un Ouvrage auſſi burleſque que (1) *l'Ovide en belle humeur.*

Il change ce ſage vieillard, qui avoit ſoin des troupeaux d'Ulyſſe, en un vilain Porcher. Aux endroits où Homere dit, *que la nuit couvroit la terre de ſon ombre, & cachoit les chemins aux Voyageurs*, il traduit : *que l'on commençoit à ne voir goute dans les ruës.* Au lieu de la magnifique chauſſure dont Télémaque lie ſes pieds délicats, il lui fait mettre ſes *beaux ſouliers* de parade. A l'endroit où Homere, pour marquer la propreté de la maiſon de Neſtor, dit, *que ce fameux Vieillard s'aſſit devant ſa porte ſur des pierres fort polies, & qui reluiſoient comme ſi on les avoit frottées de quelque huile précieuſe :* Il met *que Neſtor s'alla aſſeoir ſur des pierres luiſantes comme de l'onguent.* Il explique par tout le mot de *Sus ;* qui eſt fort noble en Grec, par le mot de *Cochon* ou de *Pourceau*, qui eſt de la derniere baſſeſſe en François. Au lieu qu'Agamemnon dit, *qu'Egiſthe le fit aſſaſſiner dans ſon Palais, comme un Taureau qu'on égorge dans une étable :* il met dans la bouche d'Agamemnon cette maniere de parler baſſe : *Egiſthe me fit aſſommer comme un bœuf.* Au lieu de dire, comme porte le Grec, *qu'Ulyſſe voyant ſon Vaiſſeau fracaſſé, & ſon mât renverſé d'un coup de tonnerre, il lia enſemble, du mieux qu'il put, ce mât avec ſon reſte de Vaiſſeau, & s'aſſit deſſus.* Il fait dire à Ulyſſe, *qu'il ſe mit à cheval ſur ſon mât.* C'eſt en cet endroit qu'il fait cette énorme bévûë, que nous avons remarquée ailleurs dans nos Obſervations.

Il dit encore ſur ce ſujet cent autres baſſeſſes de la même force, exprimant en ſtile rampant & bourgeois, les mœurs des hommes de cet ancien Siécle,

(1) *L'Ovide en belle humeur.*] Ouvrage ſur le Vers 90. du premier Chant de l'Art ridicule de Daſſouci. Voyez la Remarque poëtique.

qu'Hésiode appelle le siécle des Héros, où l'on ne connoissoit point la mollesse & les délices; où l'on s'habilloit soi-même, & qui se sentoit encore par là du siécle d'or. M. P** triomphe à nous faire voir combien cette simplicité est éloignée de notre mollesse & de notre luxe, qu'il regarde comme un des grands présens que Dieu ait fait aux hommes, & qui sont pourtant l'origine de tous les vices, ainsi que Longin le fait voir dans son dernier Chapitre, où il traite de la décadence des esprits, qu'il attribuë principalement à ce luxe & à cette mollesse.

M. P** ne fait pas réflexion, que les Dieux & les Déesses dans les Fables, n'en sont pas moins agréables, quoiqu'ils n'ayent ni estafiers, ni valets de chambre, ni Dames d'atour; & qu'ils aillent souvent tout nuds. Qu'enfin le luxe est venu d'Asie en Europe, & que c'est des Nations barbares qu'il est descendu chez les Nations polies, où il a tout perdu; & où, plus dangereux fleau que la peste ni que la guerre, il a, comme dit Juvenal, vengé l'Univers vaincu, en pervertissant les Vainqueurs:

Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.

J'aurois beaucoup de choses à dire sur ce sujet: mais il faut les réserver pour un autre endroit; & je ne veux parler ici que de la bassesse des mots. M. P** en trouve beaucoup dans les épithétes d'Homere, qu'il accuse d'être souvent superfluës. Il ne sçait pas sans doute ce que sçait tout homme un peu versé dans le Grec: que comme en Gréce autrefois le fils ne portoit point le nom du pere, il est rare, même dans la Prose, qu'on y nomme un homme, sans lui donner une épithéte qui le distingue, en disant ou le nom de son pere, ou son pays, ou son talent, ou son défaut: *Alexandre fils de Philippe*, *Alcibiade fils de Clinias*, *Hérodote d'Halicarnaße*,

Clément Alexandrin, *Polycléte le Sculpteur*, *Diogéne le Cynique*, *Denis le Tyran*, *&c.* Homere donc écrivant dans le génie de sa Langue, ne s'est pas contenté de donner à ses Dieux & à ses Héros ces noms de distinction, qu'on leur donnoit dans la prose; mais il leur en a composé de doux & d'harmonieux, qui marquent leur principal caractere. Ainsi, par l'épithéte de *léger à la course*, qu'il donne à Achille, il a marqué l'impétuosité d'un jeune homme. Voulant exprimer la prudence dans Minerve, il l'appele *la Déesse aux yeux fins.* Au contraire, pour peindre la majesté dans Junon, il la nomme *la Déesse aux yeux grands & ouverts*; & ainsi des autres.

Il ne faut donc pas regarder ces épithétes qu'il leur donne, comme de simples épithétes, mais comme des espéces de surnoms qui les font connoître. Et on n'a jamais trouvé mauvais qu'on répétât ces épithétes; parce que ce sont, comme je viens de dire, des espéces de surnoms. Virgile est entré dans ce goût Grec, quand il a répété tant de fois dans l'Enéïde, *pius Æneas*, & *pater Æneas*, qui sont comme les surnoms d'Enée. Et c'est pourquoi on lui a objecté fort mal-à-propos, qu'Enée se louë lui-même, quand il dit, *Sum pius Æneas*; *Je suis le pieux Enée*; parce qu'il ne fait proprement que dire son nom. Il ne faut donc pas trouver étrange, qu'Homere donne de ces sortes d'épithétes à ses Héros, en des occasions qui n'ont aucun rapport à ces épithétes; puisque cela se fait souvent, même en François, où nous donnons le nom de Saint à nos Saints, en des rencontres où il s'agit de toute autre chose que de leur sainteté: comme quand nous disons que S. Paul gardoit les manteaux de ceux qui lapidoient S. Etienne.

Tous les plus habiles Critiques avouent que ces épithétes sont admirables dans Homere; & que c'est une des principales richesses de sa poësie. Notre Censeur cependant les trouve basses: & afin de prou-

ver ce qu'il dit, non ſeulement il les traduit baſſement, mais il les traduit ſelon leur racine & leur étymologie; & au lieu, par exemple, de traduire Junon *aux yeux grands & ouverts*, qui eſt ce que porte le mot βοῶπις, il le traduit ſelon ſa racine, *Junon aux yeux de bœuf.* Il ne ſçait pas qu'en François même il y a des dérivés & des compoſés qui ſont fort beaux, dont le nom primitif eſt fort bas, comme on le voit dans les mots de *petiller* & de *reculer.* Je ne ſçaurois m'empêcher de rapporter, à propos de cela, l'exemple d'un Maître de Rhétorique, ſous lequel j'ai étudié, & qui ſurement ne m'a pas inſpiré l'admiration d'Homere, puiſqu'il en étoit preſque auſſi grand ennemi que M. P **. Il nous faiſoit traduire l'Oraiſon de Ciceron pour Milon; & à un endroit où cet Orateur dit, *obduruerat & percalluerat Reſpublica : La République s'étoit endurcie, & étoit devenuë comme inſenſible;* les Ecoliers étant un peu embarraſſés ſur *percalluerat;* qui dit preſque la même choſe qu'*obduruerat*, notre Régent nous fit attendre quelque tems ſon explication; & enfin ayant défié pluſieurs fois Meſſieurs de l'Académie, & ſur tout M. d'Ablancourt, à qui il en vouloit, de venir traduire ce mot : *percallere*, dit-il gravement, vient du cal & du durillon que les hommes contractent aux pieds : & de là il conclut qu'il falloit traduire : *obduruerat & percalluerat Reſpublica : La République s'étoit endurcie, & avoit contracté un durillon.* Voilà à peu près la maniere de traduire de M. P **; & c'eſt ſur de pareilles traductions qu'il veut qu'on juge de tous les Poëtes & de tous les Orateurs de l'Antiquité : juſques-là qu'il nous avertit qu'il doit donner un de ces jours un nouveau volume de Paralléles, où il a, dit-il, mis en proſe Françoiſe les plus beaux endroits des Poëtes Grecs & Latins, afin de les oppoſer à d'autres beaux endroits des Poëtes modernes, qu'il met auſſi en proſe : ſecret admirable qu'il a trouvé pour les rendre ridicules les uns

& les autres, & sur tout les Anciens, quand il les aura habillés des impropriétés & des basses de sa traduction.

CONCLUSION.

VOILA un léger échantillon du nombre infini de fautes, que M. P** a commises en voulant attaquer les défauts des Anciens. Je n'ai mis ici que celles qui regardent Homere & Pindare; encore n'y en ai-je mis qu'une très-petite partie, & selon que les paroles de Longin m'en ont donné l'occasion. Car si je voulois ramasser toutes celles qu'il a faites sur le seul Homere, il faudroit un très-gros volume. Et que seroit-ce donc si j'allois lui faire voir ses puérilités sur la Langue Grecque & sur la Langue Latine; ses ignorances sur Platon, sur Démosthéne, sur Ciceron, sur Horace, sur Térence, sur Virgile, &c. les fausses interprétations qu'il leur donne, les solécismes qu'il leur fait faire, les bassesses & le galimathias qu'il leur prête? J'aurois besoin pour cela d'un loisir qui me manque.

Je ne réponds pas néanmoins, comme j'ai déja dit, que dans les éditions de mon Livre, qui pourront suivre celle-ci, je ne lui découvre encore quelques-unes de ses erreurs, & que je ne le fasse peut-être repentir, de n'avoir pas mieux profité du passage de Quintilien, qu'on a allégué autrefois si à propos à (1) un de ses freres sur un pareil sujet. Le voici. *Modestè tamen & circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne quod plerisque accidit, damnent quæ non intelligunt. Il faut parler avec beaucoup de modestie & de circonspection de ces grands hommes, de peur qu'il ne vous arrive ce qui est arrivé à plusieurs, de blâmer ce que vous n'entendez pas.* M. P** me répondra peut-être ce qu'il m'a déja répondu: Qu'il a gardé cette modestie, & qu'il n'est

(1) Racine dans la Préface d'Iphigénie.

point vrai qu'il ait parlé de ces grands hommes avec le mépris que je lui reproche ; mais il n'avance si hardiment cette fausseté, que parce qu'il suppose, & avec raison, que personne ne lit ses Dialogues. Car de quel front pourroit-il la soutenir à des gens qui auroient seulement lû ce qu'il y dit d'Homere.

Il est vrai pourtant, que comme il ne se soucie point de se contredire, il commence ses invectives contre ce grand Poëte, par avouer, qu'Homere est peut-être le plus vaste & le plus bel esprit qui ait jamais été. Mais on peut dire que ces louanges forcées qu'il lui donne, sont comme les fleurs dont il couronne la victime qu'il va immoler à son mauvais sens : n'y ayant point d'infamies qu'il ne lui dise dans la suite ; l'accusant d'avoir fait ses deux Poëmes sans dessein, sans vûë, sans conduite. Il va même jusqu'à cet excès d'absurdité, de soutenir qu'il n'y a jamais eu d'Homere ; que ce n'est point un seul homme qui a fait l'Iliade & l'Odyssée ; mais plusieurs pauvres aveugles, qui alloient, dit-il, de maison en maison réciter pour de l'argent de petits Poëmes qu'ils composoient au hazard ; & que c'est de ces Poëmes qu'on a fait ce qu'on appelle les Ouvrages d'Homere. C'est ainsi que de son autorité privée il métamorphose tout à coup ce vaste & bel esprit en une multitude de misérables gueux. Ensuite il employe la moitié de son Livre à prouver, Dieu sçait comment, qu'il n'y a dans les Ouvrages de ce grand homme ni ordre, ni raison, ni économie, ni suite, ni bien-séance, ni noblesse de mœurs : que tout y est plein de bassesses, de chevilles, d'expressions grossieres : qu'il est mauvais Géographe, mauvais Astronome, mauvais Naturaliste : finissant enfin toute cette critique par ces belles paroles qu'il fait dire à son Chevalier. *Il faut que Dieu ne fasse pas grand cas de la réputation de bel esprit, puisqu'il permet que ces titres soient donnés, préférablement au reste du genre humain, à deux hommes, comme Platon & Homere, à*

un Philoſophe qui a des viſions ſi bizarres, & à un Poëte qui dit tant de choſes ſi peu ſenſées. A quoi M. l'Abbé du Dialogue donne les mains, en ne le contredisant point, & ſe contentant de paſſer à la critique de Virgile.

C'eſt là ce que M. P** appelle parler avec retenuë d'Homere, & trouver, comme Horace, que ce grand Poëte s'endort quelquefois. Cependant comment peut-il ſe plaindre que je l'accuſe à faux, d'avoir dit qu'Homere étoit de mauvais ſens ? Que ſignifient donc ces paroles, *Un Poëte qui dit tant de choſes ſi peu ſenſées ?* Croit-il s'être ſuffiſamment juſtifié de toutes ces abſurdités, en ſoutenant hardiment, comme il a fait, qu'Eraſme & le Chancelier Bacon ont parlé avec auſſi peu de reſpect que lui des Anciens ? Ce qui eſt abſolument faux de l'un & de l'autre, & ſur tout d'Eraſme, l'un des plus grands admirateurs de l'Antiquité. Car bien que cet excellent homme ſe ſoit moqué avec raiſon de ces ſcrupuleux Grammairiens, qui n'admettent d'autre latinité que celle de Ciceron, & qui ne croyent pas qu'un mot ſoit Latin, s'il n'eſt dans cet Orateur : jamais homme au fond n'a rendu plus de juſtice aux bons Ecrivains de l'Antiquité, & à Ciceron même, qu'Eraſme.

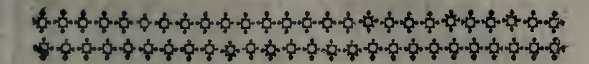
M. P** ne ſçauroit donc plus s'appuyer que ſur le ſeul exemple de Jules Scaliger. Et il faut avouer qu'il l'allégue avec un peu plus de fondement. En effet, dans le deſſein que cet orgueilleux Sçavant s'étoit propoſé, comme il le déclare lui-même, de dreſſer des autels à Virgile, il a parlé d'Homere d'une maniere un peu profane. Mais outre que ce n'eſt que par rapport à Virgile, & dans un Livre qu'il appelle Hypercritique, voulant témoigner par là qu'il y paſſe toutes les bornes de la critique ordinaire : il eſt certain que ce Livre n'a pas fait d'honneur à ſon Auteur, Dieu ayant permis que ce ſçavant homme ſoit devenu alors un M. P**, & ſoit tombé dans des ignorances ſi groſſieres, qu'elles lui

ont attiré la risée de tous les gens de Lettres, & de son propre fils même.

Au reste, afin que notre Censeur ne s'imagine pas que je sois le seul qui aye trouvé ses dialogues si étranges, & qui aye paru si sérieusement choqué de l'ignorante audace avec laquelle il y décide de tout ce qu'il y a de plus révéré dans les Lettres : Je ne sçaurois, ce me semble, mieux finir ces Remarques sur les Anciens, qu'en rapportant le mot (1) d'un très-grand Prince d'aujourd'hui, non moins admirable par les lumieres de son esprit, & par l'étenduë de ses connoissances dans les Lettres, que par son extrême valeur, & par sa prodigieuse capacité dans la guerre, où il s'est rendu le charme des Officiers & des soldats ; & où, quoiqu'encore fort jeune, il s'est déja signalé par quantité d'actions dignes des plus expérimentés Capitaines. Ce Prince, qui, à l'exemple du fameux Prince de Condé son oncle paternel, lit tout, jusqu'aux Ouvrages de M. P**, ayant en effet lû son dernier Dialogue, & en paroissant fort indigné, comme quelqu'un eut pris la liberté de lui demander ce que c'étoit donc que cet Ouvrage, pour lequel il témoignoit un si grand mépris : *C'est un Livre*, dit-il, *où tout ce que vous avez jamais oüi louer au monde, est blâmé, & où tout ce que vous avez jamais entendu blâmer, est loué.*

(1) *D'un très-grand Prince d'aujourd'hui.*] Le Prince de Conti : François-Louis de Bourbon, né le 30 d'Avril 1664. & mort à Paris, le 22 de Février 1709.





AVERTISSEMENT*
Touchant la dixiéme Réflexion ſur Longin.

LES amis de feu M. Deſpreaux ſçavent qu'après qu'il eut eu connoiſſance de la Lettre qui fait le ſujet de la dixiéme Réflexion, il fut long-tems ſans ſe déterminer à y répondre. Il ne pouvoit ſe réſoudre à prendre la plume contre un Evêque, dont il reſpectoit la perſonne & le caractere, quoiqu'il ne fût pas fort frappé de ſes raiſons. Ce ne fut donc qu'après avoir vû cette Lettre publiée par M. le Clerc, que M. Deſpreaux ne put réſiſter aux inſtances de ſes amis, & de pluſieurs perſonnes diſtinguées par leur dignité, autant que par leur zéle pour la Religion, qui le preſſérent de mettre par écrit ce qu'ils lui avoient oüi dire ſur ce ſujet, lorſqu'ils lui eurent repréſenté, que c'étoit un grand ſcandale, qu'un homme fort décrié ſur la Religion, s'appuyât de l'autorité d'un ſçavant Evêque, pour ſoutenir une Critique, qui paroiſſoit plutôt contre Moïſe que contre Longin.

M. Deſpreaux ſe rendit enfin, & ce fut en déclarant qu'il ne vouloit point attaquer M. l'Evêque d'Avranches, mais M. le Clerc; ce qui eſt religieuſement obſervé dans cette dixiéme Réflexion. M. d'Avranches étoit informé de tout ce détail, & il avoit témoigné en être content, comme en effet il avoit ſujet de l'être.

Après cela, depuis la mort de M. Deſpreaux, cette Lettre a été publiée dans un Recueil de pluſieurs Piéces, avec une longue Préface de M. l'Abbé de Tilladet, qui les a ramaſſées & publiées, à ce qu'il aſſure, ſans la permiſſion de ceux à qui appartenoit ce tréſor. *On*

* Cet Avertiſſement a été composé par M. l'Abbé Renaudot de l'Académie Françoiſe.

ne veut pas entrer dans le détail de ce fait : le Public sçait aßez ce qui en est, & ces sortes de vols faits aux Auteurs vivans, ne trompent plus personne.

Mais supposant que M. l'Abbé de Tilladet, qui parle dans la Préface, en est l'Auteur, il ne trouvera pas mauvais qu'on l'avertiße, qu'il n'a pas été bien informé sur plusieurs faits qu'elle contient. On ne parlera que de celui qui regarde M. Despreaux, duquel il est aßez étonnant qu'il attaque la mémoire, n'ayant jamais reçû de lui que des honnêtetés & des marques d'amitié.

M. Despreaux, *dit-il*, fit une sortie sur M. l'Evêque d'Avranches avec beaucoup de hauteur & de confiance. Ce Prélat se trouva obligé, pour sa justification, de lui répondre, & de faire voir que sa Remarque étoit très-juste, & que celle de son Adversaire n'étoit pas soutenable. Cet écrit fut adressé par l'Auteur à M. le Duc de Mautausier, en l'année 1683. parce que ce fut chez lui que fut connuë d'abord l'insulte qui lui avoit été faite par M. Despreaux ; & ce fut aussi chez ce Seigneur qu'on lut cet écrit en bonne compagnie, où les rieurs, suivant ce qui m'en est revenu, ne se trouvérent pas favorables à un homme, dont la principale attention sembloit mettre les rieurs de son côté.

On ne contestera pas que cette Lettre ne soit adreßée à feu M. le Duc de Montausier, ni qu'elle lui ait été lûë. Il faut cependant qu'elle ait été lûë à petit bruit, puisque ceux qui étoient les plus familiers avec ce Seigneur, & qui le voyoient tous les jours, ne l'en ont jamais oüi parler, & qu'on n'en a eu connoißance que plus de vingt ans après, par l'impreßion qui en a été faite en Hollande. On comprend encore moins quels pouvoient être les Rieurs *qui ne furent pas favorables à M. Despreaux dans un point de critique außi sérieux que celui-là. Car si l'on appelle ainsi les approbateurs de la pensée contraire à la sienne, ils étoient en si petit nombre, qu'on n'en peut pas nommer un seul de ceux qui de ce tems-là étoient à la Cour en quelque réputation*

d'esprit, ou de capacité dans les belles Lettres. Plusieurs personnes se souviennent encore que feu M. l'Evêque de Meaux, feu M. l'Abbé de Saint-Luc, M. de Court, M. de la Broüe, à présent Evêque de Mirepoix, & plusieurs autres, se déclarérent hautement contre cette pensée, dès le tems que parut la démonstration Evangélique. On sçait certainement, & non pas par des oüi dire, *que M. de Meaux & M. l'Abbé de Saint-Luc, en disoient beaucoup plus que n'en a dit M. Despreaux. Si on vouloit parler des personnes aussi distinguées par leur esprit que par leur naissance, outre le grand Prince de Condé, & les deux Princes de Conti ses neveux, il seroit aisé d'en nommer plusieurs qui n'approuvoient pas moins cette Critique de M. Despreaux, que ses autres Ouvrages. Pour les hommes de Lettres, ils ont été si peu persuadés que sa censure n'étoit pas soutenable, qu'il n'avoit paru encore aucun Ouvrage sérieux pour soutenir l'avis contraire, sinon les additions de M. le Clerc à la Lettre qu'il a publiée sans la participation de l'Auteur. Car Grotius & ceux qui ont le mieux écrit de la vérité de la Religion Chrétienne; les plus sçavans Commentateurs des Livres de Moïse, & ceux qui ont traduit ou commenté Longin, ont pensé & parlé comme M. Despreaux. Tollius, qu'on n'accusera pas d'avoir été trop scrupuleux, a réfuté par une Note ce qui se trouve sur ce sujet dans la démonstration Evangélique; & les Anglois, dans leur derniere édition de Longin, ont adopté cette Note. Le Public n'en a pas jugé autrement depuis tant d'années, & une autorité telle que celle de M. le Clerc ne le fera pas apparemment changer d'avis. Quand on est loué par des hommes de ce caractere, on doit penser à cette parole de Phocion, lorsqu'il entendit certains applaudissemens :* N'ai-je point dit quelque chose mal-à-propos ?

Les raisons solides de M. Despreaux feront assez voir, que quoique M. le Clerc se croye si habile dans la Critique qu'il en a osé donner des régles, il n'a pas été

plus heureux dans celle qu'il a voulu faire de Longin, que dans presque toutes les autres.

C'est aux Lecteurs à juger de cette dixiéme Reflexion de M. Despreaux, qui a un préjugé fort avantageux en sa faveur, puisqu'elle appuye l'opinion communément reçûë parmi les Sçavans, jusquà ce que M. d'Avranches l'eût combattuë. Le caractere Episcopal ne donne aucune autorité à la sienne, puisqu'il n'en étoit pas revêtu lorsqu'il la publia. D'autres grands Prélats, à qui M. Despreaux a communiqué sa Réflexion, ont été entiérement de son avis, & ils lui ont donné de grandes louanges, d'avoir soutenu l'honneur & la dignité de l'Ecriture sainte contre un homme qui sans l'aveu de M. d'Avranches, abusoit de son autorité. Enfin comme il étoit permis à M. Despreaux d'être d'un avis contraire, on ne croit pas que cela fasse plus de tort à sa mémoire, que d'avoir pensé & jugé tout autrement que lui de l'utilité des Romans.



REFLEXION X.*

OU

REFUTATION D'UNE DISSERTATION DE MONSIEUR LE CLERC, CONTRE LONGIN.

Ainsi le Légiſlateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme ordinaire, ayant fort bien conçû la puiſſance & la grandeur de Dieu, l'a exprimée dans toute ſa dignité au commencement de ſes Loix par ces paroles : DIEU DIT ; QUE LA LUMIERE SE FASSE ; ET LA LUMIERE SE FIT : QUE LA TERRE SE FASSE ; LA TERRE FUT FAITE. Longin. Ch. VI.

LORSQUE je fis imprimer pour la premiere fois, il y a environ trente-ſix ans, la traduction que j'avois faite du Traité du Sublime de Longin, je crûs qu'il ſeroit bon, pour empêcher qu'on ne ſe méprît ſur ce mot de *Sublime*, de mettre dans ma Préface ces mots qui y ſont encore, & qui par la ſuite du tems ne s'y ſont trouvés que trop néceſſaires. *Il faut ſçavoir que par Sublime, Longin n'entend pas ce que les Orateurs appellent le ſtile ſublime ; mais cet extraordinaire & ce merveilleux, qui fait qu'un Ouvrage enléve, ravit, tranſporte. Le ſtile ſublime veut toujours de grands mots ; mais le Sublime ſe peut trouver dans une ſeule penſée, dans une ſeule figure, dans un ſeul tour de paroles. Une choſe peut être dans le ſtile ſublime, & n'être pourtant pas ſublime. Par exemple : Le ſouverain arbitre de la Nature, d'une ſeule parole forma la lumiere : Voilà qui eſt dans le ſtile ſublime. Cela n'eſt pas néanmoins ſublime ; par-*

* L'Auteur compoſa cette dixiéme Réflexion critique, & les deux ſuivantes en 1710. étant âgé de 74 ans.

ce qu'il n'y a rien là de fort merveilleux, & qu'on ne pût aisément trouver. Mais Dieu dit, QUE LA LUMIERE SE FASSE, ET LA LUMIERE SE FIT: *ce tour extraordinaire d'expression, qui marque si bien l'obéissance de la créature aux ordres du Créateur, est véritablement sublime, & a quelque chose de divin. Il faut donc entendre par sublime dans Longin, l'extraordinaire, le surprenant, & comme je l'ai traduit, le merveilleux dans le Discours.*

Cette précaution prise si à propos fut approuvée de tout le monde, mais principalement des hommes vraimens remplis de l'amour de l'Ecriture sainte; & je ne croyois pas que je dûsse avoir jamais besoin d'en faire l'apologie. A quelque tems de là ma surprise ne fut pas médiocre, lorsqu'on me montra dans un Livre, qui avoit pour titre, *Démonstration Evangélique*, composé par le célébre M. Huet, alors sous-Précepteur de Monseigneur le Dauphin, un endroit, où non seulement il n'étoit pas de mon avis; mais où il soutenoit hautement que Longin s'étoit trompé, lorsqu'il s'étoit persuadé qu'il y avoit du sublime dans ces paroles, DIEU DIT, &c. J'avoue que j'eus de la peine qu'on traitât avec cette hauteur le plus fameux & le plus sçavant Critique de l'Antiquité. De sorte qu'en une nouvelle édition, qui se fit quelque mois après de mes Ouvrages, je ne pus m'empêcher d'ajoûter dans ma Préface ces mots: *J'ai rapporté ces paroles de la Genése, comme l'expression la plus propre à mettre ma pensée en son jour; & je m'en suis servi d'autant plus volontiers, que cette expression est citée avec éloge par Longin même, qui au milieu des ténébres du Paganisme, n'a pas laissé de reconnoître le divin qu'il y avoit dans ces paroles de l'Ecriture. Mais que dirons-nous d'un des plus sçavans hommes de notre siécle, qui éclairé des lumieres de l'Evangile, ne s'est pas apperçû de la beauté de cet endroit; qui a osé, dis-je, avancer dans un Livre, qu'il a fait*

pour démontrer la Religion Chretienne, que Longin s'étoit trompé, lorsqu'il avoit crû que ces paroles étoient sublimes ?

Comme ce reproche étoit un peu fort, & je l'avouë même, un peu trop fort, je m'attendois à voir bien-tôt paroître une replique très-vive de la part de M. Huet, nommé environ dans ce tems-là à l'Evêché d'Avranches ; & je me préparois à y répondre le moins mal & le plus modestement qu'il me seroit possible. Mais soit que ce sçavant Prélat eût changé d'avis, soit qu'il dédaignât d'entrer en lice avec un aussi vulgaire Antagoniste que moi ; il se tint dans le silence. Notre démêlé parut éteint, & je n'entendis parler de rien jusqu'en mil sept cent neuf, qu'un de mes amis me fit voir dans un dixiéme Tome de la Bibliotheque choisie de M. le Clerc, fameux Protestant de Genéve, réfugié en Hollande, un Chapitre de plus de vingt-cinq pages, où ce Protestant nous réfute très-impérieusement Longin & moi, & nous traite tous deux d'aveugles, & de petits esprits, d'avoir crû qu'il y avoit là quelque sublimité. L'occasion qu'il prend pour nous faire après coup cette insulte, c'est une prétenduë Lettre du sçavant M. Huet, aujourd'hui ancien Evêque d'Avranches, qui lui est, dit-il, tombée entre les mains, & que pour mieux nous foudroyer, il transcrit toute entiere ; y joignant néanmoins, afin de la mieux faire valoir, plusieurs Remarques de sa façon, presque aussi longues que la Lettre même. De sorte que ce sont comme deux espéces de Dissertations ramassées ensemble, dont il fait un seul Ouvrage.

Bien que ces deux Dissertations soient écrites avec assez d'amertume & d'aigreur, je fus médiocrement émû en les lisant, parce que les raisons m'en parurent extrêmement foibles : que M. le Clerc, dans ce long verbiage qu'il étale, n'entame pas, pour ainsi dire, la question ; & que tout ce qu'il y avance, ne vient que d'une équivoque sur le mot de Su-

blime, qu'il confond avec le ſtile ſublime, & qu'il croit entiérement oppoſé au ſtile ſimple. J'étois en quelque ſorte réſolu de n'y rien répondre. Cependant mes Libraires depuis quelque tems, à force d'importunités, m'ayant enfin fait conſentir à une nouvelle édition de mes Ouvrages, il m'a ſemblé que cette édition ſeroit défectueuſe, ſi je n'y donnois quelque ſigne de vie ſur les attaques d'un ſi célébre Adverſaire. Je me ſuis donc enfin déterminé à y répondre; & il m'a paru que le meilleur parti que je pouvois prendre, c'étoit d'ajoûter aux neuf Réflexions que j'ai déja faites ſur Longin, & où je crois avoir aſſez bien confondu M. P**, une dixiéme Réflexion, où je répondrois aux deux Diſſertations nouvellement publiées contre moi. C'eſt ce que je vais exécuter ici. Mais comme ce n'eſt point M. Huet qui a fait imprimer lui-même la Lettre qu'on lui attribuë, & que cet illuſtre Prélat ne m'en a point parlé dans l'Académie Françoiſe, où j'ai l'honneur d'être ſon confrere, & où je le vois quelquefois; M. le Clerc permettra que je ne me propoſe d'adverſaire que M. le Clerc, & que par là je m'épargne le chagrin d'avoir à écrire contre un auſſi grand Prélat que M. Huet, dont, en qualité de Chrétien, je reſpecte fort la dignité; & dont, en qualité d'homme de Lettres, j'honore extrêmement le mérite & le grand ſçavoir. Ainſi c'eſt au ſeul M. le Clerc que je vais parler; & il trouvera bon, que je le faſſe en ces termes:

Vous croyez donc, Monſieur, & vous le croyez de bonne foi, qu'il n'y a point de ſublime dans ces paroles de la Genéſe: DIEU DIT, QUE LA LUMIERE SE FASSE; ET LA LUMIERE SE FIT. A cela je pourrois vous répondre en général, ſans entrer dans une plus grande diſcuſſion; que le Sublime n'eſt pas proprement une choſe qui ſe prouve, & qui ſe démontre; mais que c'eſt un Merveilleux qui ſaiſit, qui frappe, & qui ſe fait ſentir. Ainſi

perſonne ne pouvant entendre prononcer un peu majeſtueuſement ces paroles, QUE LA LUMIERE SE FASSE, &c. ſans que cela excite en lui une certaine élévation d'ame qui lui fait plaiſir ; il n'eſt plus queſtion de ſçavoir s'il y a du ſublime dans ces paroles, puiſqu'il y en a indubitablement. S'il ſe trouve quelque homme bizarre qui n'y en trouve point, il ne faut pas chercher des raiſons pour lui montrer qu'il y en a ; mais ſe borner à le plaindre de ſon peu de conception, & de ſon peu de goût, qui l'empêche de ſentir ce que tout le monde ſent d'abord. C'eſt là Monſieur, ce que je pourrois me contenter de vous dire ; & je ſuis perſuadé que tout ce qu'il y a de gens ſenſés avoueroient que par ce peu de mots je vous aurois répondu tout ce qu'il falloit vous répondre.

Mais puiſque l'honnêteté nous oblige de ne pas refuſer nos lumieres à notre prochain, pour le tirer d'une erreur où il eſt tombé ; je veux bien deſcendre dans un plus grand détail, & ne point épargner le peu de connoiſſance que je puis avoir du Sublime, pour vous tirer de l'aveuglement où vous vous êtes jetté vous-même, par trop de confiance en votre grande & hautaine érudition.

Avant que d'aller plus loin, ſouffrez, Monſieur, que je vous demande comment il ſe peut faire qu'un auſſi habile homme que vous, voulant écrire contre un endroit de ma Préface auſſi conſidérable que l'eſt celui que vous attaquez, ne ſe ſoit pas donné la peine de lire cet endroit, auquel il ne paroît pas même que vous ayez fait aucune attention. Car ſi vous l'aviez lû, ſi vous l'aviez examiné un peu de près, me diriez-vous, comme vous faites, pour montrer que ces paroles, DIEU DIT, &c. n'ont rien de ſublime, qu'elles ne ſont point dans le ſtile ſublime, ſur ce qu'il n'y a point de grands mots, & qu'elles ſont énoncées avec une très-grande ſimplicité ; N'avois-je pas prévenu votre objection, en aſſurant, comme

je l'assure dans cette même Préface, que par Sublime, en cet endroit, Longin n'entend pas ce que nous appellons le stile sublime; mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui se trouve souvent dans les paroles les plus simples, & dont la simplicité même fait quelquefois la sublimité? Ce que vous avez si peu compris, que même à quelques pages de là bien loin de convenir qu'il y a du sublime dans les paroles que Moïse fait prononcer à Dieu au commencement de la Genése, vous prétendez que si Moïse avoit mis là du Sublime, il auroit péché contre toutes les régles de l'Art, qui veut qu'un commencement soit simple & sans affectation. Ce qui est très-véritable, mais ce qui ne dit nullement qu'il ne doit point y avoir de sublime : le sublime n'étant point opposé au simple, & n'y ayant rien quelquefois de plus sublime que le simple même, ainsi que je vous l'ai déja fait voir, & dont si vous doutez encore, je m'en vais vous convaincre par quatre ou cinq exemples, ausquels je vous défie de répondre. Je ne les chercherai pas loin. Longin m'en fournit lui-même d'abord un admirable, dans le Chapitre d'où j'ai tiré cette dixiéme Réflexion. Car y traitant du sublime qui vient de la grandeur de la pensée, après avoir établi, qu'il n'y a proprement que les grands hommes, à qui il échape de dire des choses grandes & extraordinaires : *Voyez par exemple*, ajoûte-t-il, *ce que répondit Alexandre quand Darius lui fit offrir la moitié de l'Asie, avec sa fille en mariage. Pour moi, lui disoit Parménion, si j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moi aussi, repliqua ce Prince, si j'étois Parménion.* Sont-ce là de grandes paroles? Peut-on rien dire de plus naturel, de plus simple & de moins affecté que ce mot? Alexandre ouvre-t-il une grande bouche pour les dire? & cependant ne faut-il pas tomber d'accord, que toute la grandeur de l'ame d'Alexandre s'y fait voir? Il faut à cet exemple en joindre un autre de même nature, que j'ai allégué

allégué dans la Préface de ma derniere édition de Longin ; & je le vais rapporter dans les mêmes termes qu'il y est énoncé ; afin que l'on voye mieux que je n'ai point parlé en l'air, quand j'ai dit que M. le Clerc, voulant combattre ma Préface, ne s'est pas donné la peine de la lire. Voici en effet mes paroles. Dans la Tragédie d'Horace du fameux Pierre Corneille, une femme qui avoit été présente au combat des trois Horaces contre les trois Curiaces, mais qui s'étoit retirée trop tôt, & qui n'en avoit pas vû la fin ; vient mal-à-propos annoncer au vieil Horace leur pere, que deux de ses fils ont été tués ; & que le troisiéme, ne se voyant plus en état de résister, s'est enfui. Alors ce vieux Romain possédé de l'amour de sa patrie, sans s'amuser à pleurer la perte de ses deux fils morts si glorieusement, ne s'afflige que de la fuite honteuse du dernier, qui a, dit-il, par une si lâche action, imprimé un opprobre éternel au nom d'Horace ; & leur sœur qui étoit là présente, lui ayant dit, *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?* il répond brusquement, *qu'il mourût.* Voilà des termes fort simples. Cependant il n'y a personne qui ne sente la grandeur qu'il y a dans ces trois syllabes, *qu'il mourût.* Sentiment d'autant plus sublime qu'il est simple & naturel, & que par là on voit que ce Héros parle du fond du cœur, & dans les transports d'une colere vrayement Romaine. La chose effectivement auroit perdu de sa force, si au lieu de dire, *qu'il mourût*, il avoit dit, *qu'il suivît l'exemple de ses deux freres ;* ou *qu'il sacrifiât sa vie à l'intérêt & à la gloire de son pays.* Ainsi c'est la simplicité même de ce mot qui en fait voir la grandeur. N'avois-je pas, Monsieur, en faisant cette remarque, battu en ruine votre objection, même avant que vous l'eussiez faite ? & ne prouvois-je pas visiblement, que le Sublime se trouve quelquefois dans la maniere de parler la plus simple ? Vous me répondrez peut-être que cet exemple est

ſingulier, & qu'on n'en peut pas montrer beaucoup de pareils. En voici pourtant encore un que je trouve à l'ouverture du Livre de la Médée du même Corneille, où cette fameuſe Enchantereſſe, ſe ventant que ſeule & abandonnée comme elle eſt de tout le monde, elle trouvera pourtant bien moyen de ſe venger de tous ſes ennemis; Nerine ſa confidente lui dit :

Perdez l'aveugle erreur dont vous êtes ſéduite,
Pour voir en quel état le ſort vous a réduite.
Votre pays vous hait, votre époux eſt ſans foi.
Contre tant d'ennemis que vous reſte-t-il ?

A quoi Médée répond. *Moi*

Moi, dis-je, & c'eſt aſſez.

Peut-on nier qu'il n'y ait du Sublime, & du Sublime le plus relevé dans ce monoſyllabe, *Moi ?* Qu'eſt-ce donc qui frappe dans ce paſſage ſinon la fierté audacieuſe de cette Magicienne, & la confiance qu'elle a dans ſon Art? Vous voyez, Monſieur, que ce n'eſt point le ſtile ſublime, ni par conſéquent les grands mots, qui ſont toujours le Sublime dans le Diſcours; & que ni Longin ni moi ne l'avons jamais prétendu. Ce qui eſt ſi vrai par rapport à lui, qu'en ſon Traité du Sublime, parmi beaucoup de paſſages qu'il rapporte, pour montrer ce que c'eſt qu'il entend par Sublime, il ne s'en trouve pas plus de cinq ou ſix, où les grands mots faſſent partie du Sublime. Au contraire il y en a un nombre conſidérable, où tout eſt composé de paroles fort ſimples & fort ordinaires : comme, par exemple, cet endroit de Démoſthéne, ſi eſtimé & ſi admiré de tout le monde, où cet Orateur gourmande ainſi les Athéniens : *Ne voulez-vous jamais faire autre choſe qu'aller par la Ville vous demander les uns aux autres : Que dit-on de nouveau ? Et que*

peut-on vous apprendre de plus nouveau que ce que vous voyez ? Un homme de Macédoine se rend maître des Athéniens, & fait la loi à toute la Grece. Philippe est-il mort, dira l'un ? Non, répondra l'autre, il n'est que malade. Hé, que vous importe, Messieurs, qu'il vive ou qu'il meure ? Quand le Ciel vous en auroit delivré, vous vous feriez bien-tôt un autre Philippe. Y a-t-il rien de plus simple, de plus naturel, & de moins enflé que ces demandes & ces interrogations ? Cependant qui est-ce qui n'en sent point le Sublime ? Vous peut-être, Monsieur, parce que vous n'y voyez point de grands mots, ni de ces *ambitiosa ornamenta*, en quoi vous le faites consister, & en quoi il consiste si peu, qu'il n'y a rien même qui rende le discours plus froid & plus languissant, que les grands mots mis hors de leur place. Ne dites donc plus, comme vous faites en plusieurs endroits de votre Dissertation, que la preuve qu'il n'y a point de Sublime dans le stile de la Bible, c'est que tout y est dit sans exagération, & avec beaucoup de simplicité ; puisque c'est cette simplicité même qui en fait la sublimité. Les grands mots, selon les habiles connoisseurs, font en effet si peu l'essence entiere du Sublime, qu'il y a même dans les bons Ecrivains des endroits sublimes, dont la grandeur vient de la petitesse énergique des paroles : comme on le peut voir dans ce passage d'Hérodote, qui est cité par Longin : *Cléoméne étant devenu furieux, il prit un couteau, dont il se hacha la chair en petits morceaux ; & s'étant ainsi déchiqueté lui-même, il mourut.* Car on ne peut guere assembler de mots plus bas & plus petits que ceux-ci, *se hacher la chair en morceaux, & se déchiqueter soi-même.* On y sent toutefois une certaine force énergique, qui marquant l'horreur de la chose qui y est énoncée, a je ne sçai quoi de sublime.

Mais voilà assez d'exemples cités, pour vou montrer que le simple & le sublime dans le Discours

ne ſont nullement oppoſés. Examinons maintenant les paroles qui font le ſujet de notre conteſtation : & pour en mieux juger conſidérons-les jointes & liées avec celles qui les précédent. Les voici : *Au commencement*, dit Moyſe, *Dieu créa le Ciel & la Terre. La Terre étoit informe & toute nuë. Les ténébres couvroient la face de l'abîme, & l'Eſprit de Dieu étoit porté ſur les eaux.* Peut-on rien voir, dites-vous, de plus ſimple que ce début ? Il eſt fort ſimple, je l'avouë, à la réſerve pourtant de ces mots, *Et l'Eſprit de Dieu étoit porté ſur les eaux ;* qui ont quelque choſe de magnifique, & dont l'obſcurité élégante & majeſtueuſe nous fait concevoir beaucoup de choſes au delà de ce qu'elles ſemblent dire. Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici. Paſſons aux paroles ſuivantes, puiſque ce ſont celles dont il eſt queſtion. Moïſe ayant ainſi expliqué dans une narration également courte, ſimple, & noble, les merveilles de la création, ſonge auſſi-tôt à faire connoître aux hommes l'Auteur de ces merveilles. Pour cela donc ce grand Prophéte n'ignorant pas que le meilleur moyen de faire connoître les Perſonnages qu'on introduit, c'eſt de les faire agir ; il met d'abord Dieu en action, & le fait parler. Et que lui fait-il dire ? Une choſe ordinaire peut-être. Non ; mais ce qui s'eſt jamais dit de plus grand, ce qui ſe peut dire de plus grand, & ce qu'il n'y a jamais eu que Dieu ſeul qui ait pû dire : QUE LA LUMIERE SE FASSE. Puis tout à coup, pour montrer qu'afin qu'une choſe ſoit faite, il ſuffit que Dieu veuille qu'elle ſe faſſe ; il ajoûte avec une rapidité qui donne à ſes paroles mêmes une ame & une vie, ET LA LUMIERE SE FIT ; montrant par là : qu'au moment que Dieu parle, tout s'agite, tout s'émeut, tout obéit. Vous me répondrez peut-être ce que vous me répondez dans la prétenduë Lettre de M. Huet : Que vous ne voyez pas ce qu'il y a de ſi ſublime dans cette maniere de

parler, QUE LA LUMIERE SE FASSE, &c. puisqu'elle est, dites-vous, très-familiere & très-commune dans la Langue Hébraïque, qui la rebat à chaque bout de champ. En effet, ajoûtez-vous, si je disois : *Quand je sortis je dis à mes gens, suivez-moi, & ils me suivirent : Je priai mon ami de me prêter son cheval, & il me le prêta ;* pourroit-on soutenir que j'ai dit là quelque chose de sublime ? Non sans doute ; parce que cela seroit dit dans une occasion très-frivole, à propos de choses très-petites. Mais est-il possible, Monsieur, qu'avec tout le sçavoir que vous avez, vous soyez encore à apprendre ce que n'ignore pas le moindre Apprentif Rhétoricien, que pour bien juger du Beau, du Sublime, du Merveilleux dans le Discours, il ne faut pas simplement regarder la chose qu'on dit, mais la personne qui la dit, la maniere dont on la dit, & l'occasion où on la dit : enfin qu'il faut regarder, *non quid sit, sed quo loco sit.* Qui est-ce en effet qui peut nier, qu'une chose dite en un endroit, paroîtra basse & petite ; & que la même chose dite en autre endroit deviendra grande, noble, sublime, & plus que sublime ? Qu'un homme, par exemple, qui montre à danser, dise à un jeune garçon qu'il instruit : Allez par là, revenez, détournez, arrêtez : cela est très-puéril, & paroît même ridicule à raconter. Mais que le Soleil, voyant son fils Phaëton qui s'égare dans les Cieux sur un char qu'il a eu la folle témérité de vouloir conduire, crie de loin à ce fils à peu près les mêmes ou de semblables paroles, cela devient très-noble & très-sublime ; comme on le peut reconnoître dans ces vers d'Euripide, rapportés par Longin :

Le pere cependant, plein d'un trouble funeste,
Le voit rouler de loin sur la plaine céleste ;

Lui montre encor ſa route ; & du plus haut des Cieux
Le ſuit autant qu'il peut de la voix & des yeux.
Va par là, lui dit-il. Revien. Détourne. Arrête.

Je pourrois vous citer encore cent autres exemples pareils, & il s'en préſente à moi de tous les côtés. Je ne ſçaurois pourtant, à mon avis, vous en alléguer un plus convainquant : ni plus démonſtratif, que celui même ſur lequel nous ſommes en diſpute. En effet, qu'un maître diſe à ſon valet, *Apportez-moi mon manteau :* puiſqu'on ajoûte, *& ſon valet lui apporta ſon manteau :* cela eſt très-petit ; je ne dis pas ſeulement en Langue Hébraïque, où vous prétendez que ces manieres de parler ſont ordinaires ; mais encore en toute Langue. Au contraire, que dans une occaſion auſſi grande qu'eſt la création du monde, Dieu diſe : QUE LA LUMIERE SE FASSE : puiſqu'on ajoûte, ET LA LUMIERE FUT FAITE ; cela eſt non ſeulement ſublime, mais d'autant plus ſublime, que les termes en étant fort ſimples, & pris du langage ordinaire, ils nous font comprendre admirablement, & mieux que tous les plus grands mots ; qu'il ne coûte pas plus à Dieu de faire la Lumiere, le Ciel & la Terre, qu'à un maître de dire à ſon valet, *Apportez-moi mon manteau.* D'où vient donc que cela ne vous frappe point ? Je vais vous le dire. C'eſt que n'y voyant point de grands mots, ni d'ornemens pompeux ; & prévenu comme vous l'êtes, que le ſtile ſimple n'eſt point ſuſceptible de ſublime, vous croyez qu'il ne peut y avoir là de vraye ſublimité.

Mais c'eſt aſſez vous pouſſer ſur cette mépriſe, qu'il n'eſt pas poſſible à l'heure qu'il eſt que vous ne reconnoiſſiez. Venons maintenant à vos autres preuves. Car tout à coup retournant à la charge

comme maître paſſé en l'art Oratoire, pour mieux nous confondre Longin & moi, & nous accabler ſans reſſource, vous vous mettez en devoir de nous apprendre à l'un & à l'autre ce que c'eſt que Sublime. Il y en a, dites-vous, quatre ſortes; le Sublime des termes, le Sublime du tour de l'expreſſion, le Sublime des penſées, & le Sublime des choſes. Je pourrois aiſément vous embarraſſer ſur cette diviſion, & ſur les définitions qu'enſuite vous nous donnez de vos quatre Sublimes: cette diviſion & ces définitions n'étant pas ſi correctes ni ſi exactes que vous vous le figurez. Je veux bien néanmoins aujourd'hui, pour ne point perdre de tems, les admettre toutes ſans aucune reſtriction. Permettez-moi ſeulement de vous dire, qu'après celle du Sublime des choſes, vous avancez la propoſition du monde la moins ſoutenable, & la plus groſſiere. Car après avoir ſuppoſé, comme vous le ſuppoſez très-ſolidement, & comme il n'y a perſonne qui n'en convienne avec vous, que les grandes choſes ſont grandes en elles-mêmes & par elles-mêmes, & qu'elles ſe font admirer indépendemment de l'art Oratoire; tout d'un coup prenant le change, vous ſoutenez que pour être miſes en œuvre dans un Diſcours, elles n'ont beſoin d'aucun génie ni d'aucune adreſſe; & qu'un homme, quelque ignorant & quelque groſſier qu'il ſoit, ce ſont vos termes, s'il rapporte une grande choſe ſans en rien dérober à la connoiſſance de l'Auditeur, pourra avec juſtice être eſtimé éloquent & ſublime. Il eſt vrai que vous ajoûtez, *non pas de ce Sublime dont parle ici Longin.* Je ne ſçai pas ce que vous voulez dire par ces mots, que vous nous expliquerez quand il vous plaira.

Quoiqu'il en ſoit, il s'enſuit de votre raiſonnement, que pour être bon Hyſtorien (ô la belle découverte!) il ne faut point d'autre talent que celui que Démétrius Phaléréus attribuë au Peintre Ni-

K iiij

cias, qui étoit, de choisir toujours de grands sujets. Cependant ne paroît-il pas au contraire, que pour bien raconter une grande chose, il faut beaucoup plus d'esprit & de talent, que pour en raconter une médiocre ? En effet, Monsieur, de quelque bonne foi que soit votre homme ignorant & grossier, trouvera-t-il pour cela aisément des paroles dignes de son sujet ? Sçaura-t-il même les construire ? Je dis construire : car cela n'est pas si aisé qu'on s'imagine.

Cet homme enfin, fut-il bon Grammairien, sçaura-t-il pour cela, racontant un fait merveilleux, jetter dans son discours toute la netteté, la délicatesse, la majesté, & ce qui est encore plus considérable, toute la simplicité nécessaire à une bonne narration ? Sçaura-t-il choisir les grandes circonstances ? Sçaura-t-il rejetter les superfluës ? En décrivant le passage de la Mer rouge, ne s'amusera-t-il point, comme le Poëte dont je parle dans mon Art Poëtique, à peindre le petit enfant,

Qui va, saute, & revient,
Et joyeux, à sa mere offre un caillou qu'il tient,

En un mot sçaura-t-il, comme Moïse, dire tout ce qu'il faut, & ne dire que ce qu'il faut ? Je voi que cette objection vous embarrasse. Avec tout cela néanmoins, répondrez-vous, on ne me persuadera jamais que Moïse, en écrivant la Bible, ait songé à tous ces agrémens, & à toutes ces petites finesses de l'Ecole ; car c'est ainsi que vous appellez toutes les grandes figures de l'Art Oratoire. Assurément Moïse n'y a point pensé ; mais l'Esprit divin qui l'inspiroit, y a pensé pour lui, & les y a mises en œuvre, avec d'autant plus d'art, qu'on ne s'apperçoit point qu'il y ait aucun art. Car on n'y remarque point de faux ornemens, & rien ne s'y sent de l'enflûre & de la vaine pompe des Déclama-

teurs, plus opposée quelquefois au vrai Sublime, que la bassesse même des mots les plus abjets : mais tout y est plein de sens, de raison & de majesté. De sorte que le Livre de Moïse est en même tems le plus éloquent, le plus sublime, & le plus simple de tous les Livres. Il faut convenir pourtant que ce fut cette simplicité, quoique si admirable, jointe à quelques mots latins un peu barbares de la Vulgate, qui dégoûtérent S. Augustin, avant sa conversion, de la lecture de ce divin Livre ; néanmoins depuis, l'ayant regardé de plus près, & avec des yeux plus éclairés, il fit le plus grand objet de son admiration, & sa perpétuelle lecture.

Mais c'est assez nous arrêter sur la considération de votre nouvel Orateur. Reprenons le fil de notre discours, & voyons où vous en voulez venir par la supposition de vos quatre Sublimes. Auquel de ces quatre genres, dites-vous, prétend-on attribuer le Sublime que Longin a crû voir dans le passage de la Genése ? Est-ce au Sublime des mots ? Mais sur quoi fonder cette prétention, puisqu'il n'y a pas dans ce passage un seul grand mot ? Sera-ce au Sublime de l'expression ? L'expression en est très-ordinaire, & d'un usage très commun & très-familier, sur tout dans la Langue Hébraïque, qui la répéte sans cesse. Le donnera t-on au Sublime des pensées ? Mais bien loin d'y avoir là aucune sublimité de pensée, il n'y a pas même de pensée. On ne peut, concluez-vous, l'attribuer qu'au Sublime des choses, auquel Longin ne trouvera pas son compte, puisque l'Art ni le Discours n'ont aucune part à ce Sublime. Voilà donc, par votre belle & sçavante démonstration les premieres paroles de Dieu dans la Genése entiérement dépossédées du Sublime, que tous les hommes jusqu'ici avoient crû y voir ; & le commencement de la Bible reconnu froid, sec, & sans nulle grandeur. Regardez pourtant comme les manieres de juger sont différentes ;

puisque si l'on me fait les mêmes interrogations que vous vous faites à vous-même, & si l'on me demande quel genre de Sublime se trouve dans le passage dont nous disputons; je ne répondrai pas qu'il y en a un des quatre que vous rapportez, je dirai que tous les quatre y sont dans leur plus haut dégré de perfection.

En effet, pour revenir à la preuve, & pour commencer par le premier genre, bien qu'il n'y ait pas dans le passage de la Genése des mots grands ni empoulés, les termes que le Prophéte y employe, quoique simples, étant nobles, majestueux, convenables au sujet, ils ne laissent pas d'être sublimes, & si sublimes, que vous n'en sçauriez suppléer d'autres, que le Discours n'en soit considérablement affoibli: comme si, par exemple, au lieu de ces mots, DIEU DIT: QUE LA LUMIERE SE FASSE, ET LA LUMIERE SE FIT; vous mettiez: *Le souverain Maître de toutes choses commanda à la lumiere de se former; & en même tems ce merveilleux Ouvrage, qu'on appelle Lumiere, se trouva formé.* Quelle petitesse ne sentira-t-on point dans ces grands mots, vis-à-vis de ceux-ci, DIEU DIT: QUE LA LUMIERE SE FASSE, &c! A l'égard du second genre, je veux dire du Sublime du tour de l'expression; où peut-on voir un tour d'expression plus sublime que celui de ces paroles, DIEU DIT: QUE LA LUMIERE SE FASSE, ET LA LUMIERE SE FIT: dont la douceur majestueuse, même dans les Traductions Grecques, Latines & Françoises, frappe si agréablement l'oreille de tout homme qui a quelque délicatesse & quelque goût? Quel effet donc ne feroient-elles point, si elles étoient prononcées dans leur langue originale, par une bouche qui les sçût prononcer; & écoutées par des oreilles qui les sçûssent entendre? Pour ce qui est de ce que vous avancez au sujet du Sublime des pensées, que bien loin qu'il y ait dans le passage qu'admire Longin aucune subli-

mité de pensées, il n'y a pas même de pensées ; il faut que votre bon sens vous ait abandonné, quand vous avez parlé de cette maniere. Quoi, Monsieur, le dessein que Dieu prend, immédiatement après avo r créé le Ciel & la Terre ; car c'est Dieu qui parle en cet endroit ; la pensée, dis-je, qu'il conçoit de faire la lumiere, ne vous paroît pas une pensée ? Et qu'est-ce donc que pensée, si ce n'en est là une des plus sublimes qui pouvoient, si en parlant de Dieu : il est permis de se servir de ces termes, qui pouvoient, dis-je, venir à Dieu lui-même ; pensée qui étoit d'autant plus nécessaire, que si elle ne fût venuë à Dieu, l'ouvrage de la Création restoit imparfait, & la Terre demeuroit informe & vuide, *Terra autem erat inanis & vacua?* Confessez donc, Monsieur, que les trois premiers genres de votre Sublime sont excellemment renfermés dans le passage de Moïse. Pour le Sublime des choses, je ne vous en dis rien, puisque vous reconnoissez vous-même qu'il s'agit dans ce passage de la plus grande chose qui puisse être faite, & qui ait jamais été faite. Je ne sçai si je me trompe, mais il me semble que j'ai assez exactement répondu à toutes vos objections tirées des quatre Sublimes.

N'attendez pas, Monsieur, que je réponde ici avec la même exactitude à tous les vagues raisonnemens, & à toutes les vaines déclamations que vous me faites dans la suite de votre long discours, & principalement dans le dernier article de la Lettre attribuée à M. l'Evêque d'Avranches, où vous expliquant d'une maniere embarrassée, vous donnez lieu aux Lecteurs de penser, que vous êtes persuadé que Moïse & tous les Prophétes, en publiant les merveilles de Dieu, au lieu de relever sa grandeur, l'ont, ce sont vos propres termes, en quelque sorte avili & deshonoré. Tout cela, faute d'avoir assez bien démêlé une équivoque très-grossiere, & dont pour être parfaitement éclairci, il ne faut

que se ressouvenir d'un principe avoüé de tout le monde, qui est, qu'une chose sublime aux yeux des hommes, n'est pas pour cela sublime aux yeux de Dieu, devant lequel il n'y a de vrayment sublime que Dieu lui-même. Qu'ainsi toutes ces manieres figurées que les Prophétes & les Ecrivains sacrés employent pour l'exalter , lorsqu'ils lui donnent un visage , des yeux , des oreilles ; lorsqu'ils le font marcher, courir , s'asseoir ; lorsqu'ils le représentent porté sur l'aîle des vents ; lorsqu'ils lui donnent à lui-même des aîles , lorsqu'ils lui prêtent leurs expressions, leurs actions , leurs passions , & mille autres choses semblables ; toutes ces choses sont fort petites devant Dieu , qui les souffre néanmoins & les agrée , parce qu'il sçait bien que la foiblesse humaine ne le sçauroit louer autrement. En même tems il faut reconnoître , que ces mêmes choses présentées aux yeux des hommes, avec des figures & des paroles telles que celles de Moïse & des autres Prophétes, non seulement ne sont pas basses , mais encore qu'elles deviennent nobles, grandes , merveilleuses, & dignes en quelque façon de la Majesté divine. D'où il s'ensuit que vos réflexions sur la petitesse de nos idées devant Dieu sont ici très mal placées , & que votre critique sur les paroles de la Genése est fort peu raisonnable ; puisque c'est de ce Sublime , présenté aux yeux des hommes, que Longin a voulu & dû parler , lorsqu'il a dit que Moïse a parfaitement conçû la puissance de Dieu au commencement de ses Loix ; & qu'il l'a exprimée dans toute sa dignité par ces paroles , DIEU DIT, &c.

Croyez moi donc, Monsieur ; ouvrez les yeux. Ne vous opiniâtrez pas davantage à défendre contre Moïse , contre Longin, & contre toute la Terre , une cause aussi odieuse que la vôtre , & qui ne sçauroit se soutenir que par des équivoques , & par de fausses subtilités. Lisez l'Ecriture sainte avec un

peu moins de confiance en vos propres lumieres, & défaites-vous de cette hauteur Calviniste & Socinienne, qui vous fait croire qu'il y va de votre honneur d'empêcher qu'on n'admire trop légérement le début d'un Livre, dont vous êtes obligé d'avoüer vous-même qu'on doit adorer tous les mots & toutes les syllabes; & qu'on peut bien ne pas assez admirer, mais qu'on ne sçauroit trop admirer. Je ne vous en dirai pas davantage. Aussi-bien il est tems de finir cette dixiéme Réflexion, déja même un peu trop longue, & que je ne croyois pas devoir pousser si loin.

Avant que de la terminer néanmoins, il me semble que je ne dois pas laisser sans replique une objection assez raisonnable, que vous me faites au commencement de votre Dissertation, & que j'ai laissée à part, pour y répondre à la fin de mon Discours. Vous me demandez dans cette objection, d'où vient que dans ma traduction du passage de la Genése cité par Longin, je n'ai point exprimé ce monosyllabe τί; *Quoi?* puisqu'il est dans le texte de Longin, où il n'y a pas seulement, DIEU DIT: QUE LA LUMIERE SE FASSE: mais DIEU DIT, QUOI? QUE LA LUMIERE SE FASSE. A cela je réponds en premier lieu, que sûrement ce monosyllabe n'est point de Moïse, & appartient entiérement à Longin, qui, pour préparer la grandeur de la chose que Dieu va exprimer, après ces paroles, DIEU DIT, se fait à soi-même cette interrogation, QUOI? puis ajoûte tout d'un coup, QUE LA LUMIERE SE FASSE. Je dis en second lieu, que je n'ai point exprimé ce QUOI? parce qu'à mon avis il n'auroit point eu de grace en François, & que non seulement il auroit un peu gâté les paroles de l'Ecriture, mais qu'il auroit pû donner occasion à quelques Sçavans, comme vous, de prétendre mal-à-propos, comme cela est effectivement arrivé, que

Longin n'avoit pas lû le passage de la Genése dans ce qu'on appelle la Bible des Septante, mais dans quelque autre version, où le texte étoit corrompu. Je n'ai pas eu le même scrupule pour ces autres paroles, que le même Longin insere encore dans le texte, lorsqu'à ces termes, QUE LA LUMIERE SE FASSE, il ajoûte, QUE LA TERRE SE FASSE; LA TERRE FUT FAITE; parce que cela ne gâte rien, & qu'il est dit par une surabondance d'admiration que tout le monde sent. Ce qu'il y a de vrai pourtant, c'est que dans les régles, je devois avoir fait il y a long-tems cette Note que je fais aujourd'hui, qui manque, je l'avouë, à ma traduction. Mais enfin la voilà faite.

REFLEXION XI.

Néanmoins Aristote & Théophraste, afin d'excuser l'audace de ces figures, pensent qu'il est bon d'y apporter ces adoucissemens : Pour ainsi dire : si j'ose me servir de ces termes ; pour m'expliquer plus hardiment, &c. Longin. Chap. XXVI.

LE conseil de ces deux Philosophes est excellent ; mais n'a d'usage que dans la Prose ; car ces excuses sont rarement souffertes dans la Poësie, où elles auroient quelque chose de sec & de languissant ; parce que la Poësie porte son excuse avec soi. De sorte qu'à mon avis, pour bien juger si une figure dans les Vers n'est point trop hardie, il est bon de la mettre en Prose avec quelqu'un de ces adoucissemens ; puisqu'en effet si, à la faveur de cet adoucissement, elle n'a plus rien qui choque, elle ne doit point choquer dans les Vers destitués même de cet adoucissement.

M. de la Motte, mon confrere à l'Académie Françoise, n'a donc pas raison en son Traité de l'Ode, lorsqu'il accuse l'illustre M. Racine de s'être exprimé avec trop de hardiesse dans sa Tragédie de Phé-

dre, où le Gouverneur d'Hyppolite, faisant la peinture du monstre effroyable que Neptune avoit envoyé pour effrayer les Chevaux de ce jeune & malheureux Prince, se sert de cette hyperbole,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté :

puisqu'il n'y a personne qui ne soit obligé de tomber d'accord que cette hyperbole passeroit même dans la Prose à la faveur d'un *pour ainsi dire*, ou d'un *si j'ose ainsi parler.*

D'ailleurs Longin ensuite du passage que je viens de rapporter ici ajoûte des paroles qui justifient encore mieux que tout ce que j'ai dit, le Vers dont il est question. Les voici : *L'excuse, selon le sentiment de ces deux célébres Philosophes, est un reméde infaillible contre les trop grandes hardiesses du Discours ; & je suis bien de leur avis. Mais je soutiens pourtant toujours ce que j'ai déja avancé, que le reméde le plus naturel contre l'abondance & l'audace des métaphores, c'est de ne les employer que bien à propos, je veux dire dans le Sublime, & dans les grandes passions.* En effet, si ce que dit là Longin est vrai, M. Racine a entiérement cause gagnée : pouvoit-il employer la hardiesse de sa métaphore dans une circonstance plus considérable & plus sublime, que dans l'effroyable arrivée de ce monstre, ni au milieu d'une passion plus vive que celle qu'il donne à cet infortuné Gouverneur d'Hyppolite, qu'il représente plein d'une consternation, que, par son récit, il communique en quelque sorte aux Spectateurs mêmes ; de sorte que par l'émotion qu'il leur cause, il ne les laisse pas en état de songer à le chicaner sur l'audace de sa figure. Aussi a-t-on remarqué que toutes les fois qu'on joue la Tragédie de Phédre, bien loin qu'on paroisse choqué de ce Vers,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté ;

on y fait une espéce d'acclamation ; marque incontestable qu'il y a là du vrai Sublime, au moins si l'on doit croire ce qu'atteste Longin en plusieurs endroits, & sur tout à la fin de son sixiéme Chapitre, par ces paroles : *Car lorsqu'en un grand nombre de personnes différentes de profession & d'âge, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs, ni d'inclinations, tout le monde vient à être frapé également de quelque endroit d'un Discours, ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'esprits si discordans d'ailleurs, est une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du Merveilleux & du Grand.*

M. de la Motte néanmoins paroît fort éloigné de ces sentimens, puisqu'oubliant les acclamations que je suis sur qu'il a plusieurs fois lui-même, aussi bien que moi, entendu faire dans les représentations de Phédre, au Vers qu'il attaque, il ose avancer, qu'on ne peut souffrir ce Vers ; alléguant pour une des raisons qui empêchent qu'on ne l'approuve, la raison même qui le fait le plus approuver ; je veux dire l'accablement de douleur où est Théraméne. On est choqué, dit-il, de voir un homme accablé de douleur comme est Théraméne, si attentif à sa description, & si recherché dans ses termes. M. de la Motte nous expliquera quand il le jugera à propos, ce que veulent dire ces mots, *si attentif à sa description, & si recherché dans ses termes ;* puisqu'il n'y a en effet dans le Vers de M. Racine aucun terme qui ne soit fort commun & fort usité. Que s'il a voulu par là simplement accuser d'affectation & de trop de hardiesse la figure par laquelle Théraméne donne un sentiment de frayeur au flot même qui a jetté sur le rivage le monstre envoyé par Neptune, son objection est encore bien moins raisonnable, puisqu'il n'y a point de figure plus ordinaire dans la Poësie, que de personifier les choses inanimées, & de leur donner du sentiment, de la vie, & des passions. M. de la Motte

me répondra peut-être que cela eſt vrai quand c'eſt le Poëte qui parle, parce qu'il eſt ſuppoſé épris de fureur ; mais qu'il n'en eſt pas de même des perſonnages qu'on fait parler. J'avouë que ces Perſonnages ne ſont pas d'ordinaire ſuppoſés épris de fureur ; mais ils peuvent l'être d'une autre paſſion, telle qu'eſt celle de Théraméne, qui ne leur fera pas dire des choſes moins fortes & moins exagérées que celles que pourroit dire un Poëte en fureur. Ainſi Enée dans l'accablement de douleur où il eſt, à la fin du ſecond Livre de l'Enéïde, lorſqu'il raconte la miſérable fin de ſa patrie, ne céde pas en audace d'expreſſion à Virgile même, juſques-là que la comparant à un grand arbre que les Laboureurs s'efforcent d'abattre à coups de coignée, il ne ſe contente pas de prêter de la colere à cet arbre, mais il lui fait faire des menaces à ces Laboureurs. *L'arbre indigné*, dit-il, *les menace en branlant ſa tête cheveluë :*

Illa uſque minatur ;
Et tremefacta comam concuſſo vertice nutat.

Je pourrois rapporter ici un nombre infini d'exemples, & dire encore mille choſes de ſemblable force ſur ce ſujet, mais en voilà aſſez, ce me ſemble, pour déſiller les yeux de M. de la Motte, & pour le faire reſſouvenir que lorſqu'un endroit d'un Diſcours frape tout le monde, il ne faut pas chercher des raiſons, ou plutôt de vaines ſubtilités, pour s'empêcher d'en être frapé ; mais faire ſi bien que nous trouvions nous-mêmes les raiſons pourquoi il nous frape. Je n'en dirai pas davantage pour cette fois. Cependant, afin qu'on puiſſe mieux prononcer ſur tout ce que j'ai avancé ici en faveur de M. Racine, je croi qu'il ne ſera pas mauvais, avant que de finir cette onziéme Réflexion, de rap-

porter l'endroit tout entier du récit dont il s'agit. Le voici.

Cependant, ſur le dos de la Plaine liquide
S'éléve à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, ſe briſe, & vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume un Monſtre furieux.
Son front large eſt armé de cornes menaçantes.
Tout ſon corps eſt couvert d'écailles jauniſſantes.
Indomptable Taureau, Dragon impétueux,
Sa croupe ſe recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugiſſemens font trembler le rivage,
Le Ciel avec horreur voit ce Monſtre ſauvage.
La Terre s'en émeut: l'air en eſt infecté.
Le flot qui l'apporta recule épouvanté, &c.

REFLEXION XII.

Car tout ce qui eſt véritablement ſublime, a cela de propre, quand on l'écoute, qu'il éléve l'ame, & lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même, la rempliſſant de joye, & de je ne ſçai quel noble orgueil, comme ſi c'étoit elle qui eût produit les choſes qu'elle vient ſimplement d'entendre. Longin. Chap. V.

VOILA une très-belle deſcription du Sublime, & d'autant plus belle, qu'elle eſt elle-même très-ſublime. Mais ce n'eſt qu'une deſcription; & il ne paroît pas que Longin ait ſongé dans tout ſon Traité à en donner une définition exacte. La raiſon eſt, qu'il écrivoit après Cécilius, qui, comme il le dit lui-même, avoit employé tout ſon Livre à définir & à montrer ce que c'eſt que Sublime. Mais le Livre de Cécilius étant perdu, je croi qu'on ne trou-

vera pas mauvais qu'au défaut de Longin, j'en hazarde ici une de ma façon, qui au moins en donne une imparfaite idée. Voici donc comme je croi qu'on le peut définir. *Le Sublime est une certaine force de discours propre à élever & à ravir l'ame, & qui provient ou de la grandeur de la pensée & de la noblesse du sentiment, ou de la magnificence des paroles, ou du tour harmonieux, vif & animé de l'expression, c'est-à-dire, d'une de ces choses regardées séparément, ou ce qui fait le parfait Sublime, de ces trois choses jointes ensemble.*

Il semble que dans les régles je devrois donner des exemples de chacune de ces trois choses. Mais il y en a un si grand nombre de rapportés dans le Traité de Longin, & dans ma dixiéme Réflexion, que je croi que je ferai mieux d'y renvoyer le Lecteur, afin qu'il choisisse lui-même ceux qui lui plairont davantage. Je ne croi pas cependant que je puisse me dispenser d'en proposer quelqu'un où toutes ces trois choses se trouvent parfaitement ramassées. Car il n'y en a pas un fort grand nombre. M. Racine pourtant m'en offre un admirable dans la premiere Scéne de son Athalie, où Abner, l'un des principaux Officiers de la Cour de Juda, représente à Joab le Grand-Prêtre la fureur où est Athalie contre lui & contre tous les Lévites, ajoûtant, qu'il ne croit pas que cette orgueilleuse Princesse différe encore long-tems à venir *attaquer Dieu jusqu'en son Sanctuaire.* A quoi ce Grand-Prêtre sans s'émouvoir, répond :

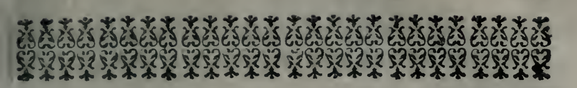
Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sçait aussi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

En effet, tout ce qu'il peut y avoir de Sublime pa-

roît raſſemblé dans ces quatre Vers : la grandeur de la penſée, la nobleſſe du ſentiment, la magnificence des paroles, & l'harmonie de l'expreſſion, ſi heureuſement terminée par ce dernier Vers : *Je crains Dieu, cher Abner, &c.* D'où je conclus que c'eſt avec très-peu de fondement que les Admirateurs outrés de M. Corneille veulent inſinuer que M. Racine lui eſt beaucoup inférieur pour le Sublime ; puiſque, ſans apporter ici quantité d'autres preuves que je pourrois donner du contraire, il ne me paroît pas que toute cette grandeur de vertu Romaine tant vantée, que ce premier a ſi bien exprimée dans pluſieurs de ſes Piéces, & qui ont fait ſon exceſſive réputation ; ſoit au-deſſus de l'intrépidité plus qu'héroïque & de la parfaite confiance en Dieu de ce véritablement pieux, grand, ſage, & courageux Iſraëlite.



OUVRAGES DIVERS.



DISCOURS
SUR
LE DIALOGUE SUIVANT.

LE Dialogue qu'on donne ici au Public, a été composé à l'occasion de cette prodigieuse multitude de Romans, qui parurent vers le milieu du siécle précédent, & dont voici en peu de mots l'origine. Honoré d'Urfé, homme de fort grande qualité dans le Lionnois, & très-enclin à l'amour, voulant faire valoir un grand nombre de Vers qu'il avoit composés pour ses maitresses, & rassembler en un corps plusieurs avantures amoureuses qui lui étoient arrivées, s'avisa d'une invention très-agréable. Il feignit que dans le Forez, petit pays contigu à la Limagne d'Auvergne, il y avoit eu du tems de nos premiers Rois, une troupe de Bergers & de Bergeres, qui habitoient sur les bords de la Riviere du Lignon, & qui assez accommodés des biens de la fortune, ne laissoient pas néanmoins, par un simple amusement & pour leur seul plaisir, de mener paître eux-mêmes leurs troupeaux. Tous ces Bergers & toutes ces Bergeres, étant d'un fort grand loisir, l'amour, comme on le peut penser, & comme il le raconte lui-même, ne tarda gueres à les y venir troubler, & produisit quantité d'événemens considérables. D'Urfé y fit arriver toutes ses avan-

tures : parmi lesquelles il en mêla beaucoup d'autres, & enchâssa les vers dont j'ai parlé, qui tout méchans qu'ils étoient, ne laissérent pas d'être soufferts, & de passer à la faveur de l'art avec lequel il les mit en œuvre. Car il soutint tout cela d'une narration également vive & fleurie, de fictions très-ingénieuses, & de caracteres aussi finement imaginés qu'agréablement variés & bien suivis. Il composa ainsi un Roman, qui lui acquit beaucoup de réputation, & qui fut fort estimé, même des gens du goût le plus exquis ; bien que la Morale en fût fort vicieuse, ne prêchant que l'amour & la mollesse, & allant quelquefois jusqu'à blesser un peu la pudeur. (1) *Il en fit quatre volumes, qu'il intitula* ASTRE'E (2) *du nom de la plus belle de ses Bergeres : & sur ces entrefaites étant mort, Baro son ami, &* (3) *selon quelques-uns, son domestique, en composa sur ses Mémoires, un cinquiéme Tome, qui en formoit la conclusion, & qui ne fut gueres moins bien reçû que les quatre autres volumes. Le grand succès de ce Roman échauffa si bien les beaux esprits d'alors, qu'ils en firent à son imitation quantité de semblables, dont il y en avoit même de dix & de*

(1) *Il en fit quatre volumes.*] Le premier parut en 1610. Le second fut publié dix ans après ; le troisiéme, quatre ou cinq ans après le second. La quatriéme partie étoit achevée lorsque l'Auteur mourut en 1623.

(2) *Du nom de la plus belle de ses Bergeres.*] C'étoit Diane de Château-Morand, qui fut mariée au frere aîné de M. d'Urfé, & ensuite à lui-même. Voyez les Eclaircissemens de M. Patru sur l'Histoire de l'Astrée, & la XII. Dissertation de M. Huet, ancien Evêque d'Avranches.

(3) *Selon quelques-uns, son domestique.*] Baltazar Baro avoit été son Secretaire, selon l'Auteur de l'Académie Françoise. Il publia la cinquiéme partie de l'Astrée en 1627.

douze volumes : & ce fut quelque tems comme une espéce de débordement sur le Parnaße. On vantoit surtout ceux de Gomberville, de la Calprenéde, de Desmarais, & de Scuderi. Mais ces Imitateurs, s'efforçant mal-à-propos d'enchérir sur l'original, & prétendant annoblir ses caracteres, tombérent, à mon avis, dans une très-grande puérilité. Car au lieu de prendre comme lui pour leurs Héros, des Bergers occupés du seul soin de gagner le cœur de leurs maitreßes, ils prirent, pour leur donner cette étrange occupation, non seulement des Princes & des Rois, mais les plus fameux Capitaines de l'Antiquité, qu'ils peignirent pleins du même esprit que ces Bergers ; ayant à leur exemple fait comme une espéce de vœu de ne parler jamais & de n'entendre jamais parler que d'amour. De sorte qu'au lieu que d'Urfé dans son Astrée, de Bergers très-frivoles, avoit fait des Héros de Roman considérables, ces Auteurs au contraire, des Héros les plus considérables de l'Histoire firent des Bergers très-frivoles, & quelquefois même des Bourgeois encore plus frivoles que ces Bergers. Leurs Ouvrages néanmoins ne laissérent pas de trouver un nombre infini d'Admirateurs, & eurent long-tems une fort grande vogue. Mais ceux qui s'attirérent le plus d'applaudissemens, ce furent le Cyrus & la Clélie de Mademoiselle de Scuderi, sœur de l'Auteur du même nom. Cependant, non seulement elle tomba dans la même puérilité, mais elle la poussa encore à un plus grand excès. Si bien qu'au lieu de représenter, comme elle devoit, dans la personne de Cyrus, un Roi promis par les Prophétes, tel qu'il est

exprimé dans la Bible, ou comme le peint Herodote, le plus grand Conquérant, que l'on eût encore vû ; ou enfin tel qu'il est figuré dans Xenophon, qui a fait aussi bien qu'elle, un Roman de la vie de ce Prince ; au lieu, dis-je, d'en faire un modéle de toute perfection, elle en composa un Artaméne plus fou que tous (1) *les Céladons & tous les Sylvandres, qui n'est occupé que du seul soin de sa Mandane, qui ne fait du matin au soir que lamenter, gémir, & filer le parfait amour. Elle a encore fait pis dans son autre Roman, intitulé* Clélie, *où elle représente tous les Héros de la République Romaine naissante, les Horatius Coclès, les Mutius Scévola, les Clélies, les Lucréces, les Brutus, encore plus amoureux qu'Artaméne ; ne s'occupant qu'à tracer* (2) *des Cartes Géographiques d'Amour, qu'à se proposer les uns aux autres des questions & des Enigmes galantes ; en un mot, qu'à faire tout ce qui paroît le plus opposé au caractere, & à la gravité héroïque de ces premiers Romains. Comme j'étois fort jeune dans le tems que tous ces Romans, tant ceux de Mademoiselle de Scuderi, que ceux de la Calprenede & de tous les autres, faisoient le plus d'éclat, je les lûs, ainsi que les lisoit tout le monde, avec beaucoup d'admiration, & je les regardai comme des chef-d'œuvres de notre langue. Mais enfin mes années étant accruës, & la raison m'ayant ouvert les yeux, je reconnus la puérilité de ces Ouvrages. Si bien que l'esprit satyrique com-*

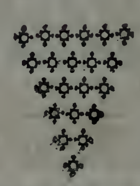
(1) *Les Céladons & les Sylvandres.*] Bergers du Roman de l'Astrée.

(2) *Des Cartes Géographiques d'amour.*] La Carte du Pays de Tendre, dans la premiere partie du Roman de Clélie.

mençant à dominer en moi, je ne me donnai point de repos, que je n'eusse fait contre ces Romans un Dialogue à la maniere de Lucien, où j'attaquois non seulement leur peu de solidité, mais leur afféterie précieuse de langage, leurs conversations vagues & frivoles, les portraits avantageux faits à chaque bout de champ de personnes de très-médiocre beauté, & quelquefois même laides par excès, & tout ce long verbiage d'Amour qui n'a point de fin. Cependant comme Mademoiselle de Scuderi étoit alors vivante; je me contentai de composer ce Dialogue dans ma tête, & bien loin de le faire imprimer, je gagnai même sur moi de ne point l'écrire, & de ne le point laisser voir sur le papier, ne voulant pas donner ce chagrin à une fille, qui après tout avoit beaucoup de mérite, & qui, s'il en faut croire tous ceux qui l'ont connuë, nonobstant la mauvaise Morale enseignée dans ces Romans, avoit encore plus de probité & d'honneur que d'esprit. Mais aujourd'hui qu'enfin la mort (1) l'a rayée du nombre des Humains, *Elle, & tous les autres Compositeurs de Romans, je croi qu'on ne trouvera pas mauvais que je donne au Public mon Dialogue, tel que je l'ai retrouvé dans ma mémoire. Cela me paroît d'autant plus nécessaire, qu'en ma jeunesse l'ayant récité plusieurs fois dans des Compagnies, où il se trouvoit des gens qui avoient beaucoup de mémoire, ces personnes en ont retenu plusieurs lambeaux, dont elles ont ensuite composé*

(1) *L'a rayée du nombre des Humains.*] Vers 34. de l'Epître VII. de notre Auteur. *La Parque l'a rayé du nombre,* &c. Mademoiselle Madelaine de Scuderi mourut à Paris, le 2. de Juin 1701, âgée de 95. ans.

un Ouvrage qu'on a distribué sous le nom de Dialogue de M. Despreaux, *& qui a été imprimé plusieurs fois dans les pays étrangers. Mais enfin le voici donné de ma main. Je ne sçai s'il s'attirera les mêmes applaudissemens qu'il s'attiroit autrefois dans les fréquens récits que j'étois obligé d'en faire. Car outre qu'en le récitant, je donnois à tous les personnages que j'y introduisois, le ton qui leur convenoit, ces Romans étant alors lûs de tout le monde, on concevoit aisément la finesse des railleries qui y sont. Mais maintenant que les voilà tombés dans l'oubli, & qu'on ne les lit presque plus, je doute que mon Dialogue fasse le même effet. Ce que je sçai pourtant à n'en point douter, c'est que tous les gens d'esprit & de véritable vertu me rendront justice, & reconnoîtront sans peine, que sous le voile d'une fiction en apparence extrêmement badine, folle, outrée, où il n'arrive rien qui soit dans la vérité & dans la vrai-semblance, je leur donne peut-être ici le moins frivole Ouvrage, qui soit encore sorti de ma plume.*





LES HEROS DE ROMAN.

DIALOGUE (1)

A la maniere de Lucien.

MINOS,

Sortant du lieu où il rend la justice proche le Palais de Pluton.



MAUDIT soit l'impertinent harangueur qui m'a tenu toute la matinée ! Il s'agissoit d'un méchant drap qu'on a dérobé à un Savetier en passant le fleuve, & jamais je n'ai tant oüi parler d'Aristote. Il n'y a point de loi qu'il ne m'ait citée.

PLUTON.

Vous voilà bien en colere, Minos.

MINOS.

Ah ! C'est vous, Roi des Enfers. Qui vous améne ?

PLUTON.

Je viens ici pour vous en instruire. Mais auparavant peut-on sçavoir quel est cet Avocat qui vous a si doctement ennuyé ce matin : Est-ce que Huot & Martinet sont morts ?

(1) Ce Dialogue fut composé à la fin de l'année 1664. & en 1665.

MINOS.

Non, grace au Ciel : mais c'eſt un jeune mort, qui a été ſans doute à leur école. Bien qu'il n'ait dit que des ſottiſes, il n'en a avancé pas une qu'il n'ait appuyée de l'autorité de tous les Anciens ; & quoiqu'il les fit parler de la plus mauvaiſe grace du monde, il leur a donné à tous en les citant, de la galanterie, de la gentilleſſe, & de la bonne grace. (1) *Platon dit galamment dans ſon Timée. Sénéque eſt joli dans ſon Traité des bienfaits. Eſope a bonne grace dans un de ſes Apologues.*

PLUTON.

Vous me peignez là un maître impertinent. Mais pourquoi le laiſſiez-vous parler ſi long-tems ? Que ne lui impoſiez-vous ſilence.

MINOS.

Silence, lui ? C'eſt bien un homme qu'on puiſſe faire taire quand il a commencé à parler. J'ai eu beau faire ſemblant vingt fois de me vouloir lever de mon ſiége ; j'ai eu beau lui crier, Avocat, concluez de grace : concluez, Avocat. Il a été juſqu'au bout, & a tenu à lui ſeul toute l'Audience. Pour moi je ne vis jamais une telle fureur de parler ; & ſi ce déſordre là continuë, je croi que je ſerai obligé de quitter la charge.

PLUTON.

Il eſt vrai que les morts n'ont jamais été ſi ſots qu'aujourd'hui. Il n'eſt pas venu ici depuis long-tems une ombre qui eût le ſens commun ; & ſans parler des gens de Palais, je ne vois rien de ſi impertinent que ceux qu'ils nomment Gens du monde. Ils parlent tous un certain langage, qu'ils appellent galanterie : & quand nous leur témoignons, Proſerpine & moi, que cela nous choque, ils nous traitent de Bourgeois, & diſent que nous ne ſom-

(1) *Platon dit galamment*, &c.] Manieres de parler de ce tems-là, fort communes dans le Barreau.

mes pas galants. On m'a assuré même, que cette pestilente galanterie avoit infecté tous les pays infernaux, & même les Champs Elisées ; de sorte que les Héros, & sur-tout les Héroïnes qui les habitent, sont aujourd'hui les plus sottes gens du monde, grace à certains Auteurs, qui leur ont appris, dit-on, ce beau langage, & qui en ont fait des amoureux transis. A vous dire le vrai, j'ai bien de la peine à le croire. J'ai bien de la peine, dis-je, à m'imaginer, que les Cyrus & les Alexandres soient devenus tout à coup, comme on me le veut faire entendre, des Thyrsis & des Céladons. Pour m'en éclaircir donc moi-même par mes propres yeux, j'ai donné ordre qu'on fît venir ici aujourd'hui des Champs Elisées, & de toutes les autres Régions de l'Enfer, les plus célébres d'entre ces Héros ; & j'ai fait préparer pour les recevoir ce grand Sallon, où vous voyez que sont postés mes Gardes. Mais où est Rhadamanthe ?

MINOS.

Qui ? Rhadamanthe, Il est allé dans le Tartare pour y voir entrer (1) un Lieutenant Criminel, nouvellement arrivé de l'autre monde, où il a, dit-on, été tant qu'il a vécu aussi célébre par sa grande capacité dans les affaires de judicature, que diffamé par son excessive avarice.

PLUTON.

N'est-ce pas celui qui pensa se faire tuer une seconde fois, pour une obole qu'il ne voulut pas payer à Caron en passant le fleuve ?

MINOS.

C'est celui-là même. Avez-vous vû sa femme ? C'étoit une chose à peindre que l'entrée qu'elle fit ici. Elle étoit couverte d'un linceul de Satin.

(1) *Un Lieutenant Criminel.*] Le Lieutenant Criminel Tardieu, & sa femme, avoient été assassinés à Paris, la même année que ce Dialogue fut commencé, en 1664. Voyez la Satyre X. depuis le Vers 253. avec les Remarques.

PLUTON.

Comment ? de Satin ? Voilà une grande magnificence.

MINOS.

Au contraire c'eſt une épargne. Car tout cet acoûtrement n'étoit autre choſe que trois Théſes couſuës enſemble, dont on avoit fait préſent à ſon mari en l'autre monde. O la vilaine Ombre ! Je crains qu'elle n'empeſte tout l'Enfer. J'ai tous les jours les oreilles rebattuës de ſes larcins. Elle vola avant hier la quenouille de Clothon, & c'eſt elle qui avoit dérobé ce drap, dont on m'a tant étourdi ce matin, à un Savetier qu'elle attendoit au paſſage. De quoi vous êtes-vous aviſé, de charger les Enfers d'une ſi dangereuſe créature ?

PLUTON.

Il falloit bien qu'elle ſuivît ſon mari. Il n'auroit pas été bien damné ſans elle. Mais à propos de Rhadamanthe. Le voici lui-même, ſi je ne me trompe, qui vient à nous. Qu'a-t-il ? Il paroît tout effrayé.

RHADAMANTHE.

Puiſſant Roi des Enfers, je viens vous avertir qu'il faut ſonger tout de bon à vous défendre, vous & votre Royaume. Il y a un grand parti formé contre vous dans le Tartare. Tous les Criminels, réſolus de ne vous plus obéir, ont pris les armes. J'ai rencontré là bas Prométhée avec ſon Vautour ſur le poing. Tantale eſt yvre comme une ſoupe, Ixion a violé une Furie : & Siſype, aſſis ſur ſon Rocher, exhorte tous ſes voiſins à ſecouer le joug de votre domination.

MINOS.

O les ſcélérats ! Il y a long-tems que je prévoyois ce malheur.

PLUTON.

Ne craignez rien, Minos. Je ſçai bien le moyen de les réduire. Mais ne perdons point de tems. Qu'on

fortifie les avenuës. Qu'on redouble la garde de mes Furies. Qu'on arme toutes les milices de l'Enfer. Qu'on lâche Cerbere. Vous, Rhadamanthe, allez-vous-en dire à Mercure qu'il nous fasse venir l'Artillerie de mon frere Jupiter. Cependant vous, Minos, demeurez avec moi. Voyons nos Héros, s'ils sont en état de nous aider. J'ai été bien inspiré de les mander aujourd'hui. Mais quel est cet homme qui vient à nous, avec son bâton & sa besace? Ha! c'est ce fou de Diogéne. Que viens-tu chercher ici?

DIOGENE.

J'ai appris la nécessité de vos affaires; & comme votre fidéle sujet je viens vous offrir mon bâton.

PLUTON.

Nous voilà bien forts avec ton bâton.

DIOGENE.

Ne pensez pas vous moquer. Je ne serai peut-être pas le plus inutile de tous ceux que vous avez envoyé chercher.

PLUTON.

Hé, quoi? Nos Héros ne viennent-ils pas?

DIOGENE.

Oüi, je viens de rencontrer une troupe de fous là bas. Je croi que ce sont eux. Est-ce que vous avez envie de donner le bal?

PLUTON.

Pourquoi le bal?

DIOGENE.

C'est qu'ils sont en fort bon équipage pour danser. Ils sont jolis ma foi; je n'ai jamais rien vû de si dameret ni de si galant.

PLUTON.

Tout beau Diogéne. Tu te mêles toujours de railler.. Je n'aime point les Satyriques. Et puis ce sont des Héros, pour lesquels on doit avoir du respect.

DIOGENE.

Vous en allez juger vous-même tout à l'heure. Car je les voi déja qui paroissent. Approchez, fa-

meux Héros ; & vous aussi, Héroïnes encore plus fameuses, autrefois l'admiration de toute la terre. Voici une belle occasion de vous signaler. Venez ici tous en foule.

PLUTON.

Tai-toi. Je veux que chacun vienne l'un après l'autre, accompagné tout au plus de quelqu'un de ses confidens. Mais avant tout, Minos, passons vous & moi dans ce Sallon, que j'ai fait, comme je vous ai dit, préparer pour les recevoir, & où j'ai ordonné qu'on mît nos siéges, avec une balustrade qui nous sépare du reste de l'Assemblée. Entrons. Bon. Voilà tout disposé ainsi que je le souhaitois. Sui-nous, Diogéne. J'ai besoin de toi pour nous dire le nom des Héros qui vont arriver. Car de la maniere dont je voi que tu as fait connoissance avec eux, personne ne me peut rendre ce service que toi.

DIOGENE.

Je ferai de mon mieux.

PLUTON.

Tien-toi donc ici près de moi. Vous, Gardes, au moment que j'aurai interrogé ceux qui seront entrez, qu'on les fasse passer dans les longues & ténébreuses Galleries qui sont adossées à ce Sallon, & qu'on leur dise d'y aller attendre mes ordres. Asseyons-nous. Qui est celui qui vient le premier de tous, nonchalamment appuyé sur son Ecuyer ?

DIOGENE.

C'est le grand Cyrus.

PLUTON.

Quoi ce grand Roi, qui transféra l'Empire des Médes aux Perses ; qui a tant gagné de batailles ? De son tems les hommes venoient ici tous les jours par trente & quarante mille. Jamais personne n'y en a tant envoyé !

DIOGENE.

Au moins ne l'allez pas appeller Cyrus.

PLUTON.

Pourquoi ?

DIOGENE.

Ce n'eſt plus ſon nom. Il s'appelle maintenant Artaméne.

PLUTON.

Artaméne ! Et où a-t-il pêché ce nom là ? Je ne me ſouviens point de l'avoir jamais lû.

DIOGENE.

Je voi bien que vous ne ſçavez pas ſon hiſtoire.

PLUTON.

Qui, moi ? Je ſçai auſſi bien mon Hérodote qu'un autre.

DIOGENE.

Oüi. Mais avec tout cela, diriez-vous bien pourquoi Cyrus a tant conquis de Provinces, traverſé l'Aſie, la Médie, l'Hyrcanie, la Perſe, & ravagé enfin plus de la moitié du monde.

PLUTON.

Belle demande ! C'eſt que c'étoit un Prince ambitieux, qui vouloit que toute la terre lui fût ſoumiſe.

DIOGENE.

Point du tout. C'eſt qu'il vouloit délivrer ſa Princeſſe, qui avoit été enlevée.

PLUTON.

Quelle Princeſſe ?

DIOGENE.

Mandane.

PLUTON.

Mandane ?

DIOGENE.

Oüi. Et ſçavez-vous combien elle a été enlevée de fois ?

PLUTON.

Où veux-tu que je l'aille chercher ?

DIOGENE.

Huit fois.

MINOS.

Voilà une beauté qui a passé par bien des mains.

DIOGENE.

Cela est vrai. Mais tous ses Ravisseurs étoient les scélérats du monde les plus vertueux. Assurément ils n'ont pas osé lui toucher.

PLUTON.

J'en doute. Mais laissons-là ce fou de Diogéne. Il faut parler à Cyrus lui-même. Hé bien, Cyrus, il faut combattre. Je vous ai envoyé chercher pour vous donner le commandement de mes troupes. Il ne répond rien. Qu'a-t-il ? Vous diriez qu'il ne sçait où il est ?

CYRUS.

Eh, divine Princesse !

PLUTON.

Quoi ?

CYRUS.

Ah ! injuste Mandane.

PLUTON.

Plaît-il ?

CYRUS.

(1) Tu me flattes, trop complaisant Feraulas. Es-tu si peu sage que de penser que Mandane, l'illustre Mandane, puisse jamais tourner les yeux sur l'infortuné Artaméne ? Aimons-la toutefois. Mais aimerons-nous une cruelle ? Servirons-nous une insensible ? Adorerons-nous une inexorable ? Oüi, Cyrus, il faut aimer une cruelle. Oüi, Artaméne, il faut servir une insensible. Oüi, fils de Cambyse, il faut adorer l'inexorable fille de Cyaxare.

PLUTON.

Il est fou. Je croi que Diogéne a dit vrai.

DIOGENE.

Vous voyez bien que vous ne sçaviez pas son hi-

(1) *Tu me flattes, trop complaisant Feraulas*, &c.] Affectation du stile du Cyrus, imitée.

ſtoire. Mais faites approcher ſon Ecuyer Feraulas; il ne demande pas mieux que de vous la conter. Il ſçait par cœur tout ce qui s'eſt paſſé dans l'eſprit de ſon maître, & a tenu un Regiſtre exact de toutes les paroles, que ſon maître a dites en lui-même depuis qu'il eſt au monde, avec un rouleau de ſes Lettres qu'il a toujours dans ſa poche. A la vérité vous êtes en danger de bâiller un peu. Car ſes narrations ne ſont pas fort courtes.

PLUTON.

Oh, j'ai bien le tems de cela.

CYRUS.

Mais trop engageante perſonne.

PLUTON.

Quel langage? A-t-on jamais parlé de la ſorte? Mais dites-moi vous, trop pleurant Artaméne, eſt-ce que vous n'avez pas envie de combattre?

CYRUS.

Eh de grace, généreux Pluton, ſouffrez que j'aille entendre l'hiſtoire d'Aglatidas & d'Ameſtris, qu'on me va conter. Rendons ce devoir à deux illuſtres malheureux. Cependant voici le fidéle Feraulas que je vous laiſſe, qui vous inſtruira poſitivement de l'hiſtoire de ma vie, & de l'impoſſibilité de mon bonheur.

PLUTON.

Je n'en veux point être inſtruit, moi. Qu'on me chaſſe ce grand pleureux.

CYRUS.

Eh de grace!

PLUTON.

Si tu ne ſors....

CYRUS.

En effet....

PLUTON.

Si tu ne t'en vas....

CYRUS.

En mon particulier.

PLUTON.

Si tu ne te retires.... A la fin le voilà dehors. A-t-on jamais vû tant pleurer ?

DIOGENE.

Vraiment il n'eſt pas au bout ; puiſqu'il n'en eſt qu'à l'hiſtoire d'Aglatidas & d'Ameſtris. Il a encore neuf gros Tomes à faire ce joli métier.

PLUTON.

Hé bien, qu'il rempliſſe, s'il veut, cent volumes de ſes folies. J'ai d'autres affaires préſentement qu'à l'entendre. Mais quelle eſt cette femme que je voi qui arrive :

DIOGENE.

Ne reconnoiſſez-vous pas Tomyris ?

PLUTON.

Quoi ? Cette Reine ſauvage des Maſſagétes, qui fit plonger la tête de Cyrus dans un Vaiſſeau du ſang humain. Celle-ci ne pleurera pas, j'en réponds. Qu'eſt-ce qu'elle cherche ?

TOMYRIS.

(1) *Que l'on cherche par tout mes Tablettes perduës ;*
Mais que ſans les ouvrir, elles me ſoient renduës.

DIOGENE.

Des tablettes ! Je ne les ai pas au moins. Ce n'eſt pas un meuble pour moi que des tablettes ; & l'on prend aſſez de ſoin de retenir mes bons mots, ſans que j'aye beſoin de les recueillir moi-même dans des tablettes.

PLUTON.

Je penſe qu'elle ne fera que chercher. Elle a tantôt viſité tous les coins & les recoins de cette Salle. Qu'y avoit-il donc de ſi précieux dans vos tablettes, grande Reine ?

(1) *Que l'on cherche par tout,* &c.] C'eſt par ces deux Vers que Tomyris débute, dans la Tragédie de M. Quinaut, intitulée *la Mort de Cyrus*, A. 1. Sc. 5.

TOMYRIS.

Un Madrigal, que j'ai fait ce matin pour le charmant ennemi que j'aime.

MINOS.

Hélas ! qu'elle eſt doucereuſe !

DIOGENE.

Je ſuis fâché que ſes tablettes ſoient perduës. Je ſerois curieux de voir un Madrigal Maſſagéte.

PLUTON.

Mais qui eſt donc ce charmant ennemi qu'elle aime ?

DIOGENE.

C'eſt ce même Cyrus qui vient de ſortir tout à l'heure.

PLUTON.

Bon ! Auroit-elle fait égorger l'objet de ſa paſſion ?

DIOGENE.

Egorgé ! C'eſt une erreur dont on a été abuſé ſeulement durant vingt & cinq ſiécles ; & cela par la faute du Gazetier de Scythie, qui répandit mal-à-propos la nouvelle de ſa mort ſur un faux bruit. On en eſt détrompé depuis quatorze ou quinze ans.

PLUTON,

Vraiment je le croi encore. Cependant, ſoit que le Gazetier de Scythie ſe ſoit trompé ou non, qu'elle s'en aille dans ces galleries chercher, ſi elle veut, ſon charmant ennemi, & qu'elle ne s'opiniâtre pas davantage à retrouver des tablettes, que vrai-ſemblablement elle a perduës par ſa négligence, & que ſurement aucun de nous n'a volées. Mais quelle eſt cette voix robuſte que j'entends là bas qui fredonne un air ?

DIOGENE.

C'eſt ce grand Borgne d'Horacius Coclès, qui chante ici proche, comme m'a dit un de vos Gardes, à un Echo qu'il y a trouvé, une chanſon qu'il a fait pour Clélie.

PLUTON.

Qu'a donc ce fou de Minos, qu'il créve de rire ;

MINOS.

Et qui ne riroit ? Horatius Coclès chantant à l'Echo !

PLUTON.

Il est vrai que la chose est assez nouvelle. Cela est à voir. Qu'on le fasse entrer, & qu'il n'interrompe point pour cela sa Chanson, que Minos vrai-semblablement sera bien-aise d'entendre de plus près.

MINOS.

Assurément.

HORATIUS COCLE'S,

Chantant la reprise de la Chanson qu'il chante dans Clélie.

Et Phenisse même publie,
Qu'il n'est rien si beau que Clélie.

DIOGENE.

Je pense reconnoître l'air. C'est sur le chant de *Toinon la belle Jardiniere*. (1)

(1) *Toinon la belle Jardiniere* : Chanson du Savoyard, alors à la mode, en voici les paroles.

Toinon la belle Jardiniere
N'arrose jamais son jardin
De cette belle eau coutumiere,
Dont on arrose le Jasmin.
Non pas même de l'eau de rose
Mais de l'eau de quelque autre chose.

Enfin elle n'en fut maitresse,
Et a fait son jardin si beau,
Tous les neuf mois, par son adresse
Il y venoit du fruit nouveau.
Ce n'étoit pas de l'eau de rose
Mais de l'eau de quelque autre cho[se].

Ce n'étoit pas de l'eau de rose,
Mais de l'eau de quelque autre chose.

HORATIUS COCLE'S.

Et Phénisse même publie,
Qu'il n'est rien si beau que Clélie.

PLUTON.

Quelle est donc cette Phénisse ?

DIOGENE.

C'est une Dame des plus galantes & des plus spirituelles de la Ville de Capouë, mais qui a une trop grande opinion de sa beauté, & qu'Horatius Coclès raille dans cet impromptu de sa façon, dont il a composé aussi le chant, en lui faisant avouer à elle-même, que tout céde en beauté à Clélie.

MINOS.

Je n'eusse jamais crû, que cet illustre Romain fût si excellent Musicien, & si habile faiseur d'impromptus. Cependant je voi bien par celui-ci qu'il est maître passé.

PLUTON.

Et moi je voi bien que pour s'amuser à de semblables petitesses, il faut qu'il ait entiérement perdu le sens. Hé, Horatius Coclès, vous qui étiez autrefois si déterminé Soldat, & qui avez défendu vous seul un Pont contre toute une armée, de quoi vous êtes-vous avisé de vous faire Berger après votre mort ; & qui est le fou, ou la folle, qui vous ont appris à chanter ?

HORATIUS COCLE'S.

Et Phénisse même publie,
Qu'il n'est rien si beau que Clélie.

MINOS.

Il se ravit dans son chant.

PLUTON.

Oh, qu'il s'en aille dans mes galleries chercher, s'il veut, un nouvel Echo. Qu'on l'emméne.

HORATIUS COCLE'S,

s'en allant, & toujours chantant,

Et Phénisse même publie,

Qu'il n'est rien si beau que Clélie.

PLUTON.

Le fou ! le fou ! Ne viendra-t-il point à la fin une personne raisonnable ?

DIOGENE.

Vous allez avoir bien de la satisfaction. Car je voi entrer la plus illustre de toutes les Dames Romaines, cette Clélie, qui passa le Tibre à la nage, pour se dérober du Camp de Porsena, & dont Horatius Coclès, comme vous venez de le voir, est amoureux.

PLUTON.

J'ai cent fois admiré l'audace de cette fille dans Tite-Live. Mais je meurs de peur que Tite-Live n'ait encore menti. Qu'en dis-tu, Diogéne !

DIOGENE.

Ecoutez ce qu'elle va dire.

CLELIE.

Est-il vrai, sage Roi des Enfers, qu'une troupe de mutins ait osé se soulever contre Pluton, le vertueux Pluton ?

PLUTON.

Ah ! à la fin nous avons trouvé une personne raisonnable. Oüi ma fille ; il est vrai que les Criminels dans le Tartare ont pris les armes, & que nous avons envoyé chercher les Héros dans les Champs Elisées & ailleurs, pour nous secourir.

CLELIE.

Mais de grace, Seigneur, les rebelles ne songent-ils point à exciter quelque trouble dans le Royaume

de Tendre ? Car je ſerois au déſeſpoir s'ils étoient ſeulement poſtés dans le Village de Petits-Soins. N'ont-ils point pris billets doux, ou billets galants ?

PLUTON.

De quel pays parle-t-elle là ? Je ne me ſouviens point de l'avoir vû dans la Carte.

DIOGENE.

Il eſt vrai que Ptolomée n'en a point parlé. Mais on a fait depuis peu de nouvelles découvertes. Et puis ne voyez-vous pas que c'eſt du pays de Galanterie qu'elle vous parle ?

PLUTON.

C'eſt un pays que je ne connois point.

CLELIE.

En effet, l'illuſtre Diogéne raiſonne tout-à-fait juſte. Car il y a trois ſortes de Tendres ; Tendre ſur eſtime, Tendre ſur inclination, & Tendre ſur reconnoiſſance. Lorſque l'on veut arriver à Tendre ſur Eſtime, il faut aller d'abord au Village de Petits-ſoins, & ...

PLUTON.

Je voi bien, la belle fille, que vous ſçavez parfaitement la Géographie du Royaume de Tendre, & qu'à un homme qui vous aimera, vous lui ferez voir bien du pays dans ce Royaume. Mais pour moi, qui ne le connois point, & qui ne le veux point connoître, je vous dirai franchement que je ne ſçai ſi ces trois Villages & ces trois Fleuves ménent à Tendre, mais qu'il me paroît que c'eſt le grand chemin des Petites-Maiſons.

MINOS.

Ce ne ſeroit pas trop mal fait, non, d'ajoûter ce Village là dans la Carte de Tendre. Je croi que ce ſont ces terres inconnuës dont on y veut parler.

PLUTON.

Mais vous, tendre Mignonne ? Vous êtes donc auſſi amoureuſe, à ce que je vois ?

CLELIE.

Oüi, Seigneur, je vous concéde que j'ai pour Aronce une amitié qui tient de l'amour véritable : Aussi faut-il avouer que cet admirable fils du Roi Clusium a en toute sa personne je ne sçai quoi de si extraordinaire, & de si peu imaginable, qu'à moins que d'avoir une dureté de cœur inconcevable, on ne peut pas s'empêcher d'avoir pour lui une passion tout-à-fait raisonnable. Car enfin. . . .

PLUTON.

Car enfin, Car enfin . . . je vous dis moi, que j'ai pour toutes les folles une aversion inexpliquable ; & que quand le fils du Roi de Clusium auroit un charme imaginable, avec votre langage inconcevable, vous me feriez plaisir de vous en aller, vous & votre galant, au diable. A la fin la voilà partie. Quoi, toujours des amoureux ? Personne ne s'en sauvera ; & un de ces jours nous verrons Lucréce galante.

DIOGENE.

Vous en allez avoir le plaisir tout à l'heure. Car voici Lucréce en personne.

PLUTON.

Ce que j'en disois n'est que pour rire. A Dieu ne plaise que j'aye une si basse pensée de la plus vertueuse personne du monde.

DIOGENE.

Ne vous y fiez pas. Je lui trouve l'air bien coquet. Elle a ma foi les yeux fripons.

PLUTON.

Je voi bien, Diogéne, que tu ne connois pas Lucréce. Je voudrois que tu l'eusse vûë la premiere fois qu'elle entra ici toute sanglante, & toute échevelée. Elle tenoit un poignard à la main. Elle avoit le regard farouche, & la colere étoit encore peinte sur son visage, malgré les pâleurs de la mort. Jamais personne n'a porté la chasteté plus loin qu'elle. Mais pour t'en convaincre, il ne faut que lui demander

à elle-même ce qu'elle penſe de l'amour. Tu verras. Dites-nous donc, Lucréce ; mais expliquez-vous clairement. Croyez-vous qu'on doive aimer ?

LUCRECE, tenant des Tablettes à la main.

Faut-il abſolument ſur cela vous rendre une réponſe exacte & déciſive ?

PLUTON.

Oüi.

LUCRECE.

Tenez, la voilà clairement énoncée dans ces Tablettes. Liſez.

PLUTON liſant.

Toujours. l'on. ſi. Mais. aimoit. d'éternelles. hélas. amours. d'aimer. doux. il. point. ſeroit. n'eſt. Qu'il.

Que veut dire ce galimathias ?

LUCRECE.

Je vous aſſure, Pluton, que je n'ai jamais rien dit de mieux, ni de plus clair.

PLUTON.

Je voi bien que vous avez accoutumé de parler fort clairement. Peſte de la folle. Où a-t-on jamais parlé comme cela ? *Point. ſi. éternelles.* Et où veut-elle que j'aille chercher un Oedipe pour m'expliquer cette Enigme ?

DIOGENE.

Il ne faut pas aller fort loin. En voici un qui entre, & qui eſt fort propre à vous rendre cet office.

PLUTON.

Qui eſt-il ?

DIOGENE.

C'eſt Brutus ; celui qui délivra Rome de la tyrannie des Tarquins.

PLUTON.

Quoi ? cet auſtere Romain, qui fit mourir ſes enfans pour avoir conſpiré contre leur patrie ? Lui expliquer des Enigmes ? Tu es bien fou, Diogéne.

DIOGENE.

Je ne ſuis point fou. Mais Brutus n'eſt pas non

plus cet austere personnage que vous vous imaginez. C'est un esprit naturellement tendre & passionné, qui fait de fort jolis Vers, & les billets du monde les plus galants.

MINOS.

Il faudroit donc que les paroles de l'Enigme fussent écrites, pour les lui montrer.

DIOGENE.

Que cela ne vous embarrasse point. Il y a longtems que ces paroles sont écrites sur les Tablettes de Brutus. Des Héros comme lui sont toujours fournis de Tablettes.

PLUTON.

Hé bien, Brutus, nous donnerez-vous l'explication des paroles qui sont sur vos Tablettes?

BRUTUS.

Volontiers. Regardez bien. Ne les sont-ce pas là?

Toujours. l'on. si. Mais, &c.

PLUTON.

Ce les sont là elles-mêmes.

BRUTUS.

Continuez donc de lire. Les paroles suivantes non seulement vous feront voir que j'ai d'abord conçû la finesse des paroles embroüillées de Lucréce; mais elles contiennent la réponse précise que j'y ai faite. *Moi. nos. verrez. vous. de. permettez. d'éternelles. jours. qu'on. merveille. peut. amours. d'aimer. voir.*

PLUTON.

Je ne sai pas si ces paroles se répondent juste les unes aux autres. Mais je sai bien que ni les unes ni les autres ne s'entendent, & que je ne suis pas d'humeur à faire le moindre effort d'esprit pour les concevoir.

DIOGENE.

Je voi bien que c'est à moi de vous expliquer tout ce mystére. Le mystére est que ce sont des paroles transposées. Lucréce, qui est amoureuse & aimée de Brutus, lui dit en ces mots transposés:

Qu'il seroit doux d'aimer, si l'on aimoit toujours!
Mais Hélas! il n'est point d'éternelles Amours.

Et Brutus, pour la rassûrer, lui dit en d'autres termes transposez.

Permettez moi d'aimer, Merveille de nos jours:
Vous verrez qu'on peut voir d'éternelles Amours.

PLUTON.

Voilà une grosse finesse. Il s'ensuit de là que tout ce qui se peut dire de beau est dans les Dictionaires. Il n'y a que les paroles qui sont transposées. Mais est-il possible que des personnes du mérite de Brutus & de Lucréce en soient venus à cet excès d'extravagance, de composer de semblab'es bagatelles?

DIOGENE.

C'est pourtant par ces bagatelles, qu'ils ont fait connoître l'un & l'autre qu'ils avoient infiniment d'esprit.

PLUTON.

Et c'est par ces bagatelles moi, que je reconnois qu'ils ont infiniment de folie. Qu'on les chasse. Pour moi, je ne sçai tantôt plus où j'en suis. Lucréce amoureuse! Lucréce coquette! Et Brutus son Galant! Je ne desespére pas un de ces jours de voir Diogéne lui même galant.

DIOGENE.

Pourquoi non? Pithagore l'étoit bien.

PLUTON.

Pythagore étoit galant?

DIOGENE.

Oüi, & ce fut de Théano sa fille, formée par lui à la galanterie, ainsi que le raconte le génereux Herminius dans l'histoire de la vie de Brutus, ce fut dis-je de Théano, que cet illustre Romain apprit ce beau Symbole, qu'on a oublié d'ajoûter aux autres Symboles de Pitagore: *Que c'est à pousser de beaux*

ſentimens pour une Maitreſſe, & à faire l'Amour, que je perfectionne le grand Philoſophe.

PLUTON.

J'entens. Ce fut de Théano qu'il ſçut que c'eſt la folie qui fait la perfection de la Sageſſe. O l'admirable précepte ! Mais laiſſons là Théano. Quelle eſt cette précieuſe renforcée que je vois qui vient à nous ?

DIOGENE.

(1) C'eſt Sappho, cette fameuſe Lesbienne, qui a inventé les Vers Saphiques.

PLUTON.

On me l'avoit dépeinte ſi belle. Je la trouve bien laide.

DIOGENE.

Il eſt vrai qu'elle n'a pas le teint fort uni, ni les traits du monde les plus réguliers. Mais prenez garde qu'il y a une grande oppoſition du blanc & du noir de ſes yeux, comme elle le dit elle-même dans l'Hiſtoire de ſa vie.

PLUTON.

Elle ſe donne là un bizarre agrément, & Cerbére, ſelon elle, doit donc paſſer pour beau, puiſqu'il a dans les yeux la même oppoſition.

DIOGENE.

Je crois qu'elle vient à vous. Elle a ſurement quelque queſtion à vous faire.

SAPPHO.

Je vous ſupplie, ſage Pluton, de m'expliquer fort au long ce que vous penſez de l'Amitié, & ſi vous croïez qu'elle ſoit capable de tendreſſe auſſi bien que l'Amour. Car ce fut le ſujet d'une génereuſe converſation que nous eumes l'autre jour avec la Sage Démocéde & l'agréable Phaon. De grace ou-

(1) *C'eſt Sappho, cette fameuſe Lesbienne*, &c.] Mademoiſelle de Scuderi paroît ici ſous le nom de *Sappho*, nom qui lui avoit été donné par les Poëtes qui vivoient de ſon tems.

bliez

bliez donc pour quelque tems le ſoin de votre perſonne & de votre Etat ; & au lieu de cela, ſongez à me bien définir ce que c'eſt que cœur tendre, tendreſſe d'Amitié, tendreſſe d'Amour, tendreſſe d'Inclination, & tendreſſe de Paſſion.

MINOS.

Oh celle-ci eſt la plus folle de toutes. Elle a la mine d'avoir gâté toutes les autres.

PLUTON.

Mais regardez cette impertinente. C'eſt bien le tems de reſoudre des queſtions d'Amour, que le jour d'une revolte.

DIOGENE.

Vous avez pourtant autorité pour le faire, & tous les jours, les Heros que vous venez de voir, ſur le point de donner une bataille, où il s'agit du tout pour eux, au lieu d'emploïer le tems à encourager les Soldats, & à ranger leurs armées, s'occupent à entendre l'hiſtoire de Timarete ou de Bérelıſe dont la plus haute avanture eſt quelquefois un billet perdu, ou un bracelet égaré.

PLUTON.

Ho bien, s'ils ſont fous, je ne veux pas leur reſſembler, & principalement à cette Précieuſe ridicule.

SAPPHO.

Eh de grace, Seigneur, défaites-vous de cet air groſſier & provincial de l'Enfer, & ſongez à prendre l'air de la belle galanterie de Carthage & de Capouë. A vous dire le vrai, pour décider un point auſſi important que celui que je vous propoſe, je ſouhaiterois fort que toutes nos génereuſes Amies & nos illuſtres Amis fuſſent ici. Mais en leur abſence, le ſage Minos repréſentera le diſcret Phaon, & l'enjoüé Diogene le galant Eſope.

PLUTON.

Attend, attend, je m'en vai te faire venir ici

une perſonne avec qui lier converſation. Qu'on m'appelle Tiſiphone.

SAPPHO.

Qui? Tiſiphone? Je la connois, & vous ne ſerez peut-être pas fâché que je vous en faſſe voir le Portrait, que j'ai déja composé par précaution, dans le deſſein où je ſuis de l'inſerer dans quelqu'une des Hiſtoires, que nous autres faiſeurs & faiſeuſes de Romans, ſommes obligez de raconter à chaque Livre de notre Roman.

PLUTON.

Le portrait d'une Furie! Voilà un étrange projet.

DIOGENE.

Il n'eſt pas ſi étrange que vous penſez. En effet. cette même Sappho que vous voïez, a peint dans ſes Ouvrages beaucoup de ſes genereuſes Amies, qui ne ſurpaſſent guéres en beauté Tiſiphone, & qui néanmoins à la faveur des mots galants, & des façons de parler élégantes & précieuſes, qu'elle jette dans leurs peintures, ne laiſſent pas de paſſer pour de dignes Héroïnes de Roman.

MINOS.

Je ne ſai ſi c'eſt curioſité ou folie. Mais je vous avouë que je meurs d'envie de voir un ſi bizarre portrait.

PLUTON.

Hé bien donc qu'elle vous le montre, j'y conſens. Il faut bien vous contenter. Nous allons voir comment elle s'y prendra pour rendre la plus effroïable des Euménides, agréable & gracieuſe.

DIOGENE.

Ce n'eſt pas une affaire pour elle, & elle a déja fait un pareil chef-d'œuvre, en peignant la vertueuſe Arricidie. Ecoutons donc. Car je la vois qui tire le portrait de ſa poche.

SAPPHO *liſant.*

1 L'illuſtre fille, dont j'ai à vous entretenir, a en

(1) *L'illuſtre fille dont j'ai à vous entretenir*, &c.] Portrait de Mademoiſelle Scuderi elle-même.

toute sa personne je ne sai quoi de si furieusement extraordinaire, & de si terriblement merveilleux, que je ne suis pas médiocrement embarrassée, quand je songe à vous en tracer le portrait.

MINOS.

Voila les adverbes *furieusement* & *terriblement*, qui sont, à mon avis, bien placez, & tout à fait en leur lieu.

SAPPHO continuë de lire.

Tisiphone a naturellement la taille fort haute, & passant de beaucoup la mesure des personnes de son sexe; mais pourtant si dégagée, si libre, & si bien proportionnée en toutes ses parties, que son énormité même lui sied admirablement bien. Elle a les yeux petits, mais pleins de feu, vifs, perçans & bordez d'un certain vermillon, qui en reléve prodigieusement l'éclat. Ses cheveux sont naturellement bouclez & annelez; & l'on peut dire que ce sont autant de Serpens, qui s'entortillent les uns dans les autres, & se jouent non-chalamment autour de son visage. Son teint n'a point cette couleur fade & blancheâtre des femmes de Scytie; Mais il tient beaucoup de ce brun mâle & noble, que donne le Soleil aux Afriquaines qu'il favorise le plus près de ses regards. Son sein est composé de deux demi-globes, brûlez par le bout, comme ceux des Amazones, & qui s'éloignant le plus qu'ils peuvent de sa gorge, se vont négligemment & languissamment perdre sous ses deux bras. Tout le reste de son corps est presque composé de la même sorte. Sa démarche est extrémement noble & fiére. Quand il faut se hâter, elle vole plûtôt qu'elle ne marche; & je doute qu'Atalante la pût devancer à la course. Au reste, cette vertueuse fille est naturellement ennemie du vice, sur tout des grands crimes, qu'elle poursuit par tout, un flambeau à la main, & qu'elle ne laisse jamais en repos; secondée en cela par ses deux illustres sœurs,

Alecto & Mégere, qui n'en ſont pas moins ennemies qu'elle : & l'on peut dire de toutes ces trois Sœurs, que c'eſt une morale vivante.

DIOGENE.

Hé bien, n'eſt-ce pas là un Portrait merveilleux?

PLUTON.

Sans doute, & la laideur y eſt peinte dans toute ſa perfection, & pour ne pas dire dans toute ſa beauté. Mais c'eſt aſſez écouter cette extravagante. Continuons la revuë de nos Heros ; & ſans nous plus donner la peine, comme nous avons fait juſqu'ici, de les interroger l'un après l'autre, puiſque les voilà tous reconnus veritablement inſenſez ; contentons-nous de les voir paſſer devant cette baluſtrade, & de les conduire exactement de l'œil dans mes Galeries, afin que je ſois ſûr qu'ils y ſont. Car je défends d'en laiſſer ſortir aucun, que je n'aïe préciſément déterminé ce que je veux qu'on en faſſe. Qu'on les laiſſe donc entrer ; & qu'ils viennent maintenant tous en foule. En voila bien, Diogéne. Tous ces Héros ſont-ils connus dans l'Hiſtoire ?

DIOGENE.

Non ; il y en a beaucoup de chimeriques, mêlez parmi eux.

PLUTON.

Des Heros chimeriques ! & ſont-ce des Heros ?

DIOGENE.

Comment, ſi ce ſont des Heros ! Ce ſont eux qui ont toujours le haut bout dans les Livres, & qui battent infailliblement les autres.

PLUTON.

Nomme-m'en par plaiſir quelques-uns.

DIOGENE.

Volontiers. Orondate, Spitridate, Alcaméne, Mélinte, Britomare, Merindor, Artaxandre, &c.

PLUTON.

Et tous ces Heros-là, ont-ils fait vœu comme les autres de ne jamais s'entretenir que d'Amour ?

DIOGENE.

Cela ſeroit beau qu'ils ne l'euſſent pas fait. Et de quel droit ſe diroient-ils Heros, s'ils n'étoient point amoureux? N'eſt-ce pas l'Amour qui fait aujourd'hui la vertu héroïque?

PLUTON.

Quel eſt ce grand Innocent, qui va des derniers, & qui a la Molleſſe peinte ſur le viſage? Comment t'appelles-tu?

ASTRATE.

(1) Je m'appelle Aſtrate.

PLUTON.

Que viens-tu chercher ici?

ASTRATE.

Je veux voir la Reine.

PLUTON.

Mais admirez cet impertinent. Ne diriez vous pas que j'ai une Reine, que je garde ici dans une boite, & que je montre à tous ceux qui la veulent voir? Qu'es-tu, toi? As-tu jamais été?

ASTRATE.

Oüi-da, j'ai été, & il y a un Hiſtorien Latin qui dit de moi en propres termes; *Aſtratus vixit*; Aſtrate a vécu.

PLUTON.

Eſt-ce là tout ce qu'on trouve de toi dans l'Hiſtoire?

ASTRATE.

Oüi; & c'eſt ſur ce bel argument, qu'on a compoſé une Tragédie intitulée du nom d'ASTRATE; où les paſſions tragiques ſont maniées ſi adroitement, que les Spectateurs y rient à gorge déploïée depuis le commencement juſqu'à la fin, tandis que moi j'y pleure toujours, ne pouvant obtenir que

(1) *Je m'appelle Aſtrate.*] Dans le tems que l'Auteur fit ce Dialogue, on jouoit à l'Hôtel de Bourgogne, l'Aſtrate de M. Quinaut, & l'Oſtorius de l'Abbé de Pure.

l'on m'y montre une Reine, dont je suis passionément épris.

PLUTON.

Ho bien, va-t-en dans ces Galeries voir si cette Reine y est. Mais quel est ce grand mal-bâti de Romain qui vient après ce chaud Amoureux ? Peut-on savoir son nom.

OSTORIUS.

Mon nom est Ostorius.

PLUTON.

Je ne me souviens point d'avoir jamais nulle part lû ce nom-là dans l'histoire.

OSTORIUS.

Il y est pourtant. L'Abbé de Pure assure qu'il l'y a lû.

PLUTON.

Voilà un merveilleux garand. Mais, dis-moi, appuïé de l'Abbé de Pure, comme tu es, as-tu fait quelque figure dans le Monde ? T'y a-t-on jamais vû ?

OSTORIUS.

Ouï-da ; & à la faveur d'une piéce de Théatre, que cet Abbé a faite de moi, on m'a vû à l'Hôtel de Bourgogne.

PLUTON.

Combien de fois ?

OSTORIUS.

Eh, une fois.

PLUTON.

Retourne-t-y en.

OSTORIUS.

Les Comédiens ne veulent plus de moi.

PLUTON.

Crois-tu que je m'accommode mieux de toi qu'eux ? Allons déloge d'ici au plus vîte, & va te confiner dans mes Galeries. Voici encore une Héroïne, qui ne se hâte pas trop, ce me semble, de s'en aller. Mais je lui pardonne. Car elle me paroît

si lourde de sa personne, & si pesamment armée, que je vois bien que c'est la difficulté de marcher, plûtôt que la répugnance à m'obéïr, qui l'empêche d'aller plus vite. Qui est-elle ?

DIOGENE.

Pouvez-vous ne pas reconnoître la Pucelle d'Orleans ?

PLUTON.

C'est donc là cette vaillante fille, qui délivra la France du joug des Anglois.

DIOGENE.

C'est elle-même.

PLUTON.

Je lui trouve la physionomie bien platte, & bien peu digne de tout ce qu'on dit d'elle.

DIOGENE.

Elle tousse, & s'approche de la Balustrade. Ecoutons. C'est assurément une harangue qu'elle vous vient faire, & une harangue en Vers. Car elle ne parle plus qu'en Vers.

PLUTON.

A-t-elle du talent pour la Poësie ?

DIOGENE.

Vous l'allez voir.

LA PUCELLE.

(1) *O grand Prince, que grand dès cette heure j'appelle,*
Il est vrai, le respect sert de bride à mon zele :
Mais ton illustre aspect me redouble le cœur,
Et me le redoublant, me redouble la peur.
A ton illustre aspect mon cœur se sollicite,
Et grimpant contre mont la dure Terre quitte.

(1) *O grand Prince, que grand*, &c.] Vers extraits du Poëme de la Pucelle.

O que n'ai-je le ton desormais assez fort,
Pour aspirer à toi sans te faire de tort!
Pour toi puissé-je avoir une mortelle pointe,
Vers où l'épaule gauche à la gorge est conjointe;
Que le coup brisât l'os, & fit pleuvoir le sang
De la Temple, du dos, de l'épaule & du flanc.

PLUTON.

Quelle langue vient-elle de parler?

DIOGENE.

Belle demande! Françoise.

PLUTON.

Quoi! c'est du François qu'elle a dit? Je croïois que ce fût du bas-Breton, ou de l'Allemand. Qui lui a appris cet étrange François-là?

DIOGENE.

(1) C'est un Poëte, chez qui elle a été en pension quarante ans durant.

PLUTON.

Voilà un Poëte qui l'a bien mal élevée.

DIOGENE.

Ce n'est pas manque d'avoir été bien païé, & d'avoir exactement touché ses pensions.

PLUTON.

Voila de l'argent bien mal emploïé. Hé, Pucelle d'Orleans, pourquoi vous êtes vous chargé la mémoire de ces grands vilains mots, vous qui ne songiez autrefois qu'à délivrer votre patrie, & qui n'aviez d'objet que la gloire?

LA PUCELLE.

La gloire?

Un seul endroit y méne; & de ce seul endroit
Droite & roide...

(1) *C'est un Poëte.*] Chapelain.

PLUTON.

Ah ! Elle m'écorche les oreilles.

LA PUCELLE.

Droite & roide est la côte, & le sentier étroit.

PLUTON.

Quels Vers, juste Ciel! Je n'en puis pas entendre prononcer un, que ma tête ne soit prête à se fendre.

LA PUCELLE.

De fléches toutefois aucune ne l'atteint
Ou pourtant l'atteignant, de son sang ne se teint.

PLUTON.

Encore. J'avouë que de toutes les Heroïnes qui ont paru en ce lieu, celle-ci me paroît beaucoup la plus insuportable. Vraiment elle ne prêche pas la tendresse. Tout en elle n'est que dureté & que sécheresse, & elle me paroît plus propre à glacer l'ame, qu'à inspirer l'amour.

DIOGENE.

Elle en a pourtant inspiré au vaillant Dunois.

PLUTON.

Elle? inspirer de l'amour au cœur de Dunois!

DIOGENE.

Ouï assurément,

Au grand cœur de Dunois, le plus grand de la Terre,
Grand cœur, qui dans lui seul deux grands Amours enserre.

Mais il faut savoir quel Amour. Dunois s'en explique ainsi lui-même en un endroit du Poëme fait pour cette merveilleuse fille.

Pour ces céleſtes yeux, pour ce front magnanime ;
Je n'ai que du reſpect, je n'ai que de l'eſtime :
Je n'en ſouhaitte rien ; & ſi j'en ſuis Amant,
D'un Amour ſans deſir je l'aime ſeulement.
Et ſoit. Conſumons nous d'une flamme ſi belle.
Brûlons en holocauſte aux yeux de la Pucelle.

Ne voila-t-il pas une paſſion bien exprimée, & le mot d'holocauſte n'eſt-il pas tout-à-fait bien placé dans la bouche d'un Guerrier comme Dunois ?

PLUTON.

Sans doute ; & cette Vertueuſe Guerriere peut innocemment, avec de tels Vers, aller tout de ce pas, ſi elle veut, inſpirer un pareil Amour à tous les Heros qui ſont dans ces Galeries. Je ne crains pas que cela leur amolliſſe l'ame. Mais du reſte qu'elle s'en aille. Car je tremble qu'elle ne me veuïlle encore réciter quelques-uns de ſes Vers, & je ne ſuis pas réſolu de les entendre. La voilà enfin partie. Je ne vois plus ici aucun Heros, ce me ſemble. Mais non, Je me trompe. En voici encore un qui demeure immobile derriere cette porte. Vraiſemblablement il n'a pas entendu que je voulois que tout le monde ſortît. Le connois-tu, Diogene.

DIOGENE.

(1) C'eſt Pharamond, le premier Roi des François.

PLUTON.

Que dit-il ? il parle en lui-même.

PHARAMOND.

Vous le ſavez bien, divine Roſemonde, que pour vous aimer je n'attendis pas que j'euſſe le bonheur de vous connoître, & que c'eſt ſur le ſeul récit de vos charmes, fait par un de mes rivaux, que je devins ſi ardemment épris de vous.

(1) *C'eſt Pharamond, le premier Roi*, &c. Critique de Pharamond, Roman de la Calprenéde.

PLUTON.

Il ſemble que celui-ci ſoit devenu amoureux avant que de voir ſa Maîtreſſe.

DIOGENE.

Aſſurément, il ne l'avoit point vuë.

PLUTON.

Quoi ? il eſt devenu amoureux d'elle ſur ſon portrait ?

DIOGENE.

Il n'avoit pas même vû ſon portrait.

PLUTON.

Si ce n'eſt là une vraïe folie, je ne ſçai pas ce qui peut l'être. Mais dites-moi, vous, amoureux Pharamond, n'êtes-vous pas content d'avoir fondé le plus floriſſant Royaume de l'Europe, & de pouvoir compter au rang de vos Succeſſeurs le Roi qui y régne aujourd'hui ? Pourquoi vous êtes-vous allé mal-à-propos embarraſſer l'eſprit de la Princeſſe Roſemonde ?

PHARAMOND.

Il eſt vrai, Seigneur. Mais l'amour....

PLUTON.

Ho ! l'amour ! l'amour ! Va exagérer, ſi tu veux, les injuſtices de l'amour dans mes galeries. Mais pour moi, le premier qui m'en viendra encore parler, je lui donnerai de mon ſceptre tout au travers du viſage. En voilà un qui entre. Il faut que je lui caſſe la tête.

MINOS.

Prenez garde à ce que vous allez faire. Ne voyez-vous pas que c'eſt Mercure ?

PLUTON.

Ah, Mercure ! je vous demande pardon. Mais ne venez-vous point auſſi me parler d'amour ?

MERCURE.

Vous ſçavez bien que je n'ai jamais fait l'amour pour moi-même. La vérité eſt que je l'ai fait quelquefois pour mon pere Jupiter, & qu'en ſa faveur

autrefois j'endormis si bien le bon Argus, qu'il ne s'est jamais réveillé. Mais je viens vous apporter une bonne nouvelle. C'est qu'à peine l'artillerie que je vous améne a paru, que vos ennemis se sont rangés dans le devoir. Vous n'avez jamais été Roi plus paisible de l'Enfer que vous l'êtes.

PLUTON.

Divin Messager de Jupiter, vous m'avez rendu la vie. Mais au nom de notre proche parenté, dites-moi, vous qui êtes le Dieu de l'éloquence, comment vous avez souffert qu'il se soit glissé dans l'un & dans l'autre monde une si impertinente maniere de parler que celle qui régne aujourd'hui, sur tout en ces Livres qu'on appelle Romans; & comment vous avez permis que les plus grands Héros de l'Antiquité parlassent ce langage.

MERCURE.

Hélas! Apollon & moi, nous sommes des Dieux qu'on n'invoque presque plus, & la plûpart des Ecrivains d'aujourd'hui ne connoissent pour leur véritable patron qu'un certain Phébus, qui est bien le plus impertinent personnage qu'on puisse voir. Du reste je viens vous avertir qu'on vous a joué une piéce.

PLUTON.

Une piéce à moi! Comment?

MERCURE.

Vous croyez que les vrais Héros sont venus ici?

PLUTON.

Assurément je le crois, & j'en ai de bonnes preuves, puisque je les tiens encore ici tous renfermés dans les galeries de mon Palais.

MERCURE.

Vous sortirez d'erreur, quand je vous dirai que c'est une troupe de faquins, ou plûtôt de fantômes chimériques, qui n'étant que de fades copies de beaucoup de personnages modernes, ont eu pourtant l'audace de prendre le nom des plus grands Héros de l'Antiquité, mais dont la vie a été fort cour-

te, & qui errent maintenant ſur les bords du Cocyte & du Styx. Je m'étonne que vous y ayez été trompé. Ne voyez-vous pas que ces gens-là n'ont nul caractere de Héros ? Tout ce qui les ſoutient aux yeux des hommes, c'eſt un certain oripeau, & un faux clinquant de paroles, dont les ont habillés ceux qui ont écrit leur vie, & qu'il n'y a qu'à leur ôter pour les faire paroître tels qu'ils ſont. J'ai même amené des Champs Eliſées, en venant ici, un François pour les reconnoître quand ils ſeront dépoüillés. Car je me perſuade que vous conſentirez ſans peine qu'ils le ſoient.

PLUTON.

J'y conſens ſi bien, que je veux que ſur le champ la choſe ici ſoit exécutée. Et pour ne point perdre de temps, Gardes, qu'on les faſſe de ce pas ſortir tous de mes Galeries par les portes dérobées, & qu'on les améne tous dans la grande Place. Pour nous, allons nous mettre ſur le Balcon de cette fenêtre baſſe, d'où nous pourrons les contempler, & leur parler tout à notre aiſe. Qu'on y porte nos ſiéges. Mercure, mettez-vous à ma droite ; & vous, Minos, à ma gauche : & que Diogéne ſe tienne derriere nous.

MINOS.

Les voilà qui arrivent en foule.

PLUTON.

Y ſont-ils tous ?

UN GARDE.

On n'en a laiſſé aucun dans les Galeries.

PLUTON.

Accourez donc, vous tous, fidéles exécuteurs de mes volontés, Spectres, Larves, Démons, Furies, Milices infernales que j'ai fait aſſembler. Qu'on m'entoure tous ces prétendus Héros, & qu'on me les dépouille.

CYRUS

Quoi, vous ferez dépouiller un Conquérant comme moi ?

PLUTON.

Hé de grace, généreux Cyrus, il faut que vous paſſiez le pas.

HORATIUS COCLE'S.

Quoi ! un Romain comme moi, qui a défendu lui ſeul un pont contre toutes les forces de Porſenna ? Vous ne le conſidererez pas plus qu'un coupeur de bourſe.

PLUTON.

Je m'en vais te faire chanter.

ASTRATE.

Quoi un Galant auſſi tendre & auſſi paſſionné que moi, vous le ferez maltraiter ?

PLUTON.

Je m'en vais te faire voir la Reine. Ah ! les voilà dépouillés.

MERCURE.

Où eſt le François que j'ai amené ?

LE FRANÇOIS.

Me voilà, Seigneur. Que ſouhaitez-vous ?

MERCURE.

Tien ; regarde bien tous ces gens-là ; les connois-tu ?

LE FRANÇOIS.

Si je les connois ? Hé, ce ſont tous des Bourgeois de mon quartier. Bon jour, Madame Lucréce. Bon jour, M. Brutus. Bonjour, Mademoiſelle Clélie. Bon jour, M. Horatius Coclès.

PLUTON.

Tu vas voir accommoder tes Bourgeois de toutes piéces. Allons, qu'on ne les épargne point ; & qu'après qu'ils auront été abondamment fuſtigés, on me les conduiſe tous ſans différer droit aux bords du Fleuve de Léthé. Puis lorſqu'ils y ſeront arrivés, qu'on me les jette tous la tête la premiere dans l'endroit du Fleuve le plus profond, eux, leurs billets doux, leurs Lettres galantes, leurs Vers paſſionnés, avec tous les nombreux volumes, ou pour mieux

dire, les monceaux de ridicule papier, où ſont écrites leurs hiſtoires. Marchez donc, faquins, autrefois ſi grands Héros. Vous voilà arrivés à votre fin, ou pour mieux dire, au dernier Acte de la Comédie que vous avez jouée ſi peu de tems.

CHOEUR DE HEROS,

s'en allant chargés d'écourgées.

Ah ! La Calprenéde ! Ah ! Scuderi !

PLUTON.

Hé, que ne les tiens-je ! Que ne les tiens-je ! Ce n'eſt pas tout, Minos. Il faut que vous vous en alliez tout de ce pas donner ordre que la même juſtice ſe faſſe ſur tous leurs pareils dans les autres Provinces de mon Royaume.

MINOS.

Je me charge avec plaiſir de cette commiſſion.

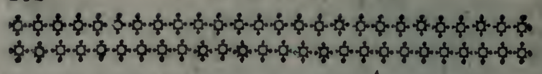
MERCURE.

Mais voici les véritables Héros qui arrivent, & qui demandent à vous entretenir. Ne voulez-vous pas qu'on les introduiſe ?

PLUTON.

Je ſerai ravi de les voir. Mais je ſuis ſi fatigué des ſottiſes que m'ont dites tous ces impertinens uſurpateurs de leurs noms, que vous trouverez bon qu'avant tout j'aille faire un ſomme.





(1) ARRÊT BURLESQUE,

Donné en la Grand'Chambre du Parnaſſe, en faveur des Maîtres-ès-Arts, Médecins & Profeſſeurs de l'Univerſité (2) de Stagire, au Pays des Chimeres, pour le maintien de la Doctrine d'Ariſtote.

VEU par la Cour la Requête préſentée par les Régens, Maîtres-ès-Arts, Docteurs & Profeſſeurs de l'Univerſité, tant en leurs noms, que com-

(1) L'Univerſité de Paris vouloit préſenter Requête au Parlement pour empêcher qu'on enſeignât la Philoſophie de Deſcartes. On en parla même à M. le P. P. de Lamoignon, qui dit un jour à M. Deſpreaux, en s'entretenant familiérement avec lui, qu'il ne pourroit ſe diſpenſer de donner un Arrêt conforme à la Requête de l'Univerſité. Sur cela, M. Deſpreaux imagina cet Arrêt burleſque, & le compoſa avec le ſecours de M. Bernier & de M. Racine, qui fournirent chacun leurs penſées. M. Donguois, neveu de l'Auteur, & Greffier de la Grand'Chambre; y eut auſſi beaucoup de part, ſur tout pour le ſtile & les termes de pratique qu'il entendoit mieux qu'eux. Quelque tems après, M. Dongois donnant à ſigner à M. le P. Préſident ſes expéditions qu'il avoit laiſſé amaſſer exprès pendant deux jours, y joignit l'Arrêt burleſque, pour tâcher de ſurprendre ce Magiſtrat, & le lui faire ſigner avec les autres. Mais ce Magiſtrat s'en apperçut : & comme il étoit extrêmement doux & familier avec ceux qu'il aimoit, il fit ſemblant de le jetter au nez de M. Dongois, en lui diſant : *A d'autres. Voilà un tour de Deſpreaux.* Il le lut avec grand plaiſir : il en rit pluſieurs fois avec l'Auteur; & il convenoit que cet Arrêt burleſque l'avoit empêché d'en donner un ſérieux, qui auroit apprêté à rire à tout le monde.

La Requête de l'Univerſité ne parut point. Bernier en fit une autre ſur le modéle de l'Arrêt; mais notre Auteur n'en faiſoit pas grand cas. On la peut voir imprimée dans le Ménagiana, Tome 4. pag. 271. de l'édition de 1715.

(2) *De Stagire.*] Ville de Macédoine, ſur la Mer Egée, & Patrie d'Ariſtote.

me tuteurs & défenſeurs de la Doctrine de Maître *en blanc*, Ariſtote, ancien Profeſſeur Royal en Grec dans le Collége du Lycée, & Précepteur du feu Roi de querelleuſe mémoire Aléxandre dit le Grand, acquereur de l'Aſie, Europe, Afrique & autres lieux; Contenant que depuis quelques années, une inconnuë nommée la Raiſon, auroit entrepris d'entrer par force dans les Ecoles de ladite Univerſité, & pour cet effet à l'aide de certains Quidams factieux, prenant les ſurnoms de Caſſendiſtes, Cartéſiens, Malebranchiſtes & Pourchotiſtes, gens ſans aveu, ſe ſeroit miſe en état d'en expulſer ledit Ariſtote, ancien & paiſible poſſeſſeur deſdites Ecoles, contre lequel, Elle & ſes Conſorts auroient déja publié pluſieurs Livres, Traités, Diſſertations & Raiſonnemens diffamatoires, voulant aſſujettir ledit Ariſtote à ſubir devant Elle l'examen de ſa doctrine; ce qui ſeroit directement oppoſé aux Loix, Us & Coutumes de ladite Univerſité, où ledit Ariſtote auroit toujours été reconnu pour Juge ſans appel & non comptable de ſes opinions. Que même ſans l'aveu d'icelui, Elle auroit changé & innové pluſieurs choſes en & au-dedans de la nature, ayant ôté au cœur la prérogative d'être le principe des nerfs, que ce Philoſophe lui avoit accordée libéralement, & de ſon bon gré, & laquelle Elle auroit cédée & tranſportée au cerveau. Et enſuite, par une procédure nulle de toute nullité, auroit attribué audit cœur la charge de recevoir le Chile, appartenant ci-devant au Foye; comme auſſi de faire voiturer le ſang par tout le corps, avec plein pouvoir audit ſang d'y vaguer, errer & circuler impunément par les veines & arteres, n'ayant autre droit ni titre pour faire leſdites véxations que la ſeule expérience, dont le témoignage n'a jamais été reçû dans leſdites Ecoles. Auroit auſſi attenté ladite Raiſon, par une entrepriſe inoüie, de déloger le feu de la plus haute région du Ciel, & prétendu qu'il n'avoit là aucun domicile, nonob-

ſtant les certificats dudit Philoſophe, & les viſites & deſcentes faites par lui ſur les lieux. Plus par un attentat & voye de fait énorme contre la Faculté de Médecine, ſe ſeroit ingérée de guérir, & auroit réellement & de fait guéri quantité de fiévres intermittentes, comme tierces, double-tierces, quartes, triple-quartes, & même continuës, avec vin pur, poudres, écorce de Quinquina, & autres drogues inconnuës audit Ariſtote, & à Hippocrate ſon devancier; & ce ſans ſaignée, purgation ni évacuation précédentes; ce qui eſt non ſeulement irrégulier, mais tortionnaire & abuſif; ladite Raiſon n'ayant jamais été admiſe ni aggrégée au Corps de ladite Faculté, & ne pouvant par conſéquent conſulter avec les Docteurs d'icelle, ni être conſultée par eux, comme elle ne l'a en effet jamais été. Nonobſtant quoi, & malgré les plaintes & oppoſitions réïtérées des Sieurs (1) Blondel, Courtois, Denyau, & autres défenſeurs de la bonne Doctrine, elle n'auroit pas laiſſé de ſe ſervir toujours deſdites drogues, ayant eu la hardieſſe de les employer ſur les Médecins mêmes de ladite Faculté, dont pluſieurs, au grand ſcandale des régles, ont été guéris par leſdits remédes. Ce qui eſt d'un exemple très-dangereux, & ne peut avoir été fait que par mauvaiſes voyes, ſortiléges & pactes avec le diable. Et non contente de ce, auroit entrepris de diffamer & de bannir des Ecoles de Philoſophie les Formalités, Matérialités, Entités, Identités, Virtualités, Eccéïtés, Pétréïtés, Polycarpéïtés, & autres Etres imaginaires, tous enfans & ayans cauſe de défunt Maître Jean Scot leur pere. Ce qui porteroit un préjudice notable, & cauſeroit la totale ſubverſion de la Philoſophie Scolaſtique, dont

(1) *Blondel, Courtois, Dényau.*] Médecins de la Faculté de Paris. *Blondel* a écrit que la vertu du Quinquina venoit des pactes que les Américains ont faits avec le Diable. *Courtois* aimoit fort la ſaignée. *Denyau* nioit la circulation du ſang.

elles font tout le myſtere, & qui tire d'elles toute ſa ſubſiſtance, s'il n'y étoit par la Cour pourvû. Vû les libelles intitulés Phyſique de Rohault, Logique de Port-Royal, Traités du Quinquina, même l'*Adverſus Ariſtoteleos* de Gaſſendi, & autres piéces attachées à ladite Requête, Signée CHICANEAU, Procureur de ladite Univerſité. Oüi le rapport du Conſeiller Commis. Tout conſidéré,

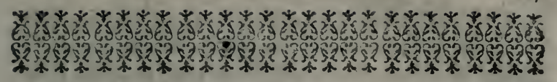
LA COUR ayant égard à ladite Requête, a maintenu & gardé, maintient & garde ledit Ariſtote en la pleine & paiſible poſſeſſion & jouiſſance deſdites Ecoles. Ordonne qu'il ſera toujours ſuivi & enſeigné par les Régens, Docteurs, Maîtres-ès-Arts & Profeſſeurs de ladite Univerſité : ſans que pour ce ils ſoient obligés de le lire, ni de ſçavoir ſa langue & ſes ſentimens. Et ſur le fond de ſa doctrine, les renvoye à leurs cahiers. Enjoint au Cœur de continuer d'être le principe des nerfs, & à toutes perſonnes, de quelque condition & profeſſion qu'elles ſoient, de le croire tel, nonobſtant toute expérience à ce contraire. Ordonne pareillement au Chile d'aller droit au Foye ſans plus paſſer par le cœur, & au Foye de le recevoir. Fait défenſes au Sang d'être plus vagabond, errer, ni circuler dans le corps, ſous peine d'être entiérement livré & abandonné à la Faculté de Médecine. Défend à la Raiſon, & à ſes adhérans, de plus s'ingérer à l'avenir de guérir les fiévres tierces, double-tierces, quartes, triple-quartes ni continuës par mauvais moyens & voyes de ſortiléges, comme vin pur, poudre, écorce de Quinquina, & autres drogues non approûvées ni connuës des Anciens. Et en cas de guériſon irréguliere par icelles drogues, permet aux Médecins de ladite Faculté, de rendre, ſuivant leur méthode ordinaire, la fiévre aux malades, avec caſſe, ſéné, ſirops, juleps, & autres remédes propres à ce ; & de remettre leſdits malades en tel & ſemblable état qu'ils étoient auparavant ; pour être enſuite traités ſelon les ré-

gles ; & s'ils n'en réchappent, conduits du moins en l'autre monde suffisamment purgés & évacués. Remet les Entités, Identités, Virtualités, Eccéïtés, & autres pareilles formules Scotistes, en leur bonne fâme & renommée. A donné acte aux Sieurs Blondel, Courtois & Denyau de leur opposition au bon sens. A réintégré le feu dans la plus haute région du Ciel, suivant & conformément aux descentes faites sur les lieux. Enjoint à tous Régens, Maîtres-ès-Arts & Professeurs, d'enseigner comme ils ont accoutumé, & de se servir pour raison de ce, de tels raisonnemens qu'ils aviseront bon être ; & aux Répétiteurs, Hibernois & autres leurs Suppôts, de leur prêter main-forte, & de courir sus aux Contrevenans, à peine d'être privés du droit de disputer sur les Prolégoménes de la Logique. Et afin qu'à l'avenir il n'y soit contrevenu, a banni à perpétuité la Raison des Ecoles de ladite Université ; lui fait défenses d'y entrer, troubler, ni inquiéter ledit Aristote en la possession & jouissance d'icelles, à peine d'être déclarée Janséniste, & amie des nouveautés. Et à cet effet sera le présent Arrêt lû & publié (1) aux Mathurins de Stagire, à la premiere Assemblée qui sera faite pour la Procession du Recteur, & affiché aux portes de tous les Colléges du Parnasse, & par tout où besoin sera. Fait ce trente-huitiéme jour d'Août onze mil six cens soixante & quinze.

Collationné avec paraphe.

(1) *Aux Mathurins de Stagyre.*] Quand le Recteur de l'Université de Paris fait ses processions, l'Université s'assemble aux Mathurins.





DISCOURS
SUR
LA SATIRE. (1)

QUAND je donnai la premiere fois mes Satires au Public, je m'étois bien préparé au tumulte que l'impreſſion de mon Livre a excité ſur le Parnaſſe. Je ſçavois que la nation des Poëtes, & ſur tout des mauvais Poëtes, eſt une nation farouche qui prend feu aiſément; & que ces Eſprits avides de loüanges, ne digereroient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle pût être. Auſſi oſerai-je dire à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux aſſez Stoïques les libelles diffamatoires qu'on a publiez contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir; quelques faux bruits qu'on ait ſemez de ma perſonne, j'ai pardonné ſans peine ces petites vengeances au déplaiſir d'un Auteur irrité, qui ſe voïoit attaqué par l'endroit le plus ſenſible d'un Poëte, je veux dire par ſes ouvrages.

Mais j'avouë que j'ai été un peu ſurpris du chagrin bizarre de certains Lecteurs, qui, au lieu de ſe divertir d'une querelle du Parnaſſe, dont ils pouvoient être ſpectateurs indifferens, ont mieux aimé prendre parti & s'affliger avec les Ridicules, que de ſe réjoüir avec les honnêtes gens. C'eſt pour les conſoler que j'ai compoſé ma neuviéme Satire, où je penſe avoir montré aſſez clairement, que ſans bleſſer l'Etat, ni ſa conſcience, on peut trouver de

(1) Ce Diſcours parut la premiere fois en 1668. avec la Satyre IX.

méchans Vers méchans, & s'ennuïer de plein droit à la lecture d'un sot Livre. Mais puisque ces Messieurs ont parlé de la liberté que je me suis donnée de nommer, comme d'un attentat inouï & sans exemples, & que des exemples ne se peuvent pas mettre en rimes, il est bon d'en dire ici un mot, pour les instruire d'une chose qu'eux seuls veulent ignorer; & leur faire voir qu'en comparaison de tous mes Confreres les Satiriques, j'ai été un Poëte fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius inventeur de la Satire, quelle liberté, ou plûtôt, quelle licence ne s'est-il point donnée dans ses Ouvrages? Ce n'étoit pas seulement des Poëtes & des Auteurs qu'il attaquoit: c'étoit des gens de la premiére qualité de Rome; c'étoit des personnes Consulaires. Cependant Scipion & Lélius ne jugérent pas ce Poëte, tout déterminé Rieur qu'il étoit, indigne de leur amitié; & vrai-semblablement dans les occasions ils ne lui refusérent pas leurs conseils sur ses Ecrits, non plus qu'à Terence. Ils ne s'avisérent point de prendre le parti de Lupus & de Métellus, qu'il avoit joüez dans ses Satires; & ils ne crurent pas lui donner rien du leur, en lui abandonnant tous les Ridicules de la République.

. . . . num Lælius, aut qui
Duxit ab oppressâ meritum Cartagine nomen,
Ingenio offensi aut læso doluêre Metello,
Famosisve Lupo cooperto versibus?

En effet Lucilius n'épargnoit ni petits ni grands: & souvent des Nobles & des Patriciens, il descendoit jusqu'à la lie du peuple:

Primores populi arripuit, populumque tributim.

On me dira que Lucilius vivoit dans une République, où ces sortes de libertez peuvent être per-

mises. Voïons donc Horace, qui vivoit sous un Empereur, dans les commencemens d'une Monarchie, où il est bien plus dangereux de rire qu'en un autre tems. Qui ne nomme-t-il point dans ses Satires? & Fabius le grand Causeur, & Tigellius le fantasque, & Nasidiénus le ridicule, & Nomentanus le débauché, & tout ce qui vient au bout de sa plume. On me répondra que ce sont des noms supposez. O la belle réponse! comme si ceux qu'il attaque n'étoient pas des gens connus d'ailleurs: comme si l'on ne savoit pas que Fabius étoit un Chevalier Romain, qui avoit composé un livre de Droit: que Tigellius fut en son tems un Musicien cheri d'Auguste: que Nasidiénus Rufus étoit un Ridicule célébre dans Rome: que Cassius Nomentanus étoit un des plus fameux débauchez de l'Italie. Certainement il faut que ceux qui parlent de la sorte, n'aient pas fort lû les Anciens, & ne soient pas fort instruits des affaires de la Cour d'Auguste. Horace ne se contente pas d'appeller les gens par leur nom: il a si peur qu'on ne les méconnoisse, qu'il a soin de rapporter jusqu'à leur surnom, jusqu'au métier qu'ils faisoient, jusqu'aux Charges qu'ils avoient exercées. Voïez par exemple, comme il parle d'Aufidius Luscus, Préteur de Fondi:

Fundos Aufidio Lusco Prætore libenter
Linquimus, insani ridentes præmia Scribæ,
Prætextam & latum clavum, &c.

Nous abandonnames, dit-il, *avec joïe le bourg de Fondi, dont étoit Préteur un certain Aufidius Luscus; mais ce ne fut pas sans avoir bien ri de la folie de ce Préteur, auparavant Commis, qui faisoit le Sénateur & l'Homme de qualité.* Peut-on désigner un homme plus précisément; & les circonstances seules ne suffisoient-elles pas pour le faire reconnoître? On me dira peut-être, qu'Aufidius étoit mort alors: mais

Horace parle là d'un voïage fait depuis peu. Et puis, comment mes cenſeurs répondront-ils à cet autre paſſage ?

Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni luteum caput, hæc ego ludo.

Pendant, dit Horace, *que ce Poëte enflé d'Alpinus, égorge Memnon dans ſon Poëme, & s'embourbe dans la deſcription du Rhin, je me jouë en ces Satires.* Alpinus vivoit donc du tems qu'Horace ſe joüoit en ces Satires ; & ſi Alpinus en cet endroit eſt un nom ſuppoſé, l'Auteur du Poème de Memnon pouvoit-il s'y méconnoître ? Horace, dira-t-on, vivoit ſous le régne du plus poli de tous les Empereurs : mais vivons-nous ſous un régne moins poli ? Et veut-on qu'un Prince, qui a tant de qualités communes avec Auguſte, ſoit moins dégouté que lui des méchans livres, & plus rigoureux envers ceux qui les blâment ?

Examinons pourtant Perſe, qui écrivoit ſous le régne de Neron. Il ne raille pas ſimplement les Ouvrages des Poëtes de ſon tems : il attaque les Vers de Neron même. Car enfin tout le monde ſçait, & toute la Cour de Neron le ſavoit, que ces quatre Vers, *Torva Mimalloneis*, *&c.* dont Perſe fait une raillerie ſi amére dans ſa premiére Satire, étoient des Vers de Neron. Cependant on ne remarque point que Neron, tout Neron qu'il étoit, ait fait punir Perſe ; & ce Tiran, ennemi de la Raiſon, & amoureux, comme on ſçait de ſes Ouvrages, fut aſſez galant homme pour entendre raillerie ſur ſes Vers, & ne crut pas que l'Empereur, en cette occaſion, dût prendre les interêts du Poëte.

Pour Juvénal, qui floriſſoit ſous Trajan, il eſt un peu plus reſpectueux envers les grands Seigneurs de ſon ſiécle. Il ſe contente de répandre l'amertume de ſes Satires ſur ceux du régne précedent : mais à

l'égard

l'égard des Auteurs, il ne les va point chercher hors de ſon ſiécle. A peine eſt-il entré en matiére, que le voilà en mauvaiſe humeur contre tous les Ecrivains de ſon tems. Demandez à Juvénal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'eſt qu'il eſt las d'entendre & la *Théſeide* de Codrus, & l'*Oreſte* de celui-ci, & le *Telephe* de cet autre, & tous les Poëtes enfin, comme il dit ailleurs, qui récitoient leurs Vers au mois d'Août, *ex Auguſto recitantes menſe Poëtas.* Tant il eſt vrai que le droit de blâmer les Auteurs eſt un droit ancien, paſſé en coûtume parmi tous les Satiriques, & ſouffert dans tous les ſiécles. Que s'il faut venir des anciens aux modernes ; Regnier qui eſt preſque notre ſeul Poëte Satirique, a été véritablement un peu plus diſcret que les autres. Cela n'empêche pas néanmoins qu'il ne parle hardiment de Gallet, ce célébre joüeur, qui *aſſignoit ſes créanciers ſur ſept & quatorze ;* & du Sieur de Provins, *qui avoit changé ſon balandran en manteau court ;* & du Couſin, *qui abandonnoit ſa maiſon de peur de la réparer ;* & de Pierre du Puis, & de pluſieurs autres.

Que répondront à cela mes Cenſeurs ? Pour peu qu'on les preſſe, ils chaſſeront de la République des Lettres tous les Poëtes Satiriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le ſage, le diſcret Virgile, qui dans une Eglogue, où il n'eſt pas queſtion de Satire, tourne d'un ſeul Vers deux Poëtes de ſon tems en ridicule ?

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi !

dit un Berger ſatirique dans cette Eglogue. Et qu'on ne me diſe point que Bavius & Mævius en cet endroit ſont des noms ſuppoſés : puiſque ce ſeroit donner un trop cruel démenti au docte Servius, qui aſſure poſitivement le contraire. En un mot qu'ordonneront mes Cenſeurs de Catulle, de Martial & de tous les Poëtes de l'Antiquité, qui n'en ont

pas usé avec plus de discrétion que Virgile ? Que penseront-ils de Voiture, qui n'a point fait conscience de rire aux dépens du célébre Neuf-Germain, quoi qu'également recommandable par l'antiquité de sa barbe, & par la nouveauté de sa Poësie ? Le banniront-ils du Parnasse, lui & tous les Poëtes de l'Antiquité, pour établir la sûreté des Sots & des Ridicules ? Si cela est, je me consolerai aisément de mon exil. Il y aura du plaisir d'être relegué en si bonne compagnie. Raillerie à part, ces Messieurs veulent-ils être plus sages que Scipion & Lélius, plus délicats qu'Auguste, plus cruels que Neron ? Mais eux qui sont si rigoureux envers les Critiques, d'où vient cette clémence qu'ils affectent pour les méchans Auteurs ? Je vois bien ce qui les afflige : ils ne veulent pas être détrompés. Il leur fâche d'avoir admiré sérieusement des Ouvrages que mes Satires exposent à la risée de tout le monde, & de se voir condamnés à oublier dans leur vieillesse, ces mêmes Vers qu'ils ont autrefois appris par cœur comme des chefs-d'œuvres de l'Art. Je les plains sans doute : mais quel remède ? Faudra-t-il, pour s'accommoder à leur goût particulier, renoncer au sens commun ? Faudra-t-il applaudir indifféremment à toutes les impertinences qu'un ridicule aura répanduës sur le papier ? Et au lieu (1) qu'en certains pays on condamnoit les méchans Poëtes à effacer leurs Ecrits avec la langue, les livres deviendront-ils désormais un asyle inviolable, où toutes

(1) *En certains pays.*] A Lyon, dans un Temple célébre, que les soixante Nations des Gaules firent bâtir en l'honneur de l'Empereur Auguste, au confluent du Rhône & de la Saône, dans l'endroit où est à présent l'Abbaye d'Ainai. L'Empereur Caligula y institua des Jeux, & y fonda des prix pour les disputes d'Eloquence & de Poësie, qui s'y faisoient en Langue Grecque & en Langue Latine ; mais il établit aussi des peines contre ceux qui ne réussiroient pas en ces sortes de disputes. Les vaincus étoient obligés de donner des prix aux vainqueurs, & de composer des discours à leur louange. Mais ceux dont les discours avoient

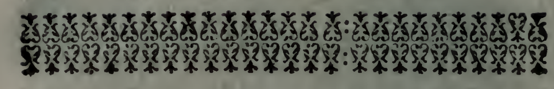
les ſottiſes auront droit de bourgeoiſie ; où l'on n'oſera toucher ſans profanation ? J'aurois bien d'autres choſes à dire ſur ce ſujet. Mais comme j'ai déja traité de cette matiere dans ma neuviéme Satire, il eſt bon d'y renvoyer le Lecteur.

été trouvés les plus mauvais, étoient contraints de les effacer avec la Langue, ou avec une éponge ; pour éviter d'être battus de verges, ou d'être plongés dans le Rhône. *Suétone, Vie de Caligula*, 20.

C'eſt à ces ſortes de peines que Juvénal a fait alluſion dans ſa premiere Satire :

Palleat, ut nudis preſſit qui calcibus anguem,
Aut Lugdunenſem Rhetor dicturus ad Aram.





REMERCIMENT A MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANÇOISE. (1)

MESSIEURS,

L'honneur que je reçois aujourd'hui est quelque chose pour moi de si grand, de si extraordinaire; de si peu attendu, & tant de sortes de raisons sembloient devoir pour jamais m'en exclure, que dans le moment même où je vous en fais mes remercimens, je ne sçai encore ce que je dois croire. Est-il possible, est-il bien vrai, que vous m'aïez en effet jugé digne d'être admis dans cette illustre compagnie, dont le fameux établissement ne fait guéres moins d'honneur à la mémoire du Cardinal de Ri-

(1) M. Despreaux prononça ce Discours le 3 Juillet 1684. jour auquel il fut reçû à l'Académie Françoise. Il s'étoit déja agi de l'admettre dans cette Compagnie à la mort de M. Colbert; mais s'étant trouvé alors en concurrence avec le célébre M. de la Fontaine, quelques Académiciens que M. Despreaux avoit nommés dans ses Satires, firent en sorte que la plupalité des suffrages fut pour M. de la Fontaine. Le Roi, quoique persuadé du mérite de ce dernier, ne fut pas content qu'on l'eût préféré à M. Despreaux qu'il considéroit particuliérement; & S. M. différa son agrément pour cette nomination jusqu'à l'année suivante, que M. Despreaux fut nommé pour succéder à M. de Bezons Conseiller d'Etat. Le Roi en approuvant ce choix, confirma alors celui qu'on avoit fait de M. de la Fontaine.

chelieu, que tant de choses merveilleusesqui ont été exécutées sous son ministére ? Et que penseroit ce grand Homme ? Que penseroit ce (1) sage Chancelier qui a possedé après lui la Dignité de votre Protecteur, & après lequel vous avez jugé ne pouvoir choisir d'autre Protecteur que le Roi même ? Que penseroient-ils, dis-je, s'ils me voïoient aujourd'hui entrer dans ce Corps si célébre, l'objet de leurs soins & de leur estime, & où par les loix qu'ils ont établies, par les maximes qu'ils ont maintenuës, personne ne doit être reçu qu'il ne soit d'un merite sans reproche, d'un esprit hors du commun, en un mot, semblable à vous ? Mais à qui est-ce encore que je succéde dans la place que vous m'y donnez ? N'est-ce pas à un Homme (2) également considerable, & par ses grands emplois, & par sa profonde capacité dans les affaires ; qui tenoit une des premieres places dans le Conseil, & qui en tant d'importantes occasions a été honoré de la plus étroite confiance de son Prince ; à un Magistrat non moins sage qu'éclairé, vigilant, laborieux, & avec lequel, plus je m'examine, moins je me trouve de proportion ?

Je sçai bien, MESSIEURS, & personne ne l'ignore, que dans le choix que vous faites des Hommes propres à remplir les places vacantes de votre savante Assemblée, vous n'avez égard ni au rang ni à la dignité : que la politesse, le sçavoir, la connoissance des belles lettres, ouvrent chez vous l'entrée aux honnêtes gens, & que vous ne croïez point remplacer indignement un Magistrat du premier ordre, un Ministre de la plus haute élévation, en lui substituant un Poëte célébre, un Ecrivain

(1) *Ce sage Chancelier.*] M. Seguier. Après sa mort arrivée en 1672. le Roi voulut bien se déclarer Protecteur de l'Académie Françoise, à laquelle il permit de tenir ses Assemblées au Louvre.

(2) *N'est-ce pas à un homme,* &c.] M. de Bezons (Claude Bazin) Conseiller d'Etat.

illuſtre par ſes Ouvrages, & qui n'a ſouvent d'autre dignité que celle que ſon merite lui donne ſur le Parnaſſe. Mais en qualité même d'Homme de lettres, que puis-je vous offrir qui ſoit digne de la grace dont vous m'honorez ? Seroit-ce un foible recueil de Poëſies, qu'une témérité heureuſe, & quelque adroite imitation des Anciens, ont fait valoir, plûtôt que la beauté des penſées, ni la richeſſe des expreſſions ? Seroit-ce une traduction ſi éloignée de ces grands chefs-d'œuvres que vous nous donnez tous les jours, & où vous faites ſi glorieuſement revivre les Thucidides, les Xenophons, les Tacites, & tous ces autres célébres Heros de la ſçavante Antiquité ? Non MESSIEURS, vous connoiſſez trop bien la juſte valeur des choſes, pour païer d'un ſi grand prix des Ouvrages auſſi médiocres que les miens, & pour m'offrir de vous-mêmes, s'il faut ainſi dire, ſur un ſi léger fondement, un honneur que la connoiſſance de mon peu de merite ne m'a pas laiſſé ſeulement la hardieſſe de demander.

Quelle eſt donc la raiſon qui vous a pû inſpirer ſi heureuſement pour moi en cette rencontre ? Je commence à l'entrevoir ; & j'oſe me flater que je ne vous ferai point ſouffrir en la publiant. La bonté qu'a eu le plus grand Prince du monde, en voulant bien que je m'emploïaſſe (1) avec un de vos plus illuſtres Ecrivains à ramaſſer en un corps le nombre infini de ſes actions immortelles ; cette permiſſion, dis-je, qu'il m'a donnée, m'a tenu lieu auprès de vous de toutes les qualités qui me manquent. Elle vous a entiérement déterminés en ma faveur. Oüi, MESSIEURS, quelque juſte ſujet qui dût pour jamais m'interdire l'entrée de votre Académie, vous n'avez pas crû, qu'il fût de votre équité de ſouffrir, qu'un Homme deſtiné à parler

(1) *Avec un de vos plus illuſtres Ecrivains.*] M. Racine avoit été reçû à l'Académie en 1673. Il fut nommé en 1677. avec M. Deſpreaux, pour écrire l'Hiſtoire du Roi.

de ſi grandes choſes, fût privé de l'utilité de vos leçons, ni inſtruit en d'autre Ecole qu'en la vôtre. Et en cela vous avez bien fait voir, que lorſqu'il s'agit de votre auguſte Protecteur, quelque autre conſideration qui vous pût retenir d'ailleurs, votre zéle ne vous laiſſe plus voir que le ſeul interêt de ſa gloire.

Permettez pourtant que je vous déſabuſe, ſi vous vous êtes perſuadés que ce grand Prince en m'accordant cette grace, ait crû rencontrer en moi un Ecrivain capable de ſoutenir en quelque ſorte par la beauté du ſtile, & par la magnificence des paroles, la grandeur de ſes exploits. C'eſt à vous, MESSIEURS, c'eſt à des plumes comme les vôtres, qu'il appartient de faire de tels chefs-d'œuvres; & il n'a jamais conçû de moi une ſi avantageuſe penſée. Mais comme tout ce qui s'eſt fait ſous ſon regne tient beaucoup du miracle & du prodige, il n'a pas trouvé mauvais, qu'au milieu de tant d'Ecrivains célébres, qui s'apprêtent à l'envi à peindre ſes actions dans tout leur éclat, & avec tous les ornemens de l'éloquence la plus ſublime, un Homme ſans fard, & accuſé plûtôt de trop de ſincerité que de flaterie, contribuât de ſon travail & de ſes conſeils à bien mettre en jour & dans toute la naïveté du ſtile le plus ſimple, la vérité de ſes actions, qui étant ſi peu vraiſemblables d'elles-mêmes, ont bien plus beſoin d'être fidélement écrites que fortement exprimées.

En effet MESSIEURS, lorſque des Orateurs & des Poëtes, ou des Hiſtoriens même auſſi entreprenans quelquefois que les Poëtes & les Orateurs, viendront à déployer ſur une matiére ſi heureuſe toutes les hardieſſes de leur Art, toute la force de leurs expreſſions : Quand ils diront de LOUIS LE GRAND, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'un fameux Capitaine de l'Antiquité, qu'il a fait ſeul plus d'exploits que les autres n'en

ent lû ; qu'il a pris plus de Villes que les autres Rois n'ont ſouhaité d'en prendre : Quand ils aſſureront, qu'il n'y a point de Potentat ſur la terre, quelque ambitieux qu'il puiſſe être, qui dans les vœux ſecrets qu'il fait au Ciel, oſe lui demander autant de proſperités & de gloire, que le Ciel en a accordé liberalement à ce Prince : Quand ils écriront, que ſa conduite eſt maîtreſſe des évenemens, que la Fortune n'oſeroit contredire ſes deſſeins : Quand ils le peindront à la tête de ſes armées, marchant à pas de Géant au travers des fleuves & des montagnes, foudroïant les remparts, briſant les rocs, terraſſant tout ce qui s'oppoſe à ſa rencontre ; ces expreſſions paroîtront ſans doute grandes, riches, nobles, accommodées au ſujet : mais en les admirant, on ne ſe croira point obligé d'y ajoûter foi, & la verité ſous ces ornemens pompeux, pourra aiſément être deſavoüée ou méconnuë.

Mais lorſque des Ecrivains ſans artifice, ſe contentant de rapporter fidellement les choſes, & avec toute la ſimplicité de témoins qui dépoſent, plûtôt même que d'Hiſtoriens qui racontent, expoſeront bien tout ce qui s'eſt paſſé en France depuis la fameuſe Paix des Pirénées, tout ce que le Roi a fait pour rétablir dans ſes Etats l'ordre, les loix, la diſcipline : quand ils compteront bien toutes les Provinces que dans les guerres ſuivantes il a ajoûtées à ſon Roïaume, toutes les Villes qu'il a conquiſes, tous les avantages qu'il a eûs, toutes les victoires qu'il a remportées ſur ſes Ennemis : l'Eſpagne, la Hollande, l'Allemagne, l'Europe entiere trop foible contre lui ſeul, une guerre toujours féconde en proſperités, une paix encore plus glorieuſe ; quand dis-je des plumes ſincéres, & plus ſoigneuſes de dire vrai que de ſe faire admirer, articuleront bien tous ces faits diſpoſés dans l'ordre des tems, & accompagnés de leurs veritables cir-

constances ; qui est-ce qui en pourra disconvenir, je ne dis pas de nos Voisins, je ne dis pas de nos Alliés, je dis de nos Ennemis mêmes ? Et quand ils n'en voudroient pas tomber d'accord, leurs puissances diminuées, leurs Etats resserrés dans des bornes plus étroites, leurs plaintes, leurs jalousies, leurs fureurs, leurs invectives même ne les en convaincront-ils pas malgré eux ? Pourront-ils nier, que l'Année même où je parle, ce Prince voulant les contraindre d'accepter la Paix qu'il leur offroit pour le bien de la Chrétienté, il a tout à coup, & lors qu'ils le publioient entiérement épuisé d'argent & de forces, il a, dis-je, tout-à-coup fait sortir comme de terre dans les Païs-bas deux armées de quarante mille hommes chacune, & les y a fait subsister abondamment malgré la disette des fourrages & la sécheresse de la saison ? Pourront-ils nier, que tandis qu'avec une de ses armées il faisoit assiéger Luxembourg, lui-même avec l'autre, tenant toujours les Villes du Hainaut & du Brabant comme bloquées ; par cette conduite toute merveilleuse, ou plûtôt par une espece d'enchantement, semblable à celui de (1) cette Tête si célébre dans les Fables, dont l'aspect convertissoit les hommes en rochers, il a rendu les Espagnols immobiles spectateurs de la prise de cette place si importante, où ils avoient mis leur derniere ressource : que par un effet non moins admirable d'un enchantement si prodigieux, (2) cet opiniâtre Ennemi de sa gloire, cet industrieux Artisan de ligues & de querelles, qui travailloit depuis si long-tems à remuer contre lui toute l'Europe, s'est trouvé lui-même dans l'impuissance, pour ainsi dire, de se mouvoir ; lié de tous côtés, & réduit pour toute vengeance, à semer des libelles, à pousser des cris & des injures ?

(1) *Cette Tête si fameuse.*] La Tête de Méduse.

(2) *Cet opiniâtre ennemi de sa gloire.*] Le Prince d'Orange, Guillaume de Nassau, depuis Roi d'Angleterre.

Nos Ennemis, je le répete, pourront-ils nier toutes ces choses ? Pourront-ils ne pas avoüer, qu'au même tems que ces merveilles s'exécutoient dans les Païs-bas, notre armée navale sur la Mer Méditerranée, après avoir forcé Alger à demander la paix, faisoit sentir à Genes, par un exemple à jamais terrible, la juste punition de ses insolences & de ses perfidies; ensevelissoit sous les ruines de ses Palais & de ses Maisons cette superbe Ville, plus aisée à détruire qu'à humilier ? Non sans doute, nos Ennemis n'oseroient démentir des verités si reconnuës; sur tout, lors qu'il les verront écrites avec cet air simple & naïf, & dans ce caractére de sincerité & de vraisemblance, qu'au défaut des autres choses je ne desespere pas absolument de pouvoir, au moins en partie, fournir à l'Histoire.

Mais comme cette simplicité même, toute ennemie qu'elle est de l'ostentation & du faste, a pourtant son art, sa méthode, ses agrémens; où pourrois-je mieux puiser cet art & ces agrémens, que dans la source même de toutes les délicatesses; dans cette Académie qui tient depuis si long-tems en sa possession tous les trésors, toutes les richesses de notre langue ? C'est donc, MESSIEURS, ce que j'espere aujourd'hui trouver parmi vous ? C'est ce que j'y viens étudier, c'est ce que j'y viens apprendre. Heureux ! si par mon assiduité à vous cultiver; par mon adresse à vous faire parler sur ces matieres, je puis vous engager à ne me rien cacher de vos connoissances & de vos secrets. Plus heureux encore ! si par mes respects, & par mes sincéres soûmissions, je puis parfaitement vous convaincre de l'extrême reconnoissance, que j'aurai toute ma vie de l'honneur inespéré que vous m'avez fait.

DISCOURS
SUR LE STILE
DES INSCRIPTIONS.

M. Charpentier de l'Académie Françoise, ayant composé des Inscriptions pleines d'emphase, qui furent mises par ordre du Roi au bas des Tableaux des Victoires de ce Prince, peints dans la grande Galerie de Versailles par M. le Brun ; M. de Louvois, qui succéda à M. Colbert dans la Charge de Sur-Intendant des Bâtimens, fit entendre à Sa Majesté, que ces Inscriptions déplaisoient fort à tout le monde ; & pour mieux lui montrer que c'étoit avec raison, me pria de faire sur cela un mot d'écrit qu'il pût montrer au Roi. Ce que je fis aussi-tôt. Sa Majesté lut cet Ecrit avec plaisir, & l'approuva. De sorte que la saison l'appellant à Fontainebleau, il ordonna qu'en son absence on ôtât toutes ces pompeuses déclamations de M. Charpentier, & qu'on y mit les Inscriptions simples, qui y sont ; que nous composâmes presque sur le champ, M. Racine & moi, & qui furent approuvées de tout le monde. C'est cet Ecrit, fait à la priere de M. de Louvois, que je donne ici au Public.

LEs Inscriptions doivent être simples, courtes, & familieres. La pompe, ni la multitude des paroles n'y valent rien, & ne sont point propres au stile grave, qui est le vrai stile des Inscriptions. Il est absurde de faire une déclamation autour d'une Médaille, ou au bas d'un Tableau ; sur tout lorsqu'il s'agit d'actions comme celles du Roi, qui étant d'elles-mêmes toutes grandes & toutes mer-

veilleuſes n'ont pas beſoin d'être exagérées.

Il ſuffit d'énoncer ſimplement les choſes pour les faire admirer. *Le paßage du Rhin* dit beaucoup plus, que *le merveilleux paßage du Rhin.* L'Epithéte de *merveilleux* en cet endroit, bien loin d'augmenter l'action, la diminuë, & ſent ſon déclamateur qui veut groſſir de petites choſes. C'eſt à l'Inſcription à dire, *voilà le paſſage du Rhin ;* & celui qui lit, ſçaura bien dire ſans elle, *Le paſſagé du Rhin eſt une des plus merveilleuſes actions qui aïent jamais été faites dans la guerre.* Il le dira même d'autant plus volontiers, que l'Inſcription ne l'aura pas dit avant lui ; les hommes naturellement ne pouvant ſouffrir qu'on prévienne leur jugement, ni qu'on leur impoſe la néceſſité d'admirer ce qu'ils admireront aſſez d'eux-mêmes.

D'ailleurs, comme les Tableaux de la Galerie de Verſailles ſont des eſpéces d'emblêmes héroïques des actions du Roi, il ne faut dans les régles que mettre au bas du Tableau le fait hiſtorique, qui a donné occaſion à l'emblême. Le Tableau doit dire le reſte, & s'expliquer tout ſeul. Ainſi, par exemple, lorſqu'on aura mis au bas du premier Tableau. *Le Roi prend lui-même la conduite de ſon Royaume, & ſe donne tout entier aux affaires,* 1661. Il ſera aiſé de concevoir le deſſein du Tableau, où l'on voit le Roi fort jeune, qui s'éveille au milieu d'une foule de plaiſirs dont il eſt environné, & qui tenant de la main un timon, s'apprête à ſuivre la gloire qui l'appelle, &c.

Au reſte, cette ſimplicité d'Inſcriptions eſt extrêmement du goût des Anciens, comme on le peut voir dans les Médailles, où ils ſe contentoient ſouvent de mettre pour toute explication la date de l'action qui eſt figurée, ou le Conſulat ſous lequel elle a été faite, ou tout au plus deux mots, qui apprennent le ſujet de la Médaille.

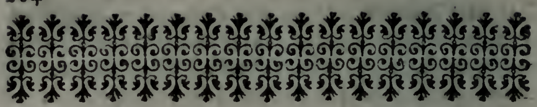
Il eſt vrai que la Langue Latine dans cette ſim-

plicité a une noblesse & une énergie, (1) qu'il est difficile d'attraper en notre langue. Mais si l'on n'y peut atteindre, il faut s'efforcer d'en approcher ; & tout du moins ne pas charger nos Inscriptions d'un verbiage & d'une enflûre de paroles, qui étant fort mauvaise par tout ailleurs, devient sur tout insupportable en ces endroits.

Ajoûtez à tout cela, que ces Tableaux étant dans l'appartement du Roi, & aïant été faits par son ordre ; c'est en quelque sorte le Roi lui-même qui parle à ceux qui viennent voir sa Galerie. C'est pour ces raisons qu'on a cherché une grande simplicité dans les nouvelles Inscriptions, où l'on ne met proprement que le titre & la date, & où l'on a sur tout évité le faste & l'ostentation.

(1) *Qu'il est difficile d'attraper en notre Langue.*] La raison de cela est bien expliquée dans une Lettre de l'Auteur, du 15 Mai 1705. . . „ Je n'aurai pas grande peine à me déterminer là-dessus, puisque „ je suis entiérement déclaré „ pour la Langue Latine, qui „ est extrêmement propre, à „ mon avis, pour les Inscriptions, à cause de ses Ablatifs absolus ; au lieu que la „ Langue Françoise, en de „ pareilles occasions, traîne „ & languit par ses Gérondifs „ incommodes, & par ses „ Verbes auxiliaires, où elle „ est indispensablement assujettie, & qui sont toujours „ les mêmes. Ajoûtez, qu'aïant besoin, pour plaire, „ d'être soutenuë, elle n'admet point cette simplicité „ majestueuse du Latin ; & „ pour peu qu'on l'orne, „ on donne dans un certain „ Phébus qui la rend sotte & „ fade. En effet, Monsieur, „ voyez, par exemple, quelle „ comparaison il y auroit „ entre ces mots qui me viennent au bout de la plume : „ *Regiâ Familiâ Urbem invisente* ; & ceux-ci : *La Royale „ Famille étant venuë voir la „ Ville.* Avec tout cela néanmoins peut-être que je me „ trompe ; & je me rendrai volontiers sur cela à l'avis, &c.





DISSERTATION
SUR LA JOCONDE: (1)
A MONSIEUR L'ABBÉ LE VAYER.
LETTRE I.

MONSIEUR,

VOTRE gageure est sans doute fort plaisante, & j'ai ri de tout mon cœur de la bonne foi avec laquelle votre Ami soutient une opinion aussi peu raisonnable que la sienne. Mais cela ne m'a point du tout surpris : ce n'est pas d'aujourd'hui que les plus méchans Ouvrages ont trouvé de sincéres protecteurs, & que des opiniâtres ont entrepris de combattre la Raison à force ouverte. Et pour ne vous point citer ici d'exemples du commun, il n'est pas que vous n'aïez oüi parler du goût bizarre (2) de cet Empereur, qui préfera les Ecrits d'un je ne

(1) Il parut en 1665. deux Traductions en Vers François de la Joconde, l'une desquelles étoit du célébre la Fontaine, & l'autre du Sieur Bouillon, très-méchant Poëte. Il y eut une gageure considérable sur la préférence de ces deux Ouvrages, entre M. l'Abbé le Vayer, & M. de Saint-Gilles. Moliere étoit leur ami commun : ils le prirent pour Juge ; mais il refusa de dire son sentiment, pour ne pas faire perdre la gageure à Saint-Gilles, qui avoit parié pour la Joconde du sieur Bouillon. M. Despreaux, jeune alors, décida le différend par cette Dissertation en forme de Lettre, qu'il adressa à M. l'Abbé le Vayer.

(2) *De cet Empereur.*] Caligula. Voyez Suétone.

ſçai quel Poëte aux Ouvrages d'Homére, & qui ne vouloit pas que tous les hommes enſemble, pendant près de vingt ſiécles, euſſent eu le ſens commun.

Le ſentiment de votre Ami a quelque choſe d'auſſi monſtrueux. Et certainement quand je ſonge à la chaleur avec laquelle il va, le livre à la main, défendre la Joconde de Monſieur Boüillon, il me ſemble voir Marfiſe dans l'Arioſte (puis qu'Arioſte il y a) qui veut faire confeſſer à tous les Chevaliers, que cette Vieille qu'il a en croupe, eſt un chef-d'œuvre de beauté. Quoi qu'il en ſoit, s'il n'y prend garde, ſon opiniâtreté lui coûtera un peu cher, & quelque mauvais paſſe-tems qu'il y ait pour lui à perdre cent Piſtoles, je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de ſa réputation dans l'eſprit des habiles gens.

Il a raiſon de dire qu'il n'y a point de comparaiſon entre les deux Ouvrages dont vous êtes en diſpute, puis qu'il n'y a point de comparaiſon entre un Conte plaiſant, & une Narration froide: entre une Invention fleurie & enjoüée, & une Traduction ſéche & triſte. Voilà en effet, la proportion qui eſt entre ces deux Ouvrages. Monſieur de la Fontaine a pris à la verité ſon ſujet d'Arioſte; mais en même tems il s'eſt rendu maître de ſa matiére: ce n'eſt point une copie qu'il ait tirée un trait après l'autre ſur l'original; c'eſt un original qu'il a formé ſur l'idée qu'Arioſte lui a fournie. C'eſt ainſi que Virgile a imité Homére; Terence, Ménandre; & le Taſſe, Virgile. Au contraire, on peut dire de Monſieur Boüillon que c'eſt un Valet timide qui n'oſeroit faire un pas ſans le congé de ſon maître, & qu'il ne le quitte jamais que quand il ne le peut plus ſuivre. C'eſt un Traducteur maigre & décharné: les plus belles fleurs qu'Arioſte lui fournit deviennent ſéches entre ſes mains, & à tous momens quittant le François pour s'attacher à l'Italien, il n'eſt ni Italien ni François.

Voilà à mon avis ce qu'on doit penser de ces deux piéces. Mais je passe plus avant, & je soûtiens que non seulement la Nouvelle de Monsieur de la Fontaine est infiniment meilleure que celle de ce Monsieur, mais qu'elle est même plus agréablement contée que celle d'Arioste. C'est beaucoup dire, sans doute, & je vois bien que par-là je vais m'attirer sur les bras tous les amateurs de ce Poëte. C'est pourquoi vous trouverez bon que je n'avance pas cette opinion, sans l'appuïer de quelques raisons.

Premierement je ne vois pas par quelle licence Poëtique Arioste a pû dans un Poëme Héroïque & sérieux mêler une Fable, & un Conte de Vieille, pour ainsi dire, aussi burlesque qu'est l'Histoire de Joconde. *Je sai bien*, (1) dit un Poëte, grand Critique, *qu'il y a beaucoup de choses permises aux Poëtes & aux Peintres ; qu'ils y peuvent quelquefois donner carriere à leur imagination ; & qu'il ne faut pas toujours les resserrer dans la raison étroite & rigoureuse. Bien loin de leur vouloir ravir ce Privilége, je le leur accorde pour eux, & je le demande pour moi. Ce n'est pas à dire toutefois qu'il leur soit permis pour cela de confondre toutes choses, de renfermer dans un même corps mille espéces différentes, aussi confuses que les réveries d'un malade ; de mêler ensemble des choses incompatibles ; d'accoupler les Oiseaux avec les Serpens, les Tigres avec les Agneaux.* Comme vous voïez, Monsieur, ce Poëte avoit fait le procès à Arioste, plus de mille ans avant qu'Arioste eût écrit. En effet, ce corps composé de mille espéces differentes, n'est-ce pas proprement l'image du Poëme de Roland le furieux ? Qu'y a-t-il de plus grave & de plus héroïque que certains endroits de ce Poëme ? Qu'y a-t-il de plus bas & de plus bouffon que d'autres ? Et sans

(1) *Dit un Poëte.*] Horace, Art poët. vers 9. & suiv.

——— *Pictoribus atque Poëtis,*

Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas, &c.

chercher ſi loin, peut-on rien voir de moins ſerieux que l'Hiſtoire de Joconde & d'Aſtolphe? Les avantures de Buſcon & de Lazarille, ont-elles quelque choſe de plus extravagant? Sans mentir, une telle baſſeſſe eſt bien éloignée du goût de l'Antiquité; & qu'auroit-on dit de Virgile, bon Dieu! ſi à la deſcente d'Enée dans l'Italie, il lui avoit fait conter par un hôtelier, l'Hiſtoire de Peau-d'Ane, ou les Contes de ma Mere-l'Oye? Je dis les Contes de ma Mere-l'Oye, car l'Hiſtoire de Joconde n'eſt guéres d'un autre rang. Que ſi Homére a été blâmé dans ſon Odyſſée (qui eſt pourtant un Ouvrage tout Comique, comme l'a remarqué Ariſtote) ſi dis-je, il a été repris par de fort habiles Critiques, pour avoir mêlé dans cet Ouvrage l'Hiſtoire des Compagnons d'Ulyſſe changés en Pourceaux, comme étant indigne de la majeſté de ſon ſujet; que diroient ces Critiques, s'ils voïoient celle de Joconde dans un Poëme Héroïque? N'auroient-ils pas raiſon de s'écrier, que ſi cela eſt reçû, le bon ſens ne doit plus avoir de Juriſdiction ſur les Ouvrages d'eſprit, & qu'il ne faut plus parler d'Art ni de Régles? Ainſi Monſieur, quelque bonne que ſoit d'ailleurs la Joconde de l'Arioſte, il faut tomber d'accord qu'elle n'eſt pas en ſon lieu.

Mais examinons un peu cette Hiſtoire en elle-même. Sans mentir, j'ai de la peine à ſouffrir le ſerieux avec lequel Arioſte écrit un Conte ſi bouffon. Vous diriez que non ſeulement, c'eſt une Hiſtoire très-véritable, mais que c'eſt une choſe très-noble & très-héroïque qu'il va raconter: & certes s'il vouloit décrire les exploits d'un Alexandre, ou d'un Charlemagne, il ne débuteroit pas plus gravement.

Aſtolfo Re de' Longobardi, quello
A cui laſciò il fratel monaco il Regno,
Fù ne la Giovaneza ſua ſi bello,
Che mai poch' altri giunſero à quel ſegno.

N'havria à fatica un tal fatto a pennello
Appelle, Zeusi, ò se v'è alcun più degno.

Le bon messer Ludovico ne se souvenoit pas, ou plûtôt ne se soucioit pas du précepte de son Horace.

Versibus exponi Tragicis res Comica non vult.

Cependant il est certain que ce précepte est fondé sur la pure raison, & que comme il n'y a rien de plus froid que de conter une chose grande en stile bas, aussi n'y a-t il rien de plus ridicule, que de raconter une Histoire comique & absurde en termes graves & sérieux : à moins que ce serieux ne soit affecté tout exprès pour rendre la chose encore plus burlesque. Le secret donc en contant une chose absurde, est de s'énoncer d'une telle maniere, que vous fassiez concevoir au Lecteur, que vous ne croyez pas vous même la chose que vous lui contez. Car alors il aide lui même à se décevoir, & ne songe qu'à rire de la plaisanterie agréable d'un Auteur qui se jouë & ne lui parle pas tout de bon. Et cela est si veritable, qu'on dit même assez souvent des choses qui choquent directement la raison & qui ne laissent pas néanmoins de passer, à cause qu'elles excitent à rire. Telle est cette hiperbole d'un ancien Poëte Comique, pour se moquer d'un homme qui avoit une terre de fort petite étenduë : *Il possedoit*, dit ce Poëte, *une terre à la Campagne, qui n'étoit pas plus grande qu'une Epître de Lacédémonien.* Y a-t-il rien, (1) ajoûte un ancien Rhéteur, de plus absurde que cette pensée ? Cependant elle ne laisse pas de passer pour vraisemblable, par ce qu'elle touche la passion, je veux dire qu'elle excite à rire. Et n'est-ce pas en effet ce qui a rendu si agréables certai-

(1) *Ajoûte un ancien Rhéteur.*] Longin, Traité du Sublime, chap. 31.

nes Lettres de Voiture, comme celle du Brochet & de la Carpe, dont l'invention eſt abſurde d'elle-même, mais dont il a caché les abſurdités par l'enjoûment de ſa Narration, & par la maniere plaiſante dont il dit toutes choſes ? C'eſt ce que M. de la Fontaine a obſervé dans ſa Nouvelle ; il a crû que dans un Conte comme celui de Joconde, il ne falloit pas badiner ſérieuſement. Il rapporte à la verité des avantures extravagantes, mais il les donne pour telles ; par tout il rit & il jouë ; & ſi le Lecteur lui veut faire un procès ſur le peu de vrai-ſemblance qu'il y a aux choſes qu'il raconte, il ne va pas comme Arioſte, les appuïer par des raiſons forcées, & plus abſurdes encore que la choſe même ; mais il s'en ſauve en riant, & en ſe joüant du Lecteur, qui eſt la route qu'on doit tenir en ces rencontres.

Ridiculum acri
Fortius & melius magnas plerumque ſecat res.

Ainſi, lorſque Joconde, par exemple, trouve ſa Femme couchée entre les bras d'un Valet, il n'y a pas d'apparence que dans la fureur il n'éclate contre elle, ou du moins contre ce Valet. Comment eſt-ce donc qu'Arioſte ſauve cela ? Il dit que la violence de l'amour ne lui permit pas de faire déplaiſir à ſa Femme.

Ma, da l'amor che porta al ſuo diſpetto,
A l'ingrata moglier, li fu interdetto.

Voilà, ſans mentir, un Amant bien parfait, & Céladon ni Silvandre ne ſont jamais pervenus à ce haut degré de perfection. Si je ne me trompe, c'étoit bien plûtôt là une raiſon, non ſeulement pour obliger Joconde à éclater, mais c'en étoit aſſez pour lui faire poignarder dans la rage ſa Femme, ſon Valet, & ſoi-même ; puis qu'il n'y a point

de passion plus tragique & plus violente que la jalousie qui naît d'un extrême amour. Et certainement, si les hommes les plus sages & les plus moderés ne sont pas maîtres d'eux-mêmes, dans la chaleur de cette passion, & ne peuvent s'empêcher quelquefois de s'emporter jusqu'à l'excès, pour des sujets fort légers : que devoit faire un jeune homme comme Joconde, dans les premiers accès d'une jalousie aussi bien fondée que la sienne ? Etoit-il en état de garder encore des mesures avec une perfide, pour qui il ne pouvoit plus avoir que des sentimens d'horreur & de mépris ? Monsieur de la Fontaine a bien vû l'absurdité qui s'ensuivoit de là : il s'est donc bien gardé de faire Joconde amoureux d'un amour Romanesque & Extravagant ; cela ne serviroit de rien, & une passion comme celle là n'a point de raport avec le caractére dont Joconde nous est dépeint, ni avec ses avantures amoureuses. Il l'a donc représenté seulement, comme un homme persuadé au fonds de la vertu & de l'honnêteté de sa Femme. Ainsi, quand il vient à reconnoître l'infidélité de cette Femme, il peut fort bien, par un sentiment d'honneur, comme le suppose Monsieur de la Fontaine, n'en rien témoigner, puis qu'il n'y a rien qui fasse plus de tort à un homme d'honneur en ces sortes de rencontres, que l'éclat.

Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde
Voulut les envoïer dormir en l'autre monde ;
Mais cependant il n'en fit rien,
Et mon avis est qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Est le plus sûr de la moitié.
Soit par prudence ou par pitié,
Le Romain ne tua personne.

Que si Arioste n'a supposé l'extrême amour de Joconde, que pour fonder la maladie & la maigreur qui lui vint ensuite, cela n'étoit point nécessaire, puisque la seule pensée d'un affront n'est que trop suffisante pour faire tomber malade un homme de cœur. Ajoûtez à toutes ces raisons, que l'image d'un honnête homme lâchement trahi par une ingrate qu'il aime, tel que Joconde nous est representé dans l'Arioste, a quelque chose de tragique, qui ne vaut rien dans un Conte pour rire: au lieu que la peinture d'un mari qui se résout à souffrir discretement les plaisirs de sa Femme, comme l'a dépeint Monsieur de la Fontaine, n'a rien que de plaisant & d'agréable, & c'est le sujet ordinaire de nos Comédies.

Arioste n'a pas mieux réüssi dans cet autre endroit, où Joconde apprend au Roi l'abandonnement de sa Femme avec le plus laid monstre de la Cour. Il n'est pas vrai-semblable que le Roi n'en témoigne rien. Que fait donc l'Arioste pour fonder cela? Il dit que Joconde, avant que de découvrir ce secret au Roi, le fit jurer sur le Saint Sacrement, ou sur *l'Agnus Dei*, ce sont ses termes, qu'il ne s'en ressentiroit point. Ne voilà-t-il pas une invention bien agréable? Et le Saint Sacrement n'est-il pas là bien placé? Il n'y a que la licence Italienne qui puisse mettre une semblable impertinence à couvert, & de pareilles sottises ne se souffrent point en Latin ni en François. Mais comment est-ce qu'Arioste sauvera toutes les autres absurdités qui s'ensuivent de là? Où est-ce que Joconde trouve si vîte une Hostie sacrée pour faire jurer le Roi? Et quelle apparence qu'un Roi s'engage ainsi légerement à un simple Gentilhomme, par un serment si exécrable? Avoüons que Monsieur de la Fontaine s'est bien plus sagement tiré de ce pas, par la plaisanterie de Joconde, qui propose au Roi, pour le consoler de cet accident, l'exemple des Rois & des Césars qui avoient souffert un sembla-

ble malheur avec une conſtance toute heroïque ; & peut-on en ſortir plus agréablement qu'il en fait par ces Vers ?

Mais enfin il le prit en homme de courage,
En galant homme ; & pour le faire court,
En veritable homme de Cour.

Ce trait ne vaut-il pas mieux lui ſeul que tout le ſérieux de l'Arioſte ? Ce n'eſt pas pourtant qu'Arioſte n'ait cherché le plaiſant autant qu'il a pû. Et on peut dire de lui, ce que Quintilien dit de Démoſthéne : *Non diſplicuiſſe illi jocos, ſed non contigiſſe :* qu'il ne fuyoit pas les bons mots ; mais qu'il ne les trouvoit pas. Car quelquefois de la plus haute gravité de ſon ſtile, il tombe dans des baſſeſſes à peine dignes du Burleſque. En effet, qu'y a-t-il de plus ridicule que cette longue Généalogie qu'il fait du Reliquaire que Joconde reçut en partant, de ſa femme ? Cette raillerie contre la Religion n'eſt-elle pas bien en ſon lieu ? Que peut on voir de plus ſale que cette métaphore ennuyeuſe, priſe de l'exercice des chevaux, de laquelle Aſtolfe & Joconde ſe ſervent pour ſe reprocher l'un à l'autre leur lubricité ? Que peut-on imaginer de plus froid que cette équivoque qu'il employe à propos du retour de Joconde à Rome ? On croyoit, dit-il, qu'il étoit allé à Rome, & il étoit à Cornetto.

Credeano che da lor ſi foſſe tolto
Per gire à Roma, è gito era à Cornetto.

Si M. de la Fontaine avoit mis une ſemblable ſottiſe dans toute ſa piéce, trouveroit-il grace auprès de ſes Cenſeurs ? Et une impertinence de cette ſorte n'auroit-elle pas été capable de décrier tout ſon Ouvrage, quelques beautés qu'il eût eu d'ailleurs ? Mais certes, il ne falloit pas appréhender ce-

là de lui. Un homme formé, comme je vois bien qu'il l'eſt au goût de Térence & de Virgile, ne ſe laiſſe pas emporter a ces extravagances Italiennes, & ne s'écarte pas ainſi de la route du bon ſens. Tout ce qu'il dit eſt ſimple & naturel, & ce que j'eſtime ſur tout en lui, c'eſt une certaine naïveté de langage, que peu de gens connoiſſent, & qui fait pourtant tout l'agrément du diſcours. C'eſt cette naïveté inimitable qui a été tant eſtimée dans les écrits d'Horace & de Térence, à laquelle ils ſe ſont étudiés particuliérement, juſqu'à rompre pour cela la meſure de leurs Vers, comme a fait M. de la Fontaine en beaucoup d'endroits. En effet, c'eſt ce *molle* & ce *facetum* qu'Horace a attribué à Virgile, & qu'Apollon ne donne qu'à ſes Favoris. En voulez-vous des exemples ?

Marié depuis peu ; Content je n'en ſçai rien.
Sa femme avoit de la jeuneſſe,
De la beauté, de la délicateſſe.
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

S'il eût dit ſimplement, que Joconde vivoit content avec ſa femme, ſon diſcours auroit été aſſez froid ; mais par ce doute où il s'embarraſſe lui-même, & qui ne veut pourtant dire que la même choſe, il enjouë ſa narration, & occupe agréablement le Lecteur. C'eſt ainſi qu'il faut juger de ces Vers de Virgile dans une de ſes Eglogues, à propos de Médée, à qui une fureur d'amour & de jalouſie avoit fait tuer ſes enfans.

Crudelis mater magis, an puer improbus ille ?
Improbus ille puer ; crudelis tu quoque mater.

Il en eſt de même encore de cette réflexion que fait M. de la Fontaine, à propos de la déſolation que fait paroître la femme de Joconde, quand ſon mari eſt prêt à partir.

Vous autres bonnes gens auriez crû que la Dame,
Une heure après eût rendu l'ame.
Moi qui sçait ce que c'est que l'esprit d'une femme, &c.

Je pourrois vous montrer beaucoup d'endroits de la même force, mais cela ne serviroit de rien pour convaincre votre ami. Ces sortes de beautés sont de celles qu'il faut sentir, & qui ne se prouvent point. C'est ce je ne sçai quoi qui nous charme, & sans lequel la beauté même n'auroit ni grace ni beauté. Mais après tout, c'est un je ne sçai quoi; & si votre ami est aveugle, je ne m'engage pas à lui faire voir clair : & c'est aussi pourquoi vous me dispenserez, s'il vous plaît, de répondre à toutes les vaines objections qu'il vous a faites. Ce seroit combattre des Fantômes qui s'évanouissent d'eux-mêmes; & je n'ai pas entrepris de dissiper toutes les chimeres qu'il est d'humeur à se former dans l'esprit.

Mais il y a deux difficultés, dites-vous, qui vous ont été proposées par un fort galant homme, & qui sont capables de vous embarrasser. La premiere regarde l'endroit où ce valet d'hôtellerie trouve le moyen de coucher avec la commune Maîtresse d'Astolfe & de Joconde, au milieu de ces deux Galans. Cette avanture, dit-on, paroît mieux fondée dans l'Original, parce qu'elle se passe dans une hôtellerie où Astolfe & Joconde viennent d'arriver fraîchement, & d'où ils doivent partir le lendemain : ce qui est une raison suffisante pour obliger ce valet à ne point perdre de tems, & à tenter ce moyen, quelque dangereux qu'il puisse être, pour jouir de sa maîtresse; parce que s'il laisse échaper cette occasion, il ne la pourra plus recouvrer : au lieu que dans la nouvelle de M. de la Fontaine, tout ce mystere arrive chez un Hôte où Astolfe & Joconde font un assez long séjour. Ainsi ce valet logeant avec

celle

celle qu'il aime, & étant avec elle tous les jours, vrai-ſemblablement il pouvoit trouver d'autres voyes plus ſûres pour coucher avec elle, que celle dont il ſe ſert.

A cela je réponds, que ſi ce valet a recours à celle-ci, c'eſt qu'il n'en peut imaginer de meilleure, & qu'un gros brutal, tel qu'il nous eſt repréſenté par M. de la Fontaine, & tel qu'il devoit l'être en effet, pour faire une entrepriſe comme celle-là, eſt fort capable de hazarder tout pour ſe ſatisfaire, & n'a pas toute la prudence que pourroit avoir un honnête homme. Il y auroit quelque choſe à dire ſi M. de la Fontaine nous l'avoit préſenté comme un amoureux de Roman, tel qu'il eſt dépeint dans Arioſte, qui n'a pas pris garde que ces paroles de tendreſſe & de paſſion qu'il lui met dans la bouche, ſont fort bonnes pour un Tircis, mais ne conviennent pas trop bien à un Muletier. Je ſoutiens en ſecond lieu, que la même raiſon qui dans Arioſte empêche tout un jour ce valet & cette fille de pouvoir exécuter leur volonté; cette même raiſon, dis-je, a pû ſubſiſter pluſieurs jours; & qu'ainſi étant continuellement obſervés l'un & l'autre par les gens d'Aſtolfe & de Joconde, & par les autres valets de l'Hôtellerie, il n'eſt pas dans leur pouvoir d'accomplir leur deſſein, ſi ce n'eſt la nuit. Pourquoi donc, me direz-vous, M. de la Fontaine n'a-t-il point exprimé cela? Je ſoutiens qu'il n'étoit point obligé de le faire, parce que cela ſe ſuppoſe aiſément de ſoi-même, & que tout l'artifice de la narration conſiſte à ne marquer que les circonſtances qui ſont abſolument néceſſaires. Ainſi, par exemple, quand je dis qu'un tel eſt de retour de Rome, je n'ai que faire de dire qu'il y étoit allé; puiſque cela s'enſuit de là néceſſairement. De même, lorſque dans la nouvelle de M. de la Fontaine, la fille dit au valet qu'elle ne lui peut pas accorder ſa demande, parce que ſi elle le faiſoit, elle perdroit infailliblement

l'Anneau qu'Astolfe & Joconde lui avoient promis : il s'ensuit de là infailliblement qu'elle ne lui pouvoit accorder cette demande sans être découverte, autrement l'Anneau n'auroit couru aucun risque.

Qu'étoit-il donc besoin que M. de la Fontaine allât perdre en paroles inutiles, le tems qui est si cher dans une narration ? On me dira peut-être que M. de la Fontaine après tout, n'avoit que faire de changer ici l'Arioste. Mais qui ne voit au contraire, que par là il a évité une absurdité manifeste, c'est à sçavoir ce marché qu'Astolfe & Joconde font avec leur Hôte, par lequel ce pere vend sa fille à beaux deniers contans. En effet, ce marché n'a-t-il pas quelque chose de choquant, ou plûtôt d'horrible ? Ajoûtez que dans la nouvelle de M. de la Fontaine, Astolfe & Joconde sont trompés bien plus plaisamment, parce qu'ils regardent tous deux cette fille, qu'ils ont abusée, comme une jeune innocente à qui ils ont donné, comme il dit,

La premiere Leçon du plaisir amoureux.

Au lieu que dans Arioste, c'est une infâme qui va courir le pays avec eux, & qu'ils ne sçauroient regarder que comme une abandonnée.

Je viens à la seconde objection. Il n'est pas vraisemblable, vous a-t-on dit, que quand Astolfe & Joconde, prennent résolution de courir ensemble le pays, le Roi, dans la douleur où il est, soit le premier qui s'avise d'en faire la proposition ; & il semble qu'Arioste ait mieux réussi de la faire faire par Joconde. Je dis que c'est tout le contraire ; & qu'il n'y a point d'apparence qu'un simple Gentilhomme fasse à un Roi une proposition si étrange, que celle d'abandonner son Royaume, & d'aller exposer sa personne en des pays éloignés, puisque même la seule pensée en est coupable : au lieu qu'il peut fort bien tomber dans l'esprit d'un Roi, qui se voit sensiblement outragé en son honneur, &

qui ne ſçauroit plus voir ſa femme qu'avec chagrin, d'abandonner ſa Cour pour quelque tems, afin de s'ôter de devant les yeux un objet qui ne lui peut cauſer que de l'ennui.

Si je ne me trompe, Monſieur, voilà vos doutes aſſez bien réſolus. Ce n'eſt pas pourtant que de là je veuille inférer que M. de la Fontaine ait ſauvé toutes les abſurdités qui ſont dans l'Hiſtoire de Joconde : il y auroit eu de l'abſurdité à lui-même d'y penſer. Ce ſeroit vouloir extravaguer ſagement, puiſqu'en effet toute cette Hiſtoire n'eſt autre choſe qu'une extravagance aſſez ingénieuſe, continuée depuis un bout juſqu'à l'autre. Ce que j'en dis n'eſt ſeulement que pour vous faire voir qu'aux endroirs où il s'eſt écarté de l'Arioſte, bien loin d'avoir fait de nouvelles fautes, il a rectifié celles de cet Auteur. Après tout néanmoins, il faut avouer que c'eſt à Arioſte qu'il doit ſa principale invention. Ce n'eſt pas que les choſes qu'il a ajoûtées de lui-même, ne pûſſent entrer en paralléle avec tout ce qu'il y a de plus ingénieux dans l'Hiſtoire de Joconde. Telle eſt l'invention du Livre blanc que nos deux Avanturiers emportérent pour mettre les noms de celles qui ne ſeroient pas rebelles à leurs vœux : car cette badinerie me ſemble bien auſſi agréable que tout le reſte du conte. Il n'en faut pas moins dire de cette plaiſante conteſtation qui s'émeut entre Aſtolfe & Joconde, pour le pucelage de leur commune Maitreſſe, qui n'étoit pourtant que les reſtes d'un valet. Mais, Monſieur, je ne veux point chicaner mal-à-propos. Donnons, ſi vous voulez, à Arioſte toute la gloire de l'invention, ne lui dénions pas le prix qui lui eſt juſtement dû pour l'élégance, la netteté, & la briéveté inimitable avec laquelle il dit tant de choſes en ſi peu de mots ; ne rabaiſſons point malicieuſement, en faveur de notre Nation, le plus ingénieux Auteur des derniers ſiécles. Mais que les graces & les charmes de ſon eſprit ne nous enchan-

tent pas de telle ſorte, qu'elles nous empêchent de voir les fautes de jugement qu'il a faites en pluſieurs endroits; & quelque harmonie de Vers dont il nous frape l'oreille, confeſſons que M. de la Fontaine ayant conté plus plaiſamment une choſe très-plaiſante, il a mieux compris l'idée & le caractere de la narration.

Après cela, Monſieur, je ne penſe pas que vous vouluſſiez éxiger de moi de vous marquer ici exactement tous les défauts qui ſont dans la piéce de Monſieur Boüillon. J'aimerois autant être condamné à faire l'Analyſe exacte d'une Chanſon du Pont-neuf, par les régles de la Poëtique d'Ariſtote. Jamais ſtile ne fut plus vicieux que le ſien, & jamais ſtile ne fut plus éloigné de celui de M. de la Fontaine. Ce n'eſt pas, Monſieur, que je veüille faire paſſer ici l'ouvrage de M. de la Fontaine pour un Ouvrage ſans défauts; je le tiens aſſez galant homme pour tomber d'accord lui-même des négligences qui s'y peuvent rencontrer: & où ne s'en rencontre-t-il point? Il ſuffit pour moi que le bon y paſſe infiniment le mauvais, & c'eſt aſſez pour faire un Ouvrage excellent.

> *Ergo ubi plura nitent in carmine, non ego paucis*
> *Offendar maculis* (Hor. Art. poët.

Il n'en eſt pas de même de M. Boüillon, c'eſt un Auteur ſec & aride, toutes ſes expreſſions ſont rudes & forcées, il ne dit jamais rien qui ne puiſſe être mieux dit; & bien qu'il bronche à chaque ligne, ſon Ouvrage eſt moins à blâmer pour les fautes qui y ſont, que pour l'eſprit & le génie qui n'y eſt pas. Je ne doute point que vos ſentimens en cela ne ſoient d'accord avec les miens, mais s'il vous ſemble que j'aille trop avant, je veux bien, pour l'amour de vous, me faire un effort, & en examiner ſeulement une page.

Astolfe, Roi de Lombardie,
A qui son frere plein de vie,
Laissa son Frere glorieux,
Pour se faire Religieux:
Nâquit d'une forme si belle,
Que Zeuxis, & le grand Apelle,
De leur docte & fameux pinceau
N'ont jamais rien fait de si beau.

Que dites-vous de cette longue Periode ! N'est-ce pas bien entendre la maniére de conter, qui doit être simple & coupée, que de commencer une Narration en Vers, par un enchaînement de paroles à peine supportable dans l'exorde d'une Oraison ?

A qui son frere plein de vie.

Plein de vie est une cheville, d'autant plus qu'il n'est pas du texte. M. Boüillon l'a ajoûté de sa grâce, car il n'y a point en cela de beauté qui l'y ait contraint.

Laissa l'Empire glorieux.

Ne semble-t-il pas que selon M. Boüillon il y a un Empire particulier des Glorieux, comme il y a un Empire des Ottomans & des Romains ; & qu'il a dit *l'Empire glorieux*, comme un autre diroit *l'Empire Ottoman ?* Ou bien il faut tomber d'accord que le mot de *glorieux* en cet endroit là est une cheville, & une cheville grossiére & ridicule.

Pour se faire Religieux.

Cette maniére de parler est basse, & nullement Poëtique.

Nâquit d'une forme si belle.

Pourquoi *Nâquit*? N'y a-t-il pas des gens qui naissent fort beaux, & qui deviennent fort laids dans la suite du tems? Et au contraire n'en voit-on pas qui viennent fort laids au monde, & que l'âge ensuite embellit?

Que Zeuxis, & le grand Apelle.

On peut bien dire qu'*Appelle* étoit un grand Peintre; mais qui a jamais dit *le grand* Apelle? Cette Epithéte de *grand* tout simple, ne se donne jamais qu'à des Conquerans, & à nos Saints. On peut bien appeller Ciceron un *grand* Orateur; mais il seroit ridicule de dire *le grand* Ciceron; & cela auroit quelque chose d'enflé & de puerile. Mais qu'a fait ici le pauvre *Zeuxis*, pour demeurer sans Epithéte, tandis qu'Apelle est *le grand Apelle?* Sans mentir, il est bien malheureux que la mesure du Vers ne l'ait pas permis, car il auroit été du moins *le brave* Zeuxis.

De leur docte & fameux pinceau,
N'ont jamais fait rien de si beau.

Il a voulu exprimer ici la pensée de l'Arioste, que quand Zeuxis & Appelle auroient épuisé tous leurs efforts pour peindre une beauté doüée de toutes les perfections, cette beauté n'auroit pas égalé celle d'Astolfe. Mais qu'il y a mal réüssi! & que cette façon de parler est grossiére! *N'ont jamais rien fait de si beau de leur pinceau.*

Mais si sa grace sans pareille.

Sans pareille est là une cheville; & le Poëte n'a pas pû dire cela d'Astolfe, puisqu'il déclare dans la suite qu'il y avoit un homme au monde plus beau que lui, c'est à sçavoir, Joconde.

Etoit du monde la merveille.

Cette transpoſition ne ſe peut ſouffrir.

Ni les avantages que donne
Le Roïal éclat de ſon ſang.

Ne diriez-vous pas que le ſang des Aſtolfes de Lombardie eſt ce qui donne ordinairement de l'éclat? Il falloit dire, *ni les avantages que lui donnoit le Roïal éclat de ſon ſang.*

Dans les Italiques Provinces.

Cette maniere de parler ſent le Poëme Epique, où même elle ne ſeroit pas fort bonne; & ne vaut rien du tout dans un Conte, où les façons de parler doivent être ſimples & naturelles.

Elevoient au deſſus des Anges.

Pour parler François, il falloit dire, *élevoient au deſſus de ceux des Anges.*

Au prix des charmes de ſon Corps.

De ſon Corps, eſt dit baſſement pour rimer. Il falloit dire de ſa beauté.

Si jamais il avoit vû naître.

Naître eſt maintenant auſſi peu néceſſaire qu'il l'étoit tantôt.

Rien qui fût comparable à lui.

Ne voilà-t-il pas un joli Vers?

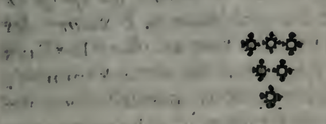
Sire je crois que le Soleil
Ne voit rien qui vous ſoit pareil,

Si ce n'est mon frere Joconde,
Qui n'a point de pareil au monde.

Le pauvre Boüillon s'est terriblement embarrassé dans ces termes de *pareil*, & de *sans pareil*. Il a dit là bas que la beauté d'Astolfe n'a point de pareille; ici il dit, que c'est la beauté de Joconde qui est sans pareille: de là il conclud que la beauté sans pareille du Roi, n'a de pareille que la beauté sans pareille de Joconde. Mais sauf l'honneur de l'Arioste que M. Boüillon a suivi en cet endroit, je trouve ce compliment fort impertinent, puisqu'il n'est pas vrai-semblable qu'un Courtisan aille de but en blanc dire à un Roi qui se pique d'être le plus bel homme de son siécle: *J'ai un frere plus beau que vous.* M. de la Fontaine a bien fait d'éviter cela, & de dire simplement que ce Courtisan prit cette occasion de loüer la beauté de son frere, sans l'élever néanmoins au dessus de celle du Roi. Comme vous voïez, Monsieur, il n'y a pas un Vers où il n'y ait quelque chose à réprendre, & que Quintilien n'envoïât rebatre sur l'enclume.

Mais en voilà assez; & quelque résolution que j'aïe prise d'examiner la page entière, vous trouverez bon que je me fasse grace à moi-même, & que je ne passe pas plus avant. Et que seroit-ce, bon Dieu! si j'allois rechercher toutes les impertinences de cet Ouvrage, les mauvaises façons de parler, les rudesses, les incongruités, les choses froides & platement dites qui s'y rencontrent par tout? Que dirions-nous *de ces murailles dont les ouvertures baaillent? De ces erremens qu'Astolfe & Joconde suivent dans les païs Flamans? Suivre des erremens*, juste Ciel! qu'elle langue est-ce là? Sans mentir, je suis honteux pour M. de la Fontaine, de voir qu'il ait pû être mis en paralléle avec un tel Auteur; mais je suis encore plus honteux pour

votre Ami. Je le trouve bien hardi ſans doute, d'oſer ainſi hazarder cent Piſtoles ſur la foi de ſon jugement. S'il n'a point de meilleure Caution, & qu'il faſſe ſouvent de ſemblables gageures, il eſt au hazard de ſe ruiner. Voilà, Monſieur, la maniére d'agir ordinaire des demi-Critiques ; de ces gens, dis-je, qui ſous l'ombre d'un ſens commun, tourné pourtant à leur mode, prétendent avoir droit de juger ſouverainement de toutes choſes, corrigent, diſpoſent, réforment, loüent, approuvent, condamnent tout au hazard. J'ai peur que votre Ami ne ſoit un peu de ce nombre. Je lui pardonne cette haute eſtime qu'il fait de la piéce de M. Boüillon ; je lui pardonne même d'avoir chargé ſa mémoire de toutes les ſottiſes de cet Ouvrage : mais je ne lui pardonne pas la confiance avec laquelle il ſe perſuade que tout le monde confirmera ſon ſentiment. Penſe-t-il donc que trois des plus Galans Hommes de France, aillent de gaïeté de cœur ſe perdre d'eſtime dans l'eſprit des habiles gens, pour lui faire gagner cent Piſtoles ? Et depuis Midas, d'impertinente mémoire, s'eſt-il trouvé perſonne qui ait rendu un jugement auſſi abſurde que celui qu'il attend d'eux ? Mais, Monſieur, il me ſemble qu'il y a aſſez long-tems que je vous entretiens, & ma Lettre pourroit enfin paſſer pour une Diſſertation préméditée ? Que voulez vous ? C'eſt que votre gageure me tient au cœur, & j'ai été bien aiſe de vous juſtifier à vous-même le droit que vous avez ſur les cent Piſtoles de votre Ami. J'eſpere que cela ſervira à vous faire voir avec combien de paſſion je ſuis, &c.



A MONSEIGNEUR LE DUC DE VIVONNE, SUR SON ENTRÉE DANS LE FARE DE MESSINE.

LETTRE II.

MONSEIGNEUR,

Sçavez-vous bien qu'un des plus sûrs moyens pour empêcher un homme d'être plaisant, c'est de lui dire : Je veux que vous le soyez ? Depuis que vous m'avez défendu le sérieux, je ne me suis jamais senti si grave, & je ne parle plus que par sentences. Et d'ailleurs, votre derniere action a quelque chose de si grand, qu'en vérité je ferois conscience de vous en écrire autrement qu'en stile héroïque. Cependant je ne sçaurois me résoudre à ne vous pas obéir en tout ce que vous m'ordonnez. Ainsi dans l'humeur où je me trouve, je tremble également de vous fatiguer par un sérieux fade, ou de vous ennuyer par une méchante plaisanterie. Enfin, mon Apollon m'a secouru ce matin ; & dans le tems que j'y pensois le moins, m'a fait trouver sur mon chevet deux Lettres, qui, au défaut de la mienne, pourront peut-être vous amuser agréablement. Elles sont datées des Champs Elysées. L'une est de Balzac, & l'autre de Voiture, qui tous deux charmés du récit de votre dernier Combat, vous écrivent de l'autre Monde, pour vous en féliciter.

Voici celle de Balzac. Vous la reconnoîtrez aisé-

ment à ſon ſtile, qui ne ſçauroit dire ſimplement les choſes, ni deſcendre de ſa hauteur.

MONSEIGNEUR,

Aux Champs Elyſées le 2. Juin 1675.

Le bruit de vos actions reſſuſcite les morts. Il réveille des gens endormis depuis trente années, & condamnés à un ſommeil éternel. Il fait parler le ſilence même. La belle, l'éclatante, la glorieuſe conquête que vous avez faite ſur les Ennemis de la France ! Vous avez redonné le pain à une Ville qui a accoutumé de le fournir à toutes les autres. Vous avez nourri la Mere-nourrice de l'Italie. Les tonnerres de cette flote, qui vous fermoit les avenuës de ſon port, n'ont fait que ſaluer votre entrée. Sa réſiſtance ne vous a pas arrêté plus long-tems qu'une réception un peu trop civile. Bien loin d'empêcher la rapidité de votre courſe, elle n'a pas ſeulement interrompu l'ordre de votre marche. Vous avez contraint à ſa vûë le Sud & le Nord de vous obéir. Sans châtier la mer, comme Xerxès, vous l'avez renduë diſciplinable. Vous avez plus fait encore ; vous avez rendu l'Eſpagnol humble : Après cela, que ne peut-on point dire de vous ? Non, la Nature, je dis la Nature encore jeune, & du tems qu'elle produiſoit les Alexandres & les Céſars, n'a rien produit de ſi grand que ſous le régne de LOUIS *quatorziéme. Elle a donné aux François, ſur ſon déclin, ce que Rome n'a pas obtenu d'elle dans ſa plus grande maturité. Elle a fait voir au monde dans votre ſiécle, en corps & en ame, cette valeur parfaite, dont on avoit à peine entrevû l'idée dans les Romans & dans les Poëmes héroïques.* (1) *N'en déplaiſe à*

(1) *N'en déplaiſe à un de vos Poetes.*] Voiture, dans l'Epitre en Vers à Monſeigneur le Prince, a dit :

Au delà des bords du Cocyte
Il n'eſt plus parlé de mérite.

un de vos Poëtes, il n'a pas raiſon d'écrire, qu'au-delà du Cocyte le mérite n'eſt plus connu. Le vôtre, MONSEIGNEUR, eſt venté ici d'une commune voix des deux côtés du Styx. Il fait ſans ceſſe reſſouvenir de vous dans le ſéjour même de l'oubli. Il trouve des partiſans zélés dans le pays de l'indifférence. Il met l'Acheron dans les intérêts de la Seine. Diſons plus, il n'y a point d'ombre parmi nous, ſi prévenuë des principes du Portique, ſi endurcie dans l'Ecole de Zénon, ſi fortifiée contre la joye & contre la douleur, qui n'entende vos louanges avec plaiſir, qui ne batte des mains, qui ne crie, miracle! au moment que l'on vous nomme, & qui ne ſoit prête de dire avec votre Malherbe:

A la fin c'eſt trop de ſilence
En ſi beau ſujet de parler.

Pour moi, MONSEIGNEUR, qui vous conçois encore beaucoup mieux, je vous médite ſans ceſſe dans mon repos; je m'occupe tout entier de votre idée, dans les longues heures de notre loiſir; je crie continuellement, le grand Perſonnage! & ſi je ſouhaite de revivre, c'eſt moins pour revoir la lumiere, que pour jouir de la ſouveraine félicité de vous entretenir, & de vous dire de bouche, avec combien de reſpect je ſuis de toute l'étenduë de mon ame,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéiſſant
Serviteur, BALZAC.

Je ne ſçai, MONSEIGNEUR, ſi ces violentes exagérations vous plairont, & ſi vous ne trouverez point que le ſtile de Balzac s'eſt un peu corrompu dans l'autre Monde. Quoiqu'il en ſoit, jamais à mon avis il n'a prodigué ſes hiperboles plus à propos. C'eſt à vous d'en juger. Mais auparavant liſez, je vous prie, la Lettre de Voiture,

MONSEIGNEUR,

Aux Champs Elysées le 2. Juin.

Bien que nous autres Morts ne prenions pas grand intérêt aux affaires des Vivans, & ne soyons pas trop portés à rire, je ne sçaurois pourtant m'empêcher de me réjouir des grandes choses que vous faites au-dessus de notre tête. Sérieusement, votre dernier Combat fait un bruit de diable aux Enfers. Il s'est fait entendre dans un lieu, où l'on n'entend pas Dieu tonner, & a fait connoître votre gloire dans un pays, où l'on ne connoît point le Soleil. Il est venu ici un bon nombre d'Espagnols qui y étoient, & qui nous en ont appris le détail. Je ne sçai pas pourquoi on veut faire passer les gens de leur nation pour fanfarons. Ce sont, je vous assure, de fort bonnes gens; & le Roi, depuis quelque tems, nous les envoye ici fort humbles & fort honnêtes. Sans mentir, MONSEIGNEUR, *vous avez bien fait des vôtres depuis peu. A voir de quel air vous courez la Mer Méditerranée, il semble qu'elle vous appartienne toute entiere. Il n'y a pas à l'heure qu'il est, dans toute son étenduë, un seul Corsaire en sureté; & pour peu que cela dure, je ne voi pas dequoi vous voulez que Tunis & Alger subsistent. Nous avons les Césars, les Pompées, & les Alexandres. Ils trouvent tous que vous avez assez attrapé leur air dans votre maniere de combattre. Sur tout, César vous trouve très-César. Il n'y a pas jusqu'aux Alarics, aux Genserics, aux Théodorics, & à tous ces autres Conquérans en* ics, *qui ne parlent fort bien de votre action: & dans le Tartare même, je ne sçai si ce lieu vous est connu, il n'y a point de diable,* MONSEIGNEUR, *qui ne confesse ingénument, qu'à la tête d'une Armée vous êtes beaucoup plus diable que lui. C'est une vérité dont vos ennemis tombent d'accord. Néanmoins, à voir le bien que vous avez fait à Messine, j'estime pour moi que vous tenez*

plus de l'Ange que du diable, hors que les Anges ont la taille un peu plus légere que vous, (1) *& n'ont point le bras en écharpe. Raillerie à part, l'Enfer est extrêmement déchaîné en votre faveur. On ne trouve qu'une chose à redire à votre conduite; c'est le peu de soin que vous prenez quelquefois de votre vie. On vous aime assez en ce pays ici, pour souhaiter de ne vous y point voir. Croyez-moi,* MONSEIGNEUR, *je l'ai déja dit en l'autre Monde,* (2) C'est fort peu de chose qu'un demi-Dieu quand il est mort. *Il n'est rien tel que d'être vivant. Et pour moi, qui sçais maintenant par expérience ce que c'est que de ne plus être; je fais ici la meilleure contenance que je puis. Mais, à ne vous rien celer, je meurs d'envie de retourner au monde; ne fût-ce que pour avoir le plaisir de vous y voir. Dans le dessein même que j'ai de faire ce voyage, j'ai déja envoyé plusieurs fois chercher les parties de mon corps, pour les rassembler: mais je n'ai jamais pû ravoir mon cœur, que j'avois laissé en partant* (3) *à ces sept Maitresses, que je servois, comme vous sçavez, si fidellement toutes sept à la fois. Pour mon esprit, à moins que vous ne l'ayez, on m'a assuré qu'il n'étoit plus dans le monde. A vous dire le vrai, je vous soupçonne un peu d'en avoir au moins l'enjouement. Car on m'a rapporté ici quatre ou cinq mots de votre façon, que je voudrois de tout mon cœur avoir dits, & pour lesquels je donnerois volontiers le panégyrique de Pline, & deux de mes meilleures Lettres. Supposé donc que vous l'ayez, je vous prie de me le renvoyer au plûtôt. Car en vérité, vous ne sçauriez croire quelle incommodité c'est, que de n'avoir pas tout son esprit; sur tout lorsqu'on*

(1) *Et n'ont point le bras en écharpe.*] Dans l'action qui suivit le fameux passage du Rhin, M. de Vivonne reçut une grande blessure à l'épaule gauche, & demeura estropié du bras, qu'il a toujours porté en écharpe.

(2) *C'est fort peu de chose qu'un Demi-Dieu, &c.*] Voiture, dans la même Epître à M. le Prince.

(3) *A ces sept Maitresses, &c.*] Voyez l'Histoire de l'Académie Françoise, & la Pompe funébre de Voiture.

écrit à un homme comme vous. C'est ce qui fait que mon stile aujourd'hui est tout changé. Sans cela, vous me verriez encore rire, comme autrefois, (1) avec mon compere le Brochet, & je ne serois pas réduit à finir ma Lettre trivialement, comme je fais, en vous disant que je suis,

MONSEIGNEUR,

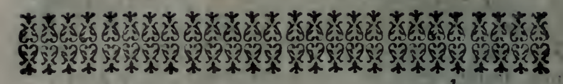
Votre très-humble, & très-obéissant serviteur. VOITURE.

Voilà les deux Lettres telles que je les ai reçûës. Je vous les envoye écrites de ma main : parce que vous auriez eu trop de peine à lire les caracteres de l'autre monde, si je vous les avois envoyées en original. N'allez donc pas vous figurer, MONSEIGNEUR, que ce soit ici un pur jeu d'esprit, & une imitation du style de ces deux Ecrivains. Vous sçavez bien que Balzac & Voiture sont deux hommes inimitables. Quand il seroit vrai pourtant, que j'aurois eu recours à cette invention pour vous divertir, aurois-je si grand tort ? Et ne devroit-on pas au contraire m'estimer, d'avoir trouvé cette adresse pour vous faire lire des louanges que vous n'auriez jamais souffertes autrement ? En un mot, pourrois-je mieux faire voir avec quelle sincérité & quel respect je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre, &c.

(1) *Avec mon compere le Brochet.*] Voyez la Lettre 143. de Voiture.



A MONSEIGNEUR LE MARECHAL

DUC DE VIVONNE,

A MESSINE.

LETTRE III. (1)

MONSEIGNEUR,

Sans une maladie très-violente qui m'a tourmenté pendant quatre mois, & qui m'a mis très-long-tems dans un état moins glorieux à la vérité, mais presque aussi périlleux que celui où vous êtes tous les jours ; vous ne vous plaindriez pas de ma paresse.

Avant ce tems-là je me suis donné l'honneur de vous écrire plusieurs fois : & si vous n'avez pas reçû mes lettres, c'est la faute des courriers & non pas la mienne. Quoi qu'il en soit me voilà guéri : je suis en état de réparer mes fautes, si j'en ai commis quelques-unes ; & j'espére que cette lettre-ci prendra une route plus sûre que les autres. Mais dites-moi, *Monseigneur*, sur quel ton faut-il maintenant vous parler ? Je savois assez bien autrefois dequel air il falloit écrire à *Monseigneur* de Vivonne, General des Galéres de France ; mais oseroit-on se familiariser de même avec le Libérateur de Messine, le vainqueur de Ruyter, le destructeur de

(1) Cette Lettre n'a point été imprimée dans les éditions qui ont précédé celle-ci. L'original est sans date. L'Auteur n'y en voulut point mettre, parce que la Lettre devoit demeurer long-tems en chemin. Elle fut écrite en l'année 1676.

la Flotte Eſpagnole ? Seriez-vous le premier Héros qu'une extréme proſpérité ne pût enorgueillir ? Etes-vous encore ce même grand Seigneur qui venoit ſouper chez un miſérable Poëte, & y porteriez-vous ſans honte vos nouveaux Lauriers au ſecond & au troiſiéme étage ? Non non, Monſeigneur, je n'oſerois plus me flater de cet honneur. Ce ſeroit aſſez pour moi que vous fuſſiez de retour à Paris ; & je me tiendrois trop heureux de pouvoir groſſir les pelotons de peuple qui s'amaſſeroient dans les ruës, pour vous voir paſſer. Mais je n'oſerois pas même eſperer cette joïe. Vous vous êtes ſi fort habitué à gagner des batailles, que vous ne voulez plus faire d'autre métier. Il n'y a pas moïen de vous tirer de la Sicile. Cela accommode fort toute la France ; mais cela ne m'accommode point du tout. Quelques belles que ſoient vos victoires, je n'en ſçaurois être content, puiſqu'elles vous rendent d'autant plus néceſſaire au païs où vous êtes ; & qu'en avançant vos conquêtes, elles reculent votre retour. Tout paſſionné que je ſuis pour vôtre gloire je cheris encore plus votre perſonne, & j'aimerois encor mieux vous entendre parler ici de Chapelain & de Quinault, que d'entendre la Renommée parler ſi avantageuſement de vous. Et puis, Monſeigneur, combien penſez vous que votre protection m'eſt néceſſaire en ce Païs, dans les démêlez que j'ai inceſſamment ſur le Parnaſſe ? Il faut que je vous en conte un, pour vous faire voir que je ne ments pas. Vous ſaurez donc Monſeigneur, qu'il y a un Médecin à Paris, nommé M. P. . . . . très-grand ennemi de la ſanté & du bon ſens ; mais en recompenſe, fort grand ami de Mr. Quinault. Un mouvement de pitié pour ſon païs, où plûtôt, le peu de gain qu'il faiſoit dans ſon métier, lui en a fait à la fin embraſſer un autre. Il a lû Vitruve, il a fréquenté

(1) Mr. le Vau & Mr. Ratabon, & s'eſt enfin jetté dans l'Architecture, où l'on prétend qu'en peu d'années il a autant élevé de mauvais bâtimens, qu'étant Médecin il avoit ruiné de bonnes ſantés. Ce nouvel Architecte qui veut ſe mêler auſſi de Poëſie, m'a pris en haine ſur le peu d'eſtime que je faiſois des Ouvrages de ſon cher Quinault. Sur cela il s'eſt déchaîné contre moi dans le monde. Je l'ai ſouffert quelque tems avec aſſez de moderation; mais enfin la bile Satirique n'a pû ſe contenir: ſi bien que dans le quatriéme Chant de ma Poëtique, à quelque tems de là, j'ai inſeré la Métamorphoſe d'un Médecin en Architecte. Vous l'y avez peut-être vuë, elle finit ainſi:

Notre aſſaſſin renonce à ſon art inhumain;
Et déſormais la Régle & l'Equierre à la main;
Laiſſant de Galien la Science ſuſpecte,
De méchant Médecin devient bon Architecte.

Il n'avoit pourtant pas ſujet de s'offenſer, puiſque je parle d'un Médecin de Florence: & que d'ailleurs il n'eſt pas le premier Médecin qui dans Paris ait quitté ſa Robe pour la Truelle. Ajoûtez, que ſi en qualité de Médecin il avoit raiſon de ſe fâcher, vous m'avouërez qu'en qualité d'Architecte il me devoit des remerciemens. Il ne me remercia pas pourtant. Au contraire, comme il a un frere chez Mr. Colbert, & qu'il eſt lui-même employé dans les Bâtimens du Roi, il cria fort hautement contre ma hardieſſe: juſques-là que mes amis eurent peur que cela ne me fît une affaire auprès de cet

(1) *M. le Vau, & M. Ratabon.*] Deux fameux Architectes. M. le Vau avoit été Premier Architecte du Roi; & M. Ratabon, qui avoit été Sur-Intendant des Bâtimens de Sa Majeſté, vendit cette Charge à M. Colbert en 1664.

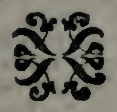
illustre Ministre. Je me rendis donc à leurs rémontrances ; & pour raccommoder toutes choses, je fis une réparation sincére au Médecin, par l'Epigramme que vous allez voir.

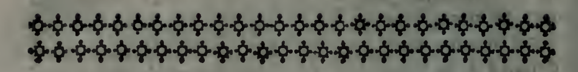
Oüi, j'ai dit dans mes Vers, qu'un célébre assassin.
Laissant de Galien la science infertile,
D'Ignorant Médecin devint Masson habile.
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein
Lubin, ma Muse est trop correcte.
Vous êtes, je l'avouë, ignorant Médecin ;
Mais non pas habile Architecte.

Cependant, regardez, Monseigneur, comme les esprits des hommes sont faits : cette réparation bien loin d'appaiser l'Architecte, l'irrita encore davantage. Il gronda, il se plaignit, il me ménaça de me faire ôter ma pension. A tout cela je répondis que je craignois ses remédes, & non pas ses menaces. Le dénouëment de l'affaire est, que j'ai touché ma pension ; que l'Architecte s'est broüillé auprès de Mr. Colbert ; & que si Dieu ne regarde en pitié son peuple, notre homme va se rejetter dans la Médecine. Mais, Monseigneur, je vous entretiens là d'étranges bagatelles. Il est tems, ce me semble de vous dire que je suis avec toute sorte de zéle & de respect,

MONSEIGNEUR,

Votre, &c.





REPONSE A LA LETTRE QUE Son Excellence M. le Comte d'Ericeyra m'a écrite de Lisbonne, en m'envoyant la Traduction de mon Art Poëtique faite par lui en Vers Portugais.

LETTRE IV.

MONSIEUR,

Bien que mes Ouvrages aïent fait de l'éclat dans le monde, je n'en ai point conçû une trop haute opinion de moi-même ; & si les loüanges qu'on m'a données m'ont flaté assez agréablement, elles ne m'ont pourtant point aveuglé. Mais j'avouë que la Traduction que votre Excellence a bien daigné faire de mon Art Poëtique, & les éloges dont elle l'a accompagnée en me l'envoïant, m'ont donné un veritable orgueil. Il ne m'a plus été possible de me croire un homme ordinaire en me voïant si extraordinairement honoré ; & il m'a paru que d'avoir un Traducteur de votre capacité, de votre élevation, étoit pour moi un titre de mérite, qui me distinguoit de tous les Ecrivains de notre siécle. Je n'ai qu'une connoissance très-imparfaite de votre langue, & je n'en ai fait aucune étude particuliere. J'ai pourtant bien entendu votre Traduction pour m'y admirer moi-même, & pour me trouver beaucoup plus habile Ecrivain en Portugais qu'en François. En effet vous enrichissez toutes mes pensées en les exprimant. Tout ce que vous maniez se change en or ; les cailloux même, s'il faut ainsi parler, deviennent des pierres précieuses en-

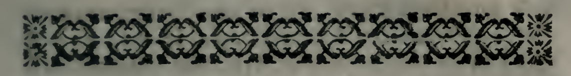
tre vos mains. Jugez après cela si vous devez exiger de moi, que je vous marque les endroits où vous pouvez vous être un peu écarté de mon sens. Quand à la place de mes pensées vous m'auriez, sans y prendre garde, prêté quelques-unes des vôtres, bien loin de m'emploïer à les faire ôter, je songerois à profiter de votre méprise, & je les adopterois sur le champ pour me faire honneur. Mais vous ne me mettez nulle part à cette épreuve. Tout est également juste, exact, fidelle dans votre Traduction ; & bien que vous m'y aïez fort embelli, je ne laisse pas de m'y reconnoître par tout. Ne dites donc plus, MONSIEUR, que vous craignez de ne m'avoir pas assez bien entendu. Dites-moi plûtôt comment vous avez fait pour m'entendre si bien, & pour appercevoir dans mon Ouvrage jusqu'à des finesses, que je croyois ne pouvoir être senties que par des gens nez en France, & nourris à la Cour de LOUIS LE GRAND. Je vois bien que vous n'êtes étranger en aucun païs, & que par l'étenduë de vos connoissances vous êtes de toutes les Cours, & de toutes les Nations. La Lettre & les Vers François, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en sont un bon témoignage. On n'y voit rien d'étranger que votre nom, & il n'y a point en France d'homme de bon goût, qui ne voulût les avoir faits. Je les ai montrez à plusieurs de nos meilleurs Ecrivains. Il n'y en a pas un qui n'en ait été extrémement frappé, & qui ne m'ait fait comprendre que s'il avoit reçû de vous de pareilles loüanges, il vous auroit déja récrit des volumes de Prose & de Vers. Que penserez-vous donc de moi, de me contenter d'y répondre par une simple Lettre de compliment ? Ne m'accuserez-vous point d'être ou méconnoissant, ou grossier ! Non, MONSIEUR, je ne suis ni l'un ni l'autre : mais je ne fais pas des Vers, ni même de la Prose quand je veux. Apollon est pour

moi un Dieu bizarre, qui ne me donne pas comme à vous audience à toutes les heures. Il faut que j'attende les momens favorables. J'aurai soin d'en profiter dès que je les rrouverai : & il y a du malheur si je ne meurs enfin quitte d'une partie de vos éloges. Ce que je puis vous dire par avance, c'est qu'à la premiere édition de mes Ouvrages, je ne manquerai pas d'y inserer votre Traduction, & que je ne perdrai aucune occasion de faire sçavoir à toute la Terre, que c'est des extrémités de notre Continent, & d'aussi loin que les Colonnes d'Hercule, que me sont venuës les loüanges dont je m'applaudis davantage, & l'Ouvrage dont je me sens le plus honoré. Je suis avec un très-grand respect,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Très-humble, & très-obéïssant serviteur. DESPREAUX.





A MONSIEUR PERRAULT DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

LETTRE V. (1)

MONSIEUR,

Puiſque le Public a été inſtruit de notre démêlé, il eſt bon de lui apprendre auſſi notre réconciliation, & de ne lui pas laiſſer ignorer, qu'il en a été de notre querelle ſur le Parnaſſe, comme de ces Duels d'autrefois, que la prudence du Roi a ſi ſagement réprimés, où aprés s'être battu à outrance, & s'être quelquefois cruellement bleſſé l'un l'autre, on s'embraſſoit & on devenoit ſincérement amis. Notre Duel Grammatical s'eſt même terminé encore plus noblement, & je puis dire, ſi j'oſe vous citer Homére, que nous avons fait comme Ajax & Hector dans l'Iliade, qui auſſi-tôt après leur long combat en préſence des Grecs & des Troïens, ſe comblent d'honnêtetés, & ſe font des préſens. En effet, MONSIEUR, notre diſpute n'étoit pas encore bien finie, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer vos Ouvrages, & que j'ai eu ſoin qu'on vous portât les miens. Nous avons d'autant mieux imité ces deux Héros du Poëme

(1) Cette Lettre fut faite en l'année 1700. & inſérée dans l'édition que l'Auteur donna l'année ſuivante. C'eſt proprement une Diſſertation, où il fixe le véritable point de la Controverſe ſur les Anciens & les Modernes.

qui vous plaît si peu, qu'en nous faisant ces civilités nous sommes demeurés comme eux, chacun dans notre même parti & dans nos mêmes sentimens; c'est-à-dire, vous toujours bien résolu de ne point trop estimer Homére ni Virgile, & moi toujours leur passionné admirateur. Voilà de quoi il est bon que le Public soit informé: & c'étoit pour commencer à le lui faire entendre, que peu de tems après notre réconciliation, je composai une Epigramme qui a couru, & que vrai-semblablement vous avez vuë. La voici.

Tout le trouble Poëtique
A Paris s'en va cesser:
Perrault l'anti-Pindarique,
Et Despréaux l'Homérique,
Consentent de s'embrasser.
Quelque aigreur qui les anime,
Quand malgré l'emportement,
Comme Eux l'un l'autre on s'estime,
L'accord se fait aisément.
Mon embarras est comment
On pourra finir la guerre
De Pradon & du Parterre.

Vous pouvez reconnoître, MONSIEUR, par ces Vers, où j'ai exprimé sincérement ma pensée, la difference que j'ai toujours fait de vous, & de ce Poëte de Théatre, dont j'ai mis le nom en œuvre pour égaïer la fin de mon Epigramme. Aussi étoit-ce l'Homme du monde qui vous ressembloit le moins.

Mais maintenant que nous voilà bien remis, & qu'il ne reste plus entre nous aucun levain d'animosité ni d'aigreur; oserois-je, comme votre Ami, vous

vous demander ce qui a pû depuis si long-tems vous irriter, & vous porter à écrire contre tous les plus célébres Ecrivains de l'Antiquité. Est-ce le peu de cas qu'il vous a paru que l'on faisoit parmi nous des bons Auteurs modernes ? Mais où avez-vous vû qu'on les méprisât ? Dans quel siécle a-t-on plus volontiers applaudi aux bons Livres naissans que dans le nôtre ? Quels éloges n'y a-t-on point donnés aux Ouvrages de M. Descartes, de M. Arnauld, de M. Nicole, & de tant d'autres admirables Philosophes & Théologiens, que la France a produits depuis soixante ans, & qui sont en si grand nombre, qu'on pourroit faire un petit volume de la seule liste de leurs Ecrits. Mais pour ne nous arrêter ici qu'aux seuls Auteurs qui nous touchent vous & moi de plus près, je veux dire, aux Poëtes ; quelle gloire ne s'y sont point acquis les Malherbes, les Racans, les Mainards ? Avec quels battemens de mains n'y a-t-on point reçû les Ouvrages de Voiture, de Sarrazin, & de la Fontaine ? Quels honneurs n'y a-t-on point, pour ainsi dire, rendus à M. de Corneille & à M. Racine ? Et qui est-ce qui n'a point admiré les Comédies de Moliere ? Vous-même, MONSIEUR, pouvez-vous vous plaindre qu'on n'y ait pas rendu justice à votre Dialogue de l'Amour & de l'Amitié, à votre Epître sur M. de la Quintinie, & à tant d'autres excellentes piéces de votre façon ? On n'y a pas veritablement fort estimé nos Poëmes Heroïques : mais a-t-on eu tort ? Et ne confessez-vous pas vous-même en quelque endroit de vos paralléles, que le meilleur de ces Poëmes est si dur & si forcé, qu'il n'est pas possible de le lire ?

Quel est donc le motif qui vous a tant fait crier contre les Anciens ? Est-ce la peur qu'on ne se gâtât en les imitant ? Mais pouvez-vous nier, que ce ne soit au contraire à cette imitation-là

même, que nos plus grands Poëtes sont redevables du succès de leurs Ecrits ? Pouvez-vous nier que ce ne soit dans Tite-Live, dans Dion Cassius, dans Plutarque, dans Lucain & dans Sénéque, que M. de Corneille a pris ses plus beaux traits, a puisé ces grandes idées qui lui ont fait inventer un nouveau genre de Tragédie inconnu à Aristote ? Car c'est sur ce pié, à mon avis, qu'on doit regarder quantité de ses plus belles piéces de Théatre où se mettant au dessus des régles de ce Philosophe, il n'a point songé, comme les Poëtes de l'ancienne Tragédie, à émouvoir la Pitié & la Terreur; mais à exciter dans l'ame des Spectateurs, par la sublimité des pensées, & par la beauté des sentimens, une certaine admiration, dont plusieurs personnes, & les jeunes gens sur tout, s'accommodent souvent beaucoup mieux que des véritables passions Tragiques. Enfin, MONSIEUR, pour finir cette periode un peu longue, & pour ne me point écarter de mon sujet, pouvez-vous ne pas convenir, que ce sont Sophocle & Euripide qui ont formé M. Racine ? Pouvez-vous ne pas avoüer que c'est dans Plaute & dans Terence que Moliere a appris les plus grandes finesses de son Art.

D'où a pû donc venir votre chaleur contre les Anciens ? Je commence, si je ne m'abuse, à l'appercevoir. Vous avez vrai-semblablement rencontré, il y a long-tems, dans le monde, quelques-uns de ces faux Savans, tels que le Président de vos Dialogues, qui ne s'étudient qu'à enrichir leur mémoire, & qui n'ayant d'ailleurs ni esprit, ni jugement, ni goût, n'estiment les Anciens, que parce qu'ils sont Anciens; ne pensent pas que la raison puisse parler une autre langue, que la Grecque ou la Latine, & condamnent d'abord tout Ouvrage en langue vulgaire, sur ce fonde-

ment ſeul, qu'il eſt en langue vulgaire. Ces ridicules admirateurs de l'Antiquité vous ont revolté contre tout ce que l'Antiquité a de plus merveilleux. Vous n'avez pû vous réſoudre d'être du ſentiment de gens ſi déraiſonnables dans la choſe même où ils avoient raiſon. Voilà, ſelon toutes les apparences, ce qui vous a fait faire vos Paralléles. Vous vous êtes perſuadé qu'avec l'eſprit que vous avez & que ces gens-là n'ont point, avec quelques argumens ſpécieux, vous déconcerteriez aiſément la vaine habileté de ces foibles Antagoniſtes; & vous y avez ſi bien réuſſi, que ſi je ne me fuſſe mis de la partie, le champ de bataille, s'il faut ainſi parler, vous demeuroit: ces faux Savans n'ayant pû, & les vrais Savans, par une hauteur un peu trop affectée, n'ayant pas daigné vous répondre. Permettez moi cependant de vous faire reſſouvenir, que ce n'eſt point à l'approbation des faux ni des vrais Savans, que les grands Ecrivains de l'Antiquité doivent leur gloire: mais à la conſtante & unanime admiration de ce qu'il y a eu dans tous les ſiécles d'hommes ſenſez & délicats, entre leſquels on compte plus d'un Alexandre & plus d'un Céſar. Permettez-moi de vous repréſenter, qu'aujourd'hui même encore ce ne ſont point, comme vous vous le figurez, les Schrévélius, les Pararédus, les Ménagius, ni, pour me ſervir des termes de Moliere, les Savans en *Us*, qui goûtent davantage Homére, Horace, Ciceron, Virgile. Ceux que j'ai toujours vus le plus frapés de la lecture des Ecrits de ces grands Perſonnages, ce ſont des Eſprits du premier ordre, ce ſont des hommes de la plus haute élévation. Que s'il falloit néceſſairement vous en citer ici quelques-uns, je vous étonnerois peut-être par les noms illuſtres que je mettrois ſur le papier; & vous y trouveriez non ſeulement des Lamoignons, des Dagueſſaux,

(1) des Troisvilles, mais des Condez, des Contis, & des Turennes.

Ne pourroit-on point donc, MONSIEUR, aussi galant homme que vous l'êtes, vous réünir de sentimens avec tant de si galans hommes? Oüi, sans doute, on le peut; & nous ne sommes pas même, vous & moi, si éloignés d'opinion que vous pensez. En effet, qu'est-ce que vous avez voulu établir par tant de Poëmes, de Dialogues & de Dissertations sur les Anciens & sur les Modernes? Je ne sçai si j'ai bien pris votre pensée: mais la voici, ce me semble. Votre dessein est de montrer, que pour la connoissance, sur tout des beaux Arts, & pour le merite des belles Lettres, notre Siécle, ou pour mieux parler, le Siécle de LOUIS LE GRAND, est non seulement comparable, mais superieur à tous les plus fameux Siécles de l'Antiquité, & même au Siécle d'Auguste. Vous allez donc être bien étonné, quand je vous dirai, que je suis sur cela entiérement de votre avis; & que même, si mes infirmités & mes emplois m'en laissoient le loisir, je m'offrirois volontiers de prouver comme vous cette proposition la plume à la main. A la vérité j'emploïerois beaucoup d'autres raisons que les vôtres, car chacun a sa maniere de raisonner; & je prendrois

(1) *Des Troisvilles.*] Henri-Joseph de Peyre, Comte de Troisville, qui se prononce *Tréville*, ayant quitté la profession des armes en 1667. vécut ensuite dans la retraite, & s'y appliqua uniquement à l'étude & à la dévotion. Il fit de grands progrès dans l'une & dans l'autre: sur tout par une étude continuelle des Peres Grecs, qu'il préféroit aux Latins. C'étoit un esprit si juste & si exact, qu'il *parloit* toujours *Comme un Livre.* Aussi disoit-on que cette espéce de proverbe sembloit avoir été faite pour lui. Il avoit eu l'honneur d'être élevé près de la Personne du Roi. Il mourut à Paris au mois d'Août, 1708. âgé de 66. ans; & fut enterré à Saint Nicolas du Chardonnet sa Paroisse.

des précautions & des mesures que vous n'avez point prises.

Je n'opposerois donc pas, comme vous avez fait, notre Nation & notre Siécle seuls, à toutes les autres Nations & à tous les autres Siécles joints ensemble. L'entreprise à mon sens, n'est pas soûtenable. J'examinerois chaque Nation & chaque Siécle l'un après l'autre; & après avoir mûrement pesé en quoi ils sont au dessus de nous, & en quoi nous les surpassons, je suis fort trompé, si je ne prouvois invinciblement, que l'avantage est de notre côté. Ainsi, quand je viendrois au Siécle d'Auguste, je commencerois par avoüer sincérement, que nous n'avons point de Poëtes héroïques, ni d'Orateurs que nous puissions comparer aux Virgiles & aux Cicerons. Je conviendrois que nos plus habiles Historiens sont petits devant les Tite-Lives & les Sallustes. Je passerois condamnation sur la Satire & sur l'Elégie; quoi qu'il y ait des Satires de Regnier admirables, & des Elégies de Voiture, de Sarrazin, de la Comtesse de la Suze, d'un agrément infini. Mais en même tems je ferois voir que pour la Tragédie nous sommes beaucoup superieurs aux Latins, qui ne sauroient oposer à tant d'excellentes piéces Tragiques que nous avons en notre Langue, que quelques déclamations plus pompeuses que raisonnables d'un prétendu *Sénéque*, & un peu de bruit qu'ont fait en leur tems le Thyeste de Varius, & la Medée d'Ovide. Je ferois voir, que bien loin qu'ils ayent eu dans ce siécle-là des Poëtes Comiques meilleurs que les nôtres, ils n'en ont pas eu un seul dont le nom ait merité qu'on s'en souvint: les Plautes, les Cécilius & les Terences étant morts dans le siécle précedent. Je montrerois que si pour l'Ode nous n'avons point d'Auteurs si parfaits qu'Horace, qui est leur seul Poëte Lyrique, nous en avons néanmoins un assez grand nom-

bre, qui ne lui ſont guéres inférieurs en délicateſſe de Langue & en juſteſſe d'expreſſion, & dont tous les Ouvrages, mis enſemble, ne feroient peut-être pas dans la balance un poids de mérite moins conſiderable, que les cinq Livres d'Odes qui nous reſtent de ce grand Poëte. Je montrerois qu'il y a des genres de Poëſie, où non-ſeulement les Latins ne nous ont point ſurpaſſé; mais qu'ils n'ont pas même connus : comme par exemple, ces Poëmes en proſe que nous appellons *Romans*, & dont nous avons chez nous des modéles, qu'on ne ſauroit trop eſtimer, à la Morale près qui y eſt fort vicieuſe, & qui en rend la lecture dangereuſe aux jeunes perſonnes. Je ſoûtiendrois hardiment qu'à prendre le ſiécle d'Auguſte dans ſa plus grande étenduë, c'eſt-à-dire, depuis Ciceron juſqu'à Corneille Tacite, on ne ſauroit pas trouver parmi les Latins un ſeul Philoſophe, qu'on puiſſe mettre pour la Phyſique, en paralléle avec Deſcartes, ni même avec Gaſſendi. Je prouverois que pour le grand ſavoir & la multiplicité de connoiſſances, leurs Varrons & leurs Plines, qui ſont leurs plus doctes Ecrivains, paroîtroient de médiocres Savans devant nos Bignons, nos Scaligers, nos Saumaiſes, nos Peres Sirmonds, & nos Peres Pétaux. Je triompherois avec vous du peu d'étenduë de leurs lumiéres ſur l'Aſtronomie, ſur la Géographie, & ſur la Navigation. Je les défierois de me citer, à l'exception du ſeul Vitruve, qui eſt même plûtôt un bon Docteur d'Architecture, qu'un excellent Architecte, je les défierois, dis-je, de me nommer un ſeul habile Architecte, un ſeul habile Sculpteur, un ſeul habile Peintre Latin : Ceux qui ont fait du bruit à Rome dans tous ces Arts, étant des Grecs d'Europe & d'Aſie, qui venoient pratiquer chez les Latins, des Arts que les Latins, pour ainſi dire, ne connoiſſoient point: au lieu que toute la Terre aujourd'hui eſt pleine

de la reputation & des Ouvrages de nos Poussins, de nos Lebruns, de nos Girardons & de nos Mansards. Je pourrois ajoûter encore à cela beaucoup d'autres choses : mais ce que j'ai dit est suffisant, je crois, pour vous faire entendre, comment je me tirerois d'affaire à l'égard du siécle d'Auguste. Que si de la comparaison des Gens de Lettres & des illustres Artisans, il falloit passer à celle des Heros & des grands Princes, peut-être en sortirois-je avec encore plus de succès. Je suis bien sûr au moins que je ne serois pas fort embarrassé à montrer, que l'Auguste des Latins ne l'emporte pas sur l'Auguste des François. Par tout ce que je viens de dire, vous voyez, MONSIEUR, qu'à proprement parler, nous ne sommes point d'avis different sur l'estime qu'on doit faire de notre Nation & de notre siécle : mais que nous sommes differemment de même avis. Aussi n'est-ce point votre sentiment que j'ai attaqué dans vos Parallèles ; mais la maniere hautaine & méprisante ; dont votre Abbé & votre Chevalier y traitent des Ecrivains, pour qui, même en les blâmant, on ne sauroit à mon avis marquer trop d'estime, de respect, & d'admiration. Il ne reste donc plus maintenant, pour assurer notre accord, & pour étouffer entre nous toute semence de dispute, que de nous guérir l'un & l'autre ; Vous d'un penchant un peu trop fort à rabaisser les bons Ecrivains de l'Antiquité, & Moi d'une inclination un peu trop violente à blâmer les méchans, & même les médiocres Auteurs de notre siécle. C'est à quoi nous devons sérieusement nous appliquer. Mais quand nous n'en pourrions venir à bout, je vous répons que de mon côté cela ne troublera point notre réconciliation ; & que pourvu que vous ne me forciez point à lire le Clovis ni la Pucelle, je vous laisserai tout à votre aise critiquer l'Iliade & l'Eneïde, me contentant de les admirer, sans

vous demander pour elles cet eſpéce de culte tendant à l'adoration, que vous vous plaignez en quelqu'un de vos Poëmes, qu'on veut exiger de vous; & que Stace ſemble en effet avoir eû pour l'Eneïde, quand il ſe dit à lui-même :

nec tu divinam Æneïda tenta :
Sed longè ſequere, & veſtigia ſemper adora.

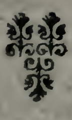
Voila, MONSIEUR, ce que je ſuis bien aiſe que le Public ſçache : & c'eſt pour l'en inſtruire à fond, que je me donne l'honneur de vous écrire aujourd'hui cette Lettre, que j'aurai ſoin de faire imprimer dans la nouvelle Edition, qu'on fait en grand & en petit de mes Ouvrages. J'aurois bien voulu pouvoir adoucir en cette nouvelle Edition quelques railleries un peu fortes, qui me ſont échapées dans mes Réflexions ſur Longin ; mais il m'a paru que cela ſeroit inutile, à cauſe des deux Editions qui l'ont précedée, auſquelles on ne manqueroit pas de recourir, auſſi bien qu'aux fauſſes Editions qu'on en pourra faire dans les Païs étrangers, où il y a de l'apparence qu'on prendra ſoin de mettre les choſes en l'état qu'elles étoient d'abord. J'ai crû donc, que le meilleur moïen d'en corriger la petite malignité, c'étoit de vous marquer ici, comme je viens de le faire, mes vrais ſentimens pour vous. J'eſpére que vous ſerez content de mon procedé, & que vous ne vous choquerez pas même de la liberté que je me ſuis donnée de faire imprimer dans cette derniére Edition, la Lettre que l'illuſtre M. Arnauld vous a écrite au ſujet de ma dixiéme Satire.

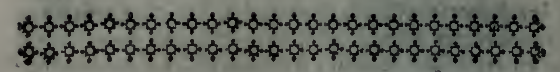
Car outre que cette Lettre a déja été renduë publique dans deux Recueils des Ouvrages de ce grand homme, Je vous priè, MONSIEUR, de faire réflexion, que dans la Préface de votre Apologie des Femmes, contre laquelle cet Ouvrage me défend, vous ne me reprochez pas ſeulement

des fautes de Raisonnement & de Grammaire : mais que vous m'accusez d'avoir dit des mots sales, d'avoir glissé beaucoup d'impuretés, & d'avoir fait des médisances. Je vous suplie, dis-je, de considerer, que ces reproches regardant l'honneur, ce seroit en quelque sorte reconnoître qu'ils sont vrais, que de les passer sous silence. Qu'ainsi je ne pouvois pas honnêtement me dispenser de m'en disculper moi même dans ma nouvelle Edition, ou d'y inserer une Lettre qui m'en disculpe si honorablement. Ajoûtez que cette Lettre est écrite avec tant d'honnêteté & d'égards pour celui même contre qui elle est écrite, qu'un honnête homme, à mon avis, ne sauroit s'en offenser. J'ose donc me flater, je le répete, que vous la verrez sans chagrin ; & que, comme j'avouë franchement que le dépit de me voir critiqué dans vos Dialogues m'a fait dire des choses qu'il seroit mieux de n'avoir point dites, vous confesserez aussi que le déplaisir d'être attaqué dans ma dixiéme Satire, vous y a fait voir des médisances & des saletés qui n'y sont point. Du reste, je vous prie de croire que je vous estime comme je dois, & que je ne vous regarde pas simplement comme un très-bel Esprit, mais comme un des hommes de France qui a le plus de probité & d'honneur. Je suis,

MONSIEUR,

Votre, &c.





A MONSIEUR LE VERRIER.

LETTRE VI.

N'ETES-vous plus fâché, Monſieur, du peu de complaiſance que j'eus hier pour vous ? Non ſans doute, vous ne l'êtes plus, & je ſuis perſuadé, qu'à l'heure qu'il eſt, vous goûtez toutes mes raiſons. Suppoſé pourtant que votre colere dure encore, je m'offre d'aller aujourd'hui chez vous à midi & demi, vous prouver le verre à la main, par plus d'un argument en forme, qu'un homme comme moi n'eſt point obligé de préferer ſon plaiſir à ſa ſanté, ni de demeurer à ſouper, même avec la meilleure compagnie du monde ; quand il ſent que cela le pourroit incommoder, & quand il a, pour s'en excuſer, ſoixante & ſix raiſons auſſi bonnes & auſſi valables, que celles que *la Vieilleſſe avec ſes doigts peſans m'a jettées ſur la tête.* Et pour commencer ma preuve, je vous dirai ces Vers d'Horace à Mécénas.

Quam mihi das ægro, dabis ægrotare timenti,
Mecenas, veniam.

En cas donc que vous vouliez que j'achéve ma démonſtration, mandez-moi,

Si validus, ſi lætus eris, ſi denique poſces.

Autrement ordonnez qu'on ne m'ouvre point chez vous. J'aime encore mieux n'y point entrer que d'y être mal reçû. Au reſte, j'ai ſoigneuſement

relû votre plainte contre les Tuileries, & j'y ai trouvé des Vers si bien tournés, que franchement en les lisant je n'ai pû me défendre d'un moment de jalousie Poëtique contre vous. De sorte qu'en la remaniant, j'ai plûtôt songé à vous surpasser qu'à vous réformer. C'est cette jalousie qui m'a fait mettre la piéce en l'état où vous l'allez voir. Prenez la peine de la lire.

PLAINTE CONTRE LES TUILERIES.

Agréables jardins, où les Zéphirs & Flore
Se trouvent tous les jours au lever de l'Aurore;
Lieux charmans, qui pouvez dans vos sombres réduits,
Des plus tristes Amans adoucir les ennuis,
Cessez de rappeller dans mon ame insensée
De mon premier bonheur la gloire enfin passée.
Ce fut, je m'en souviens, dans cet antique bois
Que Philis m'apparût pour la premiere fois:
C'est ici que souvent, dissipant mes alarmes,
Elle arrêtoit d'un mot mes soupirs & mes larmes;
Et que me regardant d'un œil si gracieux,
Elle m'offroit le Ciel ouvert dans ses beaux yeux.
Aujourd'hui cependant, injustes que vous êtes,
Je sçai qu'à mes Rivaux vous prêtez vos retraites,
Et qu'avec elle assis sur vos tapis de fleurs,
Ils triomphent contens de mes vaines douleurs.
Allez, jardins dressés par une main fatale,
Tristes Enfans de l'Art du malheureux Dédale,
Vos bois, jadis pour moi si charmans & si beaux,
Ne sont plus qu'un désert, réfuge de Corbeaux,

Qu'un séjour infernal, où cent mille Vipéres
Tous les jours en naissant assassinent leurs Meres.

Je ne sai, Monsieur, si dans tout cela vous reconnoîtrez votre Ouvrage, & si vous-vous accommoderez des nouvelles pensées que je vous prête. Quoi qu'il en soit, faites-en tel usage que vous jugerez à propos. Car pour moi, je vous déclare que je n'y travaillerai pas davantage. Je ne vous cacherai pas même que j'ai une espéce de confusion, d'avoir, par une molle complaisance pour vous, emploïé quelques heures à un Ouvrage de cette nature, & d'être moi-même tombé dans le ridicule dont j'accuse les autres, & dont je me suis si bien moqué par ces Vers de la Satire à mon Esprit :

Faudra-t-il de sens froid, & sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux;
Lui prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
Et toujours bien mangeant, mourir par métaphore?

Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne retomberai plus dans une pareille foiblesse, & que c'est à ces Vers d'Amourettes, bien plus justement qu'à ceux de ma pénultiéme Epître, qu'aujourd'hui je dis très-sérieusement,

Adieu, mes Vers, adieu pour la derniere fois.

Du reste, je suis parfaitement Votre, &c.



A MONSIEUR

RACINE.

LETTRE VII. (1)

JE crois que vous ſerez bien aiſe d'être inſtruit de ce qui s'eſt paſſé dans la viſite, que nous avons, ſuivant votre conſeil, renduë ce matin, mon frere le Docteur de Sorbone & moi, au Révérend Pere de la Chaiſe. Nous ſommes arrivés chez lui ſur les neuf heures, & ſi tôt qu'on lui a dit notre nom, il nous a fait entrer. Il nous a reçûs avec beaucoup d'agrément, m'a interrogé fort obligeamment ſur l'état de ma ſanté, & a paru fort content de ce que je lui ai dit que (2) mon incommodité n'augmentoit point. Enſuite il a fait aporter des chaiſes, s'eſt mit tout proche de moi, (3) afin que je le puſſe mieux entendre, & auſſi-tôt entrant en matiére, m'a dit, que vous lui aviez lû un Ouvrage de ma façon, où il y avoit beaucoup de bonnes choſes, mais que la matiére que j'y traitois, étoit une matiére fort délicate, & qui demandoit beaucoup de ſçavoir. Qu'il avoit autrefois

(1) Cette Lettre a été écrite en 1697. M. Racine étoit à la Cour, en qualité de Gentilhomme ordinaire du Roi.

(2) *Mon incommodité.*] Un Aſthme, ou une difficulté de reſpirer, à laquelle M. Deſpreaux a été ſujet preſque toute ſa vie.

(3) *Afin que je le puſſe mieux entendre.*] M. Deſpreaux avoit peine à entendre, ſur tout de l'oreille gauche. C'eſt ce qui l'obligeoit de prier ceux qui alloient le voir, de ſe mettre à ſa droite, quand même cette place n'étoit pas la plus honorable par la ſituation où l'on ſe trouvoit.

enſeigné la Théologie, & qu'ainſi il devoit être inſtruit de cette matiére à fond. Qu'il falloit faire une grande difference de l'Amour affectif d'avec l'Amour affectif. Que ce dernier étoit abſolument néceſſaire, & entroit dans l'Attrition; au lieu que l'Amour affectif venoit de la Contrition parfaite, & qu'ainſi il juſtifioit par lui même le Pécheur: mais que l'Amour effectif n'avoit d'effet qu'avec l'abſolution du Prêtre. Enfin il nous a débité en très-bons termes tout ce que beaucoup d'habiles Auteurs Scholaſtiques ont écrit ſur ce ſujet, ſans pourtant dire, comme quelques-uns d'eux, que l'Amour de Dieu abſolument parlant, n'eſt point néceſſaire pour la juſtification du Pécheur. Mon frere applaudiſſoit à chaque mot qu'il diſoit, paroiſſant être enchanté de ſa Doctrine, encore plus de ſa maniére de l'énoncer. Pour moi je ſuis demeuré dans le ſilence. Enfin lorſqu'il a ceſſé de parler, je lui ai dit, que j'avois été fort ſurpris, qu'on m'eût prêté des charités auprès de lui, & qu'on lui eût donné à entendre que j'avois fait un Ouvrage contre les Jéſuites; ajoûtant que ce ſeroit une choſe bien étrange, ſi ſoûtenir qu'on doit aimer Dieu, s'appelloit écrire contre les Jéſuites. Que mon frere avoit apporté avec lui vingt paſſages de dix ou douze de leurs plus fameux Ecrivains, qui ſoûtenoient en termes beaucoup plus forts que ceux de mon Epître, que pour être juſtifié, il faut indiſpenſablement aimer Dieu. Qu'enfin j'avois ſi peu ſongé à écrire contre les Jéſuites, que les premiers à qui j'avois lû mon Ouvrage, c'étoit ſix Jéſuites des plus célébres, qui m'avoient tous dit, qu'un Chrétien ne pouvoit pas avoir d'autres ſentimens ſur l'Amour de Dieu, que ceux que j'énonçois dans mes Vers. J'ai ajoûté enſuite, que depuis peu j'avois eû l'honneur de réciter mon Ouvrage à Monſeigneur l'Archevêque de Paris, & à Monſeigneur l'Evêque de Meaux, qui en avoient

tous deux paru, pour ainsi dire, transportés. Qu'avec tout cela néanmoins, si sa Réverence croïoit mon Ouvrage périlleux, je venois presentement pour le lui lire, afin qu'il m'instruisît de mes fautes. Enfin je lui ai fait le même compliment que je fis à Monseigneur l'Archevêque, lorsque j'eus l'honneur de le lui réciter, qui étoit que je ne venois pas pour être loüé, mais pour être jugé : que je le priois donc de me prêter une vive attention, & de trouver bon même que je lui répetasse beaucoup d'endroits. Il a fort approuvé ma proposition ; & je lui ai lû mon Epître très-posément ; jettant au reste dans ma lecture toute la force & tout l'agrément que j'ai pû. J'oubliois de vous avertir que je lui ai auparavant dit encore une particularité, qui l'a assez agréablement surpris ; c'est à sçavoir que je prétendois n'avoir proprement fait autre chose dans mon Ouvrage, que mettre en Vers la Doctrine qu'il venoit de nous débiter, & l'ai assûré que j'étois persuadé que lui-même n'en disconviendroit pas. Mais pour en revenir au récit de ma Piéce, croiriez-vous, Monsieur, que la chose est arrivée comme je l'avois prophétisé, & qu'à la réserve des deux petits scrupules, qu'il vous a dits, & qu'il nous a répetés, qui lui étoient venus au sujet de ma hardiesse à traiter en Vers une matiére si délicate, il n'a fait d'ailleurs que s'écrier, PULCHRE', BENE', RECTE'. *Cela est vrai. Cela est indubitable; Voilà qui est merveilleux. Il faut lire cela au Roi. Repetez moi encore cet endroit. Est-ce là ce que M. Racine m'a lû ?* Il a été sur tout extrémement frappé de ces Vers, que vous lui aviez passés, & que je lui ai recités avec toute l'énergie dont je suis capable.

Cependant on ne voit que Docteurs, même austéres,
Qui les semant par tout s'en vont pieusement
De toute Piété saper le fondement, &c.

Il eſt vrai que je me ſuis heureuſement aviſé d'inſerer dans mon Epître huit Vers que vous n'avez point approuvés, & que mon frere juge très à propos de rétablir. Les voici. C'eſt enſuite de ce Vers,

Oüi, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croïez moi.

Qui fait exactement ce que ma Loi commande,
A pour moi, dit ce Dieu, l'amour que je demande.
Faites le donc; & ſûr qu'il nous veut ſauver tous,
Ne vous alarmez point pour quelques vains dégoûts,
Qu'en ſa ferveur ſouvent la plus ſainte Ame éprouve.
Marchez, courez à lui. Qui le cherche le trouve;
Et plus de votre cœur il paroit s'écarter,
Plus par vos actions ſongez à l'arrêter.

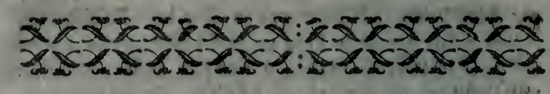
Il m'a fait redire trois fois ces huit Vers. Mais je ne ſaurois vous exprimer avec quelle joïe, quels éclats de rire il a entendu la Proſopopée de la fin. En un mot, j'ai ſi bien échauffé le Réverend Pere, que ſans une viſite, que dans ce tems là (1) Monſieur ſon Frere lui eſt venu rendre, il ne nous laiſſoit point partir, que je ne lui euſſe récité auſſi les deux autres nouvelles Epîtres de ma façon, que vous avez lûës au Roi. Encore ne nous a-t-il laiſſé partir, qu'à la charge que nous l'irions voir (2) à ſa maiſon de Campagne : & il s'eſt chargé de nous faire avertir du jour où nous l'y pourrions trouver ſeul. Vous voyez donc, Monſieur, que ſi je ne ſuis

(1) *Monſieur ſon frere.*] Le Comte de la Chaize, Capitaine de la porte du Roi.

(2) *A ſa maiſon de Campagne.*] A Mont-Louis : maiſon à une demi-lieuë de Paris qui appartient aux Jéſuïtes de la ruë Saint-Antoine. Le R. P. de la Chaiſe, qui l'avoit fort embellie, y paſſoit ordinairement toutes les ſemaines deux ou trois jours.

pas bon Poëte, il faut que je ſois bon Récitateur. Après avoir quitté le Pere de la Chaiſe, nous avons été voir le Pere Gaillard, à qui j'ai auſſi, comme vous pouvez penſer, récité l'Epître. Je ne vous dirai point les louanges exceſſives qu'il m'a données. Il m'a traité d'homme inſpiré de Dieu, & m'a dit qu'il n'y avoit que des coquins qui puſſent contredire mon opinion. Je l'ai fait reſſouvenir du petit Théologien, avec qui j'eus une priſe devant lui chez M. de Lamoignon. Il m'a dit que ce Théologien étoit le dernier des hommes. Que ſi ſa Société avoit à être fâchée, ce n'étoit pas de mon Ouvrage, mais de ce que des gens oſoient dire que cet Ouvrage étoit fait contre les Jéſuites. Je vous écris tout ceci à dix heures du ſoir, au courant de la plume. Je vous prie de retirer la Copie que vous avez miſe entre les mains de Madame de...... afin que je lui en donne une autre, où l'Ouvrage ſoit dans l'état où il doit demeurer. Je vous embraſſe de tout mon cœur, & ſuis tout à vous.





A MONSIEUR DE MAUCROIX.

LETTRE VIII. (1)

LES choſes hors de vrai-ſemblance, qu'on m'a dites de M. de la Fontaine, ſont à peu près celles que vous avez devinées : je veux dire, que ce ſont ces haires, ces cilices, & ces diſciplines, dont on m'a aſſuré qu'il affligeoit fréquemment ſon corps, & qui m'ont paru d'autant plus incroyables de notre défunt Ami, que jamais r en, à mon avis, ne fut plus éloigné de ſon caractere que ces mortifications. Mais quoi ? La grace de Dieu ne ſe borne pas à des changemens ordinaires, & c'eſt quelquefois de véritables métamorphoſes qu'elle fait. Elle ne paroît pas s'être répanduë de la même ſorte ſur le pauvre M. Caſſandre, qui eſt mort tel qu'il a vécu ; c'eſt à ſçavoir très-myſanthrope, & non ſeulement haïſſant les hommes, mais aïant même aſſez de peine à ſe réconcilier avec Dieu, à qui diſoit-il, ſi le rapport qu'on m'a fait eſt véritable, il n'avoit nulle obligation. Qui eût crû que de ces deux hommes, c'étoit M. de la Fontaine (1) qui étoit le vaſe d'élection ? Voilà, Monſieur, de quoi au-

(1) Ceux qui ont connu particuliérement M. de la Fontaine, aſſurent qu'il penſa ſérieuſement à ſe convertir dans les derniers tems de ſa vie. L'abyme immenſe de l'avenir, dans lequel il étoit prêt d'entrer, lui cauſoit de tems en tems de telles frayeurs, que ſes amis crurent qu'il en perdroit la tête. Il ſe ſentoit déchiré de cruels remords d'avoir prêté ſa plume à tant de Poëſies licentieuſes. Son deſſein étoit de faire une réparation publique du ſcan-

gmenter les réflexions ſages & chrétiennes, que vous me faites dans votre Lettre, & qui me paroiſſent partir d'un cœur ſincérement perſuadé de ce qu'il dit.

Pour venir à vos Ouvrages, j'ai déja commencé à conférer le Dialogue des Orateurs avec le Latin. Ce que j'en ai vû me paroît extrémement bien. La Langue y eſt parfaitement écrite. Il n'y a rien de géné, & tout y paroît libre & original. Il y a pourtant des endroits, où je ne conviens pas du ſens que vous avez ſuivi. J'en ai marqué quelques-uns avec du crayon, & vous y trouverez ces marques quand on vous les renvoyera. Si j'ai le tems, je vous expliquerai mes objections : car je doute ſans cela que vous les puiſſiez bien comprendre. En voici une que par avance je vais vous écrire, parce qu'elle me paroît plus de conſéquence que les autres. C'eſt à la page 6. de votre Manuſcrit, où vous traduiſez, *Minimum inter tot ac tanta locum obtinent imagines, ac tituli & ſtatuæ, quæ neque ipſa tamen negliguntur: Au prix de ces talens ſi eſtimables, qu'eſt-ce que la nobleſſe & la naiſſance, qui pourtant ne ſont pas mépriſées.* Il ne s'agit point à mon ſens dans cet endroit de la nobleſſe ni de la naiſſance, mais des Images, des Inſcriptions, & des Statuës, qu'on faiſoit faire ſouvent à l'honneur des Orateurs, & qu'on leur envoyoit chez eux. Juvénal parle d'un Avocat de ſon tems, qui prenoit beaucoup plus d'argent que les autres, à cauſe qu'il en avoit une équeſtre. Sans rapporter ici toutes les preuves que je vous pourrois alléguer, Maternus lui-même, dans votre Dialogue, fait entendre clairement la même choſe, lorſ-

dale qu'il avoit cauſé ; & la veille de ſa mort, il répéta pluſieurs fois, que ſi le Seigneur vouloit bien lui prolonger la vie de quelques jours, il ſe feroit traîner dans un Tombereau par les ruës de Paris, afin que tout le monde ſçût combien il avoit en horreur les vers trop libres qu'il avoit eu le malheur de compoſer.

qu'il dit que *ces Statuës & ces Images se sont emparées malgré lui de sa maison. ÆRA, & imagines, quæ etiam me nolente in domum meam irruperunt.* Excusez, Monsieur, la liberté que je prends de vous dire si sincérement mon avis. Mais ce seroit dommage, qu'un aussi bel Ouvrage que le vôtre eût de ces taches où les Sçavans s'arrêtent, & qui pourroient donner occasion de le ravaler. Et puis vous m'avez donné tout pouvoir de vous dire mon sentiment.

Je suis bien-aise que mon goût se rencontre si conforme au vôtre, dans tout ce que je vous ai dit de nos Auteurs, & je suis persuadé aussi bien que vous, que M. Godeau est un Poëte fort estimable. Il me semble pourtant qu'on peut dire de lui ce que Longin dit d'Hypéride, qu'il est toujours à jeun, & qu'il n'a rien qui remuë, ni qui échauffe : en un mot qu'il n'a point cette force de stile, & cette vivacité d'expression, qu'on cherche dans les Ouvrages, & qui les font durer. Je ne sçai point s'il passera à la postérité : mais il faudra pour cela qu'il ressuscite ; puisqu'on peut dire qu'il est déja mort, n'étant presque plus maintenant lû de personne. Il n'en est pas ainsi de Malherbe, qui croît de réputation à mesure qu'il s'éloigne de son siécle. La vérité est pourtant, & c'étoit le sentiment de notre cher Ami Patru, que la nature ne l'avoit pas fait grand Poëte. Mais il corrige ce défaut par son esprit & par son travail. Car personne n'a plus travaillé ses Ouvrages que lui, comme il paroît assez par le petit nombre de Piéces qu'il a faites. Notre Langue veut être extrêmement travaillée. Racan avoit plus de génie que lui ; mais il est plus négligé, & songe trop à le copier. Il excelle sur tout, à mon avis, à dire les petites choses, & c'est en quoi il ressemble mieux aux Anciens, que j'admire sur tout par cet endroit. Plus les choses sont séches & mal-aisées à dire en Vers, plus elles frapent quand

elles ſont dites noblement, & avec cette élégance qui fait proprement la Poëſie. Je me ſouviens que M. de la Fontaine m'a dit plus d'une fois, que les deux Vers de mes Ouvrages qu'il eſtimoit davantage, c'étoit ceux où je loüe le Roi d'avoir établi la manufacture des Points de France, à la place des Points de Veniſe. Les voici. C'eſt dans la premiere Epître à ſa Majeſté.

Et nos voiſins fruſtrés de ces tribus ſerviles,

Que payoit à leur Art le luxe de nos Villes.

Virgile & Horace ſont divins en cela, auſſi bien qu'Homére. C'eſt tout le contraire de nos Poëtes, qui ne diſent que des choſes vagues, que d'autres ont déja dites avant eux, & dont les expreſſions ſont trouvées. Quand ils ſortent de là, ils ne ſauroient plus s'exprimer, & ils tombent dans une ſécheresſe qui eſt encore pire que leurs larcins. Pour moi je ne ſçai pas ſi j'y ai réüſſi : mais quand je fais des Vers, je ſonge toujours à dire ce qui ne s'eſt point encore dit en notre Langue. C'eſt ce que j'ai principalement affecté (1) dans une nouvelle Epître, que j'ai faite à propos de toutes les Critiques qu'on a imprimées contre ma derniére Satire. J'y conte tout ce que j'ai fait depuis que je ſuis au monde. J'y rapporte mes défauts, mon âge, mes inclinations, mes mœurs. J'y dis de quel Pere & de quelle Mere je ſuis né. J'y marque les degrés de ma fortune ; comment j'ai été à la Cour, comment j'en ſuis ſorti ; les incommodités qui me ſont ſurvenuës ; les Ouvrages que j'ai faits. Ce ſont bien de petites choſes dites en aſſez peu de mots ; puiſque la Piéce n'a pas plus de cent trente Vers. Elle n'a pas encore vû le jour, & je ne l'ai pas même encore écrite. Mais il me paroît que tous ceux à qui je l'ai récitée, en ſont auſſi

(1) *Dans une nouvelle Epitre.*] L'Epître X. à ſes Vers.

frappés que d'aucun autre de mes Ouvrages. Croiriez-vous, Monſieur, qu'un des endroits où ils ſe récrient le plus, c'eſt un endroit qui ne dit autre choſe, ſinon qu'aujourd'hui que j'ai cinquante-ſept ans, je ne dois plus prétendre à l'approbation publique. Cela eſt dit en quatre Vers que je veux bien vous écrire ici, afin que vous me mandiez ſi vous les approuvez.

Mais aujourd'hui qu'enfin la Vieilleſſe venuë,
Sous mes faux cheveux blonds déja toute chénuë,
A jetté ſur ma tête avec ſes doigts peſans,
Onze Luſtres complets ſurchargés de deux ans.

Il me ſemble que la Perruque eſt aſſez heureuſement frondée dans ces quatre Vers. Mais, Monſieur, à propos des petites choſes qu'on doit dire en Vers, il me paroît qu'en voila beaucoup que je vous dis en Proſe, & que le plaiſir que j'ai a vous parler de moi, me fait aſſez mal à propos oublier à vous parler de vous. J'eſpére que vous excuſerez un Poëte nouvellement délivré d'un Ouvrage. Il n'eſt pas poſſible qu'il s'empêche d'en parler, ſoit à droit, ſoit à tort.

Je reviens (1) aux piéces que vous m'avez miſes entre les mains. Il n'y en a pas une qui ne ſoit

(1) *Aux piéces que vous m'avez miſes entre les mains.*] C'étoient *la vieilleſſe*, *l'amitié*, & *la premiere Tuſculane* de Ciceron, avec le Dialogue *de Cauſis corruptæ Eloquentiæ*. M. de Maucroix vouloit faire un Volume de ces quatre Traductions, & il les avoit données aux Reviſeurs ordinaires pour avoir l'Approbation & le Privilége. M. Dubois, de l'Académie Françoiſe, qui de ſon côté avoit traduit les Traités *de la Vieilleſſe*, & *de l'Amitié*, obtint des Reviſeurs qu'ils garderoient près d'un an le Manuſcrit de M. de Maucroix; & pendant ce têms-là il fit imprimer le ſien. M. de Maucroix, après avoir bien grondé dans ſa Province contre la lenteur des Reviſeurs de Paris, apprit enfin le tour que M Dubois lui avoit joué. C'eſt à ce ſujet que M. Deſpreaux lui dit ici : *le Devot dont vous vous plaignez*. Sa co-

très-digne d'être imprimée. Je n'ai point vû les Traductions des Traités de la Vieillesse & de l'Amitié, qu'a faites aussi bien que vous le Devot dont vous vous plaignez, tout ce que je sai, c'est qu'il a eû la hardiesse, pour ne pas dire l'impudence, de retraduire les Confessions de Saint Augustin, après Messieurs de Port-Roïal; & qu'étant autrefois leur humble & rampant Ecolier, il s'étoit tout à coup voulu ériger en Maître. Il a fait une Préface au devant de sa traduction des Sermons de S. Augustin, qui, quoiqu'assez bien écrite, est un chef d'œuvre d'impertinence & de mauvais sens. M. Arnauld, un peu avant que de mourir, a fait contre cette Préface une Dissertation qui est imprimée. Je ne sai si on vous l'a envoïée: mais je suis sûr que si vous l'avez luë, vous convenez avec moi qu'il ne s'est rien fait en notre Langue de plus beau ni de plus fort sur les matiéres de Rhétorique. C'est ainsi que toute la Cour & toute la Ville en ont jugé, & jamais Ouvrage n'a été mieux refuté que la Préface du Dévot. Tout le monde voudroit qu'il fût en vie, pour voir ce qu'il diroit en se voïant si bien foudroïé. Cette Dissertation est le pénultiéme Ouvrage de M. Arnauld, & j'ai l'honneur que c'est par mes loüanges que ce grand Personnage a fini, puisque la Lettre qu'il a écrite sur mon sujet à M. Perrault est son dernier Ecrit. Vous sçavez sans doute ce que c'est que cette Lettre qui me fait un si grand honneur; & M. le Verrier en a une copie, qu'il pourra vous faire tenir quand vous voudrez, supposé qu'il ne vous l'ait pas déja envoïée. Il est surprenant qu'un homme dans l'extréme vieillesse, ait conservé toute cette vigueur d'esprit & de mémoire, qui paroît dans ces deux

lese alla jusqu'à ne vouloir publier ensuite aucune de ces Traductions. On n'a imprimé après sa mort que celle du Dialogue *de Causis*, &c.

Ecrits, qu'il n'a fait pourtant que dicter ; la foiblesse de sa vuë ne lui permettant plus d'écrire lui-même.

Il me semble, Monsieur, que voila une longue Lettre. Mais quoi ? le loisir que je me suis trouvé aujourd'hui à Auteuïl, m'a comme transporté à Rheims, où je me suis imaginé que je vous entretenois dans votre Jardin, & que je vous revoïois encore, comme autrefois, avec tous ces chers Amis que nous avons perdus, & qui ont disparu, *velut somnium surgentis.* Je n'espére plus de m'y revoir. Mais vous, Monsieur, est-ce que nous ne vous reverrons plus à Paris, & n'avez-vous point quelque curiosité de voir ma solitude d'Auteuïl ? Que j'aurois de plaisir à vous y embrasser, & à déposer entre vos mains le chagrin que me donne tous les jours le mauvais goût de la plûpart de nos Académiciens, gens assez comparables aux Hurons & aux Topinamboux, comme vous savez bien que je l'ai déja avancé dans mon Epigramme : *Clio vint l'autre jour*, &c. J'ai supprimé cette Epigramme, & ne l'ai point mise dans mes Ouvrages, parce qu'au bout du compte je suis de l'Académie, & qu'il n'est pas honnête de diffamer un Corps dont on est. Je n'ai même jamais montré à personne une badinerie que je fis ensuite pour m'excuser de cette Epigramme. Je vais la mettre ici pour vous divertir ; mais c'est à la charge que vous me garderez le secret, & que ni vous ne la retiendrez par cœur, ni ne la montrerez à personne.

J'ai traité de Topinamboux
Tous ces beaux Censeurs, je l'avouë,
Qui de l'Antiquité si follement jaloux,
Aiment tout ce qu'on haït, blâment tout ce qu'on louë.

Et l'Académie, entre nous,
Souffrant chez soi de si grands fous,
Me semble un peu Topinamboue.

C'est une folie, comme vous voïez, mais je vous la donne pour telle. Adieu, Monsieur, je vous embrasse de tout mon cœur, & suis entiérement à vous,

DESPREAUX.





LETTRE
DE MONSIEUR
ARNAULD
DOCTEUR DE SORBONNE.
A M. P** au ſujet de ma dixiéme Satire.

LETTRE IX. (1)

VOus pouvez être ſurpris, Monſieur, de ce que j'ai tant differé à vous faire réponſe, aïant à vous remercier de votre préſent, & de la maniere honnête dont vous me faites ſouvenir de l'affection que vous m'avez toujours témoignée, vous & Meſſieurs vos Freres, depuis que j'ai le bien de vous connoître. Je n'ai pû lire votre Lettre ſans m'y trouver obligé. Mais, pour vous parler franchement, la lecture que je fis enſuite de la Préface de votre Apologie des Femmes, me jetta dans un grand embarras, & me fit trouver cette réponſe plus difficile que je ne penſois. En voici la raiſon.

Tout le monde ſçait que M. Deſpréaux eſt de mes meilleurs amis, & qu'il m'a rendu des témoignages d'eſtime & d'amitié en toutes ſortes de

(1) Cette Lettre fut écrite au mois de Mai 1694. peu de tems avant la mort de M. Arnauld; & c'eſt ſon dernier Ouvrage. Il l'envoya ouverte à un de ſes amis à Paris, afin qu'il la fit lire à M. Deſpreaux; & cet ami en garda une copie, avant que de la rendre à M. Perrault.

tems. Un de mes Amis m'avoit envoïé ſa derniére Satire. Je témoignai à cet Ami la ſatisfaction que j'en avois euë, & lui marquai en particulier, que ce que j'en eſtimois le plus, par rapport à la Morale, c'étoit la maniere ſi ingénieuſe, & ſi vive dont il avoit repréſenté les mauvais effets que pouvoient produire dans les jeunes perſonnes les Opera, & les Romans. Mais comme je ne puis m'empêcher de parler à cœur ouvert à mes Amis, je ne lui diſſimulai pas que j'aurois ſouhaité qu'il n'y eût point parlé (1) de l'Auteur de Saint Paulin. Cela a été écrit avant que j'euſſe rien ſçû de l'Apologie des Femmes, que je n'ai reçuë qu'un mois après. J'ai fort approuvé ce que vous y dites en faveur des peres & des meres, qui portent leurs enfans à embraſſer l'état du Mariage par des motifs honnêtes & Chrétiens ; & j'y ai trouvé beaucoup de douceur & d'agrément dans les Vers.

Mais aïant rencontré dans la Préface diverſes choſes que je ne pouvois approuver ſans bleſſer ma conſcience, cela me jetta dans l'inquiétude de ce que j'avois à faire. Enfin, je me ſuis déterminé à vous marquer à vous-même quatre ou cinq points qui m'y ont fait le plus de peine, dans l'eſperance que vous ne trouveriez pas mauvais que j'agiſſe à votre égard avec cette naïve & cordiale ſincerité, que les Chrétiens doivent pratiquer envers leurs Amis.

La premiére choſe que je n'ai pû approuver, c'eſt que vous aïez attribué à votre adverſaire cette propoſition génerale : *Que l'on ne peut manquer en ſuivant l'exemple des Anciens ;* & que vous aïez conclu, *que parce qu'Horace & Juvénal ont déclamé contre les Femmes d'une maniére ſcandaleuſe, il avoit*

(1) *De l'Auteur de Saint Paulin.*] Dans la premiere édition de la Satire X. l'Auteur avoit mis quatorze Vers, contre M. Perrault, Auteur du Poëme de Saint Paulin. Mais ces Vers ont été retranchés dans les éditions ſuivantes.

pensé qu'il étoit en droit de faire la même chose. Vous l'accusez donc d'avoir déclamé contre les Femmes d'une maniere scandaleuse, & en des termes qui blessent la pudeur, & de s'être crû en droit de le faire à l'exemple d'Horace & de Juvénal. Mais bien loin de cela, il déclare positivement le contraire. Car après avoir dit dans sa préface, *qu'il n'appréhende pas que les Femmes s'offensent de sa Satire*, il ajoûte, *qu'une chose au moins dont il est certain qu'elles le loüëront, c'est d'avoir trouvé moïen, dans une matiére aussi délicate que celle qu'il y traitoit, de ne pas laisser échaper un seul mot qui pût blesser le moins du monde la pudeur.* C'est ce que vous-même, Monsieur, avez rapporté de lui dans votre Préface; & ce que vous prétendez avoir réfuté par ces paroles: *Quelle erreur. Est-ce que* des Héros à voix luxurieuse, *des* Morales lubriques, *des* rendés-vous chez la Cornu, *&* les plaisirs de l'Enfer qu'on goûte en Paradis, *peuvent se présenter à l'esprit, sans y faire des images dont la pudeur est offensée?*

Je vous avouë, Monsieur, que j'ai été extrémement surpris de vous voir soûtenir une accusation de cette nature contre l'Auteur de la Satire, avec si peu de fondement. Car il n'est point vrai que les termes que vous rapportez soient des termes deshonnêtes, & qui blessent la pudeur: & la raison que vous en donnez ne le prouve point. S'il étoit vrai que la pudeur fût offensée de tous les termes qui peuvent présenter à notre esprit certaines choses dans la matiére de la pureté, vous l'auriez bien offensée vous-même, quand vous avez dit, *Que les anciens Poëtes enseignoient divers moïens pour se passer du mariage, qui sont des crimes parmi les Chrétiens, & des crimes abominables.* Car y a-t-il rien de plus horrible & de plus infame, que ce que ces mots de *crimes abominables* présentent à l'esprit? Ce n'est donc point par là qu'on doit

juger si un mot est deshonnête, ou non.

On peut voir sur cela une Lettre de Ciceron à Papirius Pœtus, qui commence par ces mots, *Amo verecundiam, tu potiùs libertatem loquendi.* Car c'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *Amo verecundiam, vel potiùs libertatem loquendi*, qui est une faute visible qui se trouve presque dans toutes les éditions de Ciceron. Il y traite fort au long cette question, sur laquelle les Philosophes étoient partagés : s'il y a des paroles qu'on doive regarder comme malhonnêtes, & dont la modestie ne permette pas que l'on se serve. Il dit que les Stoïciens nioient qu'il y en eût : il rapporte leurs raisons. Ils disoient que l'obscénité, pour parler ainsi, ne pouvoit être que dans les mots ou dans les choses ; Qu'elle n'étoit point dans les mots, puisque plusieurs mots étant équivoques, & aïant diverses significations, ils ne passoient point pour deshonnêtes selon une de leurs significations, dont il apporte plusieurs exemples : Qu'elle n'étoit point aussi dans les choses ; parce que la même chose pouvant être signifiée par plusieurs façons de parler, il y en avoit quelques-unes, dont les personnes les plus modestes ne faisoient point de difficulté de se servir ; Comme, dit-il, personne ne se blessoit d'entendre dire, *Virginem me quondam invitam is per vim violat :* au lieu que si on se fût servi d'un autre mot que Ciceron laisse sous-entendre, & qu'il n'a eu garde d'écrire, *Nemo*, dit-il, *tulisset*, personne ne l'auroit pû souffrir.

Il est donc constant, selon tous les Philosophes, & les Stoïciens mêmes, que les hommes sont convenus, que la même chose étant exprimée par de certains termes, elle ne blesseroit pas la pudeur ; & qu'étant exprimée par d'autres, elle la blesseroit. Car les Stoïciens mêmes demeuroient d'accord de cette sorte de convention : mais la croïant déraisonnable, ils soûtenoient qu'on n'étoit point obli-

gé de la ſuivre. Ce qui leur faiſoit dire, *nihil eſſe obſcœnum, nec in verbo, nec in re;* & que le Sage appelloit chaque choſe par ſon nom.

Mais comme cette opinion des Stoïciens eſt inſoûtenable, & qu'elle eſt contraire à ſaint Paul, qui met entre les vices, *Turpiloquium*, les mots ſales, il faut néceſſairement reconnoître, que la même choſe peut être exprimée par de certains termes, qui ſeroient fort deshonnêtes; mais qu'elle peut auſſi être exprimée, par de certains termes, qui ne le ſont point du tout au jugement de toutes les perſonnes raiſonnables. Que ſi on veut en ſçavoir la raiſon, que Ciceron n'a point donnée, on peut voir ce qui en a été écrit dans *l'Art de penſer*, premiére Partie, chap. 13.

Mais ſans nous arrêter à cette raiſon, il eſt certain que dans toutes les Langues policées, car je ne ſçai pas s'il en eſt de même des Langues ſauvages; il y a de certains termes que l'uſage a voulu qui fuſſent regardé comme deshonnêtes, & dont on ne pourroit ſe ſervir ſans bleſſer la pudeur; & qu'il y en a d'autres, qui ſignifiant la même choſe ou les mêmes actions, mais d'une maniére moins groſſiére, & pour ainſi dire, plus voilée, n'étoient point cenſés deshonnêtes. Et il falloit bien que cela fût ainſi. Car ſi certaines choſes qui font rougir, quand on les exprime trop groſſiérement, ne pouvoient être ſignifiées par d'autres termes dont la pudeur n'eſt point offenſée, il y a de certains vices dont on n'auroit point pû parler, quelque néceſſité qu'on en eût, pour en donner de l'horreur, & pour les faire éviter.

Cela étant donc certain, comment n'avez-vous point vû que les termes que vous avez repris, ne paſſeront jamais pour deshonnêtes? Les premiers ſont *les voix luxurieuſes*, & *la Morale lubrique de l'Opera*. Ce que l'on peut dire de ces mots, *luxurieux* & *lubrique*, eſt qu'ils ſont un peu vieux: ce

qui n'empêche pas qu'ils ne puissent bien trouver place dans une Satire. Mais il est inoüi qu'ils aïent jamais été pris pour des mots deshonnêtes, & qui blessent la pudeur. Si cela étoit, auroit-on laissé le mot de *luxurieux* dans les Commandements de Dieu que l'on apprend aux enfans? *Les rendez-vous chez la Cornu* sont assurément de vilaines choses pour les personnes qui les donnent. C'est aussi dans cette vuë que l'Auteur de la Satire en a parlé, pour les faire détester. Mais quelle raison auroit-on de vouloir que cette expression soit malhonnête? Est-ce qu'il auroit mieux valu nommer le métier de la Cornu par son propre nom? C'est au contraire ce qu'on n'auroit pû faire sans blesser un peu la pudeur. Il en est de même *des plaisirs de l'Enfer goutés en Paradis*. Et je ne vois pas que ce que vous en dites soit bien fondé. *C'est*, dites-vous, *une expression fort obscure*. Un peu d'obscurité ne sied pas mal dans ces matiéres. Mais il n'y en a point ici que les gens d'esprit ne dévelopent sans peine. Il ne faut que lire ce qui précéde dans la Satire, qui est la fin de la fausse Dévote :

Voilà le digne fruit des soins de son Docteur.
Encore est-ce beaucoup, si ce Guide imposteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant Quiétisme
Tout-à-coup l'amenant au vrai Molinozisme,
Il ne lui fait bien-tôt, aidé de Lucifer,
Gouter en Paradis les plaisirs de l'Enfer.

N'est-il pas loüable d'avoir cherché les plus noires couleurs qu'il a pû, pour donner de l'horreur d'un si détestable abus, dont on a vû depuis peu de si terribles exemples? On voit assez que ce qu'il a entendu par ce que nous venons de rapporter, est le crime d'un Directeur hypocrite, qui aidé du

Démon, fait goûter des plaisirs criminels, dignes de l'enfer, à une malheureuse qu'il auroit feint de conduire en Paradis. *Mais*, dites-vous, *l'on ne peut creuser cette pensée, que l'imagination ne se salisse effroïablement.* Si creuser une pensée de cette nature, c'est s'en former dans l'imagination une image sale, quoi qu'on n'en eût donné aucun sujet, tant pis pour ceux, qui comme vous dites, creuseroient celle-ci. Car ces sortes de pensées revétuës de termes honnêtes, comme elles le sont dans la Satire, ne présentent rien proprement à l'imagination, mais seulement à l'esprit, afin d'inspirer de l'aversion pour la chose dont on parle. Ce qui bien loin de porter au vice, est un puissant moïen d'en détourner. Il n'est donc pas vrai qu'on ne puisse lire cet endroit de la Satire, sans que l'imagination en soit salie : à moins qu'on ne l'ait fort gâtée par une habitude vicieuse d'imaginer ce que l'on doit seulement connoître pour le fuïr, selon cette belle parole de Tertullien, si ma mémoire ne me trompe, *Spiritualia nequitiæ non amicâ conscientiâ, sed inimicâ scientiâ novimus.*

Cela me fait souvenir de la scrupuleuse pudeur du P. Bouhours, qui s'est avisé de condamner tous les Traducteurs du Nouveau Testament pour avoir traduit, *Abraham genuit Isaac*, *Abraham engendra Isaac ;* parce, dit-il, que ce mot *engendra*, salit l'imagination. Comme si le mot Latin, *genuit*, donnoit une autre idée que le mot *engendrer* en François. Les personnes sages & modestes ne font point de ces sortes de réflexions, qui banniroient de notre Langue une infinité de mots, comme celui de *concevoir*, *d'user du mariage*, *de consommer le Mariage*, & plusieurs autres. Et ce seroit aussi en vain que les Hébreux loueroient la chasteté de la Langue sainte dans ces façons de parler, *Adam connut sa femme, & elle enfanta Caïn.* Car ne peut-on pas dire qu'on ne peut creuser ce mot, *connoître sa*

femme, que l'imagination n'en soit salie ? S. Paul a-t-il eu cette crainte, quand il a parlé en ces termes de la fornication, dans la premiere Epître aux Corinthiens, chapitre 6. *Ne sçavez-vous pas*, dit-il, *que vos corps sont les membres de Jesus-Christ ? Arracherai-je donc à Jesus-Christ ses propres membres, pour en faire les membres d'une Prostituée ? A Dieu ne plaise. Ne sçavez-vous pas que celui qui se joint à une Prostituée, devient un même corps avec elle ? car ceux qui étoient deux, ne sont plus qu'une même chair*, dit l'Ecriture : *mais celui qui demeure attaché au Seigneur, est un même esprit avec lui. Fuïez la fornication.* Qui peut douter que ces paroles ne présentent à l'esprit des choses qui feroient rougir, si elles étoient exprimées en certains termes que l'honnêteté ne souffre point ? Mais outre que les termes dont l'Apôtre se sert, sont d'une nature à ne point blesser la pudeur ; l'idée qu'on en peut prendre, est accompagné d'une idée d'exécration, qui non seulement empêche que la pudeur n'en soit offensée, mais qui fait de plus que les Chrétiens conçoivent une grande horreur du vice dont cet Apôtre a voulu détourner les fidelles. Mais veut-on sçavoir ce qui peut être un sujet de scandale aux foibles ? C'est quand un faux délicat leur fait appréhender une saleté d'imagination, où personne avant lui n'en avoit trouvé. Car il est cause par là qu'ils pensent à quoi ils n'auroient point pensé, si on les avoit laissés dans leur simplicité. Vous voïez donc, Monsieur, que vous n'avez pas eu sujet de reprocher à votre adversaire qu'il avoit eu tort de se vanter, *qu'il ne lui étoit pas échapé un seul mot, qui pût blesser le moins du monde la pudeur.*

La seconde chose qui m'a fait beaucoup de peine, Monsieur, c'est que vous blâmiez dans votre Préface les endroits de la Satire, qui m'avoient paru les plus beaux, les plus édifians, & les plus capables de contribuer aux bonnes mœurs, & à l'hon-

nêteté publique. J'en rapporterai deux ou trois exemples. J'ai été charmé, je vous l'avouë, de ces Vers de la page sixiéme.

L'Epouse que tu prens, sans tache en sa conduite,
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal instruite,
Aux Loix de son devoir régle tous ses desirs.
Mais qui peut t'asûrer qu'invincible aux plaisirs,
Chez toi dans une vie ouverte à la licence,
Elle conservera sa premiere innocence?
Par toi-même bien-tôt conduite à l'Opera,
De quel air penses-tu que ta Sainte verra
D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse,
Ces danses, ces Héros à voix luxurieuses;
Entendra ces discours sur l'amour seul roulans,
Ces doucereux Renauds, ces insensés Rolans;
Sçaura d'eux qu'à l'Amour, comme au seul Dieu suprême,
On doit immoler tout, jusqu'à la vertu même:
Qu'on ne sçauroit trop tôt se laisser enflammer,
Qu'on n'a reçû du Ciel un cœur que pour aimer;
Et tous ces Lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa Musique?
Mais de quels mouvemens dans son cœur excités,
Sentira-t-elle alors tous ses sens agités?

On trouvera quelque chose de semblable dans un Livre imprimé il y a dix ans. Car on y fait voir par l'autorité des Payens mêmes, combien c'est une chose pernicieuse de faire un Dieu de l'Amour, & d'inspirer aux jeunes personnes qu'il n'y a rien de

plus doux que d'aimer. Permettez-moi, Monſieur, de rapporter ici ce qui eſt dit dans ce Livre, qui eſt aſſez rare. *Peut-on avoir un peu de zéle pour le ſalut des ames, qu'on ne déplore le mal que font dans l'eſprit d'une infinité de perſonnes, les Romans, les Comédies, & les Opera? Ce n'eſt pas qu'on n'ait ſoin préſentement de n'y rien mettre qui ſoit groſſierement deſhonnête: mais c'eſt qu'on s'y étudie à faire paroître l'Amour comme la choſe du monde la plus charmante & la plus douce. Il n'en faut pas davantage pour donner une grande pente à cette malheureuſe paſſion. Ce qui fait ſouvent de ſi grandes plaïes, qu'il faut une grace bien extraordinaire pour en guérir. Les Payens mêmes ont reconnu combien cela pouvoit cauſer de déſordres dans les mœurs. Car Ciceron aïant rapporté les Vers d'une Comédie, où il eſt dit que l'Amour eſt le plus grand des Dieux* (ce qui ne ſe dit que trop dans celles de ce tems-ci) *il s'écrie avec raiſon: O la belle réformatrice des mœurs que la Poëſie, qui nous fait une divinité de l'Amour, qui eſt une ſource de tant de folies & de déréglemens honteux! Mais il n'eſt pas étonnant de lire de telles choſes dans une Comédie: puiſque nous n'en aurions aucune, ſi nous n'approuvions ces déſordres:* De Comœdia loquor, quæ, ſi hæc flagitia non approbaremus, nulla eſſet omnino.

Mais ce qu'il y a de particulier dans l'Auteur de la Satire, & en quoi il eſt le plus louable, c'eſt d'avoir repréſenté avec tant d'eſprit & de force, le ravage que peuvent faire dans les bonnes mœurs les Vers de l'Opera, qui roulent tous ſur l'Amour, chantés ſur des airs, qu'il a eu grande raiſon d'appeller *luxurieux*; puiſqu'on ne ſçauroit s'en imaginer de plus propres à enflammer les paſſions, & à faire entrer dans les cœurs *la Morale lubrique* des Vers. Et ce qu'il y a de pis, c'eſt que le poiſon de ces chanſons laſcives ne ſe termine pas au lieu où ſe jouënt ces piéces, mais ſe répand par toute la France, où une infinité de gens s'appliquent à les

apprendre par cœur, & se font un plaisir de les chanter par tout où ils se trouvent.

Cependant, Monsieur, bien loin de reconnoître le service que l'Auteur de la Satire a rendu par là au Public, vous voudriez faire croire, que c'est pour donner un coup de dent à M. Quinault, Auteur de ces Vers de l'Opera, qu'il en a parlé si mal : & c'est dans cet endroit là même, que vous avez crû avoir trouvé des mots deshonnêtes dont la pudeur est offensée.

Ce qui m'a aussi beaucoup plû dans la Satire, c'est ce qu'il dit contre les mauvais effets de la lecture des Romans. Trouvez bon, Monsieur, que je le rapporte encore ici.

Supposons toutefois, qu'encor fidelle & pure,
Sa vertu de ce choc revienne sans bleßure ;
Bien-tôt dans ce grand monde, où tu vas l'entraîner,
Au milieu des écueils qui vont l'environner,
Crois-tu que toujours ferme aux bords du précipice,
Elle pourra marcher sans que le pied lui glisse ;
Que toujours insensible aux discours enchanteurs
D'un idolatre amas de jeunes Séducteurs,
Sa sageße jamais ne deviendra folie ?
D'abord tu la verras, ainsi que dans Clélie,
Recevant ses Amans sous le doux nom d'Amis,
S'en tenir avec eux aux petits soins permis ;
Puis bien-tôt en grande eau sur le fleuve de Tendre
Naviger à souhait, tout dire, & tout entendre.
Et ne présume pas que Venus, ou Satan,
Souffre qu'elle en demeure aux termes du Roman.
Dans le crime il suffit qu'une fois on débute,
Une chûte toujours attire une autre chûte :

L'honneur est comme une Isle escarpée & sans bords ;
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Peut-on mieux représenter le mal, que sont capables de faire les Romans les plus estimés, & par quels degrés insensibles ils peuvent mener les jeunes gens, qui s'en laissent empoisonner, bien loin au-delà des termes du Roman, & jusqu'aux derniers désordres ? Mais parce qu'on y a nommé la Clélie, il n'y a presque rien dont vous fassiez un plus grand crime à l'Auteur de la Satire. *Combien*, dites-vous, *a-t-on été indigné de voir continuer son acharnement sur la Clélie ? L'estime qu'on a toujours faite de cet Ouvrage, & l'extrême vénération qu'on a toujours eue* (1) *pour l'illustre personne qui l'a composé, ont fait soulever tout le monde contre une attaque si souvent & si légitimement répetée. Il paroît bien que le vrai mérite est bien plûtôt une raison pour avoir place dans ses Satires, qu'une raison d'en être exempt.*

Il ne s'agit point, Monsieur, du mérite de la personne qui a composé la Clélie, ni de l'estime qu'on a faite de cet Ouvrage. Il en a pû mériter pour l'esprit, pour la politesse, pour l'agrément des inventions, pour les caracteres bien suivis, & pour les autres choses qui rendent agréable à tant de personnes la lecture des Romans. Que ce soit, si vous voulez, le plus beau de tous les Romans : mais enfin c'est un Roman. C'est tout dire. Le caractere de ces piéces est de rouler sur l'Amour, & d'en donner des leçons d'une maniere ingénieuse, & qui soit d'autant mieux reçûë, qu'on en écarte le plus en apparence tout ce qui pourroit paroître de trop grossierement contraire à la pureté. C'est par là qu'on va insensiblement jusqu'au bord du précipice, s'ima-

(1) *Pour l'illustre Personne qui l'a composé.*] Mademoiselle de Scuderi.

ginant qu'on n'y tombera pas, quoiqu'on y soit déja à demi tombé par le plaisir qu'on a pris à se remplir l'esprit & le cœur de la doucereuse Morale qui s'enseigne au pays de Tendre. Vous pouvez dire, tant qu'il vous plaira, que cet Ouvrage est en vénération à tout le monde. Mais voici deux faits dont je suis très-bien informé. Le premier est que feuë Madame la Princesse de Conti, & Madame de Longueville, aïant sçû que M. Despreaux avoit fait (1) une Piéce en prose contre les Romans où la Clélie n'étoit pas épargnée; comme ces Princesses connoissoient mieux que personne, combien ces lectures sont dangereuses; elles lui firent dire qu'elles seroient bien-aises de la voir. Il la leur récita; & elles en furent tellement satisfaites, qu'elles témoignérent souhaiter beaucoup qu'elle fût imprimée. Mais il s'en excusa, pour ne pas s'attirer sur les bras de nouveaux ennemis.

L'autre fait est, qu'un Abbé de grand mérite, & qui n'avoit pas moins de piété que de lumiere, se résolut de lire la Clélie, pour en juger avec connoissance de cause; & le jugement qu'il en porta, fut le même que celui de ces deux Princesses. Plus on estime l'illustre Personne à qui on attribuë cet Ouvrage, plus on est porté à croire qu'elle n'est pas à cette heure d'un autre sentiment que ces Princesses; & qu'elle a un vrai repentir de ce qu'elle a fait autrefois lorsqu'elle étoit moins éclairée. Tous les amis de (2) M. de Gomberville, qui avoit aussi beaucoup de mérite, & qui a été un des premiers Académiciens, sçavent que ç'a été sa disposition à l'égard de son Polexandre; & qu'il eût voulu, si cela eût été possible, l'avoir effacé de ses larmes. Supposé

(1) *Une piéce en prose contre les Romans.*] C'est le Dialogue, qui est dans ce Volume.

(2) *M. de Gomberville.*] Marin le Roi, Sieur de Gomberville, de l'Académie Françoise. Outre son Polexandre, il a composé encore deux autres Romans; sçavoir, *la Cythérée* & *la jeune Alciane*.

que Dieu ait fait la même grace à la personne que l'on dit Auteur de la Clélie, c'est lui faire peu d'honneur, que de la représenter comme tellement attachée à ce qu'elle a écrit autrefois, qu'elle ne puisse souffrir qu'on y reprenne ce que les régles de la piété Chrétienne y font trouver de répréhensible.

Enfin, Monsieur, j'ai fort estimé, je vous l'avouë, ce qui est dit dans la Satire contre un misérable Directeur, qui feroit passer sa dévote du Quiétisme au vrai Molinozisme. Et nous avons déja vû que c'est un des endroits où vous avez trouvé le plus à redire. Je vous supplie, Monsieur, de faire sur cela de sérieuses réflexions.

Vous dites à l'entrée de votre Préface, que *dans cette dispute entre vous & M. Despreaux, il s'agit non seulement de la défense de la Vérité, mais encore des bonnes mœurs & de l'honnêteté publique.* Permettez-moi, Monsieur, de vous demander, si vous n'avez point sujet de craindre, que ceux qui compareront ces trois endroits de la Satire avec ceux que vous y opposez, ne soient portés à juger que c'est plûtôt de son côté que du vôtre, qu'est la défense des bonnes mœurs, & de l'honnêteté publique. Car ils voïent du côté de la Satire, 1°. Une très-juste & très-chrétienne condamnation des Vers de l'Opera, soutenus par les airs efféminés de Lulli. 2°. Les pernicieux effets des Romans, représentés avec une force capable de porter les peres & les meres qui ont quelque crainte de Dieu, & à ne les pas laisser entre les mains de leurs enfans. 3°. Le Paradis, le Démon, & l'Enfer, mis en œuvre pour faire avoir plus d'horreur d'une abominable profanation des choses saintes. Voila, diront-ils, comme la Satire de M. Despreaux est contraire aux bonnes mœurs, & à l'honnêteté publique.

Ils verront d'autre part dans votre Préface, 1°. ces mêmes Vers de l'Opera, jugés si bons, ou au moins si innocens, qu'il y a, selon vous, Monsieur, su-

jet de croire qu'ils n'ont été blâmés par M. Despreaux, que pour donner un coup de dent à M. Quinault qui en est l'Auteur : 2°. Un si grand zéle pour la défense de la Clélie, qu'il n'y a gueres de choses que vous blâmiez plus fortement dans l'Auteur de la Satire, que de n'avoir pas eu pour cet Ouvrage assez de respect & de vénération : 3°. Un injuste reproche, que vous lui faites d'avoir offensé la pudeur, pour avoir eu soin de bien faire sentir l'énormité du crime d'un faux Directeur. En vérité, Monsieur, je ne sçai si vous avez lieu de croire que ce qu'on jugeroit sur cela vous pût être favorable.

Ce que vous dites de plus fort contre M. Despreaux, paroît appuyé sur un fondement bien foible. Vous prétendez que sa Satire est contraire aux bonnes mœurs ; & vous n'en donnez pour preuve que deux endroits. Le premier est ce qu'il dit, en badinant avec son ami,

Quelle joïe, &c.
De voir autour de soi croître dans sa maison
De petits Citoïens, dont on croit être Pere ?

L'autre est dans la page suivante, où il ne fait encore que rire.

On peut trouver encor quelques femmes fidelles.
Sans doute, & dans Paris, si je sçai bien compter,
Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.

Vous dites sur le premier ; *Qu'il fait entendre par là, qu'un homme n'est gueres fin ni gueres instruit des choses du monde, quand il croit que ses enfans sont ses enfans.* Et vous dites sur le second ; *Qu'il fait aussi entendre, que selon son calcul, & le raisonnement qui en résulte, nous sommes presque tous des enfans illégitimes.*

Plus une accusation est atroce, plus on doit évi-

ter de s'y engager, à moins qu'on n'ait de bonnes preuves. Or ç'en est une assurément fort atroce, d'imputer à l'Auteur de la Satire, d'avoir fait entendre *qu'un homme n'est gueres fin, quand il croit que les enfans de sa femme sont ses enfans, & qu'il n'y a que trois femmes de bien dans une Ville, où il y en a plus de deux cens mille.* Cependant, Monsieur, vous ne donnez pour preuve de ces étranges accusations, que les deux endroits que j'ai rapportés. Mais il vous étoit aisé de remarquer, que l'Auteur de la Satire a clairement fait entendre, qu'il n'a parlé qu'en riant dans ces endroits, & sur tout dans le dernier. Car il n'entre dans le sérieux, qu'à l'endroit où il fait parler Alcippe en faveur du Mariage, qui commence par ces Vers :

Jeune autrefois par vous dans le monde con-
duit, &c.

Et finit par ceux-ci qui contiennent une vérité que les Païens n'ont point connuë, & que saint Paul nous a enseignée : *Qui se non continet, nubat; melius est nubere, quàm uri.*

L'Hyménée est un joug; & c'est ce qui m'en plaît.
L'Homme en ses passions toujours errant sans guide,
A besoin qu'on lui mette & le mords & la bride;
Son pouvoir malheureux ne sert qu'à le gêner;
Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.

Que répond le Poëte à cela ? Le contredit-il ? Le réfute-t-il ? Il l'approuve au contraire en ces termes :

Ha, bon! voilà parler en docte Janséniste,
Alcippe, & sur ce point si sçavamment touché,
Desmâres dans S. Roch n'auroit pas mieux prêché.

Et c'eſt enſuite qu'il témoigne qu'il va parler ſérieuſement & ſans raillerie.

Mais, c'eſt trop t'inſulter ; quittons la raillerie ;
Parlons ſans hiperbole & ſans plaiſanterie.

Peut on plus expreſſément marquer, que ce qu'il avoit dit auparavant de ces trois femmes fidelles dans Paris, n'étoit que pour rire ; des hiperboles ſi outrées ne ſe diſent qu'en badinant. Et vous-même, Monſieur, voudriez-vous qu'on vous crût, quand vous dites, *Que pour deux ou trois femmes dont le crime eſt avéré, on ne doit pas les condamner toutes.* De bonne foi, croïez-vous qu'il n'y en ait gueres davantage dans Paris, qui ſoient diffamées par leur mauvaiſe vie ? Mais une preuve évidente, que l'Auteur de la Satire n'a pas crû qu'il y eût ſi peu de femmes fidelles, c'eſt que dans une vingtaine de portraits qu'il en fait, il n'y a que les deux premiers qui aïent pour leur caractere l'infidélité ; ſi ce n'eſt que dans celui de la fauſſe Dévote, il dit ſeulement que ſon Directeur pourroit l'y précipiter.

Pour ce qui eſt de ces termes, *dont on croit être pere ;* il n'eſt pas vrai qu'il faſſe entendre *qu'un mari n'eſt gueres fin ni gueres inſtruit des choſes du monde, quand il croit que ſes enfans ſont ſes enfans.* Car outre que l'Auteur parle là en badinant, ils ne diſent au fond, que ce qui eſt marqué par cette régle de Droit : *Pater eſt quem nuptiæ demonſtrant ;* c'eſt-à-dire, que le mari doit être regardé comme le pere des enfans nés dans ſon mariage, quoique cela ne ſoit pas toujours vrai. Mais cela fait-il qu'un mari doive croire, à moins que de paſſer pour peu fin, & pour peu inſtruit des choſes du monde, qu'il n'eſt pas le pere des enfans de ſa femme ? C'eſt tout le contraire. Car à moins qu'il n'en eût des preuves certaines, il ne pourroit croire qu'il ne l'eſt pas, ſans faire un jugement téméraire très-criminel contre ſon épouſe.

Cependant, Monſieur, comme c'eſt de ces deux endroits, que vous avez pris ſujet de faire paſſer la Satire de M. Deſpreaux pour une déclamation contre le mariage, & qui bleſſoit l'honnêteté & les bonnes mœurs ; jugez ſi vous l'avez pû faire ſans bleſſer vous-même la juſtice & la charité.

Je trouve dans votre Préface deux endroits très-propres à juſtifier la Satire, quoique ce ſoit en la blâmant. L'un eſt ce que vous dites en la page cinquiéme, *que tout homme qui compoſe une Satire, doit avoir pour but, d'inſpirer une bonne Morale ; & qu'on peut, ſans faire tort à M. Deſpreaux, préſumer qu'il n'a pas eu ce deſſein.* L'autre eſt la réponſe que vous faites à ce qu'il avoit dit à la fin de la Préface de ſa Satire, *que les femmes ne ſeront pas plus choquées des prédications qu'il leur fait dans cette Satire contre leurs défauts, que des Satires que les Prédicateurs font tous les jours en Chaire contre ces mêmes défauts.*

Vous avoüez qu'on peut comparer les Satires avec les Prédications, & qu'il eſt de la nature de tous les deux de combattre les vices : mais que ce ne doit être qu'en général, ſans nommer les perſonnes. Or M. Deſpréaux n'a point nommé les perſonnes, en qui les vices, qu'il décrit, ſe rencontroient ; & on ne peut nier que les vices qu'il a combattus, ne ſoient de veritables vices. On le peut donc loüer avec raiſon d'avoir travaillé à inſpirer une bonne Morale ; puiſque c'en eſt une partie de donner de l'horreur des vices, & d'en faire voir le ridicule. Ce qui ſouvent eſt plus capable, que les diſcours ſerieux, d'en détourner pluſieurs perſonnes, ſelon cette parole d'un Ancien,

Ridiculum acri
Fortiùs ac meliùs magnas plerùmque ſecat res.

Et ce ſeroit en vain qu'on objecteroit, qu'il ne s'eſt point contenté, dans ſon quatriéme portrait,

de combattre l'Avarice en géneral, l'aïant appliquée à deux personnes connuës. Car ne les aïant point nommées, il n'a rien appris au public qu'il ne sçût déja. Or comme ce seroit porter trop loin cette prétenduë régle de ne point nommer les personnes, que de vouloir qu'il fût interdit aux Prédicateurs de se servir quelquefois d'histoires connuës de tout le monde, pour porter plus efficacement leurs Auditeurs à fuïr de certains vices ; ce seroit aussi en abuser que d'étendre cette interdiction jusqu'aux Auteurs de Satires.

Ce n'est point aussi comme vous le prenez. Vous prétendez que M. Despréaux a encore nommé les personnes dans cette derniére Satire, & d'une maniére qui a déplû aux plus enclins à la médisance. Et toute la preuve que vous en donnez, est qu'il a fait revenir sur les rangs Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, & plusieurs autres : *ce qui est*, dites-vous, *la chose du monde la plus ennuïeuse, & la plus dégoûtante.* Pardonnez moi si je vous dis, que vous ne prouvez point du tout par là ce que vous aviez à prouver. Car il s'agissoit de sçavoir, si M. Despréaux n'avoit pas contribué à inspirer une bonne Morale, en blâmant dans sa Satire les mêmes défauts, que les Prédicateurs blâment dans leurs Sermons. Vous aviez répondu que pour inspirer une bonne Morale, soit par les Satires, soit par les Sermons, on doit combattre les vices en géneral, sans nommer les personnes. Il falloit donc montrer, que l'Auteur de la Satire avoit nommé les Femmes dont il combattoit les défauts. Or Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, ne sont pas des noms de Femmes, mais de Poëtes. Ils ne sont donc pas propres à montrer que M. Despréaux, combattant differens vices de Femmes, ce que vous avoüez lui avoir été permis, se soit rendu coupable de médisance, en nommant des Femmes particuliéres, à qui il les auroit attribués.

Voilà donc M. Despréaux justifié selon vous-même sur le sujet des Femmes, qui est le capital de sa Satire. Je veux bien cependant examiner avec vous, s'il est coupable de médisance à l'égard des Poëtes.

C'est ce que je vous avouë ne pouvoir comprendre. Car tout le monde a crû jusques ici, qu'un Auteur pouvoit écrire contre un Auteur, remarquant les défauts qu'il croïoit avoir trouvé dans ses Ouvrages, sans passer pour médisant; pourvu qu'il agisse de bonne foi, sans lui imposer, & sans le chicaner; lors sur tout qu'il ne reprend que de véritables défauts.

Quand, par exemple, le Pere Goulu, Géneral des Feüillans, publia, il y a plus de soixante ans, deux volumes contre les Lettres de M. de Balzac, qui faisoient grand bruit dans le monde; le Public s'en divertit. Les uns prenoient parti pour Balzac; les autres pour le Feüillant; mais personne ne s'avisa de l'accuser de médisance. Et on ne fit point non plus de reproche à Javersac, qui avoit écrit contre l'un & contre l'autre. Les guerres entre les Auteurs passent pour innocentes, quand elles ne s'attachent qu'à la Critique de ce qui regarde la Littérature, la Grammaire, la Poësie, l'Eloquence; & que l'on n'y mêle point de calomnies & d'injures personnelles. Or que fait autre chose M. Despréaux à l'égard de tous les Poëtes qu'il a nommés dans ses Satires, Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, & autres, sinon d'en dire son jugement, & d'avertir le Public que ce ne sont pas des modéles à imiter? Ce qui peut être de quelque utilité pour faire éviter leurs défauts, & peut contribuer même à la gloire de la Nation, à qui les Ouvrages d'esprit font honneur, quand ils sont bien faits; comme au contraire, ç'a été un deshonneur à la France, d'avoir fait tant d'estime des pitoïables Poësies de Ronsard.

Celui dont M. Despréaux a le plus parlé, c'est

M. Chapelain. Mais qu'en a-t-il dit ; Il en rend lui-même compte au Public dans sa neuviéme Satire.

Il a tort, dira l'un ; pourquoi faut-il qu'il nomme?
Attaquer Chapelain ! Ah ! c'est un si bon homme.
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût crû, qu'il n'eût point fait de Vers.
Il se tuë à rimer : que n'écrit-il en Prose ?
Voilà ce que l'on dit ; & que dis-je autre chose ?
En blâmant ses Ecrits, ai-je d'un stile affreux
Distilé sur sa vie un venin dangereux ?
Ma Muse, en l'attaquant, charitable & discrete,
Sçait de l'homme d'honneur distinguer le Poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;
Qu'on prise sa candeur, & sa civilité ;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincere ;
On le veut, j'y souscris, & suis prêt de me taire.
Mais que pour un modéle on montre ses Ecrits,
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux Esprits,
Comme Roi des Auteurs qu'on l'éleve à l'Empire,
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire.

Cependant, Monsieur, vous ne pouvez pas douter que ce ne soit être médisant, que de taxer de médisance celui qui n'en seroit pas coupable. Or si on prétendoit que M. Despréaux s'en fût rendu coupable, en disant que M. Chapelain, quoique d'ailleurs honnête, civil & officieux, n'étoit pas un fort bon Poëte, il lui seroit bien aisé de confondre ceux qui lui feroient ce reproche. Il n'auroit qu'à leur faire lire ces Vers de ce grand Poëte sur la belle Agnès.

On voit hors des deux bouts de ses deux courtes manches
Sortir à découvert deux mains longues & blanches,
Dont les doigts inégaux, mais tout ronds & menus,
Imitent l'embompoint des bras ronds & charnus.

Enfin, Monsieur, je ne comprends pas comment vous n'avez point appréhendé, qu'on ne vous appliquât ce que vous dites de M. Despréaux dans vos Vers; *Qu'il croit avoir droit de maltraiter dans ses Satires ce qu'il lui plaît; & que la raison a beau lui crier sans cesse, que l'équité naturelle nous défend de faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'il nous soit fait à nous-mêmes. Cette voix ne l'émeut point.* Car si vous le trouvez blâmable d'avoir fait passer la Pucelle & le Jonas pour de méchans Poëmes, pourquoi ne le seriez-vous pas d'avoir parlé avec tant de mépris de son Ode Pindarique, qui paroît avoir été si estimée, que (1) trois des meilleurs Poëtes Latins de ce tems ont bien voulu prendre la peine d'en faire chacun une Ode Latine. Je ne vous en dis pas davantage. Vous ne voudriez pas sans doute, contre la défense que Dieu en fait, avoir deux poids & deux mesures. Je vous supplie, Monsieur, de ne pas trouver mauvais qu'un homme de mon âge vous donne ce dernier avis en vrai ami.

On doit avoir du respect pour le jugement du Public; & quand il s'est déclaré hautement pour un Auteur, ou pour un Ouvrage, on ne peut gueres le combattre de front, & le contredire ouvertement, qu'on ne s'expose à en être maltraité. Les vains ef-

(1) *Trois des meilleurs Poëtes Latins.*] Messieurs Rollin, Lenglet, & de Saint-Remi.

forts du Cardinal de Richelieu contre le Cid en ſont un grand exemple ; & on ne peut rien voir de plus heureuſement exprimé que ce qu'en dit votre Adverſaire.

En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue :
Tout Paris pour Chiméne a les yeux de Rodrigue ;
L'Académie en corps a beau le cenſurer ;
Le Public révolté s'obſtine à l'admirer.

Jugez par là, Monſieur, de ce que vous devez eſpérer du mépris que vous tâchez d'inſpirer pour les Ouvrages de M. Deſpreaux dans votre Préface. Vous n'ignorez pas combien ce qu'il a mis au jour a été bien reçû dans le monde, à la Cour, à Paris, dans les Provinces, & même dans tous les Païs étrangers, où l'on entend le François. Il n'eſt pas moins certain que tous les bons Connoiſſeurs trouvent le même eſprit, le même art, & les mêmes agrémens dans ſes autres Piéces, que dans ſes Satires. Je ne ſçai donc, Monſieur, comment vous vous êtes pû promettre qu'on ne ſeroit point choqué de vous en voir parler d'une maniere ſi oppoſée au jugement du Public ? Avez-vous crû, que ſuppoſant ſans raiſon que tout ce que l'on dit librement des défauts de quelque Poëte, doit être pris pour médiſance, on applaudiroit à ce que vous dites, *Que ce ne ſont que ſes médiſances qui ont fait rechercher ſes Ouvrages avec tant d'empreſſement. Qu'il va toujours terre à terre, comme un Corbeau qui va de charogne en charogne. Que tant qu'il ne fera que des Satires comme celles qu'il nous a données, Horace & Juvenal viendront toujours revendiquer plus de la moitié des bonnes choſes qu'il y aura miſes. Que Chapelain, Quinault, Caſſagne, & les autres qu'il y aura nommés, prétendront auſſi qu'une partie de l'agrément qu'on y trouve, viendra de la célébrité de leurs noms, qu'on ſe plaît d'y voir tournés en ridicule. Que la malignité du cœur humain, qui aime tant*

tant la medisance & la calomnie, parce qu'elles élévent secrettement celui qui lit, au dessus de ceux qu'elles rabaissent, dira toujours que c'est elle qui fait truuver tant de plaisir dans les Ouvrages de M. Despréaux, &c.

Vous reconnoissez donc, Monsieur, que tant de gens qui lisent les Ouvrages de M. Despréaux, les lisent avec grand plaisir. Comment n'avez-vous donc pas vû, que de dire, comme vous faites, que ce qui fait trouver ce plaisir est la malignité du cœur humain, qui aime la médisance & la calomnie, c'est attribuer cette méchante disposition à tout ce qu'il y a de gens d'esprit à la Cour & à Paris?

Enfin, vous devez attendre qu'ils ne seront pas moins choqués du peu de cas que vous faites de leur jugement, lorsque vous prétendez que M. Despréaux a si peu réussi, quand il a voulu traiter des sujets d'un autre genre que ceux de la Satire, qu'il pourroit y avoir de la malice à lui conseiller de travailler à d'autres Ouvrages.

Il y a d'autres choses dans votre Préface que je voudrois que vous n'eussiez point écrites: mais celles-là suffisent pour m'acquitter de la promesse que je vous ai faite d'abord de vous parler avec la sincérité d'un Ami chrétien, qui est sensiblement touché de voir cette division entre deux Personnes, qui font tous deux profession de l'aimer. Que ne donnerois-je pas pour être en état de travailler à leur réconciliation plus heureusement que les gens d'honneur, que vous m'apprenez n'y avoir pas réussi? Mais mon éloignement ne m'en laisse gueres le moyen. Tout ce que je puis faire, Monsieur, est de demander à Dieu qu'il vous donne à l'un & à l'autre cet esprit de charité & de paix, qui est la marque la plus assurée des vrais Chrétiens. Il est bien difficile que dans ces contestations on ne commette de part & d'autre des fautes, dont on est obligé de demander pardon à Dieu. Mais le moyen le plus efficace que

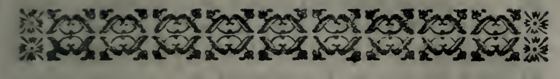
nous avons de l'obtenir, c'eſt de pratiquer ce que l'Apôtre nous recommande, *de nous ſupporter les uns les autres, chacun remettant à ſon frere le ſujet de plainte qu'il pouvoit avoir contre lui, & nous entre-pardonnant, comme le Seigneur nous a pardonné.* On ne trouve point d'obſtacle à entrer dans des ſentimens d'union & de paix, lorſqu'on eſt dans cette diſpoſition. Car l'amour propre ne régne point où régne la charité; & il n'y a que l'amour propre qui nous rende pénible la connoiſſance de nos fautes, quand la raiſon nous les fait appercevoir. Que chacun de vous s'applique cela à ſoi-même, & vous ſerez bien-tôt bons amis. J'en prie Dieu de tout mon cœur; & ſuis très-ſincerement,

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-obéiſſant Serviteur,

A. ARNAULD.





REMERCIMENT A M. ARNAULD,

SUR SA LETTRE A M. PERRAULT, Où il prend la défense de M. Despréaux.

LETTRE X.

JE ne sçaurois, Monsieur, assez vous témoigner ma reconnoissance, de la bonté que vous avez euë de vouloir bien permettre, qu'on me montrât la Lettre que vous avez écrite à M. Perrault sur ma derniere Satire. Je n'ai jamais rien lû qui m'ait fait un si grand plaisir; & quelques injures que ce galant homme m'ait dites, je ne sçaurois plus lui en vouloir de mal, puisqu'elles m'ont attiré une si honorable Apologie. Jamais cause ne fut si bien défenduë que la mienne. Tout m'a charmé, ravi, édifié dans votre Lettre: mais ce qui m'y a touché davantage, c'est cette confiance si bien fondée avec laquelle vous y déclarez que vous me croyez sincérement votre ami. N'en doutez point, Monsieur, je le suis; & c'est une qualité dont je me glorifie tous les jours en présence de vos plus grands ennemis. Il y a des Jésuites qui me font l'honneur de m'estimer, & que j'estime & honore aussi beaucoup. Ils me viennent voir dans ma solitude d'Auteuil, & ils y séjournent même quelquefois. Je les reçois du mieux que je puis: mais la premiere convention que je fais avec eux, c'est qu'il me sera permis dans nos entretiens, de vous louer à outrance. J'abuse souvent de cette permission, & l'écho des murailles

de mon jardin a retenti plus d'une fois de nos contestations sur votre sujet. La verité est pourtant qu'ils tombent sans peine d'accord de la grandeur de votre génie, & de l'étenduë de vos connoissances. Mais je leur soutiens moi, que ce sont là vos moindres qualités ; & que ce qu'il y a de plus estimable en vous, c'est la droiture de votre esprit, la candeur de votre ame, & la pureté de vos intentions. C'est alors que se font les grands cris. Car je ne démords point sur cet article, non plus que sur celui des Lettres au Provincial, que, sans examiner qui des deux partis au fond a droit ou tort, je leur vante toujours comme le plus parfait Ouvrage de Prose, qui soit en notre Langue. Nous en venons quelquefois à des paroles assez aigres. A la fin néanmoins tout se tourne en plaisanterie : *ridendo dicere verum quid vetat ?* Ou quand je les vois trop fâchés, je me jette sur les louanges du R. P. dela Chaise, que je révere de bonne foi, & à qui j'ai en effet tout recemment encore une très grande obligation, puisque c'est en partie à ses bons offices que je dois la Chanoinie de la Sainte Chapelle de Paris, que j'ai obtenue de Sa Majesté, pour mon frere le Doyen de Sens. Mais, Monsieur, pour revenir à votre Lettre, je ne sçai pas pourquoi les amis de M. Perrault refusent de la lui montrer. Jamais Ouvrage ne fut plus propre à lui ouvrir les yeux, & à lui inspirer l'esprit de paix & d'humilité, dont il a besoin aussi bien que moi. Une preuve de ce que je dis, c'est qu'à mon égard, à peine en ai-je eu fait la lecture, que frapé des salutaires leçons que vous nous y faites à l'un & à l'autre, je lui ai envoyé dire qu'il ne tiendroit qu'à lui que nous ne fussions bons amis : que s'il vouloit demeurer en paix sur mon sujet, je m'engageois à ne plus rien écrire dont il pût se choquer ; & lui ai même fait entendre que je le laisserai tout à son aise faire, s'il vouloit, un Monde renversé du Parnasse, en y plaçant les Chapelains & les

Cotins, au deſſus des Horaces & des Virgiles. Ce ſont les paroles que M. Racine & M. l'Abbé Tallemant lui ont portées de ma part. Il n'a point voulu entendre à cet accord, & a exigé de moi, avant toutes choſes, pour ſes Ouvrages une eſtime & une admiration, que franchement je ne lui ſçaurois promettre ſans trahir la raiſon, & ma conſcience. Ainſi nous voilà plus broüillés que jamais, au grand contentement des Rieurs, qui étoient déja fort affligés du bruit qui couroit de notre réconciliation. Je ne doute point que cela ne vous faſſe beaucoup de peine. Mais pour vous montrer que ce n'eſt pas de moi que la rupture eſt venuë; c'eſt qu'en quelque lieu que vous ſoïez, je vous déclare, Monſieur, que vous n'avez qu'à me mander ce que vous ſouhaitez que je faſſe pour parvenir à un accord, & je l'exécuterai ponctuellement; ſçachant bien que vous ne me preſcrirez rien que de juſte, & de raiſonnable. Je ne mets qu'une condition au Traité que je ferai. Cette condition eſt que votre Lettre verra le jour, & qu'on ne me privera point, en la ſupprimant, du plus grand honneur que j'aïe reçû en ma vie. Obtenez cela de vous & de lui; & je lui donne ſur tout le reſte la carte blanche. Car pour ce qui regarde l'eſtime qu'il veut que je faſſe de ſes Ecrits, je vous prie, Monſieur, d'examiner vous-même ce que je puis faire là-deſſus. Voici une liſte des principaux Ouvrages qu'on veut que j'admire. Je ſuis fort trompé ſi vous en avez jamais lû aucun.

Le Conte de Peau-d'Aſne, & l'Hiſtoire de la Femme au nez de boudin, mis en Vers par M. Perrault de l'Académie Françoiſe,

La Métamorphoſe d'Orante en Miroir.

L'Amour Godenot.

Le Labyrinthe de Verſailles, ou les Maximes d'Amour & de Galanterie, tirés des Fables d'Eſope.

Elégie à Iris.

La Proceſſion de Sainte Geneviéve.

Paralléles des Anciens & des Modernes, où l'on voit la Poësie portée à ſon plus haut point de perfection dans les Opéra de M. Quinault.

Saint Paulin, Poëme Héroïque.

Réflexions ſur Pindare, où l'on enſeigne l'Art de ne point entendre ce grand Poëte.

Je ris, Monſieur, en vous écrivant cette liſte; & je crois que vous aurez de la peine à vous empêcher auſſi de rire en la liſant. Cependant je vous ſupplie de croire que l'offre que je vous fais eſt très-ſérieuſe, & que je tiendrai exactement ma parole. Mais ſoit que l'accommodement ſe faſſe ou non, je vous réponds, puiſque vous prenez ſi grand intérêt à la mémoire de feu M. Perrault le Médecin, qu'à la premiere édition qui paroîtra de mon Livre, il y aura dans la Préface un article exprès en faveur de ce Médecin, qui ſurement n'a point fait la façade du Louvre, ni l'Obſervatoire, ni l'Arc de Triomphe, comme on le prouvera dans peu démonſtrativement : mais qui au fond étoit un homme de beaucoup de mérite, grand Phyſicien, & ce que j'eſtime encore plus que tout cela, qui avoit l'honneur d'être votre ami. Je doute même, quelque mine que je faſſe du contraire, qu'il m'arrive jamais de prendre de nouveau la plume pour écrire contre M. Perrault l'Académicien, puiſque cela n'eſt plus néceſſaire. En effet, pour ce qui eſt de ſes Ecrits contre les Anciens, beaucoup de mes amis ſont perſuadés, que je n'ai déja que trop emploïé de papier dans mes Réflexions ſur Longin, à réfuter des Ouvrages ſi pleins d'ignorance, & ſi indignes d'être réfutés. Et pour ce qui regarde ſes Critiques ſur mes mœurs & ſur mes Ouvrages, le ſeul bruit, ajoûtent-ils, qui a couru que vous aviez pris mon parti contre lui, eſt ſuffiſant pour me mettre à couvert de ſes invectives. J'avouë qu'ils ont raiſon. La vérité eſt pourtant, que pour rendre ma gloire compléte, il faudroit que votre Lettre fût publiée. Que ne ferois-je point pour

en obtenir de vous le consentement ? Faut-il se dédire de tout ce que j'ai écrit contre M. Perrault ? Faut-il se mettre à genoux devant lui ? Faut-il lire tout Saint Paulin ? Vous n'avez qu'à dire : rien ne me sera difficile. Je suis avec beaucoup de respect, &c.

EPITAPHE (1)
DE MONSIEUR RACINE.

D. O. M.

HIC jacet nobilis vir JOANNES RACINE, *Franciæ Thesauris præfectus, Regi à secretis atque à cubiculo, nec non unus è quadraginta Gallicanæ Academiæ viris ; qui postquam Tragediarum argumenta diu cum ingenti hominum admiratione tractasset, Musas tandem suas uni Deo con-*

A LA GLOIRE (2)
DE DIEU
Très-bon & très-grand.

CI gist Messire JEAN RACINE, Trésorier de France, Sécretaire du Roi, Gentilhomme de la Chambre, & l'un des quarante de l'Académie Françoise. Il s'appliqua longtems à composer des Tragédies, qui firent l'admiration de tout le monde. Mais enfin il quitta ces sujets profanes, pour ne plus employer son esprit & sa plume qu'à louer celui, qui seul mérite nos

(1) Cette Epitaphe où M. Despréaux a si bien observé les régles de cette noble & élégante simplicité qu'il a établies dans son Discours sur les Inscriptions, parut imprimée en Latin pour la premiere fois (avec des fautes) en 1723. dans le Nécrologe de l'Abbaye de Notre-Dame de Port-Roïal des Champs.

(2) On a tout lieu de croire que M. Despréaux est lui-même Auteur de cette Traduction. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Religieuses de Port-Roïal la tenoient de sa main.

louanges. Les engagemens de ſon état, & la ſituation de ſes affaires le tinrent attaché à la Cour. Mais au milieu du commerce des hommes il ſçut remplir tous les devoirs de la piété & de la Relilion chrétienne. Le Roi Louis le Grand le choiſit lui, & un de ſes intimes amis, (1) pour écrire l'hiſtoire & les événemens admirables de ſon régne. Pendant qu'il travailloit à cet Ouvrage, il tomba dans une longue & grande maladie, qui le retira de ce lieu de miſeres pour l'établir dans un ſéjour plus heureux, la cinquante-neuviéme année de ſon âge. Quoiqu'il eût eu autrefois des frayeurs horribles de la mort, il l'enviſagea alors avec beaucoup de tranquillité, & il mourut, non abbatu par la crainte, mais ſoutenu par une ferme eſpérance & une grande confiance en Dieu. Tous ſes amis, entre leſquels il comptoit pluſieurs grands Seigneurs, furent extrêmement ſenſibles à la perte

ſecravit, omnemque ingenii vim in eo laudando contulit, qui ſolus laude dignus. Cum eum vitæ negotiorumque rationes multis nominibus Aulæ tenerent addictum, tamen in frequenti hominum conſortio omnia pietatis ac religionis officia coluit. A Chriſtianiſſimo Rege Ludovico Magno ſelectus unà cum familiari ipſius amico fuerat qui res eo regnante præclarè ac mirabiliter geſtas perſcriberet. Huic intentus operi, repentè in gravem atque diuturnum morbum implicitus eſt, tandemque ab hac ſede miſeriarum in melius domicilium tranſlatus anno ætatis ſuæ quinquageſimo nono. Qui mortem longiori adhuc intervallo remotam valdè horruerat, ejuſdem præſentis aſpectum placidâ fronte ſuſtinuit, obiitque

(1) Cet ami eſt M. Deſpréaux lui-même.

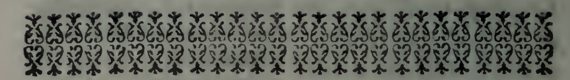
ſpe magis & piâ in Deum fiduciâ erectus, quam fractus metu. Ea jactura omnes illius amicos, è quibus nonnulli inter Regni Primores eminebant, acerbiſſimo dolore perculit. Manavit etiam ad ipſum Regem tanti viri deſiderium. Fecit modeſtia ejus ſingularis & præcipua in hanc Portus-Regii Domum benevolentia, ut in iſto cæmeterio piè magis quam magnificè ſepeliri vellet, adeòque teſtamento cavit, ut corpus ſuum juxtà piorum hominum, qui hîc jacent, corpora humaretur.

de ce grand homme. Le Roi même témoigna le regret qu'il en avoit. Sa grande modeſtie & ſon affection ſinguliere envers cette maiſon de Port-Royal lui firent choiſir une ſépulture pauvre, mais ſainte, dans ce Cimetiere, & il ordonna par ſon Teſtament qu'on enterrât ſon corps auprès des Gens de bien qui y repoſent. (1)

Tu vero quicumque es, quem in hanc domum pietas adducit, tuæ ipſius mortalitatis ad hunc aſpectum recordare, & clariſſimam tanti viri memoriam precibus potiùs quam elogiis proſequere.

Qui que vous ſoyez, qui venez ici par un motif de piété, ſouvenez-vous, en voyant le lieu de ſa ſepulture, que vous êtes mortel, & penſez plûtôt à prier Dieu pour cet homme illuſtre, qu'à lui donner des éloges.

(1) M. Racine par ſon Codicile du 10 Octobre 1698. avoit demandé d'être enterré à Port-Roïal des Champs dans le Cimetiere des Domeſtiques, aux pieds du célébre M. Hamon, qui avoit autrefois pris ſoin de ſes études dans cette retraite. Il y fut enterré le 23 Avril 1699. deux jours après ſa mort, non au deſſous de M. Hamon, mais au deſſus, parce qu'il ne ſe trouva point de place au deſſous.



PREFACE

De la premiere édition faite en 1666. Et des éditions ſuivantes, juſqu'en 1674.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

CES Satires dont on fait part au Public, n'auroient jamais couru le hazard de l'impreſſion, ſi l'on eût laiſſé faire leur Auteur. Quelque applaudiſſement qu'un aſſez grand nombre de perſonnes amoureuſes de ces ſortes d'Ouvrages, ait donnés aux ſiens; ſa modeſtie lui perſuadoit, que de les faire imprimer, ce ſeroit augmenter le nombre des méchans Livres, qu'il blâme en tant de rencontres, & ſe rendre par là digne lui-même en quelque façon d'avoir place dans ſes Satires. C'eſt ce qui lui a fait ſouffrir fort long-tems, avec une patience qui tient quelque choſe de l'Héroïque dans un Auteur, les mauvaiſes Copies qui ont couru de ſes Ouvrages, ſans être tenté pour cela de les faire mettre ſous la preſſe. Mais enfin, toute ſa conſtance l'a abandonné à la vûë (1) de cette monſtrueuſe édition qui en a paru depuis peu. Sa tendreſſe de pere s'eſt réveillée à l'aſpect de ſes enfans ainſi défigurés & mis en piéces, ſur tout lorſqu'il les a vûs accompagnés de cette Proſe fade & inſipide, que tout le ſel de ſes Vers ne pourroit pas relever : Je veux dire de ce (2) *Jugement ſur les Sciences*, qu'on a couſu ſi peu

(1) *De cette monſtrueuſe édition.*] Elle avoit été faite à Rouen, en 1665.

(2) *Jugement ſur les Sciences.*] C'eſt un petit Diſcours en proſe, de M. de Saint-Evremond.

judicieusement à la fin de son Livre. Il a eu peur que ses Satires n'achevassent de se gâter en une si méchante compagnie : & il a crû enfin, que puisqu'un Ouvrage, tôt ou tard, doit passer par les mains de l'Imprimeur, il valoit mieux subir le joug de bonne grace, & faire de lui-même ce qu'on avoit déja fait malgré lui. Joint que ce galant homme qui a pris le soin de la premiere édition, y a mêlé les noms de quelques personnes que l'Auteur honore, & devant qui il est bien aise de se justifier. Toutes ces considérations, dis-je, l'ont obligé à me confier les véritables Originaux de ses Piéces, (1) augmentées encore de deux autres, pour lesquelles il appréhendoit le même sort. Mais en même tems il m'a laissé la charge de faire ses excuses aux Auteurs qui pourront être choqués de la liberté qu'il s'est donnée, de parler de leurs Ouvrages en quelques endroits de ses Ecrits. Il les prie donc de considérer que le Parnasse fut de tout tems un Païs de liberté : que le plus habile y est tous les jours exposé à la censure du plus ignorant : que le sentiment d'un seul homme ne fait point de loi ; & qu'au pis aller, s'ils se persuadent qu'il ait fait du tort à leurs Ouvrages, ils s'en peuvent vanger sur les siens, dont il leur abandonne jusqu'aux points & aux virgules. Que si cela ne les satisfait pas encore ; il leur conseille d'avoir recours à cette bienheureuse tranquillité des grands hommes, comme eux, qui ne manquent jamais de se consoler d'une semblable disgrace (2) par quelque exemple fameux, pris des plus célébres Auteurs de l'Antiquité, dont ils se font l'application tout seuls. En un mot, il les supplie de faire réflexion ; que si leurs Ouvrages sont mauvais, ils méritent d'être

(1) *Augmentées de deux autres.*] De la Satire II. sur un festin ridicule, & de la Satire V. sur la Noblesse.

(2) *Par quelque exemple fameux.*] Socrate assista à la représentation de la Comédie des Nuées d'Aristophane, quoique cette Comédie fût faite contre lui, & qu'il y fût même nommé.

censurés : & que s'ils sont bons, tout ce qu'on dira contre eux ne les fera pas trouver mauvais. (1) Au reste, comme la malignité de ses ennemis s'efforce depuis peu de donner un sens coupable à ses pensées, même les plus innocentes ; il prie les honnêtes gens, de ne se pas laisser surprendre aux subtilités raffinées de ces petits esprits, qui ne sçavent se vanger que par des voyes lâches, & qui lui veulent souvent faire un crime affreux d'une élégance poëtique.

J'ai charge encore d'avertir ceux qui voudront faire des Satires contre les Satires, de ne se point cacher. Je leur réponds, que l'Auteur ne les citera point devant d'autre Tribunal que celui des Muses. Parce que si ce sont des injures grossieres, les Beurrieres lui en feront raison ; & si c'est une raillerie délicate, il n'est pas assez ignorant dans les Loix, pour ne pas sçavoir qu'il doit porter la peine du Talion. Qu'ils écrivent donc librement : comme ils contribueront sans doute à rendre l'Auteur plus illustre, ils feront le profit du Libraire : & cela me regarde. Quelque intérêt pourtant que j'y trouve, je leur conseille d'attendre quelque tems, & de laisser meurir leur mauvaise humeur. On ne fait rien qui vaille dans la colere. Vous avez beau vomir des injures sales & odieuses : cela marque la bassesse de votre ame, sans rabaisser la gloire de celui que vous attaquez : & le Lecteur, qui est de sang froid, n'épouse point les sottes passions d'un Rimeur emporté. Il y auroit aussi plusieurs choses à dire, touchant le reproche qu'on fait à l'Auteur, d'avoir pris ses pensées dans Juvénal & dans Horace. Mais, tout bien consideré, il trouve l'objection si honorable pour lui, qu'il croiroit se faire tort d'y répondre.

(1) *Au reste*, &c.] Tout ce qui suit, jusqu'à la fin de la Préface, fut ajoûté dans l'édition de 1668.

PREFACE

Pour l'édition de 1674. in quarto.

AU LECTEUR.

J'Avois médité une assez longue Préface, où, suivant la coutume reçûë parmi les Ecrivains de ce tems, j'espérois rendre un compte fort exact de mes Ouvrages, & justifier les libertés que j'y ai prises. Mais depuis j'ai fait réflexion, que ces sortes d'Avant-propos ne servoient ordinairement qu'à mettre en jour la vanité de l'Auteur, & au lieu d'excuser ses fautes, fournissoient souvent de nouvelles armes contre lui. D'ailleurs je ne crois point mes Ouvrages assez bons pour mériter des éloges, ni assez criminels pour avoir besoin d'apologie. Je ne me louerai donc ici, ni ne me justifierai de rien. Le Lecteur sçaura seulement que je lui donne une édition de mes Satires plus correcte que les précédentes, (1) deux Epîtres nouvelles, l'Art Poëtique en Vers, (2) & quatre Chants du Lutrin. J'y ai ajoûté aussi la traduction du Traité que le Rhéteur Longin a composé du Sublime ou du Merveilleux dans le Discours. J'ai fait originairement cette Traduction pour m'instruire, plûtôt que dans le dessein de la donner au Public. Mais j'ai crû qu'on ne seroit pas fâché de la voir ici à la suite de la Poëtique, avec laquelle ce Traité a quelque rapport, &

(1) *Deux Epîtres nouvelles.*] L'Epître II. & l'Epître III. Car la quatriéme, adressée au Roi, avoit déja été publiée en 1672.

(2) *Et quatre Chants du Lutrin.*] Le cinquiéme & le sixiéme Chants ne furent publiés qu'en 1683.

où j'ai même inséré plusieurs préceptes qui en sont tirés. J'avois dessein d'y joindre aussi (1) quelques Dialogues en Prose que j'ai composés : mais des considérations particulieres m'en ont empêché. J'espere en donner quelque jour un volume à part. Voilà tout ce que j'ai à dire au Lecteur. Encore ne sçai-je si je ne lui en ai point déja trop dit ; & si en ce peu de paroles je ne suis point tombé dans le défaut que je voulois éviter.

(1) *Quelques Dialogues en Prose.*] Il n'a donné dans la suite que le Dialogue sur les Romans. Il en avoit composé un autre, pour montrer qu'on ne sçauroit bien parler, ou du moins s'assurer qu'on parle bien une Langue morte. Mais il ne l'a jamais voulu publier, de peur d'offenser plusieurs de nos Poëtes Latins, qui étoient ses amis & ses Traducteurs. Il ne l'a pas même *confié au papier.* „ Cependant (dit M. Brossette) „ il m'en récita un jour ce „ que sa mémoire lui put fournir, & j'allai sur le champ „ écrire ce que j'en avois retenu Quoique je n'aïe conservé ni les graces de sa diction, ni toute la suite de „ ses pensées, peut-être ne sera-t-on pas fâché de voir „ mon Extrait, pour juger „ à peu près du tour qu'il „ avoit imaginé. „

Apollon, Horace, des Muses, & des Poetes, sont les Interlocuteurs.

HORACE. Tout le monde est surpris, grand Apollon: des abus que vous laissez régner sur le Parnasse.

APOLLON. Et depuis quand, Horace, vous avisez-vous de parler François?

HORACE. Les François se mêlent bien de parler Latin. Ils estropient quelques-uns de mes Vers : ils en font de même à mon ami Virgile; & quand ils ont accroché, je ne sçai comment, *disjecti membra Poetæ*, ainsi que je parlois autrefois, ils veulent figurer avec nous.

APOLLON. Je ne comprends rien à vos plaintes. De qui donc me parlez-vous ?

HORACE. Leurs noms me sont inconnus. C'est aux Muses de nous les apprendre.

APOLLON. Calliope, dites-moi, qui sont ces gens-là ? C'est une chose étrange, que vous les inspiriez, & que je n'en sçache rien.

CALLIOPE. Je vous jure que je n'en ai aucune connoissance. Ma sœur Erato sera peut-être mieux instruite que moi.

ERATO. Toutes les nouvelles que j'en ai, c'est par un pauvre Libraire, qui faisoit dernierement retentir notre Vallon de cris affreux. Il s'étoit ruiné à imprimer quelques Ouvrages de ces Plagiaires, & il venoit se plaindre ici de vous & de nous, comme si nous devions répondre de leurs actions, sous prétexte

qu'ils se tiennent au pied du Parnasse.

APOLLON. Le bon homme croit-il que nous sçachions ce qui se passe hors de notre enceinte? Mais nous voilà bien embarrassés pour sçavoir leurs noms. Puisqu'ils ne sont pas loin de nous, faisons les monter pour un moment. Horace, allez leur ouvrir une des portes.

CALLIOPE. Si je ne me me trompe, leur figure sera réjouissante, ils nous donneront la Comédie.

HORACE. Quelle troupe! Nous allons être accablés, s'ils entrent tous. Messieurs, doucement : les uns après les autres.

Un POETE, s'adressant à Apollon, *Da, Tymbrae, loqui.* . . . . .

Autre POETE, à Calliope, *Dic mihi, Musa, Virum.* . . . . .

Troisiéme POETE, à Erato. *Nunc age, qui Reges Erato.* . . . . .

APOLLON. Laissez vos complimens, & dites-nous d'abord vos noms.

Un POETE. *Menagius.*

Autre POETE. *Pererius.*

Troisiéme POETE. *Santolius.*

APOLLON. Et ce vieux Bouquin que je vois parmi vous, comment s'appelle-t-il?

TEXTOR. Je me nomme *Ravisius Textor.* Quoique je sois en la compagnie de ces Messieurs, je n'ai pas l'honneur d'être Poëte; mais il veulent m'avoir avec eux, pour leur fournir des Epithétes au besoin.

Un POETE. *Latonæ proles divina, Jovisque.* . . . . . *Jovisque.* . . . *Jovisque.* . . . . *Heus tu, Textor! Jovisque.* . . . .

TEXTOR *Magni.*

LE POETE. *Non.*

TEXTOR. *Omnipotentis.*

Le POETE. *Non, non.*

TEXTOR. *Bicornis.*

Le POETE. *Bicornis, optimè. Jovisque bicornis.*

Latonæ proles divina, Jovisque bicornis.

APOLLON. Vous avez donc perdu l'esprit? Vous donnez des cornes à mon pere.

Le POETE. C'est pour finir le Vers. J'ai pris la premiere Epithéte que Textor m'a donnée.

APOLLON. Pour finir le Vers, falloit-il dire une énorme sottise? Mais vous, Horace, faites aussi des Vers François?

HORACE. C'est-à-dire, qu'il faut que je vous donne aussi une Scéne à mes dépens, & aux dépens du sens commun.

APOLLON. Ce ne sera qu'aux dépens de ces Etrangers. Rimez toujours.

HORACE. Sur quel sujet? Qu'importe? Rimons, puisqu'Apollon l'ordonne. Le sujet viendra après.

Sur la rive du fleuve amassant de l'arene. . . . .

Un POETE. Alte là. On ne dit point en notre Langue : sur *la rive* du fleuve, mais sur *le bord* de la Riviere; Amasser *de l'arene*, ne se dit pas non plus; il faut dire,

du sable.

HORACE. Vous êtes plaisant. Est-ce que *Rive & bord* ne sont pas des mots synonimes aussi bien que *Fleuve & Riviere ?* Comme si je ne sçavois pas que dans votre Cité de Paris la Seine passe sous le Pont nouveau. Je sçai tout cela sur l'extrémité du doigt,

Un POETE. Quelle pitié ! Je ne conteste pas que toutes vos expressions ne soient Françoises ; mais je dis que vous les emploïez mal. Par exemple, quoique le mot de *Cité* soit bon en soi, il ne vaut rien où vous le placez : on dit, *la Ville de Paris*. De même, on dit *le Pont-neuf*, & non pas *Pont-nouveau* ; Sçavoir une chose *sur le bout du doigt*, & non pas, *sur l'extrémité du doigt*.

HORACE. Puisque je parle si mal votre Langue, croyez-vous, Messieurs les faiseurs de Vers Latins, que vous soïez plus habiles dans la nôtre ? Pour vous dire nettement ma pensée, Apollon devroit vous défendre aujourd'hui pour jamais de toucher plume ni papier.

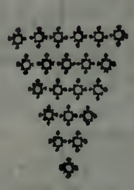
APOLLON. Comme ils ont fait des Vers sans ma permission, ils en feroient encore malgré ma défense. Mais puisque dans les grands abus, il faut des remédes violens, punissons-les de la maniere la plus terrible. Je crois l'avoir trouvée. C'est qu'ils soient obligés désormais à lire exactement les Vers les uns des autres. Horace, faites-leur sçavoir ma volonté.

HORACE. De la part d'Apollon, il est ordonné, &c.

SANTEUL. Que je lise ce galimathias de du Perier. Moi ! je n'en ferai rien. C'est à lui de lire mes Vers.

Du PERIER. Je veux que Santeul commence par me reconnoître pour son Maître, & après cela je verrai si je puis me résoudre à lire quelque chose de son Phébus.

Ces Poetes continuent à se quereller, ils s'accablent réciproquement d'injures ; & Apollon les fait chasser honteusement du Parnasse.



PREFACE

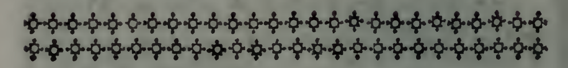
Pour l'édition de 1675.

AU LECTEUR.

JE m'imagine que le Public me fait la juſtice de croire, que je n'aurois pas beaucoup de peine à répondre aux Livres qu'on a publiés contre moi ; mais j'ai naturellement une eſpéce d'averſion pour ces longues Apologies qui ſe font en faveur de bagatelles auſſi bagatelles que ſont mes Ouvrages. Et d'ailleurs aïant attaqué, comme j'ai fait, de gaïeté de cœur, pluſieurs Ecrivains célébres, je ſerois bien injuſte, ſi je trouvois mauvais qu'on m'attaquât à mon tour. Ajoûtez, que ſi les objections qu'on me fait ſont bonnes, il eſt raiſonnable qu'elles paſſent pour telles ; & ſi elles ſont mauvaiſes, il ſe trouvera aſſez de Lecteurs ſenſés pour redreſſer les petits eſprits qui s'en pourroient laiſſer ſurprendre. Je ne répondrai donc rien à tout ce qu'on a dit, ni à tout ce qu'on a écrit contre moi : & ſi je n'ai donné aux Auteurs de bonnes régles de Poëſie, j'eſpere leur donner par là une leçon aſſez belle de modération. Bien loin de leur rendre injures pour injures, ils trouveront bon que je les remercie ici du ſoin qu'ils prennent de publier que ma Poëtique eſt une Traduction de la Poëtique d'Horace. Car puiſque dans mon Ouvrage, qui eſt d'onze cens Vers, il n'y en a pas plus de cinquante ou ſoixante tout au plus, imités d'Horace, ils ne peuvent pas faire un plus bel éloge du reſte qu'en le ſuppoſant traduit de ce grand Poëte ; & je m'étonne après cela qu'ils oſent com-

battre les régles que j'y débite. (1) Pour Vida dont ils m'accusent d'avoir pris aussi quelque chose, mes amis sçavent bien que je ne l'ai jamais lû, & j'en puis faire tel serment qu'on voudra, sans craindre de blesser ma conscience

(1) *Pour Vida.*] Marc Jerôme Vida, de Crémone, Evêque d'Albe, Poëte célébre, qui florissoit au commencement du seiziéme siécle. Il a composé un Art Poëtique en trois Livres, outre plusieurs autres Poësies Latines.



PREFACE

Pour les Editions de 1683. *& de* 1694.

VOICI une édition de mes Ouvrages beaucoup plus exacte que les précédentes, qui ont toutes été assez peu correctes. J'y ai joint cinq Epîtres nouvelles que j'avois composées long tems avant que d'être engagé (1) dans le glorieux emploi qui m'a tiré du métier de la Poësie. Elles sont du même stile que mes autres écrits, & j'ose me flatter qu'elles ne leur feront point de tort. Mais c'est au Lecteur à en juger, & je n'emploïerai point ici ma Préface, non plus que dans mes autres éditions, à le gagner par des flatteries, ou à le prévenir par des raisons dont il doit s'aviser de lui-même. Je me contenterai de l'avertir d'une chose dont il est bon qu'on soit instruit. C'est qu'en attaquant dans mes Satires les défauts de quantité d'Ecrivains de notre Siécle, je n'ai pas prétendu pour cela ôter à ces Ecrivains le mérite & les bonnes qualités qu'ils peu-

(1) *Dans le glorieux emploi, &c.*] En 1677. le Roi avoit nommé MM. Despreaux & Racine, pour écrire son Histoire.

peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ai pas prétendu, dis-je, que Chapelain, par exemple, quoiqu'assez méchant Poëte (1) n'ait pas fait autrefois, je ne sçai comment, une assez belle Ode ; & qu'il n'y eût point d'esprit ni d'agrement dans les Ouvrages de M. Quinault, quoique si éloignés de la perfection de Virgile. (2) J'ajoûterai même sur ce dernier, que dans le tems où j'écrivis contre lui, nous étions tous deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors (3) beaucoup d'Ouvrages qui lui ont dans la suite acquis une juste réputation. Je veux bien aussi avouer qu'il y a du génie dans les écrits de Saint-Amand, de Brebeuf, de Scuderi, & de plusieurs autres que j'ai critiqués, & qui sont en effet d'ailleurs, aussi bien que moi, très-dignes de critique. En un mot, avec la même sincérité que j'ai raillé ce qu'ils ont de blâmable, je suis prêt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me semble, leur rendre justice, & faire bien voir que ce n'est point un esprit d'envie & de médisance qui m'a fait écrire contre eux. Pour revenir à mon édition, (4) outre mon remerciment à l'Académie, & quelques Epigrammes que j'y ai jointes, j'ai aussi ajoûté au Poëme du Lutrin deux Chants nouveaux qui en font la conclusion. Ils ne sont pas, à mon avis, plus mauvais que les quatre autres Chants, & je me persuade

(1) *N'ait pas fait autrefois.... une assez belle Ode*] Chapelain avoit fait une Ode à la gloire du Cardinal de Richelieu, & sur cette Ode seule Chapelain avoit été regardé comme le premier Poëte de son tems.

(2) *J ajoûterai même*, &c.] Toute cette phrase, jusqu'à ces mots : *Je veux bien aussi*, &c. fut ajoûtée par l'Auteur dans l'édition de 1694.

(3) *Beaucoup d'Ouvrages*, &c.] On voit que notre Auteur distingue ici deux tems dans la réputation de M. Quinault : le tems de ses Tragédies, & celui de ses Opera. Il n'avoit encore fait que des Tragédies, quand M. Despréaux le nomma dans ses Satires.

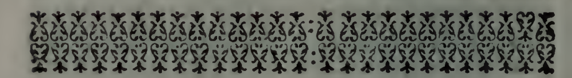
(4) *Outre mon remerciment . . . . . & quelques Epigrammes que j'y ai jointes.*] Addition faite dans l'édition de 1694.

qu'ils consoleront aisément les Lecteurs de quelques Vers que j'ai retranchés à l'Episode de l'Horlogere, qui m'avoit toujours paru un peu trop long. (1) Il seroit inutile maintenant de nier que ce Poëme a été composé à l'occasion d'un différend assez leger qui s'émût dans une des plus célébres Eglises de Paris, entre le Trésorier & le Chantre. Mais c'est tout ce qu'il y a de vrai. Le reste, depuis le commencement jusqu'à la fin, est une pure fiction ; & tous les Personnages y sont non seulement inventés ; mais j'ai eu soin même de les faire d'un caractere directement opposé au caractere de ceux qui déservent cette Eglise, dont la plûpart, & particuliérement les Chanoines, sont tous gens non seulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'esprit, & entre lesquels il y en a tel à qui je demanderois aussi volontiers son sentiment sur mes Ouvrages, qu'à beaucoup de Messieurs de l'Académie. Il ne faut donc pas s'étonner si personne n'a été offensé de l'impression de ce Poëme, puisqu'il n'y a en effet personne qui y soit véritablement attaqué. Un prodigue ne s'avise gueres de s'offenser de voir rire d'un avare ; ni un dévot de voir tourner en ridicule un libertin. Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle sur une espéce de défi qui me fut fait en riant par feu M le Premier Président de Lamoignon, qui est celui que j'y peins sous le nom d'Ariste. Ce détail, à mon avis, n'est pas fort nécessaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, si je laissois échaper cette occasion d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand Personnage, durant sa vie, m'a honoré de son amitié. Je commençai à le connoître dans le tems que mes Satires faisoient le plus de bruit ; & l'accès obligeant qu'il me donna dans son illustre Maison,

(1) *Il seroit inutile*, &c. Tout ce qui suit a été détaché d'ici dans l'édition de 1701. & placé devant le Poëme du Lutrin, où il sert d'*Avertissement au Lecteur.*

fit avantageusement mon apologie contre ceux qui vouloient m'accuser alors de libertinage & de mauvaises mœurs. C'étoit un homme d'un sçavoir étonnant & passionné admirateur de tous les bons Livres de l'Antiquité ; & c'est ce qui lui fit plus aisément souffrir mes Ouvrages, où il crut entrevoir quelque goût des Anciens. Comme sa piété étoit sincere, elle étoit aussi fort gaïe, & n'avoit rien d'embarrassant. Il ne s'effraïa pas du nom des Satires que portoient ces Ouvrages, où il ne vit en effet que des Vers & des Auteurs attaqués. Il me loua même plusieurs fois d'avoir purgé, pour ainsi dire, ce genre de Poësie de la saleté qui lui avoit été jusqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui être pas désagréable. Il m'appella à tous ses plaisirs & à tous ses divertissemens, c'est-à-dire à ses lectures & à ses promenades. Il me favorisa même quelquefois de sa plus étroite confidence, & me fit voir à fond son ame en entier. Et que n'y vis-je point ? Quel trésor surprenant de probité & de justice ! Quel fonds inépuisable de piété & de zéle ! Bien que sa vertu jettât un fort grand éclat au dehors, c'étoit toute autre chose au dedans ; & on voïoit bien qu'il avoit soin d'en tempérer les raïons, pour ne pas blesser les yeux d'un Siécle aussi corrompu que le nôtre. Je fus sincérement épris de tant de qualités admirables ; & s'il eût beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus aussi pour lui une très-forte attache. Les soins que je lui rendis ne furent mêlés d'aucune raison d'intérêt mercénaire : & je songeai bien plus à profiter de sa conversation que de son crédit. Il mourut dans le tems que cette amitié étoit en son plus haut point, & le souvenir de sa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des hommes si dignes de vivre soient si-tôt enlevés du monde, tandis que des misérables & des gens de rien arrivent à une extrême vieillesse ? Je ne m'étendrai pas davantage sur un sujet si triste : car je sens bien

que si je continuois à en parler, je ne pourrois m'empêcher de mouiller peut-être de larmes la Préface d'un Livre de Satires & de plaisanteries.



AVERTISSEMENT

Mis après la Préface en 1694.

AU LECTEUR.

J'AI laissé ici la même Préface qui étoit dans les deux éditions précédentes : à cause de la justice que j'y rends à beauconp d'Auteurs que j'ai attaqués. Je croïois avoir assez fait connoître par cette démarche, où personne ne m'obligeoit, que ce n'est point un esprit de malignité qui m'a fait écrire contre ces Auteurs, & que j'ai été plûtôt sincere à leur égard, que médisant. M. Perrault néanmoins n'en a pas jugé de la sorte. Ce galant homme, au bout de près (1) de vingt cinq ans qu'il y a que mes Satires ont été imprimées la premiere fois, est venu tout à coup, & dans le tems qu'il se disoit de mes amis, réveiller des querelles entiérement oubliées, & me faire sur mes Ouvrages un procès que mes ennemis ne me faisoient plus. Il a compté pour rien les bonnes raisons que j'ai mises en rimes pour montrer qu'il n'y a point de médisance à se moquer des méchans écrits : & sans prendre la peine de réfuter ces raisons, a jugé à propos de me traiter dans un Livre en termes assez peu obscurs, de médisant, d'envieux, de calomniateur, d'homme qui n'a songé qu'à établir sa réputation sur la ruine de celle des

(1) *De vingt-cinq ans.*] Il falloit dire : *de près de trente ans.*] Car la premiere édition des Satires fut faite en *1666.*

autres. Et cèla fondé principalement ſur ce que j'ai dit dans mes Satires, que Chapelain avoit fait des Vers durs, & qu'on étoit à l'aiſe aux ſermons de l'Abbé Cotin.

Ce ſont en effet les deux grands crimes qu'il me reproche, juſqu'à vouloir me faire comprendre que je ne dois jamais eſpérer de rémiſſion du mal que j'ai cauſé, en donnant par là occaſion à la poſtérité de croire que ſous le régne de Louis le Grand il y a eu en France un Poëte ennuïeux, & un Prédicateur aſſez peu ſuivi. Le plaiſant de l'affaire eſt, que dans le Livre qu'il fait pour juſtifier notre Siécle de cette étrange calomnie, il avouë lui-même que Chapelain eſt un Poëte très-peu divertiſſant, & ſi dur dans ſes expreſſions, qu'il n'eſt pas poſſible de le lire. Il ne convient pas ainſi du deſert qui étoit aux prédications de l'Abbé Cotin. Au contraire il aſſure qu'il a été fort preſſé à un des Sermons de cet Abbé; mais en même tems il nous apprend cette jolie particularité de la vie d'un ſi grand Prédicateur: que ſans ce Sermon, où heureuſement quelques-uns de ſes Juges ſe trouvérent, la Juſtice ſur la requête de ſes parens, lui alloit donner un Curateur comme à un imbécile. C'eſt ainſi que M. Perrault ſçait défendre ſes amis, & mettre en uſage les leçons de cette belle Rhétorique moderne inconnuë aux Anciens, où vrai-ſemblement il a appris à dire ce qu'il ne faut point dire. Mais je parle aſſez de la juſteſſe d'eſprit de M. Perrault dans mes Réflexions Critiques ſur Longin; & il eſt bon d'y renvoïer les Lecteurs.

Tout ce que j'ai ici à leur dire, c'eſt que je leur donne dans cette nouvelle édition, outre mes anciens Ouvrages exactement revûs, ma Satire contre les femmes, l'Ode ſur Namur, quelques Epigrammes, & mes Réflexions Critiques ſur Longin. Ces Réflexions que j'ai compoſées à l'occaſion des Dialogues de M. Perrault, ſe ſont multipliées ſous ma

main beaucoup plus que je ne croïois, & ſont cauſe que j'ai diviſé mon Livre en deux volumes. J'ai mis à la fin du ſecond volume les Traductions Latines qu'ont fait de mon Ode les deux plus célébres Profeſſeurs en Eloquence de l'Univerſité : je veux dire M. Lenglet & M. Rollin. Ces Traductions ont été généralement admirées, & ils m'ont fait en cela tous deux d'autant plus d'honneur, qu'ils ſçavent bien que c'eſt la ſeule lecture de mon Ouvrage qui les a excités à entreprendre ce travail. J'ai auſſi joint à ces Traductions quatre Epigrammes Latines que (1) le Réverend Pere Fraguier Jéſuite a faites contre le Zoile Moderne. Il y en a deux qui ſont imitées d'une des miennes. On ne peut rien voir de plus poli ni de plus élégant que ces quatre Epigrammes ; & il ſemble que Catulle y ſoit reſſuſcité pour venger Catulle. J'eſpere donc que le Public me ſçaura quelque gré du préſent que je lui en fais.

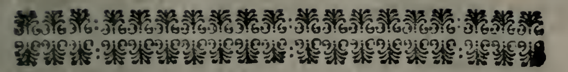
Au reſte dans le tems que cette nouvelle édition de mes Ouvrages alloit voir le jour, (2) le Réverend Pere de la Landelle autre célébre Jéſuite m'a apporté une Traduction Latine qu'il a auſſi faite de mon Ode, & cette Traduction m'a paru ſi belle, que je n'ai pû réſiſter à la tentation d'en enrichir encore mon Livre, où on la trouvera avec les deux autres à la fin du ſecond tome.

(1) *Le R. P. Fraguier.*] Claude-François Fraguier, qui aïant quitté la Compagnie des Jeſuites, a été de l'Académie Françoiſe. Il eſt mort le 13 Mai 1728.

(2) *Le R. P. de la Landelle.*] Aujourd'hui M. l'Abbé de Saint-Remy, de qui l'on attend une belle Traduction de Virgile.



AVERTISSEMENT



AVERTISSEMENT,

Pour la premiere Edition de la Satire IX.

Imprimée séparément en 1668.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

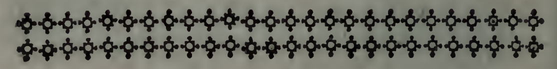
VOICI le dernier Ouvrage qui est sorti de la plume du Sieur Despréaux. L'Auteur, après avoir écrit (1) contre tous les hommes en général, a crû qu'il ne pouvoit mieux finir qu'en écrivant contre lui-même, & que c'étoit le plus beau champ de Satire qu'il pût trouver. Peut-être que ceux qui ne sont pas fort instruits des démêlés du Parnasse, & qui n'ont pas beaucoup lû les autres Satires du même Auteur, ne verront pas tout l'agrément de celle-ci, qui n'en est, à bien parler, qu'une suite. Mais je ne doute point que les Gens de Lettres, & ceux sur tout qui ont le goût délicat, ne lui donnent le prix, comme à celle où il y a le plus d'art, d'invention & de finesse d'esprit. Il y a déja du tems qu'elle est faite : l'Auteur s'étoit en quelque sorte résolu de ne la jamais publier. Il vouloit bien épargner ce chagrin aux Auteurs qui s'en pourront choquer. (2) Quelques libelles diffamatoires que l'Abbé Kautin & plusieurs autres eussent fait imprimer contre lui, il s'en tenoit assez vengé par le mépris que

(1) *Contre tous les hommes*, &c.] Dans la Satire VIII.

(2) *Quelques libelles diffamatoires que l'Abbé Kautin*, &c.] L'Abbé Kautin avoit publié une Satire en Vers, contre M. Despréaux, & un libelle en prose intitulé, *Critique désintéressée sur les Satires du tems.* Boursaut avoit fait imprimer *la Satire des Satires:* C'étoit une Comédie où il faisoit la Critique des Satires de notre Auteur.

tout le monde a fait de leurs Ouvrages, qui n'ont été lûs de personne, & que l'impression même n'a pû rendre publics. Mais une copie de cette Satire étant tombée, par une fatalité inévitable, entre les mains des Libraires, ils ont réduit l'Auteur à recevoir encore la loi d'eux. C'est donc à moi qu'il a confié l'Original de sa Piéce; & il l'a accompagné (1) d'un petit Discours en Prose, où il justifie par l'autorité des Poëtes anciens & modernes la liberté qu'il s'est donnée dans ses Satires. Je ne doute donc point que le Lecteur ne soit bien aise du présent que je lui en fais.

(1) *D'un petit Discours en Prose.*] *Discours sur la Satire*, imprimée dans ce volume.



AVERTISSEMENT,

Pour la seconde Edition de l'Epître I. en 1672.

AVIS AU LECTEUR.

JE m'étois persuadé que la Fable de l'Huître que j'avois mise à la fin de cette Epître au Roi, pourroit y délasser agréablement l'esprit des Lecteurs qu'un Sublime trop sérieux peut enfin fatiguer, joint que la correction que j'y avois mise sembloit me mettre à couvert d'une faute dont je faisois voir que je m'appercevois le premier. Mais j'avouë qu'il y a eu des personnes de bon sens qui ne l'ont pas approuvée. J'ai néanmoins balancé long-tems si je l'ôterois, parce qu'il y en avoit plusieurs qui la louoient avec autant d'excès que les autres la blâmoient. Mais enfin je me suis rendu à l'autorité (1) d'un Prince non moins considérable par les lu-

(1) *D'un Prince.*] Le Prince de Condé.

mieres de son esprit, que par le nombre de ses Victoires. Comme il m'a déclaré franchement que cette Fable, quoique très-bien contée, ne lui sembloit pas digne du reste de l'Ouvrage; je n'ai point résisté, j'ai mis une autre fin à ma Piéce, & je n'ai pas crû pour une vingtaine de Vers devoir me brouiller avec le premier Capitaine de notre Siécle. Au reste, je suis bien aise d'avertir le Lecteur, qu'il y a quantité de piéces impertinentes qu'on s'efforce de faire courir sous mon nom, & entr'autres (1) une Satire contre les maltôtes Ecclésiastiques. Je ne crains pas que les gens m'attribuënt toutes ces Piéces; parce que mon stile, bon ou mauvais, est aisé à reconnoître. Mais comme le nombre des sots est grand, & qu'ils pourroient aisément s'y méprendre, il est bon de leur faire sçavoir, que hors les (2) onze piéces qui sont dans ce Livre, il n'y a rien de moi entre les mains du Public, ni imprimé, ni en manuscrit.

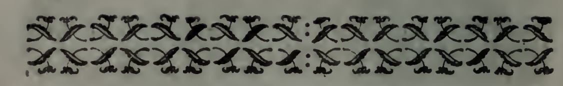
(1) *Une Satire contre les Maltôtes Ecclesiastiques.*] Elle commence ainsi :

Quel est donc ce cahos, & quelle extravagance
Agite maintenant l'esprit de notre France? &c.

On attribuë cette Satire au P. Louis Sanlecque, Chanoîne Régulier de la Congrégation de Sainte Geneviéve.

(2) *Onze piéces*, &c.] Le Discours au Roi, neuf Satires, & l'Epître I. l'Auteur ne comptoit pas son *Discours sur la Satire*, quoiqu'imprimé avec le reste, dans le même volume. Mais il ne parloit que des Ouvrages en Vers.





AVERTISSEMENT,

Pour la premiere Edition de l'Epître IV. en 1672.

AU LECTEUR.

JE ne sçai si les rangs de ceux qui passérent le Rhin à la nage devant Tolhus, sont fort exactement gardés dans le Poëme que je donne au Public; & je n'en voudrois pas être garand : parce que franchement je n'y étois pas , & que je n'en suis encore que fort médiocrement instruit. Je viens même d'apprendre en ce moment que M. de Soubize, dont je ne parle point, est un de ceux qui s'y est le plus signalé. Je m'imagine qu'il en est ainsi de beaucoup d'autres, & j'espere de leur faire justice dans une autre édition. Tout ce que je sçai , c'est que ceux dont je fais mention ont passé des premiers. Je ne me déclare donc caution que de l'Histoire du Fleuve en colere, que j'ai apprise d'une de ses Naïades, qui s'est réfugiée dans la Seine. J'aurois bien pû aussi parler de la fameuse rencontre qui suivit le passage : mais je la réserve pour un Poëme à part. C'est là que j'espere rendre aux mânes de (1) M. de Longueville l'honneur que tous les Ecrivains lui doivent, & que je peindrai cette Victoire qui fut arrosée du plus illustre Sang de l'Univers. Mais il faut un peu reprendre haleine pour cela.

(1) *M. de Longueville.*] Charles-Paris d'Orleans, Duc de Longueville, tué après le passage du Rhin, en 1672.

✤✤

PRÉFACE

Pour la premiere édition du Lutrin, en 1674.

AU LECTEUR.

JE ne ferai point ici comme (1) Arioste, qui quelquefois sur le point de débiter la Fable du monde la plus absurde, la garantit vraïe d'une vérité reconnuë, & l'appuïe même de l'autorité (2) de l'Archevêque Turpin. Pour moi je déclare franchement que tout le Poëme du Lutrin n'est qu'une pure fiction, & que tout y est inventé, jusqu'au nom même du lieu où l'action se passe. Je l'ai appellé *Pourges*, du nom d'une petite Chapelle qui étoit autrefois proche de Monlhéry. C'est pourquoi le Lecteur ne doit pas s'étonner que pour y arriver de Bourgogne la nuit prenne le chemin de Paris & de Monlhéry.

C'est une assez bizarre occasion qui a donné lieu à ce Poëme. Il n'y a pas long-tems que dans une assemblée où j'étois, la conversation tomba sur le

(1) *Arioste.*] Louis Arioste, Poëte Italien, qui a composé le Poëme de *Roland le furieux*, & plusieurs autres Poësies. Il mourut l'an 1533.

(2) *De l'Archevêque Turpin.*] Historien fabuleux des actions de Charlemagne & de Roland. L'Auteur de ce Roman ridicule a emprunté le nom de Turpin, Archevêque de Rheims, Prélat d'une grande réputation, qui avoit accompagné Charlemagne dans la plûpart de ses voïages, & qui, selon Trithéme, avoit écrit la vie de cet Empereur, en deux Livres que nous n'avons plus. Le sçavant M. Huet, (*Origine des Romans*) croit que le Livre des faits de Charlemagne, attribué à l'Archevêque Turpin, lui est posterieur de plus de 200 ans; & M. Allard, dans sa Bibliothéque de Dauphiné, assure que ce Roman a été composé dans Vienne, par un Moine de Saint André, l'an 1092.

Poëme Héroïque. Chacun en parla ſuivant ſes lumieres. A l'égard de moi, comme on m'en eût demandé mon avis, je ſoutins ce que j'ai avancé dans ma Poëtique : qu'un Poëme Héroïque, pour être excellent, devoit être chargé de peu de matiere, & que c'étoit à l'invention à la ſoûtenir & à l'étendre. La choſe fut fort conteſtée. On s'échauffa beaucoup ; mais après bien des raiſons alléguées pour & contre, il arriva ce qui arrive ordinairement en toutes ces ſortes de diſputes : je veux dire qu'on ne ſe perſuada point l'un l'autre, & que chacun demeura ferme dans ſon opinion. La chaleur de la diſpute étant paſſée, on parla d'autre choſe, & on ſe mit à rire de la maniere dont on s'étoit échauffé ſur une queſtion auſſi peu importante que celle-là. On moraliſa fort ſur la folie des hommes qui paſſent preſque toute leur vie à faire ſérieuſement de très-grandes bagatelles, & qui ſe font ſouvent une affaire conſidérable d'une choſe indifférente. A propos de cela, (1) un Provincial raconta un démêlé fameux, qui étoit arrivé autrefois dans une petite Egliſe de ſa Province, entre le Tréſorier & le Chantre, qui ſont les deux premieres Dignités de cette Egliſe, pour ſçavoir ſi un Lutrin ſeroit placé à un endroit ou à un autre. La choſe fut trouvée plaiſante. Sur cela, (2) un des Sçavans de l'aſſemblée, qui ne pouvoit pas oublier ſi-tôt la diſpute, me demanda : ſi moi, qui voulois ſi peu de matiere pour un Poëme Héroïque, j'entreprendrois d'en faire un ſur un démêlé auſſi peu chargé d'incidens que celui de cette Egliſe. J'eus plûtôt dit, pourquoi non ? que je n'eus fait réflexion ſur ce qu'il me demandoit. Cela fit faire un éclat de rire à la compagnie, & je ne pus m'empêcher de rire comme les autres :

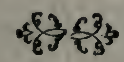
(1) *Un Provincial raconta, &c.*] Cette circonſtance eſt inventée pour dépaïſer les Lecteurs.

(2) *Un des ſçavans de l'Aſſemblée.*] M. le Premier Préſident de Lamoignon.

ne pensant pas en effet moi-même que je dûsse jamais me mettre en état de tenir parole. Néanmoins le soir me trouvant de loisir, je rêvai à la chose ; & aïant imaginé en général la plaisanterie que le Lecteur va voir, j'en fis vingt Vers que je montrai à mes amis. Ce commencement les réjouit assez. Le plaisir que je vis qu'ils y prenoient, m'en fit faire encore vingt autres : ainsi de vingt Vers en vingt Vers, j'ai poussé enfin l'Ouvrage à près de neuf cens Vers. Voilà toute l'Histoire de la bagatelle que je donne au Public. J'aurois bien voulu la lui donner achevée ; Mais (1) des raisons très-secrettes, & dont le Lecteur trouvera bon que je ne l'instruise pas, m'en ont empêché. Je ne me serois pourtant pas pressé de le donner imparfait, comme il est, n'eût été les misérables fragmens qui en ont couru. C'est un Burlesque nouveau, dont je me suis avisé en notre Langue. Car au lieu que dans l'autre Burlesque Didon & Enée parloient comme des harangeres & des crocheteurs ; dans celui-ci une Perruquiere & un Perruquier parlent comme Didon & Enée. Je ne sçai donc si mon Poëme aura les qualités propres à satisfaire un Lecteur : mais j'ose me flatter qu'il aura au moins l'agrément de la nouveauté, puisque je ne pense pas qu'il y ait d'Ouvrage de cette nature en notre Langue : (2) la défaite des Bouts-rimés de Sarrazin étant plûtôt une pure Allégorie, qu'un Poëme comme celui-ci.

(1) *Des raisons très-secrettes.*] Ces raisons très-secrettes sont que le Poëme n'étoit pas encore achevé.

(2) *La défaite, &c.*] *Dulot vaincu, ou la défaite des Bouts-rimés.* Poëme en quatre Chants, par M. Sarrazin.



PREFACE

Pour l'Edition de 1701.

COMME c'est ici vrai-semblablement la derniere édition de mes Ouvrages que je reverrai, & qu'il n'y a pas d'apparence, qu'âgé comme je suis, (1) de plus de soixante & trois ans, & accablé de beaucoup d'infirmités, ma course puisse être encore fort longue, le Public trouvera bon que je prenne congé de lui dans les formes, & que je le remercie de la bonté qu'il a euë d'acheter tant de fois des Ouvrages si peu dignes de son admiration. Je ne sçaurois attribuer un si heureux succès qu'au soin que j'ai pris de me conformer toujours à ses sentimens, & d'attraper, autant qu'il m'a été possible, son goût en toutes choses. C'est

(1) *De plus de soixante & trois ans.*] C'est-à-dire, *de plus de soixante & quatre ans* : car M. Despréaux étant né le 1. de Novembre *1636.* il couroit sa *65.* année en 1701. quand il composa cette Préface. Le Roi lui aïant demandé un jour, en quel tems il étoit né, M. Despréaux lui répondit, que le tems de sa naissance étoit la circonstance la plus glorieuse de sa vie. *Je suis venu au monde*, dit-il, *une année avant Votre Majesté, pour annoncer les merveilles de son régne.* Le Roi fut touché de cette réponse, & les Courtisans ne manquérent pas d'y applaudir. M. Despréaux, qui ne fit peut-être pas alors réflexion sur l'année de sa naissance, s'est crû depuis engagé d'honneur à soutenir un mot qu'il avoit dit en présence de toute la Cour, & qui avoit si bien réussi. C'est ce qui l'a obligé, toutes les fois qu'il a eu occasion de parler de sa naissance, de la mettre en 16.7. & c'est ce qui a causé l'erreur sur les dates de tous ses Ouvrages, dans la liste qu'on en avoit donnée au commencement de l'édition posthume de 1713. après la Préface.

effectivement à quoi il me ſemble que les Ecrivains ne ſçauroient trop s'étudier. Un Ouvrage a beau être approuvé d'un petit nombre de Connoiſſeurs, s'il n'eſt plein d'un certain agrément & d'un certain ſel, propre à piquer le goût général des hommes, il ne paſſera jamais pour un bon Ouvrage; & il faudra à la fin que les Connoiſſeurs eux-mêmes avouent qu'ils ſe ſont trompés en lui donnant leur approbation. Que ſi on me demande ce que c'eſt que cet agrément & ce ſel, je répondrai que c'eſt un je ne ſçai quoi qu'on peut beaucoup mieux ſentir que dire. A mon avis néanmoins, il conſiſte principalement à ne jamais préſenter au Lecteur que des penſées vraïes & des expreſſions juſtes. L'eſprit de l'homme eſt naturellement plein d'un nombre infini d'idées confuſes du vrai, que ſouvent il n'entrevoit qu'à demi ; & rien ne lui eſt plus agréable que lorſqu'on lui offre quelqu'une de ces idées bien éclaircie, & miſe dans un beau jour. Qu'eſt-ce qu'une penſée neuve, brillante, extraordinaire ? Ce n'eſt point, comme ſe le perſuadent les ignorans, une penſée que perſonne n'a jamais euë, ni dû avoir. C'eſt au contraire une penſée qui a dû venir à tout le monde, & que quelqu'un s'aviſe le premier d'exprimer. Un bon mot n'eſt bon mot qu'en ce qu'il dit une choſe que chacun penſoit, & qu'il la dit d'une maniere vive, fine & nouvelle. Conſidérons, par exemple, cette replique ſi fameuſe de Louis Douziéme à ceux de ſes Miniſtres qui lui conſeillérent de faire punir pluſieurs perſonnes, qui ſous le régne précédent, & lorſqu'il n'étoit encore que Duc d'Orleans, avoient pris à tâche de le deſſervir. *Un Roi de France*, leur répondit-il, *ne venge point les injures d'un Duc d'Orleans*. D'où vient que ce mot frappe d'abord ? N'eſt-il pas aiſé de voir que c'eſt parce qu'il préſente aux yeux une vérité que tout le monde ſent, & qu'il dit mieux que tous les plus beaux diſcours de Morale : *Qu'un grand*

Prince, lorſqu'il eſt une fois ſur le Trône, ne doit plus agir par des mouvemens particuliers, ni avoir d'autre vûë que la gloire & le bien général de ſon Etat? Veut-on voir au contraire combien une penſée fauſſe eſt froide & puérile? Je ne ſçaurois rapporter un exemple qui le faſſe mieux ſentir, que deux Vers du Poëte Théophile, dans ſa Tragédie intitulée, *Pyrame & Thisbé;* lorſque cette malheureuſe Amante aïant ramaſſé le poignard encore tout ſanglant dont Pyrame s'étoit tué, elle querelle ainſi ce poignard,

Ah! voici le poignard, qui du ſang de ſon Maître
S'eſt ſoüillé lâchement. Il en rougit, le Traître.

Toutes les glaces du Nord enſemble ne ſont pas, à mon ſens, plus froides que cette penſée. Quelle extravagance, bon Dieu! de vouloir que la rougeur du ſang, dont eſt teint le poignard d'un homme qui vient de s'en tuer lui-même, ſoit un effet de la honte qu'a ce poignard de l'avoir tué? Voici encore une penſée qui n'eſt pas moins fauſſe, ni par conſéquent moins froide. Elle eſt de Benſerade dans ſes Métamorphoſes en Rondeaux, où parlant du déluge envoyé par les Dieux, pour châtier l'inſolence de l'homme, il s'exprima ainſi:

Dieu lava bien la tête à ſon Image.

Peut-on, à propos d'une auſſi grande choſe que le Déluge, dire rien de plus petit, ni de plus ridicule que ce quolibet, dont la penſée eſt d'autant plus fauſſe en toutes manieres, que le Dieu dont il s'agit en cet endroit, c'eſt Jupiter, qui n'a jamais paſſé chez les Païens pour avoir fait l'homme à ſon image: l'homme dans la Fable étant, comme tout le monde ſçait, l'ouvrage de Prométhée.

Puiſqu'une penſée n'eſt belle qu'en ce qu'elle eſt vraïe; & que l'effet infaillible du Vrai, quand il eſt bien énoncé, c'eſt de fraper les hommes; il s'en-

ſuit que ce qui ne frape point les hommes, n'eſt ni beau ni vrai, ou qu'il eſt mal énoncé : & que par conſéquent un Ouvrage qui n'eſt point goûté du Public, eſt un très-méchant Ouvrage. Le gros des hommes peut bien, durant quelque tems, prendre le faux pour le vrai, & admirer de méchantes choſes : mais il n'eſt pas poſſible qu'à la longue une bonne choſe ne lui plaiſe ; & je défie tous les Auteurs les plus mécontens du Public, de me citer un bon Livre que le Public ait jamais rebuté : à moins qu'ils ne mettent en ce rang leurs Ecrits, de la bonté deſquels eux ſeuls ſont perſuadés. J'avoue néanmoins, & on ne le ſçauroit nier, que quelquefois, lorſque d'excellens Ouvrages viennent à paroître, la cabale & l'envie trouvent moïen de les rabaiſſer, (1) & d'en rendre en apparence le ſuccès douteux : mais cela ne dure guères ; & il arrive de ces Ouvrages comme d'un morceau de bois qu'on enfonce dans l'eau avec la main : il demeure au fond tant qu'on l'y retient ; mais bien-tôt la main venant à ſe laſſer, il ſe releve & gagne le deſſus. Je pourrois dire un nombre infini de pareilles choſes ſur ce ſujet, & ce ſeroit la matiere d'un gros Livre : mais en voilà aſſez, ce me ſemble, pour marquer au Public ma reconnoiſſance, & la bonne idée que j'ai de ſon goût & de ſes jugemens.

Parlons maintenant de mon Edition nouvelle. C'eſt la plus correcte qui ait encore paru ; & non ſeulement je l'ai revûë avec beaucoup de ſoin, mais j'y ai retouché de nouveau pluſieurs endroits de mes Ouvrages. Car je ne ſuis point de ces Auteurs fuïans la peine, qui ne ſe croïent plus obligés de rien raccommoder à leurs Ecrits, dès qu'ils les ont une fois donnés au Public. Ils alléguent pour excuſer leur pareſſe, qu'ils auroient peur, en les trop remaniant,

(1) *Et d'en rendre . . . . le ſuccès douteux.*] M. Deſpréaux citoit pour exemples, *l'Ecole des Femmes* de Moliere, & la *Phédre* de M. Racine.

de les affoiblir, & de leur ôter cet air libre & facile, qui fait, disent-ils, un des plus grands charmes du discours : mais leur excuse, à mon avis, est très-mauvaise. Ce sont les Ouvrages faits à la hâte, &, comme on dit, au courant de la plume, qui sont ordinairement secs, durs, & forcés. Un Ouvrage ne doit point paroître trop travaillé ; mais il ne sçauroit être trop travaillé ; & c'est souvent le travail même, qui en le polissant lui donne cette facilité tant vantée qui charme le Lecteur. Il y a bien de la différence entre des Vers faciles & des Vers facilement faits. Les Ecrits de Virgile, quoiqu'extraordinairement travaillés, sont bien plus naturels que ceux de Lucain, qui écrivoit, dit-on, avec une rapidité prodigieuse. C'est ordinairement la peine que s'est donnée un Auteur à limer & à perfectionner ses Ecrits, qui fait que le Lecteur n'a point de peine en les lisant. Voiture, qui paroît si aisé, travailloit extrêmement ses Ouvrages. On ne voit que des gens qui font aisément des choses médiocres ; mais des gens qui en fassent, même difficilement, de fort bonnes, on en trouve très-peu.

Je n'ai donc point de regret d'avoir encore employé quelques-unes de mes veilles à rectifier mes Ecrits dans cette nouvelle Edition, qui est, pour ainsi dire, mon Edition favorite. Aussi ai-je mis mon nom, que je m'étois abstenu de mettre à toutes les autres. J'en avois ainsi usé par pure modestie : mais aujourd'hui que mes Ouvrages sont entre les mains de tout le monde, il m'a paru que cette modestie pourroit avoir quelque chose d'affecté. D'ailleurs, j'ai été bien aise, en le mettant à la tête de mon Livre, de faire voir par là quels sont précisément les Ouvrages que j'avouë, & d'arrêter, s'il est possible, le cours d'un nombre infini de méchantes Piéces qu'on répand par tout sous mon nom, & principalement dans les Provinces & dans les Païs étrangers. J'ai même, pour mieux

prévenir cet inconvénient, fait mettre au commencement de ce volume, une liste exacte & détaillée de tous mes Ecrits; & on la trouvera immédiatement après cette Préface. Voilà de quoi il est bon que le Lecteur soit instruit.

Il ne reste plus présentement qu'à lui dire quels sont les Ouvrages dont j'ai augmenté ce volume. Le plus considérable est une onziéme Satire, que j'ai tout récemment composée, & qu'on trouvera à la suite des dix précédentes. Elle est adressée à Monsieur de Valincour, mon illustre associé à l'Histoire. J'y traite du vrai & du faux Honneur, & je l'ai composée avec le même soin que tous mes autres Ecrits. Je ne sçaurois pourtant dire si elle est bonne ou mauvaise: car je ne l'ai encore communiquée qu'à deux ou trois de mes meilleurs amis, à qui même je n'ai fait que la réciter fort vîte, dans la peur qu'il ne lui arrivât ce qui est arrivé à quelques autres de mes Piéces, que j'ai vû devenir publiques avant même que je les eusse mises sur le papier: plusieurs personnes, à qui je les avois dites plus d'une fois, les aïant retenuës par cœur, & en aïant donné des copies. C'est donc au Public à m'apprendre ce que je dois penser de cet Ouvrage, ainsi que de plusieurs autres petites Piéces de Poësie qu'on trouvera dans cette nouvelle édition, & qu'on y a mêlées parmi les Epigrammes qui y étoient déja. Ce sont toutes bagatelles, que j'ai la plûpart composées dans ma plus tendre jeunesse; mais que j'ai un peu rajustées, pour les rendre plus supportables au Lecteur. J'y ai fait aussi ajoûter deux nouvelles Lettres, l'une que j'écris à M. Perrault, & où je badine avec lui sur notre démêlé Poëtique, presque aussi-tôt éteint qu'allumé. L'autre est un Remerciment à M. le Comte d'Ericeyra, au sujet de la Traduction de mon Art Poëtique faite par lui en Vers Portugais, qu'il a eu la bonté de m'envoyer de Lisbonne, avec une Lettre & des Vers

François de ſa compoſition, où il me donne des louanges très-délicates, & auſquelles il ne manque que d'être appliquées à un meilleur ſujet. J'aurois bien voulu pouvoir m'acquitter de la parole que je lui donne à la fin de ce Remerciment, de faire imprimer cette excellente Traduction à la ſuite de mes Poëſies ; mais malheureuſement (1) un de mes amis, à qui je l'avois prêtée, m'en a égaré le premier Chant ; & j'ai eu la mauvaiſe honte de n'oſer récrire à Liſbone pour en avoir une autre copie. Ce ſont là à peu près tous les Ouvrages de ma façon, bons ou méchans, dont on trouvera mon Livre augmenté. Mais une choſe qui ſera ſurement agréable au Public, c'eſt le préſent que je lui fais dans ce même Livre, de la Lettre que le célébre M. Arnauld a écrite à M. Perrault à propos de ma dixiéme Satire, & où, comme je l'ai dit dans l'Epître à mes Vers, il fait en quelque ſorte mon apologie. Je ne doute point que beaucoup de gens ne m'accuſent de témérité, d'avoir oſé aſſocier à mes Ecrits les Ouvrages d'un ſi excellent homme ; & j'avouë que leur accuſation eſt bien fondée. Mais le moïen de réſiſter à la tentation de montrer à toute la Terre, comme je le montre en effet par l'impreſſion de cette Lettre, que ce grand Perſonnage me faiſoit l'honneur de m'eſtimer, & avoit la bonté *meas eſſe aliquid putare nugas ?*

Au reſte, comme malgré une apologie ſi authentique, & malgré les bonnes raiſons que j'ai vingt fois allèguées en Vers & en Proſe, il y a encore des gens qui traitent de médiſances les railleries que j'ai faites de quantité d'Auteurs modernes, & qui publient qu'en attaquant les défauts de ces Auteurs, je n'ai pas rendu juſtice à leurs bonnes qualités ; je veux bien pour les convaincre du contraire, répéter encore ici les mêmes paroles que

(1) *Un de mes amis.*] M. l'Abbé Regnier-Deſmarais, Secretaire de l'Académie Françoiſe.

j'ai dites ſur cela dans la Préface (1) de mes deux Editions précédentes. Les voici. *Il eſt bon que le Lecteur ſoit averti d'une choſe ; c'eſt qu'en attaquant dans mes Ouvrages les défauts de pluſieurs Ecrivains de notre ſiécle, je n'ai pas pretendu pour cela ôter à ces Ecrivains le mérite & les bonnes qualités qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ai pas prétendu, dis-je, nier que Chapelain, par exemple, quoique Poëte fort dur, n'ait fait autrefois, je ne ſçai comment, une aſſez belle Ode ; & qu'il n'y ait beaucoup d'eſprit dans les Ouvrages de Monſieur Quinaut, quoique ſi éloigné de la perfection de Virgile. J'ajoûterai même ſur ce dernier, que dans le tems où j'écrivis contre lui, nous étions tous deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'Ouvrages, qui lui ont dans la ſuite acquis une juſte réputation. Je veux bien auſſi avouer qu'il y a du genie dans les Ecrits de Saint-Amand, de Brébeuf, de Scuderi, de Cotin même, & de pluſieurs autres que j'ai critiqués. En un mot, avec la même ſincérité que j'ai raillé de ce qu'ils ont de blâmable ; je ſuis prêt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me ſemble, leur rendre juſtice, & faire bien voir que ce n'eſt point un eſprit d'envie & de médiſance qui m'a fait écrire contre eux.*

Après cela, ſi on m'accuſe encore de médiſance, je ne ſçai point de Lecteur qui n'en doive auſſi être accuſé ; puiſqu'il n'y en a point qui ne diſe librement ſon avis des Ecrits qu'on fait imprimer ; & qui ne ſe croïe en plein droit de le faire, du conſentement même de ceux qui les mettent au jour. En effet, qu'eſt-ce que mettre un Ouvrage au jour ? N'eſt-ce pas en quelque ſorte dire au Public, Jugez-moi ? Pourquoi donc trouver mauvais qu'on nous juge ? Mais j'ai mis tout ce raiſonnement en rimes dans ma neuviéme Satire, & il ſuffit d'y renvoïer mes Cenſeurs.

(1) *De mes deux éditions précédentes.*] De 1683 & 1694.



TABLE DES MATIERES

Contenuës dans le second Volume.

A

B

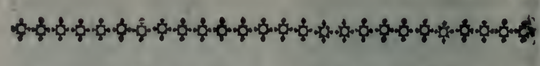
D

J

M

N

O



APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les Ouvrages de M. Despréaux, & n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher la réimpression. Fait à Paris ce 7 Mars 1723.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, Roy de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé BARTHELEMY ALIX, Libraire à Paris ; Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *les Oeuvres de* NICOLAS BOILEAU DESPRE'AUX, *avec des éclaircissemens historiques donnés par lui-même, à Paris mil sept cens vingt-six ; Avec les Traductions en Vers Latins des Satires & Epîtres du même ;* s'il Nous plaisoit lui accorder les Lettres de Privilege sur ce nécessaires : offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractères suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contrescel des

Preſentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiés en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caractéres conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous notredit contreſcel, & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangére dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages, & interêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie; & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de les expoſer en vente, le Manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſera remis dans le même état où les approbations

y auront été données ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles nous vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le seiziéme jour de Juillet, l'an de grace mil sept cens trente quatre, & de notre Regne le dix-neuviéme. Par le Roy en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 783, F°. 767, *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 5 Octobre 1734.*

Signé, G. MARTIN, *Syndic.*

De l'Imprimerie de QUILLAU, 1735.



